S. 938. A.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quatrième Série.

TOME VI.

COMMISSION CENTRALE.

COMPOSITION DU BUREAU POUR 1853.

Président. M. JOMARD (1).
Vice-Présidents. MM. GUIGNIAUT et D'AVEZAC.
Secrétaire général. M. CORTAMBERT.

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie.
Callier.
Cochelet.
Ferry.
Fleutelot.
Imbert des Mottelettes.
Lafond.
Lebas
Meissas.
Noël-Desvergers.
d'Orbigny.
Poulain de Bossay.

Section de Publication.

MM. Albert-Montémont.
d'Avezac.
Duflot de Mofras.
de Froberville.
Gay.
Jacobs.
Malte-Brun.
Maury.
Prévost (Constant).
de Santarem.
Sédillot.
Ternaux-Compans.
Thomassy.

Section de Comptabilité.

MM. Ed. de Brimont.
Duchanoy.
Garnier.
Isambert.
de la Roquette.
Löwenstern.

Archiviste-bibliothécaire.

M. . . . . .

Trésorier de la Société.

M. Meignen, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

Membres adjoints.

MM. D'Escayrac de Lauture.
Hecquard.
MM. Mauroy.
Morel-Fatio.

M. Noirot, agent de la Société, rue Christine, 3.

(1) En remplacement de M. Daussy démissionnaire, et en vertu de l'article 5 supplémentaire du Règlement, en conformité avec l'article 7 du Règlement intérieur.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

M. CORTAMBERT

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE

Rédacteur en chef.

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME SIXIÈME.

ANNÉE 1853

JUILLET — DÉCEMBRE.

PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 21.

1853.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

(ÉLECTIONS DU 22 AVRIL 1853.)

Président. M. le contre-amiral LAPLACE.

Vice-Présidents. MM. le général AUVRAY. CLAUDE GAY.

Scrutateurs. MM. PAULIN TALABOT. CONSTANT PREVOST.

Secrétaire. M. ALFRED MAURY.

Liste des présidents honoraires de la Société depuis son origine.

MM.	MM.	MM.
DE LAPLACE.	J.-B. EYRIÈS.	DE LAS CASES.
DE PASTORÉT.	L'amiral DE RIGNY.	VILLEMAIN.
DE CHATEAUBRIAND.	DUMONT D'URVILLE.	CUNIN-GRIDAINE.
CHABROL DE VOLVIC.	Duc DECAZES.	L'amiral ROUSSIN.
BECQUEY.	DE MONTALIVET.	L'amiral DE MACKAU.
ALEX. DE HUMBOLDT.	DE BARANTE.	Le vice-amiral HALGAN.
CHABROL DE CROUSOL.	Le général PELET.	WALCKENAER.
Georges CUVIER.	GUIZOT.	MOLÉ.
HYDE DE NEUVILLE.	DE SALVANDY.	JOMARD.
DE DOUDEAUVILLE.	TUPINIER.	Le contre-amiral MATHIEU.

Correspondants étrangers dans l'ordre de leur nomination.

MM.	MM.
H. S. TANNER, à Philadelphie.	Le colonel JACKSON, à Londres.
W. WOODBRIDGE, à Boston.	Ferdinand DE LUCA, à Naples.
Le lt-col. EDWARD SABINE, à Londres.	Le docteur BARUFFI, à Turin.
Le docteur REINGANUM, à Berlin.	Le lieut.-col. FR. COELLO, à Madrid.
Le docteur RICHARSON, à Londres.	Le professeur MUNCH, à Christiania.
Le professeur RAFN, à Copenhague.	Le gén. Albert DE LA MARMORA, à Turin.
AINSWORTH, à Edimbourg.	Fulgence FRESNEL, à Mossoul.
Le colonel LONG, à Louisville, Ky.	Ch. SCHEFFER, à Constantinople.
Le capitaine MACONOCHIE, à Sydney.	Le professeur Paul CHAIX, à Genève.
Le conseiller de MACEDO, à Lisbonne.	J. S. ABERT, colonel des ingénieurs-topographes des États-Unis.
Le professeur KARL RITTER, à Berlin.	Le professeur ALEX. BACHE, surintendant du *Coast-Survey*, aux Etats-Unis.
Le cap. John WASHINGTON, à Londres.	LEPSIUS (Richard), à Berlin.
P. DE ANGELIS, à Buenos-Ayres.	DE MARTIUS, à Munich.
Le docteur KRIEGK, à Francfort.	KIEPERT (Henri), à Weimar.
Adolphe ERMAN, à Berlin.	
Le docteur WAPPAÜS, à Goettingue.	

Correspondants étrangers qui ont obtenu la grande médaille.

MM.	MM.
Le capit. sir J. FRANKLIN, à Londres.	Le capitaine G. BACK.
Le capitaine GRAAH, à Copenhague.	Le capitaine James Clark ROSS, à Londres.
Le capitaine sir JOHN ROSS, à Londres.	

Paris — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

JUILLET 1853.

Mémoires, Notices, Documents originaux, etc.

NOTICE

SUR LES OPÉRATIONS GÉODÉSIQUES

QUE LES INGÉNIEURS-GÉOGRAPHES FRANÇAIS EXÉCUTÈRENT A ROME EN 1809 ET 1810,

PAR M. LE COLONEL CORABŒUF.

(*Suite* (1).)

Avant d'exposer les résultats des travaux des ingénieurs-géographes français, nous devons présenter quelques comparaisons entre les données de Boscovich et celles de l'ingénieur Jean Marieni sur des points parfaitement identiques. Ces points sont : monte Luro, monte Catria, monte Fionchi, monte Pennino, monte Gennaro, dôme de Saint-Pierre.

Le côté monte Luro-monte Catria = 26397,58 toises de Vienne.

(1) Voir le cahier de juin 1853.

(Triangle 124 de Marieni) exprimé en mètres. . . . . = 50066^{m},00

Selon Boscovich (triangle n° 3), il est de. . . . . 50090^{m},54

Différence : = + 24^{m},54

Le côté monte Fionchi-monte Pennino = 25509,70 toises de Vienne.

(Triangle 146 de Marieni) exprimé en mètres. . . . . = 48382^{m},21

Selon Boscovich (triangle n° 6), il est de. . . . . 48390^{m},72

Différence = + 8^{m},51

Le côté Saint-Pierre-monte Gennaro, 18007,10 toises de Vienne.

(Triangle 180 de Marieni) traduit en mètres. . . . . = 34152^{m},50

Selon Boscovich (triangle n° 9), il est de. . . . . 34154^{m},75

Différence = + 2^{m},25

Ainsi, sur trois côtés de la triangulation de Marieni, qui sont identiques avec les côtés de même dénomination de la chaîne de Boscovich, les erreurs de l'ancienne triangulation sont de + 24^{m},54 sur le côté monte Luro-monte Catria, et de + 8^{m},51 sur celui de monte Fionchi-monte Pennino ; par une compensation qui s'est établie dans les autres erreurs de l'ancienne chaîne de triangles, la différence avec la triangulation de Marieni, sur le côté Saint-Pierre-monte Gennaro, est réduite à + 2^{m},25, quantité tolérable ; tandis que les différences + 24^{m},54 et + 8^{m},51 ne

sauraient être tolérées dans les déterminations géodésiques modernes, parce qu'elles indiquent l'existence de notables erreurs dans la valeur des angles.

Les travaux de l'ingénieur Marieni nous mettent à même de présenter deux comparaisons d'amplitude d'angle :

1° En prenant, dans les triangles 111, 112 et 127 de l'ingénieur Marieni, les angles au Catria, et les ajoutant ensemble, on a pour l'angle déduit :

Entre monte Pennino et monte Luro. 152° 55′ 2″,67

D'autre part, ajoutant les trois angles au Catria, pris dans les triangles 3, 4 et 5 du Tableau II de Boscovich, on obtient pour l'angle déduit :

Entre monte Pennino et monte Luro. 152° 57′ 18″,00

Différence = + 2′ 15″,33

2° En faisant une déduction analogue pour la somme des angles au Pennino, dans les triangles 126, 139 et 146 de Marieni, on a pour l'angle entre monte Catria et monte Fionchi. . . . . 148° 9′ 25″,34

D'un autre côté, ajoutant les angles au Pennino, donnés par les triangles 5 et 6 de Boscovich, on a également pour l'angle entre monte Catria et monte Fionchi. . . . . 148° 13′ 45″,00

Différence = + 4′ 19″,66

En résumé, il y a chez Boscovich une erreur de + 2′ 15″ dans l'amplitude de l'angle au Catria, entre monte Pennino et monte Luro, provenant de la somme de trois angles, et une erreur de + 4′ 20″ environ, dans l'angle déduit au Pennino, entre monte Catria et

monte Fionchi, erreur énorme puisque cette amplitude d'angle provient de la somme de deux angles seulement.

Des triangles des ingénieurs-géographes français qui relient la base de Rome à Saint-Pierre et au Gennaro.

Les triangles des ingénieurs-géographes français, qui sont inscrits dans le tableau ci-après, ont été calculés à partir du côté dôme de Saint-Pierre-monte Gennaro, donné par la triangulation de l'ingénieur Marieni, opérée dans les États pontificaux.

On sait que cette triangulation est dérivée du grand réseau trigonométrique qui couvre la haute Italie, et dont le côté de départ est la base du Tessin. Cette triangulation de l'ingénieur Marieni donne pour la longueur du côté Saint-Pierre-monte Gennaro (triangle 180). . . 18007,10 Klafter log. = 4,2554438

Ajoutant le log. = 0,2779787

On a en mètres 34152,50 — log. = 4,5334225

Tableau des triangles des ingénieurs-géographes français.

N.os des côtés.	NOMS des points.	Angles réduits au centre et à l'horizon — affectés de l'erreur d'observation.	Angles réduits au centre et à l'horizon — corrigés pour le calcul.	Côtés opposés en mètres.	Renvoi aux numéros des côtés.
		° ′ ″	° ′ ″	m	
	Les Frattocchie. . (Extr. or. de la base de Rome.)	68 16 23,6	68 16 23,6	34152,50	côté de départ.
1	Monte Gennaro.	» » »	32 39 51,4	19842,23	
2	Dôme de St Pierre.	79 3 45,0	79 3 45,0	36096,42	
			180 0 0,0		

Suite du tableau des triangles des ingénieurs-géographes.

Nos des côtés.	Noms des points.	Angles réduits au centre et à l'horizon — affectés de l'erreur d'observation.	Angles réduits au centre et à l'horizon — corrigés pour le calcul.	Côtés opposés en mètres.	Renvoi aux numéros des côtés.
		° ′ ″	° ′ ″	m	
	Cecilia Metella. . . (Extr. occ. de la base de Rome.)	94 27 52,4	94 27 50,8	36096,42	2
3	Les Frattocchie. .	66 13 23,2	66 13 23,2	33133,20	
4	Monte Gennaro. .	» » »	19 18 46,0	11974,32	
			180 0 0,0		
	Cecilia Metella. . . (Extr. occ. de la base.)	90 41 57,5	90 41 55,9	34152,50	côté de départ.
5	Monte Gennaro. .	» » »	13 21 8,5	7887,74	
6	Dôme de St-Pierre.	75 56 55,6	75 56 55,6	33133,09	
			180 0 0,0		
	Maison Negroni. .	30 13 27,0	30 13 31,6	11974,32	4
7	Les Frattocchie. .	13 53 26,9	13 53 31,4	5711,04	
8	Cecilia Metella. .	135 52 58,7	135 52 57,0	16558,33	
		179 59 52,6	180 0 0,0		
	Maison Negroni. .	125 6 32,1	125 6 30,8	19842,23	1
9	Les Frattocchie. .	11 50 26,6	11 50 25,3	4976,79	
10	Dôme de St-Pierre	43 3 5,2	43 3 3,9	16557,75	
		180 0 3,9	180 0 0,0		
	Maison Negroni. .	94 53 5,1	94 52 53,4	7887,74	5
11	Cecilia Metella. . .	38 57 18,0	38 57 16,3	4977,10	
12	Dôme de St-Pierre.	46 10 1,9	46 9 50,3	5710,34	
		180 0 25,0	180 0 0,0		
	Collége romain . (Observatoire.)	73 39 20,9	73 39 24,3	4976,94	9-11
13	Dôme de St-Pierre.	79 56 53,4	79 56 56,8	5106,92	
14	Maison Negroni. .	26 23 35,5	26 23 38,9	2305,63	
		179 59 49,8	180 0 0,0		
	Collége romain. . . (Observatoire.)	60 26 21,1	60 26 17,5	5710,69	7-12
15	Maison Negroni. .	68 29 29,6	68 29 26,0	6108,11	
16	Cecilia Metella. . .	51 4 20,0	51 4 16,5	5107,36	
		180 0 10,7	180 0 0,0		

Nota. — Les angles à Cecilia Metella ont été corrigés préalablement de l'erreur sur le tour d'horizon de cette station.

Données de départ pour le calcul des latitudes, longitudes et altitudes.

Pour la position géographique de l'Observatoire du Collége romain, on a les coordonnées suivantes qui ont été prises dans les *Opuscules astronomiques* de 1824, p. 125-127 :

Latitude = 41° 53′ 51″,88; longitude = 10° 8′ 15″,00.

Selon la *Connaissance des temps de* 1851 :

Latitude = 41° 53′ 52″,00; longitude = 10° 8′ 28″,00.

La latitude est identique, mais la longitude donnée par la *Connaissance des temps* diffère de 13″; nous adoptons le résultat de la *Connaissance des temps*, parce qu'il est d'une date postérieure.

On a donc pour le Collége romain :

Latitude = 41° 53′ 52″; longitude = 10° 8′ 28″.

Les ingénieurs-géographes français ont déterminé l'azimut du signal des Frattocchie, sur l'horizon de Saint-Pierre, qui a été trouvé de 317° 56′ 6″ du sud à l'ouest.

Ajoutant l'angle entre { maison Negroni, les Frattocchie, 43° 3′ 3″,9

on a pour l'azimut de maison Negroni = 0° 59′ 9″,9 du sud à l'ouest.

Enfin retranchant l'angle entre. . . . { maison Negroni, le Collége romain, 79° 56′ 56″,8

on trouve pour l'azimut du Collége romain. . . . . 281° 2′ 13″,1 du sud à l'ouest.

L'azimut réciproque de Saint-Pierre sur l'horizon

du Collége romain (observatoire), est de 101° 1′ 7″,6 du sud à l'ouest.

Le point de départ des altitudes est le sommet de la croix de la lanterne de la coupole de Saint-Pierre (du Vatican), selon la détermination obtenue, en 1824, par MM. Andrea Conti et Giacomo Ricchebach, astronomes du Collége romain (voyez *Opuscoli astronomici* de 1824), lesquels ont trouvé, pour la hauteur de ce sommet de la croix au-dessus du niveau de la mer. . . . . 497p.,5 = 161m,61

Les travaux géodésiques de l'ingénieur Marieni, provenant de la triangulation de la haute Italie, donnent pour l'altitude de ce même sommet de la croix de Saint-Pierre du Vatican. . . . . 87,72 Klafter = 162m,58

L'accord est satisfaisant.

Tableau des coordonnées géographiques.

NOMS DES POINTS.	LATITUDES.	LONGITUDES.	ALTITUDES ou hauteur sur la mer	
			Mire.	Sol.
	° ′ ″	° ′ ″	m	m
Cecilia Metella . . . (Extr. occ. de la base de Rome.)	41 51 6,09	— 10 10 52,78	74,96	51,99
Collége romain. . . . (Signal sur la terrasse de l'observatoire.)	41 53 52,00	— 10 8 28,00	63,20	58,50 Plate-forme.
Les Frattocchie. . . (Extr. or. de la base de Rome.)	41 46 8,65	— 10 16 26,02	176,51	172,62 Repère.
Maison Negroni. . . (Sommet du pignon portant la girouette du belv.)	41 51 24,97	— 10 6 46,24	73,24	67,92 Terrasse.
Monte Gennaro. . . (Signal.)	42 3 37,23	— 10 28 1,04	1272,79	1271,39
St-Pierre du Vatican. (Sommet de la croix.)	41 54 6,27	— 10 6 49,84	161,61	24,99 Pavé de l'église.

Comparaison entre les déterminations des ingénieurs-géographes français et celles de Boscovich dans les triangles qui relient la base de Rome au côté Saint-Pierre-monte Gennaro.

Nous mettons en regard, dans le tableau suivant, les triangles 10 et 11 de Boscovich (tableau II) et les deux triangles correspondants des ingénieurs-géographes; de part et d'autre, la valeur du côté de départ, Saint-Pierre-monte Gennaro, est prise dans la triangulation de l'ingénieur Marieni.

1er *Tableau comparatif.*

NOMS DES POINTS.	ANGLES de Boscovich.	ANGLES des ingénieurs-géogr.	Différence.	CÔTÉS OPPOSÉS EN MÈTRES selon Boscovich.	CÔTÉS OPPOSÉS EN MÈTRES selon les ingén.-geogr.	Différence.
	° ′ ″	° ′ ″	′ ″	m	m	m
Extr. or. de la base.	68 20 4,2	68 16 23,6	+3 40,6	34152,50	34152,50	»
Gennaro.	32 39 10,6	32 39 51,4	−0 40,8	19827,68	19842,23	− 14,55
Dôme de St-Pierre.	79 0 45,2	79 3 45,0	−2 59,8	36074,97	36096,42	− 21,45
Extr. occ. de la base	94 25 34,0	94 27 50,8	−2 16,8	36074,97	36096,42	− 21,45
Extr. or. de la base.	66 16 27,0	66 13 23,2	+3 3,8	33124,74	33133,20	− 8,46
Gennaro.	19 17 59,0	19 18 46,0	−0 47,0	11958,79	11974,32	− 15,53

Le troisième triangle (extrémité occ. de la base-Gennaro-dôme de Saint-Pierre), que les ingénieurs-géographes ont formé, et dont les trois sommets sont d'une identité incontestable avec les lieux de station de Boscovich, sur ces mêmes points, a été omis par cet astronome, et il est difficile de croire qu'il ne l'ait pas formé; quoi qu'il en soit, on peut calculer la valeur des angles de ce triangle à l'aide des éléments des deux triangles de Boscovich qui relient la base de

Rome au côté dôme de Saint-Pierre-Gennaro. La déduction de ces trois angles devra offrir une coïncidence parfaite avec les angles correspondants de ce même triangle obtenus par les observations des ingénieurs-géographes ; autrement la non-coïncidence, si elle existe, indiquera que les angles des deux triangles de Boscovich, mis ci-dessus en comparaison avec ceux des ingénieurs-géographes, sont affectés d'erreur. Or, c'est ce qui a lieu : la non-coïncidence de la valeur des angles en question est manifeste dans le tableau suivant.

2e *Tableau comparatif.*

NOMS DES POINTS.	ANGLES. de Boscovich.	ANGLES. des ingénieurs-géogr.	Différence.	CÔTES OPPOSÉS EN MÈTRES selon Boscovich.	CÔTES OPPOSÉS EN MÈTRES selon les ingén.-geogr.	Différence.
	° ′ ″	° ′ ″	′ ″	m	m	m
Extr. occ. de la base.	90 45 50,8	90 41 57,5	+ 3 55,3	34152,50	34152,50	»
Gennaro.	13 21 11,6	13 21 6,9	+ 0 4,7	7888,33	7887,74	+ 0,59
Dôme de St-Pierre.	75 53 17,6	75 56 55,6	— 3 38,0	33124,74	33133,09	— 8,35

Dans ce triangle, les erreurs des angles de Boscovich sur les points Saint-Pierre et extrémité occ. de la base, confirment donc celles que nous trouvons dans les deux triangles de cet astronome qui relient la base de Rome au côté Saint-Pierre-Gennaro (voy. le 1er tableau comparatif) ; cependant les trois angles de chacun d'eux ont été observés : le premier de ces triangles ferme à + 21″,71 ; l'autre à + 8″,83 (voy. le tableau III). Si donc l'angle, à Saint-Pierre, entre l'extrémité orientale de la base et le Gennaro, a été obtenu

avec une erreur en moins de 3′, il a fallu que l'observateur ait commis sur les angles, au Gennaro et à l'extrémité orientale de la base, des erreurs propres à compenser celle dont l'angle à Saint-Pierre est affecté, puisque l'erreur sur la somme de ces trois angles se trouve réduite à + 21″,71. Il en doit être de même des angles du deuxième triangle.

Il résulte de ceci que la vérification de la base de Rome par celle de Rimini, telle qu'elle est donnée par Boscovich, n'a aucune valeur.

La longueur de la base de Rome, déduite de celle de Rimini par la triangulation de l'ingénieur Marieni (voy. le premier tableau comparatif), serait :

	Selon	
	Boscovich.	les ingén.-géogr.
	m	m
De.	11958,79	11974,32
Mesure directe réduite au niveau de la mer. . .	11964,30	11964,30
Différence. . .	— 5,51	+ 10,02

Ainsi, selon la détermination des ingénieurs-géographes, la base de Rome, déduite de celle de Rimini, serait en excès de 10 mètres sur le résultat de la mesure directe.

Remarques sur l'ouvrage du chanoine Giacomo-Ricchebach, intitulé : EXAMEN IMPARTIAL *de la triangulation du P. Ruggiero-Boscovich.*

Nous bornerons notre examen sur l'œuvre posthume du chanoine Giacomo Ricchebach à la critique que cet ouvrage renferme, relativement à la découverte, faite

par les ingénieurs-géographes français, de la pierre delle Frattocchie sur le milieu de la *via Appia*, critique qui tend à faire révoquer en doute l'identité de cette pierre avec le terme oriental de la base mesurée par Boscovich.

Le chanoine Giacomo Ricchebach est auteur d'une triangulation qui avait pour objet la détermination des positions géographiques des principaux lieux de Rome et des environs, travail qui fut exécuté avec le concours du professeur Andrea Conti, et inséré en entier dans les *Opuscoli astronomici* de l'année 1824, de la page 75 à la page 178.

Une petite base de 554 toises qui fut mesurée, à cet effet, avec toute la précision désirable, et à plusieurs reprises, à l'aide de perches étalonnées avec la toise dont Boscovich fit usage pour la mesure de ses bases, toise que l'on conserve au Collége romain, en sorte que les données de cette petite triangulation, étant exprimées en toises de Boscovich, ont besoin d'être traduites en toises du Pérou, à l'aide du rapport donné par le P. Maire.

Le professeur Andrea Conti, qui avait été témoin oculaire des travaux des ingénieurs-géographes français à Rome, et qui avait reçu d'eux une communication entière de leur triangulation, l'ayant transmise à son collègue Ricchebach, il vint à la pensée de celui-ci de lier ses travaux trigonométriques de Rome et des environs avec ceux des ingénieurs-géographes, en opérant cette liaison sur un côté commun qui fut celui de dôme de Saint-Pierre-Cecilia Metella.

Avant de procéder à cette liaison, l'auteur effectua l'étalonnage de la toise (de fer) de Boscovich, avec un

mètre (de laiton fabriqué par Lenoir) qui fut envoyé officiellement de France à Rome pour servir à établir les rapports entre les mesures romaines et les mesures métriques. Les détails de cet étalonnage, qui fut opéré en 1834, sont mentionnés dans les paragraphes 27, 28, 29 de l'*Examen impartial*, etc., etc. Il en est résulté que la toise de Boscovich serait plus longue que la toise du Pérou, de $+0^t,122952 = +0^t,000142306$; tandis que, selon l'étalonnage effectué en 1751 par le P. Maire, collègue de Boscovich, cette même toise fut trouvée plus courte que celle du Pérou de $\frac{8}{13}$ de ligne, c'est-à-dire de $-0^t,106664 = -0^t,0001234537$. D'où il suit que la différence entre le résultat de l'étalonnage de 1751 et celui de 1834 serait de $0^t,229616$.

Mais le mètre (de Lenoir) dont on s'est servi en 1834 pour étalonner la toise de Boscovich avait-il identiquement la longueur du mètre légal? car une différence en moins de $0^t,114808$, c'est-à-dire de 115 millièmes de ligne à très peu près, sur la longueur du mètre (de Lenoir) en question, suffirait pour expliquer la différence qui existe entre les résultats des deux étalonnages.

D'autre part, quelle preuve a-t-on que la toise de fer de Boscovich ait été conservée pendant un laps de temps de quatre-vingt-trois années, de manière à être constamment à l'abri de toute cause accidentelle qui aurait pu produire, sur la longueur de cette toise, un allongement de près d'un quart de ligne?

Des deux suppositions, celle qui attribuerait au mètre de Lenoir, dont on a fait usage, une différence en moins de 115 millièmes de ligne, à très peu de chose près, sur la longueur du mètre étalon, paraîtrait plus

admissible en ce que le mode que pratiquait Lenoir pour étalonner avec le mètre légal les mètres qu'il fabriquait, n'offrait pas la garantie d'exactitude satisfaisante qu'on a obtenue depuis par l'emploi du comparateur de Gambey. On se fonde, à cet égard, sur le témoignage d'un habile ingénieur en instruments de précision, M. Georges Oberhaüser qui, au commencement de sa carrière, travailla dans les ateliers de Lenoir, et fut à même de connaître le mode d'étalonnage que cet artiste pratiquait, mode qui, selon lui, laissait beaucoup à désirer : il ne trouve nullement improbable une différence en moins de 115 millièmes de ligne entre le mètre de Lenoir et le mètre légal, différence qui dépasse considérablement la tolérance de $\frac{1}{80}$ de millimètre que l'on accorde dans cette opération, tolérance qui équivaut à 125 millièmes de millimètre ou, en fractions de ligne, 5 millièmes et demi.

Quoi qu'il en soit, en admettant le résultat de l'étalonnage de 1834, quelle que soit la différence qu'il présente avec celui de 1751, il ne saurait être appliqué à la mesure des bases de Boscovich : en effet, la base de Rimini, qui fut mesurée deux fois par les PP. Maire et Boscovich (les deux résultats de cette mesure n'ont différé que de 2 pouces), et qui fut reliée, en 1808, à la base du Tessin par l'excellente triangulation du premier ordre que les ingénieurs géographes français ont exécutée dans la haute Italie, a été reproduite à une différence minime de 27 centimètres avec le résultat de la mesure directe, tandis qu'en appliquant à cette mesure directe de la base de Rimini le résultat de l'étalonnage de 1834, la diffé-

rence avec le résultat dérivé de la base du Tessin, serait de plus de 3 mètres, ce qui ne peut être admis dans les opérations géodésiques modernes qui sont bien exécutées.

La base de Rimini, mesure directe, selon l'étalonnage de 1751, est de 11766^{m},12, tandis que d'après l'étalonnage de 1834 elle serait de 11769^{m},23.

Ainsi il est bien démontré que le rapport donné par le résultat de l'étalonnage de 1834, ne peut être appliqué aux bases mesurées par Boscovich. Peut-il l'être à la petite base qui a été mesurée en toise de Boscovich par l'auteur de l'*Examen impartial*, etc. ? Pas davantage. En effet, la longueur du côté Saint-Pierre-Gennaro, donnée par la triangulation de l'ingénieur Marieni, nous offre un excellent moyen de comparaison.

Dans le tableau ci-après, des triangles du chanoine Ricchebach qui relient sa petite base au côté Saint-Pierre-Gennaro, on trouve, selon le calcul effectué d'après les deux étalonnages, les résultats suivants :

		Toise du Pérou.	
Côté Saint-Pierre-Gennaro (étalonnage de 1834)	= 17527,07	27 =	34160^{m},90
Selon Marieni. . . .		=	34152 ,50
Différence.		=	+ 8^{m},40

		Toise du Pérou.	
Côté Saint-Pierre-Gennaro (étalonnage de 1851).	= 17522,412	=	34151^{m},82
Selon Marieni.		=	34152 ,50
Différence.		=	— 0^{m},68

Ainsi, dans la première supposition, la différence est + 8^{m},40, différence qui ne peut être admise, parce

que, d'une part, la petite base de 554 toises a été mesurée, à plusieurs reprises, avec beaucoup de soin, et que, d'autre part, la chaîne de triangles qui la relie au côté Saint Pierre-Gennaro, est formée dans de bonnes conditions.

Dans la seconde supposition, la différence est de $0^{m},68$, c'est-à-dire qu'il y a ici un accord très satisfaisant; par conséquent le rapport donné par l'étalonnage de 1834, entre la toise de Boscovich et celle du Pérou, ne peut être admis, et l'on doit s'en tenir au rapport donné en 1751, par le P. Maine, pour traduire en toises du Pérou les données de la triangulation de Ricchebach, qui sont exprimées en toises de Boscovich. D'après cela, la triangulation de Marieni, qui reproduit la petite base de Ricchebach, de. . $1080^{m},59$
et la mesure directe donnant. 1080, 56

La différence n'est que de. . . 0,03

Des deux triangles de Boscovich (réduits à l'horizon) qui relient la base de Rome au côté Saint-Pierre-Gennaro, et renferment des erreurs de deux à trois minutes dans la valeur de quelques uns de leurs angles, l'auteur de l'*Examen impartial*, etc., suppose que le triangle extrémité orientale de la base-Gennaro-extrémité occidentale de la base, est exact; que les erreurs angulaires n'existent que dans le triangle extrémité orientale de la base-Gennaro-Saint-Pierre; cette supposition n'a d'autre fondement que l'accord approximatif qu'elle présente entre la base de Rome calculée par celle de Ricchebach et la mesure directe.

Dans le tableau suivant de la triangulation du chanoine Ricchebach, qui relie sa petite base au côté Saint-Pierre-Metella (extrémité occidentale de la base de Rome) nous ajoutons le triangle de Boscovich (réduit à l'horizon) extrémité orientale de la base-Gennaro-Metella (extrémité occ. de la base); ce tableau donne la valeur des côtés exprimée en toises du Pérou, d'après le rapport donné par l'étalonnage de 1834, et puis cette même valeur selon l'étalonnage de 1751; cette dernière est seule admise pour la transformation en mètres. (Voir, pour les angles de ces triangles, les paragraphes 38, 40, 41, 42, 43 et 51 de l'*Examen impartial de la triangulation de Boscovich.*) La petite base de Ricchebach réduite au niveau de la mer = 554,4773036 toises de Boscovich. (Voir le paragraphe 24 de l'*Examen impartial*, etc.)

Tableau des triangles du chanoine Ricchebach qui relient la base de sa petite triangulation avec le côté Saint-Pierre-Cecilia Metella.

Nos des côtés.	Noms des points.	Angles affectés de l'erreur d'observation.	Angles corrigés pour le calcul.	Côtés opposés en toises du Pérou selon l'étalonnage de 1834.	Côtés opposés en toises du Pérou selon l'étalonnage de 1751.	Côtés opposés en mètres.	Renvoi aux numéros des côtés.
		° ′ ″	° ′ ″	t	t	m	
1	Observatoire du collége romain. . .	20 24 7,778	20 24 7,898	554,5562	554,408854	1080,56	base mesurée
2	Terme austral de la base.	115 45 45,917	115 45 44,057	1452,6594	1452 2779	2791,56	
	Terme boréal de la base	43 50 7,945	43 50 8 065	1101,7558	1101,4627	2146,79	
		179 59 59,640	180 0 0,000				
3	Casino de l'Aurora.	61 58 59,815	61 59 0,895	1101,7558	1101,4627	2146,79	2
	Terme austral de la base.	27 59 8,417	27 59 59,498	587,4618	587,5055	1144,68	
4	Observatoire du collége romain. . .	90 21 48,529	90 21 49,609	1251,8769	1251,5434	2139,50	
		179 59 56,759	180 0 0,000				

Suite du tableau des triangles du chanoine Ricchebach.

Nos des côtés.	Noms des points.	Angles affectés de l'erreur d'observation.	Angles corrigés pour le calcul.	Côtés opposés en toises du Pérou selon l'étalonn. de 1854.	Côtés opposés en toises du Pérou selon l'étalonn. de 1751.	Côtés opposés en mètres.	Renvoi aux numéros des côtés.
		° ′ ″	° ′ ″	t	t	m	
	Casino dell' Aurora.	83 53 38,625	83 53 40,416	1452,6594	1452,2779	2791,56	1
5	Terme boreal de la base.	24 8 31,000	24 8 32,794	587,4710	587,3181	1144,70	
6	Observatoire du college romain. . .	69 57 44,996	69 57 46,790	1349,4049	1349,0462	2629,54	
		179 59 54,619	180 0 0,000				
	Saint-Pierre. . .	22 25 9,491	22 25 6,517	587,4679	587,3118	1144,69	3-5
7	Observatoire du college romain. . .	107 31 2,370	107 30 59,595	1471,0664	1470,6750	2866,40	
8	Casino dell' Aurora	50 5 57,062	50 5 54,088	1185,5978	1185,0805	2305,87	
		180 0 8,923	180 0 0,000				
	Maison Negroni. . .	26 36 20,592	26 36 21,517	1471,0664	1470,6750	2866,40	7
9	Casino dell' Aurora.	51 2 46,637	51 2 47,562	2554,5829	2555,7055	4977,26	
10	Saint-Pierre.	102 20 50,595	102 20 51,521	5208,7585	5207,8844	6252,28	
		179 59 57,824	180 0 0,000				
	Maison Negroni. . .	26 25 54,890	26 25 57,550	1185,5978	1185,0805	2305,87	8
11	Observatoire du collége romain. . .	73 38 34,294	73 38 36,954	2554,5829	2555,6750	4977,20	
12	Saint-Pierre	79 57 45,495	79 57 45,956	2621,5482	2620,6512	5107,74	
		179 59 52,679	180 0 0,000				
	Metella (Extr. occ. de la base de Bosc.)	20 43 50,115	20 43 52,513	1471,0664	1470,6750	2866 40	7
13	Casino dell' Aurora.	105 5 6,464	105 5 8,864	4047,8148	4046,7584	7887,24	
14	Saint-Pierre	56 10 55,524	56 10 58,625	5452,6587	5451,7416	6727,57	
		179 59 52,801	180 0 0,000				
	Metella (Extr. occ. de la base de Bosc.)	38 57 11,070	38 57 7,496	2554,5679	2555,6875	4977,23	9-11
15	Saint Pierre	46 9 58,579	46 9 54,696	2050,9000	2050,1167	5710,91	
16	Maison Negroni. . .	94 53 1,590	94 52 57,808	4048,5841	4047,5075	7888,55	
		180 0 10,748	180 8 0,000				
	Gennaro.		15 21 9,88	4048,0994	4047,0250	7887,79	13-16
17	Saint-Pierre		75 56 59,47	17005,9805	16999,0704	55152,57	
18	Metella (Extr. occ. de la base de Bosc.)		90 41 50,65	17527,0727	17522,4120	54151,82	
			180 0 0,00				
	Extr. occ. de la base de Boscovich. . .		66 16 15,95	17005,9805	16999,0704	55152,57	17
19	Gennaro.		19 18 6,96	6159,6507	6158,0184	11965,22	
20	Metella (Extr. occ. de la base de Bosc.)		94 25 57,11	18518,8425	18515,9167	56081,51	
			180 0 0,00				

Maintenant, dans le tableau suivant, nous mettons en regard des données et des résultats de Ricchebach dans les deux triangles :

Gennaro-Saint-Pierre-Metella (extrémité occidentale de la base),

Extrémité orientale de la base-Gennaro-Metella (extr. occ. de la base),

les données et les résultats correspondants des ingénieurs géographes français dans ces deux mêmes triangles.

Tableau comparatif.

NOMS DES POINTS.	ANGLES SELON Ricchebach.			ANGLES SELON les ingén. géogr.			CÔTÉS OPPOSÉS EN MÈTRES SELON Ricchebach.	CÔTÉS OPPOSÉS EN MÈTRES SELON les ingén. géogr.
	°	'	"	°	'	"	m	m
Gennaro.	13	21	9,88	13	21	8,5	7887,79	7887,74
Saint-Pierre.	75	56	59,47	75	56	55,6	33132,57	33133,09
Metella (extr. occ. de la base). . . .	90	41	50,65	90	41	55,9	34151,82	34152,50
Extr. or. de la base.	66	16	15,93	66	16	27,0	33132,57	33133,09
Gennaro.	19	18	6,96	19	17	59,0	11963,22	11961,81
Metella (extr. occ. de la base). . . .	94	25	37,11	94	25	34,0	36084,33	36084,07

Nous devons faire observer que le dernier triangle appartient à Boscovich, qui ne l'a pas réduit à l'horizon; cette réduction a été faite par Ricchebach et par les ingénieurs géographes ; il devrait y avoir identité dans les résultats ; cependant elle n'a pas lieu. Nous maintenons, pour notre part, l'exactitude de nos distances zénithales observées et des résultats de nos calculs de réduction.

On aurait donc pour la base de Rome calculée,

	Selon Ricchebach.	Selon les ingén.-géogr.
	m 11963,22	m 11961,81
La mesure directe réduite au niveau de la mer. . =	11964,30	11964,30
Différence =	— 1,08	— 2,49

—

Résumé.

D'après ce calcul, la différence entre la base romaine calculée et la mesure directe serait de $2^{m},49$; le résultat approximatif $11951^{m},81$ serait donc concluant en faveur de l'adoption du dernier triangle de Boscovich si, pour ainsi dire, la pierre découverte aux Frattocchie par les ingénieurs géographes français, n'était pas là pour protester contre cette adoption; car enfin le signe distinctif que cette pierre porte sur sa surface supérieure (deux lignes droites croisées à angle droit) indique incontestablement qu'elle a servi de terme à une base mesurée; or nous ne sachons pas qu'avant ou après 1751, aucune autre base ait été mesurée sur cette partie de la via Appia. Nous devons en conclure que la pierre des Frattocchie est le terme oriental de la base de Boscovich; à la vérité la distance de cette pierre à Metella (terme occidental) étant de $11974^{m},32$, excède de 10 mètres la mesure directe, telle qu'elle est donnée par Boscovich; mais qu'on n'oublie pas que la base romaine n'a été mesurée qu'une fois, que cette mesure éprouva même deux interruptions par l'effet du mauvais temps (voy. *Astronomie*,

p. 62) et que plutôt que de s'engager dans de nouvelles difficultés, Boscovich se contenta de cette mesure (p. 134); or il n'est pas certain que cet astronome ait pratiqué pour la base de Rome les précautions qu'il a mises ensuite en usage dans la mesure de la base de Rimini (p. 135); il n'est donc pas impossible que la différence de 10 mètres en question ne provienne, en grande partie, de quelques erreurs commises dans la mesure directe.

L'aspect du sol de la via Appia, sur le point qu'occupe la pierre des Frattocchie, concourt à nous confirmer dans la pensée que cette pierre est le terme oriental de la base romaine. Étant placé sur ce point, la vue vers le Gennaro, au moment de la découverte, était masquée par les monticules (formés de débris de monuments) qui bordent la route en cet endroit. C'est cet obstacle que Boscovich aura voulu éviter en n'établissant pas son signal et le lieu des observations sur le terme même; car autrement il aurait été obligé d'ériger un signal d'une dimension propre à rendre ce repère visible du Gennaro, et, de plus, d'exhausser l'observatoire de manière à dégager la vue sur cette sommité. « L'autre signal aux Frattocchie, dit Bosco- » vich, fut placé sur une éminence proche l'extrémité » orientale de la base. » Ceci est clair et conforme à la localité; car, sur le milieu de la via Appia, 10 ou 15 mètres plus loin, vers Metella, c'est-à-dire au point calculé du terme oriental, d'après les triangles fautifs de Boscovich, la vue n'est plus masquée dans la direction du Gennaro; cet astronome n'aurait donc eu aucun motif pour ne pas ériger son signal au-dessus du terme même; en supposant encore, comme le veut

le chanoine Ricchebach, que ce terme ait été enfoui hors du milieu de la via Appia, il n'y avait pas de raison pour que Boscovich ne fît pas placer son signal au-dessus de ce terme, ainsi qu'il l'a pratiqué au terme occidental. Ce déplacement, en l'admettant, aurait-il eu pour objet de rendre la base fictive parallèle à la ligne du milieu de la via Appia? Mais dans ce cas la plus courte distance du terme oriental, ainsi déplacé, au milieu de cette route, devrait être de $11^{m},98$, qui est la plus courte distance du terme occidental à cette ligne de milieu; or le calcul ne donne que $7^{m},94$. Au reste ce défaut de parallélisme n'a aucune importance, car la base romaine, de Metella à la pierre des Frattocchie, étant ramenée à la ligne de milieu de la via Appia, cette réduction ne produit qu'une différence de 3 millimètres sur la longueur totale.

L'auteur de l'*Examen impartial*, etc., en cherchant à prouver que la pierre des Frattocchie n'est pas le terme oriental de la base de Boscovich, omet de faire mention de la marque caractéristique qu'elle porte sur le milieu de sa surface supérieure, et suppose que le hasard seul l'a placée sur le milieu de la via Appia, la confondant ainsi avec la première pierre venue; une telle supposition, aussi absurde que blessante pour les auteurs de la découverte de ce terme, ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Les détails que nous venons d'exposer n'offrent, à notre avis, qu'un intérêt purement historique et sont désormais presque sans utilité, puisque l'excellente triangulation que l'ingénieur Jean Marieni a étendue dans les États romains, révèle d'une manière défini-

tive l'erreur que renferme la mesure de Boscovich pour la détermination de la valeur moyenne du degré du méridien entre les parallèles de Rome et de Rimini. Selon l'ingénieur Marieni, la valeur du degré moyen entre Rome et Rimini, exprimée en klafter ou toises de Vienne, est de 58458kil.27 = 110872^{m},7 (Voir le mém. de Marieni, p. 96).

Selon la détermination de Boscovich, d'après un nouveau calcul effectué par l'astronome Carlini (*Éphém. de Milan*, 1843, p. 68) elle est de. 110933, 0

Erreur de Boscovich. . . . + 60^{m},3

De son côté, le chanoine Ricchebach a calculé cette même valeur du degré moyen selon les données de Boscovich, qu'il trouve être de 56938 toises du Pérou, d'après son étalonnage de 1834 ; ce qui fait en mètres 110974^{m},2 et porterait l'erreur de Boscovich à + 101^{m},5. Nous avons prouvé que le rapport de la toise de Boscovich à la toise du Pérou, d'après l'étalonnage de 1834, était inadmissible et qu'il fallait s'en tenir à celui de 1751 ; en conséquence, en appliquant ce dernier rapport au résultat du calcul effectué par Ricchebach, on trouve pour le degré moyen en toises du Pérou, 56922,8. . . . . = 110944^{m},7

On a, selon Marieni. . . . 110872 ,7

Erreur de Boscovich . . = + 72^{m},0

CORABŒUF,

Colonel, ancien chef de la 1re section du dépôt général de la guerre.

Paris, le 27 juin 1853.

Analyses, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

RAPPORT

SUR LE

VOYAGE FAIT SUR LA CÔTE ET DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE,

PAR M. HECQUARD.

Messieurs,

M. H. Hecquard se rendit au Sénégal, en 1843, avec l'escadron de spahis qui devait être attaché au service de cette colonie et dont il était l'un des officiers. Après avoir résidé seize mois au fort de Bakel, il fut appelé à son commandement, et c'est dans ce poste qu'il se prépara à l'importante exploration dont je vais vous entretenir.

Notre compatriote quitta le Sénégal, pour aller au Grand-Bassam, afin de reconnaître le cours du Niger, dont la rivière d'Akba était donnée comme un des bras par M. Auguste Bouët, et de pénétrer, s'il était possible, jusqu'à Ségo, pour y lier des relations commerciales avec les chefs indigènes. Ce fut le 8 novembre 1849 que notre voyageur quitta Saint-Louis sur le bateau à vapeur le *Gnetn'dar*, d'où il se rendit à Gorée, puis, passé à bord du *Caïman*, il poussa jusqu'à

Loango, après avoir touché l'île du Prince et la côte de Gabon. M. Hecquard ne séjourna que peu de temps dans cette ville et il revint promptement à l'établissement français du Gabon, placé, comme on sait, au confluent de la rivière de ce nom et de la rivière Mondet.

M. Hecquard nous a donné sur le Gabon et sur l'île du Prince, par laquelle il repassa en revenant à la côte de Guinée, des détails précieux, qui seront accueillis avec d'autant plus d'intérêt que nous ne possédons que peu de renseignements sur ces deux pays et leurs populations. Celle du Gabon comprend quatre races distinctes : les M'Pongos, les Boulous ou Chequianys, les M'Bichos et les Comboulous. Ces diverses peuplades, quoique parlant des langues différentes, ont presque toutes la même constitution physique. Mais plus on avance dans l'intérieur des terres, plus les traits des indigènes se rapprochent du type caucasique, et moins la teinte de leur peau est foncée. Les M'Pongos sont les courtiers entre les bâtiments de commerce et les naturels. Les Boulous servent d'intermédiaires entre ceux-ci et les Bakalais, qui habitent le haut de la rivière, sur les bords de laquelle ils ont été poussés par les Pahwins, race guerrière et chasseresse de l'intérieur, qui apporte l'ivoire du Gabon. Quant aux M'Bichos et aux Comboulous, ils errent à l'intérieur et n'apparaissent qu'à de rares intervalles sur le littoral, pour y échanger le produit de leur industrie.

M. Hecquard a fait ressortir la différence assez profonde de nature morale qui existe entre ces diverses races. Les M'Pongos sont d'un caractère doux et peu

guerrier, très superstitieux. Leur religion est une fétichisme grossier. Ils n'ont pas de gouvernement central; chaque village forme une espèce de petite république indépendante, soumise à un chef dont le pouvoir se transmet par hérédité en ligne directe. Leur industrie consiste surtout dans la construction des pirogues, et leur habileté dans ce travail est telle que, sur la vue de nos embarcations, ils sont promptement arrivés à en faire de semblables. Les Boulous n'ont pas l'intelligence des M'Pongos, quoiqu'ils soient plus laborieux; leurs mœurs sont plus sauvages; leur état social est à peu près le même.

L'île du Prince, possession des Portugais, se distingue par la luxuriance et la richesse de sa végétation. C'est un point de relâche précieux pour les croiseurs de la côte, qui y trouvent un excellent mouillage. A l'intérieur sont de magnifiques forêts, peuplées en général de mêmes essences que celles du Gabon. Le nombre des habitants est de 4 500. Ils s'adonnent à la culture du café, du cacao. Celle de la canne à sucre, apportée jadis de Madère et qui aurait dû y réussir, a été abandonnée.

C'est de l'île du Prince, comme je viens de le dire, que le bâtiment qui portait M. Hecquard alla jeter l'ancre devant le Grand-Bassam. Ce voyageur a joint à son ouvrage une carte du littoral de cette partie de la Guinée, où sont marqués les nombreux cours d'eau qui la sillonnent. La rivière du Grand-Bassam est formée de la réunion de celle d'Ébrié qui vient de l'ouest, de celle de Batoo, qui verse les eaux du lac d'Aguin, et de la rivière d'Akba. Le pays d'Aka, qui a pour capitale Bonoua, située non loin de la rive gauche de la

rivière d'Akba, sépare celle-ci de la rivière Bia ou Kinjabo, laquelle vient se verser dans le lac Aby, dont les eaux, confondues avec celles du lac Eyhi et du lac Unani, qui reçoivent eux-mêmes la rivière Tindo, vont se jeter dans la mer par la rivière d'Assinié. Cette dernière rivière prend son nom du village d'Assinié, placé à l'entrée du lac Aby. Le nom de ce village a été aussi étendu au pays d'Atakla situé en amont de la rivière Kinjabo et dont la ville du même nom est la capitale. Entre le pays d'Atakla et la rivière Akba, par conséquent au nord du pays d'Aka, est le pays d'Alepé. En remontant la rivière Tindo, on trouve successivement le pays d'Apollonie qui prend son nom d'un village situé sur la côte, celui d'Anka, enfin celui d'Afuma, limitrophe du pays des Achantis.

M. Hecquard a tracé un court aperçu de l'histoire de notre établissement sur la côte du Grand-Bassam où nous nous sommes fait concéder un territoire, le 4 juillet 1843, par le roi d'Atakla nommé Amatifou. Le poste que nous avons établi est situé à Assinié, emplacement avantageusement choisi pour commander le pays. Le comptoir du Grand-Bassam se trouve sur la rive droite de la rivière près de son embouchure et sur un promontoire de sable. En face du comptoir le fleuve forme une île assez grande qui a pris le nom d'île Bouët, et à l'extrémité de laquelle, sur la rive gauche, est assis le village du Grand-Bassam.

Le voyageur nous représente les habitants de ces parages comme pillards, astucieux et perfides. Aussi naguère Grand-Bassam était-il avec Saint-André les deux localités les plus redoutées des troqueurs de la côte. Peu adonnés à la culture, ces indigènes vivent en

grande partie de pêche; ils excellent à la navigation. Leur religion est, comme celle de presque tous les noirs non convertis à l'islamisme, le fétichisme. Leurs maisons sont remplies de leurs grossières idoles. M. Hecquard et l'équipage du *Guetn'dar* furent reçus, à Grand-Bassam, par le roi du pays, Peters, qui les fit assister à des fêtes, circonstance à laquelle notre voyageur a dû de pouvoir étudier les usages curieux de ces populations.

M. Hecquard revint à Saint-Louis et se prépara bientôt à un nouveau voyage. Monté sur le cutter *l'Écureuil*, il se rendit à l'embouchure de la Gambie, où il visita l'établissement anglais de Sainte-Marie-Bathurst. Il quitta Sainte-Marie le 5 juin 1851, et sur le même bâtiment il se rendit à l'embouchure de la Cazamance et alla mouiller devant Sedhiou, où il débarqua. C'est de ce fort qu'il commença son exploration dans l'intérieur, en remontant la rivière sur une embarcation; et c'est ainsi qu'il atteignit Diannah, village de deux mille âmes, habité principalement par des marabouts. C'est une place importante qui est la résidence de l'*almami*, ou chef du pays. Accompagné de guides qu'il avait pris à Sedhiou, le voyageur se rendit à Kolibental où il attendit les moyens de pénétrer dans le Fouta-Dialon. Mais, n'ayant pu organiser l'expédition qu'il méditait, il fut contraint de reprendre la Cazamance dont il venait de descendre le cours, et profita de ce retour pour explorer ce fleuve avec détail. Ses rives sont en partie bordées par de magnifiques forêts très giboyeuses; sa largeur atteint en certains endroits quatre ou cinq mille. Cette vaste étendue est cause que son lit n'a que peu de profondeur. On y rencontre de

nombreux bancs. La marée se fait sentir jusqu'à Sedhiou. Les Portugais, qui font le commerce dans ces parages, et qui ont un établissement à Zéguinchor, assurent que la Cazamance prend sa source dans un vaste marécage à sec pendant une partie de l'année. On a prétendu longtemps que cette rivière était un affluent de la Gambie. Mais aujourd'hui le contraire est parfaitement démontré. C'est à tort que les anciennes cartes réunissent, sous le nom de rivière de Gérégia, le marigot de Bentam et la rivière de Sonkodou ou Saint-Grégoire.

Ce ne fut que le 16 septembre que M. Hecquard put partir avec une petite caravane pour les bords de la Gambie, où il se rendit en passant par Mandina en amont de Sedhiou, près de la Cazamance, par Salikéni, Taba, Soubmondou; il alla visiter le roi de Diagara, contrée sur laquelle il nous donne d'intéressants détails, puis explora tout le pays de la basse Gambie et la colonie anglaise de George-Town.

Notre voyageur quitta cette contrée pour se rendre dans le Fouta-Dialon. Arrivé à Fatatenda, il gagna les bords du Koli, que M. Mollien, dans son voyage dans l'Afrique occidentale, a regardé comme étant le rio Grande; mais d'après les renseignements que M. Hecquard a recueillis, cette identification est douteuse, et le Koli serait plutôt le rio de Geba. Il arriva ensuite à Kadé, où il eut à courir quelques dangers, le chef peulh du pays ayant usé à son égard de mauvaise foi, et s'étant opposé à ce qu'il continuât sa route. C'est ici que commencent tout ce qu'il y eut de pénible dans l'exploration de M. Hecquard, les souffrances et les difficultés de tout genre qu'il rencontra.

La guerre civile régnait alors dans le Fouta-Dialon. Un prétendant disputait le pouvoir à l'almami; et ce prétendant avait donné l'ordre d'assassiner notre compatriote. Ce ne fut qu'à la protection de l'almami régnant qu'il dut son salut. Ce monarque peulh ne tarda pas à concevoir une vive amitié pour le voyageur, et celui-ci dut à cette amitié de pouvoir explorer le Fouta-Dialon plus complétement que n'avait pu le faire Mollien. Il nous a donné de ce pays une carte précieuse, tout incomplète qu'elle soit. Il s'est longuement étendu sur son organisation, ses mœurs et ses particularités, et il nous trace une bonne description de Timbo, sa capitale.

L'islamisme a été pour les Peulhs un puissant moyen de civilisation. L'état du Fouta-Dialon est aujourd'hui bien supérieur à celui des autres contrées nègres où règne le fétichisme. Le Coran fait tous les jours de nouvelles conversions dans l'Afrique occidentale, et il est la source d'un enthousiasme religieux qui va jusqu'au fanatisme. Les Peulhs sont de zélés propagateurs de leur foi. Chacun de leurs villages a sa mosquée, à laquelle est attaché un marabout. Cela n'empêche pas les peuples de conserver des restes de leur ancien fétichisme et de se couvrir de gris-grîs. C'est un fait remarquable que, tandis que la religion de Mahomet voit décroître en Europe son influence et le nombre de ses fidèles, en Afrique, comme dans la Malaisie, son empire s'étend et se fortifie. L'islamisme semble être un pas intermédiaire entre le fétichisme et le christianisme. Il est plus approprié à des intelligences grossières et au genre de vie de tribus peu policées.

M. Hecquard opéra son retour à Bakel par Soucoutoro, Niango, Séfour, Labé. A l'ouest de cette ville se trouve la montagne Mouminia, qui est une des plus hautes du Fouta, et au nord-est de laquelle, au pied des montagnes Badé, notre voyageur visita les sources de la Gambie et du rio Grande.

De Labé, M. Hecquard se rendit à Toulou, Caubé, Mali, passa la rivière Kanta qui se jette dans la Gambie et qui coule au pied de la montagne du Tangué, l'une des plus élevées du Fouta. Il gagna Guidougontata, village au-dessus duquel la Dima ou Gambie est large d'environ 20 mètres. Il atteignit Mamacano, puis Cenou-Débon, enfin le pays de Galam et Bakel.

Familiarisé avec les idiomes de la Sénégambie, habitué à en supporter les fatigues, le climat dévorant; au courant de l'esprit de ses populations, M. Hecquard était mieux préparé qu'un autre au voyage dont il vient de publier la relation. Cette relation, écrite sans prétention, mais avec l'exactitude d'un bon observateur, doit être accueillie par les encouragements et les éloges de tous les amis de la géographie. Je regrette que le voyageur, qui a pris soin de recueillir des échantillons des diverses roches des pays qu'il a parcourus, n'ait pu nous rapporter des documents plus précis sur sa flore; je regrette surtout, car la chose lui était plus facile, qu'il n'ait pas joint à son travail un essai de philologie comparée sur les langues des peuplades qu'il a visitées. Son livre, outre les indications géographiques qu'il est le seul à présenter, a une grande importance pour l'histoire contemporaine de cette contrée, que nous savons à peine, et que nous avons cependant si grand intérêt à connaître. Le Fouta-Dialon est à la

porte de nos comptoirs de Caignose, de Bakel, de Dagana ; c'est une des contrées avec lesquelles nous pouvons faire, par le Bondou et le pays de Galam, le commerce le plus suivi et le plus productif. Si, comme on nous l'annonce, M. Hecquard retourne en Afrique, nous attendons de lui de compléter des renseignements déjà si intéressants, tout imparfaits qu'ils soient. Ce qu'il a fait donne à espérer beaucoup encore de son courage, de son intelligence et de son zèle.

ALFRED MAURY.

NUOVI ELEMENTI DI GEOGRAFIA, ETC.

(NOUVEAUX ÉLÉMENTS DE GÉOGRAPHIE; ESSAI D'UNE DESCRIPTION GÉNÉRALE DE LA TERRE, PAR ADRIEN BALBI ET EUGÈNE BALBI. 2 VOL. PETIT IN-8°, TURIN, 1851.)

Noblesse oblige ! L'illustration dans les sciences est un héritage qui entraîne à de généreux efforts.

M. Eugène Balbi porte un nom célèbre dans les études géographiques, et a abordé la voie si difficile où feu Adrien Balbi brillait d'un lustre peu commun.

Parmi les sciences, aucune ne demande des connaissances plus variées et plus approfondies que l'étude de notre globe. Fille aînée de l'histoire, elle se rattache, d'une manière intime, aux événements que cette dernière relate, et subit constamment les modifications que la succession des faits lui impose. La géographie aussi traite des règnes de la nature d'après leur distribution dans les différents climats, comprend l'énumé-

ration des observations et des travaux les plus variés, tels que ceux du minéralogiste, du botaniste et du zoologiste. Elle s'occupe de l'homme sous ses rapports physiques, moraux et politiques. Elle embrasse en même temps les études spéciales, ainsi que les systèmes les plus vastes ; elle décrit tout aussi bien les produits les plus minimes de la terre, qu'elle nous initie à la connaissance des mondes.

La tâche du géographe, cette tâche immense, était donc dévolue à M. Eugène Balbi ; mais il l'abordait guidé par son célèbre père, marchant à ses côtés, lorsque, après quelques heureux essais, publiés sous le titre de *Scritti minori* (5 volumes) et *Miscellanea italiana*, il entreprit de refondre, dans une édition italienne, les *Éléments de Géographie*, publiés par Adrien Balbi, à Paris, en 1843.

La mort priva le jeune auteur, au milieu de son travail, de ce collaborateur si exercé, de ce maître si sûr ; elle enleva le grand géographe au moment même où la connaissance des lieux jusqu'alors les plus inaccessibles de la terre, aussi bien vers le pôle du nord que vers le centre de l'Afrique, faisait journellement des progrès incalculables ; au moment même où les événements politiques les plus graves menaçaient de changer la face du globe, et où, par une singulière coïncidence, qui au moyen âge aurait tourné au profit de l'astrologie, le zèle des astronomes, excité par le génie de Le Verrier, augmenta subitement de nouveaux éléments le nombre connu des corps célestes.

La tâche était ardue ; examinons comment elle a été accomplie.

Nous voyons, en procédant par les prolégomènes

du deuxième volume (p. 18), les planètes qui, dans les *Éléments*, ne s'élevaient qu'à onze, portées dans les *Nuovi Elementi* au nombre de vingt et une. De même, pendant le court espace de huit années, la détermination des points culminants du globe a subi les modifications les plus prononcées. Le *Tchamulari*, du système de l'Altaï-Himalaya, évalué dans l'ouvrage de 1843 à environ 8673 mètres (p. 19), et considéré comme point culminant du système du monde, cède cette première place, dans celui de 1851 (p. 32), au *Kinchin-Chinga*, également dans l'Himalaya, avec seulement 8586 mètres d'élévation. Le *Sorata*, avec 7695 mètres dans l'ancienne édition, est remplacé, pour le Nouveau-Monde, par l'*Aconcagua*, noté dans le cours de l'ouvrage (volume II, p. 395), avec 7299, et dans les prolégomènes (*ibid.*, p. 32), avec seulement 7066 mètres. Dans l'Afrique, le sommet indiqué aujourd'hui comme le plus élevé, est le *Kilimandjaro*, avec 6821 mètres, au lieu du mont Muria avec 5067. Seuls, notre *mont Blanc*, avec 4810 mètres, et le *Gunong-Sago* ou *Kosumba* à Sumatra, avec 4574 mètres qu'on lui suppose, conservent leur prééminence en Europe et dans l'Océanie, ainsi que leurs évaluations intactes.

La sollicitude que M. Eugène Balbi a portée aux recherches relatives à ces hauteurs, en notant même, pendant l'impression des *Nuovi Elementi*, les rectifications qu'il pouvait recueillir sur ce sujet : cette sollicitude rappelle les soins qu'Adrien Balbi a constamment voués à cette matière importante, et notamment dans son célèbre ouvrage *Delle primarie altitudini del globo*, Milano, 1845.

Quant aux nouvelles dispositions politiques, survenues dans différents États, elles sont également dignes d'attention ; mais il faut remarquer que, pour la plupart, elles ne sont point nées de guerre ni de conquêtes; et les événements des dernières années ont exercé leur influence plutôt sur les divisions administratives de plusieurs États, où une tendance de centralisation se manifeste, que sur des augmentations ou pertes de territoire de l'une ou l'autre puissance.

Les changements de territoire qui ont eu lieu en Europe dans ces derniers temps concernent particulièrement l'Italie (p. 43). Ainsi le duché de Parme, celui de Modène et le grand-duché de Toscane, ont subi quelques modifications par des échanges de territoire entre ces différents États, qui comptent aujourd'hui : Parme, 6015 kilomètres carrés ; Modène, 6199 kilomètres carrés ; et la Toscane, y compris Lucques, 22013 kilomètres carrés de superficie. En Allemagne, nous remarquons seulement l'acquisition faite par la Prusse des deux petites principautés de Hohenzollern (p. 54), comprenant 1286 kilomètres carrés et 64,000 habitants ; et ce n'est qu'en Amérique que le caractère entreprenant de la race anglo-américaine a fait subir à la division du globe des altérations notables.

Parmi les nouvelles divisions administratives, celles qui ont été appliquées en Autriche sont les plus remarquables. Cet empire, partagé avant les derniers événements en quinze gouvernements très-inégaux sous le rapport de l'étendue comme de la population ; subdivisés, chacun, en *cercles* pour les États allemands,

en *délégations* pour ceux d'Italie, en *comitats* pour la Hongrie et ses dépendances, et en *généralats* pour les confins (colonies) militaires; cet empire conserve, en partie, ces différents titres pour l'administration de ses provinces ; mais il limite le nombre de ces divisions administratives, en appropriant à chacune, individuellement, une plus vaste juridiction. Actuellement, d'après les derniers renseignements que donne M. E. Balbi, et que nous trouvons confirmés, à quelques modifications près, par les données statistiques les plus récentes, l'empire d'Autriche est composé principalement de domaines de la couronne, administrés par des régences, des comitats, des commissariats, des directions de districts, des commandements militaires et des délégations, qui embrassent, chacun, un certain nombre des anciens capitanats de cercle, qui autrefois ne relevaient que d'une seule régence, située dans la capitale de la province. Telle est la Bohême, divisée autrefois en seize cercles (p. 51), soumis à la régence de Prague, et qui présente seulement sept divisions, nommées régences circulaires; les comitats ne sont point indiqués pour la Hongrie, où nous rencontrons cinq chefs-lieux de district principaux, tandis que les royaumes de Croatie et d'Esclavonie, annexés avant 1848, sous le rapport administratif, à la Hongrie, ont conservé leurs comitats. Le Banat, qui formait partie intégrante de la Hongrie, se montre administré par des commissariats supérieurs de district.

En définitive, les changements géographiques, survenus en Europe par les événements politiques, sont peu considérables, comparés à ceux que le jeu de la nature a amenés dans l'Amérique du nord, où les tré-

sors enfouis dans le sol de la Californie ont donné lieu d'annexer à l'union américaine un territoire immense.

Cette extension s'est néanmoins étendue dans bien des directions, et se résume dans l'acquisition des territoires (p. 75 et 444) du *Texas*, de l'*Orégon*, du *Minnesota*, d'*Utah*, du *Nouveau Mexique*, et de celui qu'on appelle *Indian territory*.

Aux revirements causés dans la distribution des différentes contrées du globe et de leurs divisions, nous devons ajouter les observations de l'auteur sur le chiffre de leur population, dans lequel nous remarquons une augmentation surprenante, amenée soit par tant d'années de paix dans les parties civilisées de la terre, soit par une évaluation plus exacte dans les régions jusqu'à présent inaccessibles.

L'auteur voue une attention particulière au recensement des différents États de l'Italie dans ses prolégomènes (p. 44 à 50) et dans le cours de l'ouvrage ; les chiffres de la population sont indiqués pour le royaume sarde dans les États de terre-ferme jusqu'en 1839, et dans l'île de Sardaigne jusqu'en 1842 ; pour les États de l'Église jusqu'en 1844 (avec une augmentation depuis 1833 de près de 200 000 âmes), et pour Naples jusqu'en 1844 et 1846.

Nous reproduisons ici le tableau statistique des principaux États de la terre de plus de 5 000 000 d'habitants, que l'auteur donne p. LX, tout en insistant sur la réserve qu'il faut porter dans de semblables évaluations, surtout relativement à l'Asie et à l'Afrique ; ce tableau nous prouve l'augmentation extraordinaire de la population de certains États dans ces dernières années, comme pour les États-Unis de l'Amé-

rique (p. LXXIII) qui, cinq ans auparavant, ne comptaient que 17 000 000 d'habitants.

La Chine.	170 000 000
L'Empire britannique.. . . .	160 000 000
L'Empire anglo-indien. . . .	126 000 000
La Russie.	66 000 000
La Confédération germanique	44 500 000
La France.	39 000 000
L'Autriche.	38 300 000
La Turquie.	35 300 000
L'Italie dans toutes ses limites géographiques, y compris la Savoie.	26 345 000
Le Japon.	25 000 000
L'Union américaine..	22 000 000
L'Espagne.	20 000 000
Les États italiens, tous compris	19 795 000
La Prusse.	16 180 000
La Hollande..	15 000 000
L'Annam.	12 000 000
La Perse.	9 000 000
Les Deux-Siciles.	9 000 000
La Confédération mexicaine.	7 200 000
Le Portugal.	6 000 000
Le Maroc.	6 000 000
Le Brésil.	5 200 000
La Monarchie sarde..	5 000 000

Nous ne pouvons nous arrêter à l'examen d'autres parties non moins intéressantes du livre ; si l'espace ne nous manquait, nous insisterions sur des progrès dans la vie industrielle de l'homme introduits parti-

culièrement par l'établissement des voies de communication chez les différentes nations; le lecteur rencontrera ces notions, soit dans les Prolégomènes, p. XLII, soit vol. II, p. 82 et 112 à 115 ; nous ferons remarquer spécialement comme très intéressantes les indications des chemins de fer, soit achevés, soit projetés, qui se trouvent en Italie.

Si, dans ces recherches consacrées à des matières dont le mérite consiste dans un travail incessant, une attention soutenue et un jugement exercé qui fait séparer les notions importantes des questions de peu de portée et hors du cadre d'un abrégé; si, dis-je, dans les recherches qui appartiennent plus exclusivement au domaine de l'application, l'auteur a fait preuve des mêmes qualités qui ont donné une valeur si réelle aux œuvres de son illustre prédécesseur, il le suit avec tout autant de succès dans ces investigations d'une nature plus abstraite, où Adrien Balbi brillait également d'un éclat peu commun ; comme dans l'analyse des matériaux relatifs à la solution des principaux problèmes géographiques. Nous devons considérer comme appartenant à cette catégorie, le chapitre des *Voyages et dernières découvertes géographiques*, puisque M. E. Balbi a su les rallier aux questions les plus importantes que traite la science. Il passe donc avec rapidité sur les découvertes faites dans les dix dernières années, qui ne servent à constater aucun point important, mais il traite avec autant de concision que de clarté les questions vitales, telles que (p. LXVI) celle de la source du Nil, *caput Nili quærere*, question que, dans ces derniers temps, les explorations de plusieurs voyageurs ont singulièrement animée, et qui, si

elle n'est pas encore suffisamment résolue, a, du moins, été dépouillée, par les recherches d'illustres savants, surtout de M. Jomard, des hypothèses invraisemblables qui l'entouraient, par exemple des rapports supposés entre la vallée du Nil et le bassin du lac Tchad. L'auteur passe successivement en revue les opinions les plus vraisemblables sur la source du fleuve, et, quoiqu'il les présente avec une égale impartialité, il se prononce en faveur de l'opinion qui croit trouver cette source entre le 4° et le 2° degré de latitude méridionale. Il rattache donc à ce problème les remarquables découvertes faites par les missionnaires Krapf et Rebmann dans cette région ; découvertes qui ont servi à constater les points culminants de l'Afrique, et à établir le point le plus naturel de partage des eaux. M. E. Balbi poursuit son examen jusque dans des régions encore plus méridionales de l'Afrique, où le voyage de MM. Livingston, Oswell et Murray a fourni, par la découverte du lac N'gami, et par la reconnaissance de la rivière Zouga, qui sort de ce lac, les résultats les plus importants pour la géographie de cette partie de l'Afrique ; et il termine son intéressante discussion sur ce continent par la mention des notions recueillies dans les régions du nord (le Sahara atlantique) par les soins de MM. Fournel, Daumas, Carette et Renou.

Il est naturel que, parmi les recherches historiques, celles qu'Adrien Balbi a mises dans un jour si éclatant par son *Atlas ethnographique du globe*, soient traitées avec une sollicitude particulière. Notre auteur voue donc à ce sujet une étude approfondie, et développe les vues émises dans ce célèbre ouvrage. Il se prononce d'une manière absolue pour le principe de

l'existence de trois races primitives seulement, opinion d'accord avec la tradition sainte et avec les recherches les plus récentes de la science ; mais il combat la méthode de vouloir faire servir les épithètes de race blanche, jaune, etc., pour établir ces distinctions (p. XXXIII). Il développe en même temps ses vues sur les questions métaphysiques qui se rattachent à l'homme, et se montre porté à considérer, sous le rapport moral, les nobles qualités de l'espèce humaine comme inhérentes à sa nature, formée pour la vie civilisée, et non pour l'état sauvage.

Quel que soit, en un mot, le sujet qu'aborde l'auteur, il fait preuve d'études approfondies, et procède constamment d'un point de départ philosophique dans ses raisonnements.

La division statistique adoptée dans le plan des *Nuovi elementi* prête seule matière à quelques objections. M. Eugène Balbi, dans la partie de l'ouvrage consacrée à la géographie descriptive, place en tête la région italienne, d'après le même principe qui, dans les *Éléments de géographie* publiés en France, a fait traiter à Adrien Balbi la France en premier lieu.

La méthode de procéder en géographie descriptive d'après des considérations statistiques ou de nationalité, nous paraît peu satisfaisante. Le géographe ne doit, à notre avis, jamais s'éloigner de l'ordre le plus naturel dans la disposition de sa matière ; il serait à désirer, en conséquence, qu'on adoptât ainsi que cela a lieu dans d'autres branches des sciences historiques, la méthode de procéder de la Péninsule Ibérique vers l'est, en traitant successivement les différentes contrées selon la position qu'elles occupent dans cette direction ; ce

plan nous semble impliquer en même temps l'adoption de l'île de Fer comme premier méridien. L'auteur conserve dans cette édition italienne celui de Paris, en se bornant à indiquer (p. XXX) la différence en longitude avec celui de Rome.

Nous désirons d'autant plus vivement voir M. Eugène Balbi suivre à l'avenir les dispositions les plus naturelles dans le classement de ses descriptions, qu'un ouvrage d'un mérite pareil à celui dont il vient d'enrichir notre science, et qui renferme des notions récentes d'un intérêt aussi universel, ne saurait être destiné à une seule nation. L'exception nous paraît également inopportune, soit qu'elle se montre en faveur du pays qui a donné le jour à l'auteur; soit qu'elle s'applique à cet autre illustre pays, la France, où son nom a acquis, par les œuvres impérissables d'Adrien Balbi, sa principale célébrité.

ISIDORE LOWENSTERN.

OBSERVATIONS SUR LA STATISTIQUE

DE L'ANGLETERRE.

A la suite de l'*Histoire de l'Angleterre* que vient de publier M. Fleury, se trouve une *statistique de l'Angleterre* en 1852, par M. Duruy. C'est un travail fort intéressant, dont l'auteur a présenté les principaux résultats dans les considérations suivantes :

« Il n'a pas manqué à la Grande-Bretagne, dans ce demi-siècle, de prophètes du malheur. Aujourd'hui en-

core il se publie des livres sous ce titre: de la *décadence de l'Angleterre*. Naguère quelques uns la voyaient fléchissant et tombant ruinée sous sa dette de vingt-sept milliards, sous son budget annuel de deux milliards six cent millions; et comme, cette dette, elle la réduit chaque année et qu'elle la porte allègrement; comme, ce budget, elle l'a presque diminué de moitié, on a changé de thème, et l'on a dit: C'est l'Irlande qui la tuera, ce sont les pauvres qui la ruineront: or l'Irlande vient de traverser des crises épouvantables, une famine, des appels à la révolte, et l'Irlande n'a pas tué et ne tuera pas l'Angleterre. Quant aux pauvres, la marche ascensionnelle et menaçante de leur budget s'est arrêtée; il rétrograde et commence à redescendre la pente qu'il n'a cessé de gravir depuis Elisabeth. D'autres, jugeant l'Angleterre d'après les habitants des caves de Saint-Gilles, ne voient dans sa classe ouvrière qu'un cancer rongeur qui gagne et s'étend sur tout le corps social. La police, mieux faite, plus active, découvre plus de délits: c'est l'immoralité qui croît dans des proportions colossales. Des ouvriers font grève pour obtenir de leurs patrons des conditions meilleures: c'est le socialisme qui a passé le détroit, c'est le spectre terrible qui arrive pour la dernière heure des sociétés. Ceux-ci prédisent la prochaine révolte des Indes et du Canada; ceux-là rappellent la *Charte* du peuple et son esprit niveleur; et tous s'en vont en disant: l'Angleterre se meurt, l'Angleterre est morte.

» Les chiffres que nous avons accumulés, s'ils sont pénibles à lire, ont du moins le mérite d'avoir déjà répondu à ces sinistres paroles. Non, l'Angleterre ne

touche pas à sa fin ; non, une révolution sociale ne frappe pas à ses portes. C'est le pays où il y a le moins d'oisifs (moins de 6 sur 100) celui où s'accroît le plus le capital national, celui enfin où le paupérisme diminue, au lieu d'augmenter avec la population. Depuis le commencement du siècle sa population a *doublé*, ses importations ont *triplé*, ses exportations sont *huit fois* plus fortes et sa production *dix fois* plus considérable. Est-ce donc ainsi que meurent les peuples?

» Pour les individus, l'intelligence et la moralité ne se mesurent pas, Dieu merci, sur la fortune ; mais, quand on voit la richesse publique croître en d'énormes proportions, dans un grand État, on peut à coup sûr en conclure que ce peuple s'éclaire et s'améliore. Une plus grande masse de produits accuse, en effet, plus d'activité d'esprit, car ces produits ne sont que le fruit de la lutte engagée entre l'homme et la nature, celle-ci n'étant vaincue par celui-là qu'à force d'intelligence. Plus de transactions accuse plus de probité, car le commerce ne peut même subsister sans bonne foi ; plus de capital veut dire plus d'économie, c'est-à-dire plus d'empire de l'homme sur ses passions ; plus de prévoyance, plus d'ameur intelligent de la famille. Là enfin où l'on agit beaucoup, il doit y avoir beaucoup de liberté, et la liberté est un élément de moralité ; là où la richesse s'accroît sous toutes les formes, il doit y avoir de la sécurité : sécurité donnée par de bonnes lois civiles pour que la propriété soit protégée contre les violences individuelles ; sécurité donnée par de bonnes lois politiques, pour qu'elle soit protégée contre les révolutions. On

voit pourquoi nous avons, au risque de beaucoup de fatigue pour le lecteur, montré par tant de chiffres les immenses progrès de la nation anglaise, dans toutes les directions du travail matériel : c'est qu'il en sortait nécessairement une conclusion morale que rien ne peut ébranler.

» Sans doute ce peuple n'a pas achevé son œuvre, même il lui reste immensément à faire.

» L'Angleterre devient une immense fabrique. Les campagnes se dépeuplent et les cités s'engorgent. Londres renferme à elle seule un neuvième de la population entière de la Grande-Bretagne. L'équilibre entre ceux qui produisent les denrées alimentaires et ceux qui les consomment est donc renversé. Il faudrait le rétablir, mais déjà ce n'est plus possible.

» La majeure partie du peuple anglais étant manufacturière, un changement dans la mode, dans le goût, dans les besoins ou un règlement de douane peuvent jeter dans la plus profonde misère des milliers de malheureux ; une mauvaise récolte ou des récoltes médiocres, successives, peuvent amener dans la classe ouvrière la plus affreuse détresse. L'industrie est une machine gigantesque, mais aux rouages délicats, qu'un rien dérange et qui en s'arrêtant arrête la vie de ceux mêmes qui la faisaient agir. Alors arrivent les chômages meurtriers, alors les ressources lentement amassées s'épuisent, la misère vient et bien souvent après elle le vice, puis le crime. Ce sont là les abîmes qu'on ne peut fermer, mais où la pitié doit descendre avec des secours pour le corps, avec des secours surtout pour l'esprit; car les premiers s'épuisent, et bien vite, les seconds peuvent durer tou-

jours. Que l'Angleterre soit fière de ses richesses, de sa puissance, de sa liberté, c'est un orgueil légitime; mais qu'elle regarde aussi à ses pieds, qu'elle écoute les confuses clameurs qui s'élèvent des bas-fonds de son peuple. S'il n'y a point là pour elle un péril, il y a au moins une honte.

MONTAGNES NEIGEUSES DE L'AFRIQUE ORIENTALE.

Avant la découverte de MM. Krapf et Rebmann, qui ont fait connaître l'existence de deux montagnes de l'Afrique où la neige est perpétuelle, le mont Kilimandjarò et le mont Kénia, c'était une supposition hardie que d'admettre la possibilité d'une chaîne aussi élevée dans ces régions, et surtout d'imaginer que les sources les plus hautes du Nil Blanc pouvaient se trouver aussi reculées; cependant cette hypothèse a été hasardée il y a déjà longtemps comme n'étant pas entièrement dénuée de vraisemblance. La position du mont Kénia, à 1 degré sud seulement de l'équateur, une fois connue d'après le rapport des missionnaires, ainsi que sa longitude approchée vers 36 degrés est, l'opinion précédente a vu accroître sa probabilité; mais on pouvait objecter encore que ces deux montagnes étaient des sommités isolées et n'appartenaient pas à une chaîne continue. Un nouveau fait vient aujourd'hui ajouter à la vraisemblance de cette hypothèse : M. le capitaine J. H. Short a fait une observation du plus haut intérêt qui peut servir à résoudre ou avancer du

moins la question en suspens depuis si longtemps. Cet officier, qui a commandé pendant quelque temps plusieurs navires de l'imam de Mascate, et qui connaît parfaitement la côte orientale de l'Afrique, depuis Brava jusqu'à la baie de Lagoa, a remarqué une longue chaîne de montagnes, avec une ligne de séparation qui paraît marquer la limite des neiges.

On sait que la grande rivière Juba se jette dans l'océan Indien, presque sous l'équateur. Dans la belle saison, on peut la remonter avec sécurité depuis son embouchure. Le capitaine Short a remonté en effet cette rivière jusqu'à une très grande distance ; il a trouvé les habitants d'humeur paisible et bien disposés pour faire le commerce. Il raconte qu'il aperçut dans l'intérieur de hautes montagnes, dirigées environ nord et sud, avec des *cimes blanches*, et qu'on lui disait contenir des mines. Les natifs lui dirent aussi que la rivière s'étendait très loin dans l'intérieur et se partageait en plusieurs branches. Il la remontait dans un petit schooner, l'eau ayant très peu de profondeur. Le capitaine Short a calculé qu'il était à 210 milles de l'embouchure, au moment où il vit les montagnes *à cimes blanches ;* elles lui parurent se diriger un peu au sud-sud-ouest, étant à la distance d'environ 60 milles ; c'était au mois de novembre. Le capitaine a tracé une petite esquisse de ces montagnes, où l'on voit distinctement la ligne de séparation de la couleur blanche.

Comme il n'était pas au courant de la découverte des missionnaires, et n'avait jamais vu de montagnes neigeuses sous les tropiques, il n'a pas songé à la neige, et il s'est borné à constater ce fait : qu'il existe, tout au haut de la chaîne de montagnes dont il s'agit, une par-

tie blanche nettement séparée par une ligne continue et distincte ; cette esquisse est figurée dans un article de l'*Athenæum* anglais, de M. Petermann, à qui nous devons cette intéressante communication.

Sans aucun doute, cette observation est incomplète et laisse à désirer ; il faudrait connaître exactement sous quel méridien est située cette série de montagnes neigeuses, et si elle constitue une véritable chaîne; alors on pourrait déterminer son rapport de situation avec les parties supérieures du cours du Bahr-el-Abiad, actuellement connues. Si l'on s'en rapporte à ce que nous savons du dernier séjour, sur les rives du fleuve, de dom Angelo Vinco (on sait que malheureusement ce missionnaire est mort), il serait parvenu au 2e degré de latitude nord (1). On ne saurait rien dire de certain sur la longitude du point qu'il avait atteint, aucune observation de cette nature n'étant parvenue en Europe ; mais on peut admettre que dom Angelo n'était pas très loin du 32e méridien. Or, si on lit son rapport avec attention, si l'on considère la carte de l'Afrique orientale, puis la situation du mont Kénia déduite des renseignements approximatifs des missionnaires (environ 36° longitude de Paris et 1° sud), si l'on joint enfin par une ligne idéale le Kilimandjarò au mont Kénia et à la série probable des montagnes aperçues par le capitaine Short, on remarquera une *ligne continue* dirigée à peu près du S.-S.-O. au N.-N.-E. Or, si le Juba sort de ces montagnes, comme cela paraît incontestable, pour se rendre à la mer des Indes, pourquoi, du côté opposé, n'en sortirait-il pas un ou plusieurs courants, se dirigeant à peu

(1) Lettre de Linant-Bey. Voir le *Bulletin* d'avril 1853, page 275.

près au nord-ouest, vers les lieux où je suppose qu'est parvenu dom Angelo Vinco ? Rien n'empêche que le point de départ ne fût un peu au nord de l'équateur; au reste, ce ne serait là qu'un des hauts affluents du Nil, et l'explication précédente n'exclurait pas d'autres affluents venant de l'est et de l'ouest.

Le savant géographe, M. Petermann, dans les réflexions qui suivent la communication de M. Short, propose une conjecture qui ne diffère pas absolument de l'opinion qu'on vient d'émettre, et il fait surtout apprécier, avec beaucoup de sagacité, et les avantages de toutes sortes qu'on retirerait d'une excursion faite dans ces régions, et la facilité qu'il y aurait à s'y rendre par la mer des Indes. J.-D.

EXTRAIT

D'UNE NOTE DE M. LE CHEVALIER DE PARAVEY, SUR L'ANALYSE DÉTAILLÉE DE LA GRANDE GÉOGRAPHIE IMPÉRIALE DE LA CHINE

PAR L'ABBÉ LAMIOT,

Astronome impérial à Pekin.

Le vaste empire de la Chine, qui contient de deux à trois cents millions d'habitants, s'ouvre enfin, dans toute son étendue, au commerce européen et aux prédications fructueuses des missionnaires chrétiens.

Mais, si l'on excepte la route suivie par les ambas-

sades et par les missionnaires, pour aller de Macao à Pékin, route suivie soit par terre soit par le grand canal, l'intérieur même de cette riche contrée nous est entièrement inconnu, surtout dans son état actuel.

MM. de Sacy et Abel Rémusat, qui, avec MM. de Chézy, Jaubert et de Paravey, ont fondé à Paris la première des Sociétés asiatiques d'Europe, sentant la profonde ignorance de l'Europe sur la Chine actuelle, avaient demandé au docte lazariste, M. l'abbé Lamiot, une analyse exacte et détaillée du Tay-tsing-y-tong-tchy ou de la Géographie statistique de la dynastie tartare, dynastie menacée en ce jour même dans son existence, et dont la chute pourrait ouvrir cet empire.

Cette analyse, en vingt-et-un petits cahiers sur papier de Chine, et qui embrasse les dix-huit provinces de l'empire, avec les pays adjacents ou qui en dépendent, est arrivée en France en diverses parties successives, et léguée à M. de Paravey par ce missionnaire. Elle y est faite livre par livre, province par province, département par département, canton par canton, avec les caractères chinois des noms des villes, rivières et montagnes qui y sont décrites, et dont les productions naturelles ou industrielles sont indiquées et devraient aussi être nommées avec leurs caractères propres hiéroglyphiques.

La langue conservée en Chine n'a, en effet, que quatre cents mots environ, tous monosyllabiques, et variés seulement par quatre ou cinq accents, comme le sont nos notes de musique.

Si un négociant veut écrire dans cet empire ou en tirer quelque produit, c'est avec les caractères propres au nom de la ville où il s'adresse et au produit qu'il

demande, qu'il doit s'exprimer ; car, autrement, il s'exposerait à mille mécomptes.

Ainsi le mot fort court Y s'applique à plus de trois mille caractères chinois divers ; et comment éviter les confusions, si l'on ne trace pas le caractère à côté de cette simple lettre Y ?

On a tous ces caractères chinois, caractères significatifs et admirables dans leur composition, dans deux dépôts principaux à Paris. Il s'en trouve à l'Imprimerie impériale ; mais, gravés d'abord sur bois dur, et clichés sur plomb ensuite, ils sont d'un effet bien moins gracieux à l'œil que les caractères gravés sur acier par M. Marcellin, qui, sous la direction de MM. Pauthier et de Paravey, en a fait une collection fort étendue, dont la Prusse et les États-Unis ont voulu avoir divers tirages sur plomb, pour leurs impressions de dictionnaires et de livres de commerce. Malheureusement le commerce français n'a pas profité de ce travail, et il n'a pris aucune position importante, quoique Basilan et la baie de Touran lui en offrissent de très avantageuses.

A Singapour, ville toute moderne et peuplée de Malais et de Chinois, un petit nombre d'Anglais font tous les ans un commerce de plus de 150 millions, commerce où la France entre à peine. C'est par ce commerce fructueux que nos petites pendules de Paris, du prix de 20 à 30 francs en France, arrivent, par le Pégou, au centre de la Chine, et s'y vendent 400 francs au dire de M. Bertrand, missionnaire, qui a vu toute une rue de la capitale du Sse-tchuen garnie de marchandises venant de France et particulièrement de Paris!

Nos draps eux-mêmes sont exportés en Chine, par les Anglais et les États-Unis, et il est honteux pour nos négociants de laisser les étrangers faire, sur les produits de leurs fabriques, des bénéfices énormes, qu'ils pourraient réaliser eux-mêmes.

On a à Paris deux exemplaires, reliés avec luxe, et qui, en Chine, ont coûté plus de 1600 piastres, de la grande Géographie impériale et statistique complète (Tay-tsing-y-tong-tchy), qu'a analysée, en français, M. l'abbé Lamiot (1).

L'impression des vingt et une analyses des dix-huit provinces de la Chine et des pays adjacents, paraît donc indispensable pour éclairer nos négociants en Asie et les armateurs de Nantes et de Bordeaux.

Deux volumes de 4 à 500 pages grand in-8° contiendraient cette précieuse analyse, dont l'écriture sur papier de soie est très lisible ; et l'on devrait y joindre la carte dressée par M. Klaproth, d'après le cadastre de l'empire, fait par nos missionnaires, carte déjà jointe au livre utile publié en 1852 par feu M. Édouard Biot, sur les noms anciens et modernes de toutes les villes de la Chine.

Précédant les publications des Anglais sur la Chine, l'empereur Napoléon Ier, réalisant les grandes vues de Colbert sur le commerce étranger, a ordonné l'impression coûteuse, en un gros volume in-folio, de

(1) La géographie *Tay-tsing-y-tong-tchy*, en 52 volumes in-4°, que l'on a à Paris, a été vendue au cabinet des manuscrits par M. Watson ; c'est une seconde édition de celle qui a été imprimée la 29me année de l'empereur Kien-lòng ; il en existe une troisième édition, mais non parvenue encore en Europe, et réservée aux grands mandarins de l'Empire.

l'excellent Dictionnaire chinois-latin, du Père Basile de Glemona, dictionnaire qui, jusqu'à ce moment, n'a que bien peu servi cependant à notre commerce extérieur.

L'empereur Napoléon III, suivant ce noble exemple, vient d'ordonner l'impression en latin, en anglais, en français, d'un vaste Dictionnaire siamois, composé par un de nos doctes évêques missionnaires, Mgr Pallegoix, en ce moment à Paris. On a, pour la Cochinchine, les deux Dictionnaires excellents d'un autre évêque, Mgr Taberd.

L'impression de l'utile analyse faite par M. l'abbé Lamiot, d'après la grande Statistique de la Chine, pourrait donc être ordonnée aussi, au grand avantage de la science et du commerce.

Nouvelles géographiques.

Dans le *Liverpool Times*, une lettre datée d'Irlande annonce qu'on a trouvé sur les côtes de cette île une bouteille renfermant une lettre de sir John Franklin, en date de mai dernier, et d'après laquelle il serait empêché par les indigènes de quitter une certaine île. L'officier garde-côtes a envoyé la lettre à l'Amirauté, et il vient d'apprendre, ajoute-t-on, que l'écriture est bien réellement celle de sir John Franklin. — Nous ne pouvons ajouter une foi entière, nous l'avouons, à cette nouvelle, qui nous semble un peu de la famille de celle d'Adam Beck. Nous attendrons des renseignements plus positifs, pour nous réjouir de l'existence de l'illustre navigateur.

M. le lieutenant de vaisseau Bellot, qui est parti, comme on sait, sur le *Phœnix*, avec le commandant Inglefield, pour aller à la recherche de sir John Franklin, a écrit récemment à l'un des membres de la Société géographique de Londres, M. John Brown, qu'il espère que l'on aura bientôt des nouvelles de l'expédition de sir John Franklin, et que le *Phœnix* sera probablement de retour dans les premiers jours de novembre.

Dans le *Bulletin* de juin, tome V, p. 399, nous avons rapporté l'opinion de M. Favier sur le niveau de la

Méditerranée et de la mer Rouge. Il est juste d'ajouter que les opérations de 1847 viennent d'être vérifiées par Linant-Bey, directeur des ponts-et-chaussées en Égypte ; il a refait le nivellement de l'isthme de Suez, et le résultat n'en diffère que de 18 centimètres de celui de 1847, c'est-à-dire que Linant-Bey place la mer Rouge à $0^{m},18$ au-dessous du niveau que lui assigne M. Bourdaloue.

D'après les *Annales de la colonisation algérienne*, voici le nombre d'hectares ensemencés en coton pendant les années 1851, 1852, 1853 :

1851, 2 à 3 hectares ;
1852, 20 hectares ;
1853, 700 hectares.

Notre estimable collègue, M. le comte Escayrac de Lauture, a publié dans l'*Athenæum français* du 9 juillet une description fort intéressante du baobab, ce géant du règne végétal, qui est l'ornement le plus remarquable du Soudan et de la Sénégambie; il en a mesuré un dont la circonférence avait $26^{m},799$. C'est à une hauteur de 7 à 10 mètres que se termine le tronc du baobab ; de ce point partent horizontalement trois, quatre ou cinq branches énormes, qui se rapprochent bientôt vers la terre, puis se relèvent en donnant naissance à de fortes et nombreuses ramifications. Le bois est si spongieux et si tendre, que le moindre effort suffit à agiter ces branches, plus considérables que les chênes séculaires de nos forêts.

On vient de découvrir, sur la côte orientale de la Courlande, près du golfe de Riga, un abondant gisement d'ambre jaune, dans un petit lac situé entre 57° 10′ et 57° 20′ de latitude nord. Le lac, voisin de celui d'Angersche, communique par un ruisseau avec le golfe de Riga, et c'est en voulant combler ce cours d'eau qu'on a trouvé des morceaux d'ambre très nombreux, très transparents, et dont quelques uns sont si gros qu'on les paie 5 à 6 roubles d'argent. Dans plusieurs de ces morceaux, se sont rencontrés des insectes ailés. (Extrait de l'*Ausland*.)

M. Hogg, dans un mémoire lu récemment à la *Société royale de littérature* de Londres, a donné une description complète de l'Islande et de ses habitants. Entre autres renseignements, nous y trouvons que la population de cette île a beaucoup diminué ; elle comptait autrefois 100 000 âmes : elle n'en a plus aujourd'hui que 48 000.

Dans une des dernières séances de la *Société géographique* de Londres, sir J. Davis a donné une description de l'île de Tchou-san, sur la côte orientale de la Chine, et a fait ressortir l'importance de sa position géographique. — On a annoncé, dans le sein de la même Société, l'expédition projetée par M. Ern. Haug pour remonter le fleuve Victoria, dans l'Australie septentrionale, et s'avancer vers l'est, du côté du golfe de Carpentarie. — On a appris aussi le départ de M. Alb.

Robinson pour le Groenland, afin d'en explorer les ressources minérales.

Le rapport annuel de la *Société asiatique* de Londres, fait dans une séance de mai 1853, expose longuement les efforts constants des Français et des Anglais dans l'exploration des ruines assyriennes; il rend une ample justice à la manière suivie dont les découvertes faites à Ninive ont été publiées en France, à l'habileté, à l'énergie de nos compatriotes dans ces fouilles curieuses, à la variété et au prix des objets qui décorent le musée assyrien de Paris.

A la *Société syro-égyptienne*, M. T. Wright a présenté une notice sur plusieurs voyages entrepris dans la Terre-Sainte au moyen âge. Il commence son examen par les extraits d'un itinéraire d'un chrétien de Bordeaux, dans le temps où l'impératrice Hélène construisait l'église du Saint-Sépulcre; il s'étend sur la relation de Borchardus ou Burkhardt, moine dominicain qui visita la Palestine en 1282 ou 1283, et sur celle du pèlerin anglais Richard Guilford, qui vivait sous Richard III.

On trouve dans un Rapport sur l'état de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg pendant 1852, les détails suivants sur un curieux travail géographique :

« Au nombre de ces antiques monuments conservés à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, se trouve un objet d'un haut intérêt : c'est une mappemonde avec une inscription en langue slavonne, dans la-

quelle il est dit que les légendes ornant ce globe ont été traduites du latin. Elle ne porte aucune date, et elle a subi un grand nombre d'additions et de corrections. Elle représente le globe entier, divisé en quatre parties : Asie, Afrique, Europe, Nouveau-Monde. Çà et là on lit des inscriptions naïves et originales, par exemple : « Cette île est déserte ; on n'y voit que des dragons ayant un visage blanchâtre et un corps humain, qui sont appelés *basilisques.* »

Plus loin : « Dans ce pays vivent des anthropophages que visita l'apôtre saint André sans être dévoré par eux. » — « L'île de Malte, où l'on trouve beaucoup de savants et de sages, des mauvaises herbes et des légumes, etc. » Sur la même carte, l'auteur, en véritable patriote, a représenté la ville de Moscou avec sa ceinture de murailles et de tours aussi large que l'Amérique; un autre artiste y a intercalé plus tard, comme la chose est visible, Saint-Pétersbourg; mais cette résidence n'avait pas, il faut le croire, son estime, car il ne l'a désignée que par quelques misérables bouleaux et sapins à la taille rabougrie.

Dans l'*Histoire du Beaujolais* que vient de publier M. de la Roche de la Carelle, on remarque que Beaujeu s'appelait au moyen âge *Béjoa* ou *Beljoa*, et que la plupart des auteurs ont eu, par conséquent, tort de rendre en latin le nom de cette ville par *Bellus jocus;* l'acte de fondation du monastère de Joug-Dieu, près de Villefranche, donne aux seigneurs de Beaujeu le nom de *Beljoacences.* M. de la Roche de la Carelle a fait cependant lui-même une erreur en écrivant *Anjou*

la haute montagne voisine de Beaujeu ; *Aujoux* est le nom généralement admis pour cette hauteur ; et *Haut-Joux*, qu'on emploie quelquefois, est encore plus exact, car il rappelle mieux le nom primitif, *Altum jugum*.

Plusieurs antiquités trouvées à Nizy-le-Comte, dans le département de l'Aisne, font penser qu'une ville romaine a dû exister sur ce point : voici une inscription qu'on y a découverte et qui offre un intérêt géographique, par le nom du bourg de *Vennectum* qu'elle contient :

NUMINI AUGUSTO DEO APOLLINI
PAGO VENNECTI PROSCŒNIUM
LUCIUS MAGIUS SECUNDUS
DONO DE SUO DEDIT.

Nous avons parlé dans le *Bulletin* de juin, des progrès de la gravure, qui intéressent à un si haut point la cartographie. Nous ajouterons que, tout récemment, MM. Bisson ont transformé avec un remarquable bonheur en carte plate, par les procédés de la photographie, une carte en relief de la France.

E. C.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Séance du 1er *juillet* 1853.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance : M. Milutine adresse le procès-verbal de la séance publique que la Société impériale géographique de Russie a tenue le 30 avril.

M. le colonel Corabœuf écrit pour annoncer l'envoi d'une Notice sur les opérations géodésiques que les ingénieurs géographes français exécutèrent à Rome en 1809 et 1810; ces opérations avaient pour but de retrouver les extrémités de la base que Boscovich mesura, en 1751, sur la via Appia, et de préparer les moyens d'exécution d'une nouvelle mesure de la chaîne entière de triangles étendue par cet astronome depuis Rome jusqu'à Rimini.

M. le général Daumas, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, adresse, de la part de M. le ministre, le *Tableau de la situation des établissements français en Algérie*, pour les années 1850-1852. M. Albert-Montémont est prié de rendre compte de cet ouvrage.

Parmi les autres ouvrages offerts à la Société, se trouve la relation du voyage du colonel Richardson,

donnée par la veuve de ce voyageur, et dont M. Morel-Fatio se charge de rendre compte. On remarque aussi plusieurs brochures allemandes, transmises par le prince Lucien Bonaparte, membre de la Société.

Des remercîments sont votés aux donateurs. (Voir la liste des ouvrages offerts.)

M. Michelot est présenté par MM. Jomard et Cortambert pour être admis dans la Société.

M. le président signale quelques candidats qu'on pourrait admettre comme correspondants étrangers; entre autres, M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Munich, voyageur, auteur d'une carte du Brésil, et d'une carte de l'Amérique méridionale; M. Richard Lepsius, de l'Académie royale de Berlin, chef de la mission scientifique de Prusse en Égypte, etc.; M. Henri Kiepert, de Weimar, auteur d'une carte de l'Asie Mineure en six feuilles et de plusieurs autres cartes; M. Petermann, de Londres, connu par un grand nombre de travaux géographiques.

L'élection de trois correspondants aura lieu à la prochaine séance.

M. le président rappelle la demande que M. Mauduit a adressée à la Société, au sujet de son ouvrage sur la Troade (voir le procès-verbal de la dernière séance). L'examen du travail de M. Mauduit est renvoyé à M. Guigniaut.

Le secrétaire général lit une partie de la Notice de M. Corabœuf sur les opérations géodésiques des ingénieurs français à Rome en 1809 et 1810. Cette notice est renvoyée à la rédaction du *Bulletin*, avec la lettre d'envoi.

M. de Paravey lit des considérations sur la Chine, et

ait remarquer tout l'intérêt qu'il y aurait pour les sciences, pour le commerce et pour l'industrie, de s'occuper de la géographie de la Chine, trop négligée en France; il serait très-utile, suivant lui de publier l'analyse française inédite, faite par l'abbé Lamiot, de la Géographie chinoise, rédigée sous Kien-long, en 52 vol. in-4°; et il dit qu'on pourrait accompagner cet abrégé de la carte de Klaproth jointe à l'ouvrage de M. Ed. Biot.

M. de Paravey termine par la lecture d'une partie de l'analyse de l'abbé Lamiot.

PRÉSIDENCE DE M. GUIGNIAUT,

Vice-président.

Séance du 15 *juillet* 1853.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance :

M. Gaillard de Ferry, consul général de France à la Havane, adresse à la Société une carte géo-chorotopographique du département Oriental de l'île de Cuba, en 4 feuilles, par M. Esteban Pichardo, membre du comité de statistique et secrétaire de la commission territoriale de la Havane.

M. Vandermaelen, directeur de l'établissement géographique de Bruxelles, écrit pour offrir à la Société le *Résumé de la statistique générale de la Belgique*, de 1841

à 1850, de la part de M. Heuschling, auteur de cet ouvrage.

La Société pour l'instruction élémentaire envoie à M. le président une lettre d'invitation pour la séance générale du 17 juillet; elle y a joint plusieurs billets d'entrée pour les membres de la Société de géographie.

On vote des remercîments aux auteurs de ces diverses lettres.

M. Malte-Brun communique, de la part de M. de la Roquette, une lettre de M. Vattier de Bourville, adressée de Constantinople, et relative surtout à la nature des eaux de la fontaine d'Apollon à Cyrène. Ce document est renvoyé au comité de rédaction du *Bulletin*.

On donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

Le voyage de M. de Saulcy autour de la mer Morte est renvoyé à M. Isambert, qui se charge d'en rendre compte.

L'ouvrage sur le dialecte de Taïti et sur celui des îles Marquises, par M. Gaussin est renvoyé à l'examen de M. Alfred Maury.

M. Maillard, présenté à la Société par M. Leguay, offre un plan-relief en plâtre de l'île de la Réunion; il donne quelques développements sur cet important travail, qui excite vivement l'attention de la Commission centrale, et qui sera accompagné d'une carte. La Société témoigne sa reconnaissance à M. Maillard pour ce présent, auquel elle attache beaucoup de prix. M. Cortambert est chargé de faire un rapport sur ce relief et sur cette carte. M. Maillard a amené de l'île de la Réunion et présenté à l'assemblée un jeune Malais, dont la physionomie intelligente et fine offre un type caractéristique de la race malaise.

On procède à la nomination de trois correspondants étrangers : sont nommés MM. Kiepert, Lepsius et de Martius.

M. Michelot, présenté par MM. Jomard et Cortambert, est admis comme membre de la Société.

M. le président propose ensuite, vu les vacances prochaines de la Société, de voter immédiatement, sans l'inscription préalable, sur l'admission des candidats suivants :

M. Cristoforo Negri, présenté par MM. de la Roquette et Malte-Brun ; et MM. Sylvain Dumont, Fr. Bartholony, le vicomte Benoist d'Azy, Charles Didion, Simonds, Am. Ravenaz, Edm. Tesserenc, présentés par MM. Talabot et Jomard.

Ces divers candidats sont nommés membres de la Société.

M. Daussy fait un rapport verbal sur les tableaux que M. Isidore Löwenstern a soumis à l'appréciation de la commission centrale, et qui sont destinés à recevoir les notes astronomiques, météorologiques, etc., des voyageurs. M. le rapporteur ne trouve pas ces tableaux assez portatifs pour qu'on puisse en faire, dans les voyages, un usage habituel et fréquent ; mais il rend justice à leur ingénieuse disposition, et pense que l'observateur sédentaire pourrait en tirer un parti très-avantageux.

M. d'Avezac, chargé de faire un rapport sur l'ouvrage que M. Carmoli a consacré récemment à Benjamin de Tudèle, annonce qu'il attend de nouveaux renseignements pour exprimer son opinion définitive sur ce travail.

M. Cortambert lit, au nom de M. Maury, un rapport sur le voyage de M. Hecquard à la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 1er ET 15 JUILLET 1853.

OUVRAGES.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

BELGIQUE. Résumé de la statistique de la Belgique, par Xavier Heuschling (extrait du tome V du Bulletin de la Commission centrale de statistique). Bruxelles, 1853. 1 broch. in-4°.
VANDERMAELEN.

ASIE.

MER MORTE. Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques, exécuté de décembre 1850 à avril 1851. DE SAULCY.

AFRIQUE.

ALGÉRIE. Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie. 1850-1852. Paris, 1853, 1 vol. in-f°.
MINISTÈRE DE LA GUERRE.

TUNIS. Voyage du scheikh El-Tidjani dans la régence de Tunis, pendant les années 706, 707 et 708 de l'hégire, traduit de l'arabe par M. Alphonse Rousseau. Paris, 1853, 1 vol. in-8°. A. ROUSSEAU.

AFRIQUE CENTRALE. Narrative of a mission to central Africa, by James Richardson. London, 1853, 2 vol. in-8°. Mme RICHARDSON.

AMÉRIQUE.

ILE DE CUBA. Memoria justificativa de la carta geo-coro-topografica del departimento Oriental de la isla de Cuba hasta limite oriental de Filipinas, por don Esteban Pichardo. 4 petites broch. in-8°. PICHARDO.

OCÉANIE.

VAN DIEMEN. Observations made at the magnetical and meteorological observatory at Hobartown, in Van Diemen island, by colonel Edward Sabine, vol. III. London, 1853, 1 vol. in-4°.
Colonel SABINE.

TAHITI ET MARQUISES. Du dialecte de Tahiti et de celui des îles Marquises, par M. Gaussin. 1853, 1 vol. in-8°. GAUSSIN.

TRAITÉS GÉNÉRAUX.

Abrégé de géographie physique et politique, par E. Cortambert, pour la seconde et la rhétorique. 2 vol. in 12, 1853, 3e édition.
E. CORTAMBERT.

MÉLANGES.

Titres des ouvrages.	*Donateurs.*
L'Athenæum français, n°s 25, 26, 27 et 28.	Les éditeurs.
Bulletin de la Société géologique de France. Juin 1853.	Id.
Bibliothèque universelle de Genève. Avril 1853.	Id.
Archives des sciences physiques et naturelles. Avril 1853.	Id.
Journal d'éducation populaire. Juin 1853.	Id.
L'Investigateur, journal de l'Institut historique. Mai 1853.	Id.
Revue de l'Orient. Juillet 1853.	Id.
Journal des missions évangéliques. Juin 1853.	Id.
Annales de la propagation de la foi. Juillet 1853.	Id.
The literary world. 7, 14, 28 mai, et 4, 11 et 18 juin 1853.	Id.
Extraits des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. 3e et 4e trimestres de 1852.	Id.
Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen. 1852.	Id.
Séance publique de la Société d'agriculture du département de la Marne (année 1851). Châlons, 1852.	Id.
Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube, n°s 19 à 26.	Id.
Travaux de l'Académie impériale de Reims, t. XVII, n° 1. Reims, 1853.	Id.
Annales du commerce extérieur. Mai 1853.	Ministère de l'intérieur.
Archives des missions scientifiques et littéraires. IIIe volume, 3e et 4e cahiers.	Ministère de l'instruction publique.
Isis. Encyclopädische Zeitschrift, vorzüglich für Naturgeschichte, Physiologie, etc. — Im Auftrage des Münchner Vereins für Naturkunde, redigirt von G. Tilesius, n°s 1, 2, 3, 4, 5 et 6 de 1850.	Le prince Lucien Bonaparte.
Statuten des Münchener Vereins für Naturkunde, von G. Tilesius. München, 1849.	Id.
Beschreibung des Skeletes des dreistreifigen Nachtaffers, von Johannes Gistl. Leipzig, 1836.	Id.
Systematische Uebersicht der Wanzen und Cicaden der Umgebung von München, von Johannes Gistl. München, 1837.	Id.

CARTES, ATLAS, ETC.

Ile de Cuba. Carte géo-choro-topographique du département Oriental de l'île de Cuba, par M. Esteban Pichardo. 4 feuilles. E. Pichardo.

Ile de la Réunion. Plan-relief de l'île de la Réunion, par M. Maillard. Maillard.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voir aussi les ouvrages offerts à la Société.)

—

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Vie de Christophe Colomb, par le baron de Bonnefoux. In-8°, Paris, 1853.

A school Atlas of classical geography, by Alex. Keith Johnston. London, 1853.

EUROPE.

Mémoire sur le Pélion et l'Ossa, par M. Alfred Mézières. In-8°, Paris, 1853.

Collection de notices sur le département de l'Aisne, par M. de Melleville. — Clacy-en-Laonnais, Montaigu-en-Laonnais, etc., Paris, 1853. (L'auteur a déjà publié des notices sur plusieurs autres localités du département.)

Annuaire historique du département de l'Yonne, in-12. Auxerre et Paris, 1853.

Annuaire statistique, administratif, etc., du département d'Eure-et-Loir, pour 1853. In-12. Chartres, 1853.

Histoire du Beaujolais et des sires de Beaujeu, suivie de l'Armorial de la province, par le baron Ferdinand de la Roche de la Carelle; avec une carte dessinée par M. Dignoscio. Imprimé par Louis Perrin, à Lyon. 2 vol. gr. in-8°, 1853.

Annuaire administratif, ecclésiastique, commercial et statistique du département des Hautes-Alpes, pour 1853. Gap, 1853.

Annuaire du département de la Marne, pour 1853. In-12. Châlons, 1853.

Carte des altitudes des Pyrénées, par Abadie. Chartres, 1853.

Carte du littoral de Marseille à Toulon, par Giraud. Toulon, 1853.

Étude historique et archéologique. — Villiers-le-Bel ancien et moderne, avec précis sur Ecouen, Sarcelles, Pierrefitte, In-8°, Paris 1853.

Quinze jours au Mont-Dore, souvenirs de voyage; orné d'une carte et de dessins, par Thénot. In-18, Paris, 1853.

Les îles de la Grèce, par L. Lacroix, Paris, 1853. in-8° (t. XXXVIII de l'*Europe* dans l'*Univers pittoresque*).

ASIE.

Le Caucase pittoresque, dessiné par le prince Grégoire Gagarine, texte par le comte E. Stackelberg. Paris, 1853.

Instructions nautiques sur les mers de l'Inde, par Jam. Horsburgh, traduit de l'anglais en 1837 par M. Le Prédour; 2e édition, revue sur la 6e édition anglaise en 1852 et augmentée de documents récents empruntés à diverses publications françaises et étrangères, par MM. Darondeau et Reille, t. I, in-4°, Paris.

AFRIQUE.

Sudafrikanische Skissen, von Kretzschmar. In-8°. Leipzig, 1853.

AMÉRIQUE.

Les Mormons et leur chef actuel Brigham-Young, par M. Isambert, (inséré dans l'*Athenæum français*). (Cet intéressant article se rattache par plusieurs points à la géographie, car les Mormons sont non seulement une secte religieuse, mais aussi une société politique, qui a acquis beaucoup d'importance par la fondation de plusieurs villes dans les États-Unis et particulièrement par l'établissement du territoire d'Utah.)

Histoire notable de la Floride, située ès Indes occidentales, contenant les trois voyages faits en icelle par certains capitaines et pilotes françois, descrits par le capitaine Laudonnière, etc.; à laquelle a été adjousté un quatriesme voyage fait par le capitaine Gourgues. Mise en lumière par M. Basanier, gentil-homme françois mathématicien. In-16. Paris, 1853. Janet.

A geological map of the United-States and British provinces of North America; with an explanatory text, geological section, and plates of the fossils which characterize the formations; by Jules Marcou. Boston, 1853.

Carte de l'île espagnole de Porto-Rico, par Matenas. Paris, 1853.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET HISTORIQUE.

De fluminibus Inferorum (par M. Mézières). — Thèse pour le doctorat.

Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique, par M. Hauriot. In-8°, Napoléon-Vendée, 1853.

Geographia Græcorum antiquissima qualis ab Homero, Hesiodo, Æschylo tradita, ab Hecatæo digesta et concinnata fuerit (par C. Hauriot). — Thèse pour le doctorat.

Portulan de Petrus Vesconte, de Gênes, dressé en 1318, conservé à Venise dans la bibliothèque du Musée Correr. Paris, 1853.

ERRATA.

DU NUMÉRO DE JUIN.

Page 394, lig. 4, *au lieu de* donnant, *lisez:* donnent.

Page 402, lig. 18, *au lieu de* portée, *lisez:* partie.

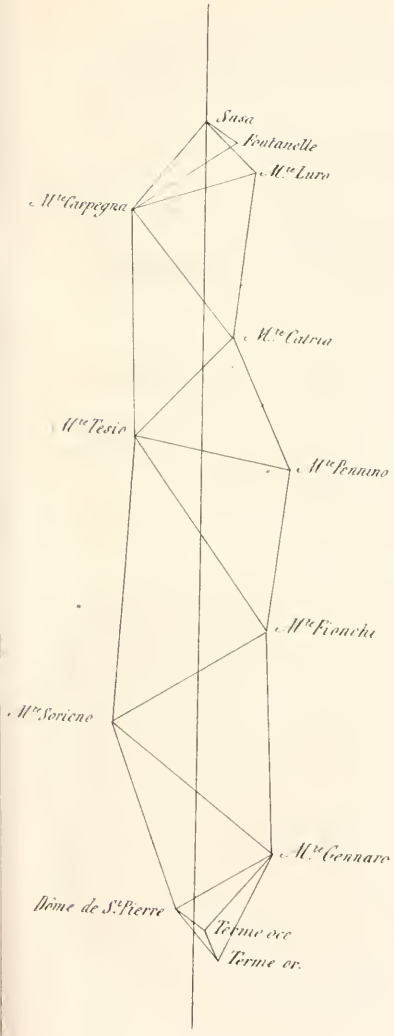
Page 406, lig. 3, au lieu de *De fluctibus Inferorum*, lisez: *De fluminibus Inferorum.*

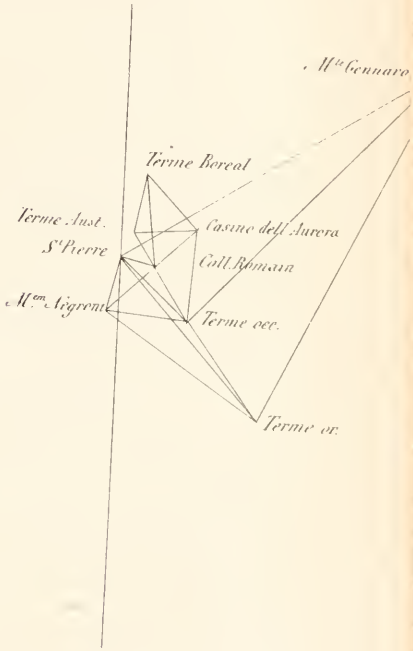
Page 423, lig. 2, de la bibliographie de la géographie ancienne et historique, *ajoutez:* par M. Duruy.

Page 427, lig. 7. Ajoutez dans la table des matières: Extrait d'une lettre de Linant-Bey à M. Jomard. 275

TRIANGLES DE BOSCOVICH.

Bulletin de la Société de Geogr (Juil





lith. Bineteau Antoine Dubois

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

AOUT ET SEPTEMBRE 1853.

Mémoires, Notices, Documents originaux, etc.

CARTE DES CÉLÉBRITÉS DE LA FRANCE.

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES FRANÇAIS QUI SE SONT ILLUSTRÉS DANS TOUS LES GENRES.

PAR M. E. CORTAMBERT.

Nous avons entrepris la tâche curieuse, mais longue et difficile, de placer sur une carte de France toutes les célébrités de notre pays aux lieux où elles ont pris naissance. Quand ce travail minutieux et ardu a été achevé, nous avons éprouvé un plaisir extraordinaire à voir toute cette carte couverte de noms de personnages fameux, marqués de couleurs différentes suivant les diverses causes de célébrité : ici, les poëtes ; là, les orateurs ; ailleurs, les guerriers, et les hommes d'état, et les historiens, et les géographes, et les naturalistes, et les médecins, etc., etc.

Alors nous avons pu voir que certaines régions sont

beaucoup plus fécondes que d'autres, et qu'en même temps plusieurs genres d'illustration sont plus nombreux dans certaines régions que dans d'autres.

Le nord, l'est et le sud sont les plus riches. Il se rencontre encore dans une partie de l'ouest, en Bretagne, une petite étendue magnifiquement ornée de noms illustres.

Le centre se trouve un peu déshérité; cependant de belles oasis s'y présentent, en Auvergne, aux bords de la Loire, dans le Limousin.

On dirait qu'un souffle de génie s'est répandu sur le bassin de la Seine et sur le versant de la Manche tout entier; mais Paris, Rouen, Versailles, le département de l'Aine, Caen, Saint-Malo, s'y distinguent principalement par leur admirable nomenclature. Ce souffle est venu animer aussi, quoique avec une inspiration un peu froide, les bassins de l'Escaut, de la Meuse, du Rhin, c'est-à-dire tout le versant de la mer du Nord; et ce sont Nancy et Strasbourg qui s'y montrent avec le plus d'honneur. Le courant descend de là, avec une intensité très sensible, dans le bassin de la Saône, où Dijon surtout présente sa glorieuse pléiade de grands hommes. Il continue avec le bassin du Rhône et tout le versant de la Méditerranée, où s'offrent principalement Lyon, plus remarquable par le grand nombre que par une très vive splendeur; Grenoble, intéressante à la fois et par le nombre et par l'éclat; Marseille, Avignon, Montpellier, qui se montrent très glorieusement peuplées; Aix surtout, qui, la moins grande de toutes ces villes du midi, est aussi riche que les plus considérables.

Ce courant du génie s'avance ensuite dans le bassin

de la Garonne et passe par Toulouse, cette reine de la littérature des troubadours, plus renommée cependant que ne le feraient croire ses noms, très estimables sans doute, mais dont aucun n'approche d'un Molière, d'un Corneille, d'un Racine, d'un La Fontaine, c'est-à-dire des enfants du bassin de la Seine. Le même courant, suivant le fleuve, nous porte à Bordeaux, d'une très grande fécondité. Au même bassin appartient celui de la Dordogne, dans lequel nous ne pouvons nous empêcher de signaler la petite ville de Brive, aussi bien dotée que plusieurs importantes capitales de province.

Le petit bassin de la Charente peut offrir avec orgueil ses hommes d'Angoulême et de La Rochelle.

Le grand bassin de la Loire est le moins bien partagé; cependant des noms brillants se pressent dans une bande voisine du fleuve, à Orléans, à Blois, à Tours, à Angers, à Nantes, à Bourges, et, dans la même région physique, le bassin particulier de l'Allier, à Clermont surtout, et le bassin particulier de la Vienne, à Limoges et à Poitiers, sont distingués aussi par de belles nomenclatures; mais, nous le répétons, les autres bassins l'emportent.

Nommons enfin avec éloge le petit bassin de la Vilaine, où Rennes se présente parée d'une auréole de beaux noms.

Examinons maintenant les natures spéciales de célébrités, et comparons les richesses de chaque région, en prenant de préférence, pour base de nos comparaisons, les régions physiques, telles que les bassins des fleuves et les versants des mers, car on dirait qu'il existe un lieu mystérieux entre ces distributions na-

turelles du sol et les distributions des forces de l'intelligence.

Si nous commençons par les *souverains*, nous les trouvons surtout issus du voisinage de la Seine, et cela se conçoit aisément, puisque ce bassin est, depuis si longtemps, le siége du gouvernement de la nation française.

Cependant les bassins de l'Adour, de la Garonne et de la Charente offrent Henri IV, Bernadotte, Louis le Débonnaire, François Ier, et deux reines illustres, Marguerite de Valois et Jeanne d'Albret; le voisinage de la Loire a vu naître Robert le Pieux, Jean le Bon, Louis XI, Charles VIII, le bon roi René, Louis XI; et la Corse brille du nom de Napoléon.

Les *guerriers* les plus nombreux sont dans le bassin du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut. L'Alsace, la Lorraine, la Flandre, sont extrêmement riches en noms célèbres sur les champs de bataille : Kellermann, Kléber, Rapp, Lefebvre, Westermann, Jeanne d'Arc, le maréchal Victor, Drouot, Duroc, Lobau, Gouvion-Saint-Cyr, Gérard, Fabert, Custine, Molitor, Exelmans, Oudinot, Chevert, Ney, Macdonald, Savary, Turenne, Dumouriez, Mortier, Jean Bart, quelle liste glorieuse dans les annales des combats !

Cependant le bassin de la Seine, celui de la Somme et les bords de la Manche comptent aussi un nombre considérable de généraux ou d'amiraux renommés : Dunois, le grand Condé, Catinat, Luxembourg, Vauban, le prince Eugène, Augereau, Hoche, Gourgaud, Grouchy, Maison, Davoust, Decaen, Foy, les Guise, les Montmorency, Boufflers, Duquesne, Tourville, Duguay-Trouin, Moreau, Guillaume le Conquérant.

Aux bords de la Vilaine est né Duguesclin, et, au fond de la Basse-Bretagne, le brave La Tour d'Auvergne.

Le bassin de la Loire offre Clisson, La Trémouille, Cambronne, Cassard, Charette, Boucicaut, Coligny, Desaix, La Fayette, d'Estaing, La Palisse, Villars, d'Orvilliers, Jourdan, enfin Bugeaud, que la Dordogne revendique comme un de ses enfants parce qu'il s'y est longtemps fixé, mais qui est cependant né à Limoges.

Les bassins de la Charente, de la Garonne et de l'Adour comptent, parmi leurs plus illustres capitaines, François Ier, Henri IV, Xaintrailles, Gaston de Foix, Montluc, Murat, Lannes, Roguet, Bernadotte, Brune, Daumesnil, Soult, Clauzel.

Le bassin du Rhône et de la Saône comprend Bayard, Lesdiguières, Charles le Téméraire, Tavannes, Carnot, Pichegru, Joubert, Suchet, Championnet, Crillon, Suffren, Truguet; Masséna a pris naissance à Nice, et la Corse vient encore nous offrir ici le grand nom de Napoléon, avec ceux de Paoli, d'Ornano, de Sébastiani, d'Abbatucci.

Dans la liste des *législateurs*, des *personnages politiques*, des *hommes d'état*, des *jurisconsultes*, des grands *économistes*, les régions les plus fécondes sont le versant de la Manche, le sud-est et le midi. Le premier renferme Suger, Enguerrand de Marigny, Sully, Mornay, Omer Talon, les deux Juvénal des Ursins, Étienne Pasquier, Pithou, Achille de Harlay, Richelieu, les de Thou, Mathieu Molé, le cardinal de Retz, Colbert, Louvois, les Séguier, Turgot, les Choiseul, Quesnay, Dupont de Nemours, Malesherbes, Bailly, Talleyrand, Mirabeau, Mme Roland, Tallien, Danton.

Camille Desmoulins, Royer-Collard, Brissot, le consul Lebrun, La Bourdonnais, Chateaubriand, Toullier.

Dans le bassin du Rhône et vers la Méditerranée, on remarque le président Jeannin, Tripier, Carnot, Granvelle, Say, de Gérando, Camille Jordan, le cardinal de Bernis, Boissy-d'Anglas, Barnave, Mounier, Casimir Périer, le cardinal Maury, Barras, Barbaroux, Pastoret, Sieyès, Portalis, Cambacérès, Daru, le cardinal Fleury, enfin Necker (à Genève), Benjamin Constant (à Lausanne).

Dans les bassins de la Garonne et de l'Adour, on distingue Cujas, Montesquieu, Desèze, Lainé, Cazalès, Barère, Martignac, Laffitte, Chaptal, Frayssinous, Fr. Bastiat, et, malgré la honte de son nom, il faut bien y citer aussi le cardinal Dubois, auquel on ne peut refuser une grande habileté de diplomate.

Les bassins du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut offrent moins de richesses dans cette section de nos célébrités : cependant ils peuvent citer Commines, Merlin, Barbé de Marbois, l'abbé Grégoire, le grand-juge Regnier, Boulay de la Meurthe, François de Neufchâteau, Henrion de Pansey, Rœderer, et la sanglante renommée de Robespierre leur appartient malheureusement aussi.

Le bassin de la Loire est beaucoup plus fertile en ce genre de capacités : on y trouve saint Éloi, George d'Amboise, Guy-Coquille, Jacques Cœur, Jean Bodin, Duprat, L'Hôpital, Domat, les Chabrol, d'Aguesseau, G. Lamoignon, Pothier, Pardessus, Fouché, Vergniaud, Bugeaud. Il s'y présente aussi le trop célèbre Saint-Just.

Aux bords de la Vilaine, de la Sèvre niortaise et de la Vendée, apparaissent Lanjuinais, Lachalotais La

Réveillère-Lepaux, Barnabé Brisson, Fontanes, et Mme de Maintenon, qui a eu autant d'influence qu'aucun des plus profonds diplomates sur les destinées de la France.

Mazarin, si longtemps à la tête de ces destinées, est né dans l'Abruzze.

Dans la classe des *orateurs*, dont plusieurs sont déjà comptés parmi les législateurs, c'est le sud-est, c'est-à-dire le versant de la Méditerranée, qui brille du plus vif éclat : là s'offre la magnifique liste de saint Bernard, Bossuet, Fléchier, Massillon, Mascaron, Maury, Bridaine, Poulle, Saurin, Casimir Périer, Barnave, Boissy d'Anglas, Tripier, Bergasse, Camille Jordan, Benjamin Constant; et encore nous ne nommons que les morts, car nous nous sommes astreint, quoiqu'à regret, mais afin de nous maintenir dans une plus rigoureuse impartialité, à ne pas citer les vivants sur notre carte; si on les citait, combien cette liste se grossirait de noms illustres : MM. Guizot, Thiers, de Lamartine, etc. !

Dans le bassin de la Garonne se présentent Cazalès, Desèze, Frayssinous, Guadet, Martignac; tout près d'eux, en entrant dans le bassin de la Loire par la Vienne, on retrouve, à Limoges, l'éloquent Vergniaud; dans le même bassin, on ne peut guère ajouter que Bourdaloue.

Sur le versant de la Manche, il ne s'offre aussi qu'un petit nombre de fameux orateurs; mais il s'y trouve du moins le plus grand de nos orateurs politiques : Mirabeau; avec lui, signalons Pierre l'Ermite, Omer Talon, Foy, Royer-Collard, P.-N. Berryer, dont le fils est plus célèbre encore.

Presque aucun sur le versant incliné au nord, à moins qu'on ne veuille nommer Robespierre.

Dans la liste, assez difficile à limiter, qui contient les *philosophes*, les *moralistes*, les *théologiens*, les *philanthropes*, tous ceux qui, à des titres divers, ont cherché à diriger le cœur humain, à améliorer l'humanité, ou à étudier la nature et les besoins de l'âme, les régions de la France qui paraissent avoir la supériorité sont le versant de la Manche et celui de la Méditerranée : dans le premier, on voit Sorbon, Gerson, Guillaume de Champeaux, Héloïse, Calvin, Théodore de Bèze, Charron, Malebranche, Nicole, La Rochefoucauld, le grand Arnauld, La Bruyère, Voltaire, La Harpe, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Mme de Staël, l'abbé de l'Épée, Duclos, Royer-Collard, Saint-Simon, chef de la célèbre secte industrialiste; — dans le second, saint Bernard, Bossuet, Jouffroy, Droz, Ampère, de Gérando, Ballanche, Condillac, Gassendi, Vauvenargues, et, sur ces territoires de Savoie et de Suisse qui ont fourni au génie français un grand nombre de ses plus nobles gloires, saint François de Sales, Joseph et Xavier de Maistre, Jean-Jacques Rousseau, Bonnet, Burlamaqui, Benjamin Constant.

Le bassin de la Garonne rivalise à peu près avec les deux précédents, en offrant les beaux noms de Montaigne, Fénelon, saint Vincent de Paul, Montesquieu, Sicard, Belzunce, Bonald, Laromiguière, Affre. — Cabanis et d'Aubigné appartiennent à un petit bassin voisin, celui de la Charente.

Dans le bassin de la Loire, les noms sont peu nombreux, mais ce sont ceux de saint Hilaire, d'Abailard, de Descartes et de Pascal !

Les *poëtes* à la fois les plus grands et les plus nombreux appartiennent au nord-ouest de la France, c'est-à-dire au versant de la Manche : c'est le berceau du grand Corneille, de Molière, de Racine, de La Fontaine, ces quatre rois de la poésie française ; c'est celui de plusieurs de nos plus remarquables vieux auteurs, Alexandre de Bernay, Chrestiens, Guyot de Provins, Alain Chartier, Villon, Passerat, Mathurin Regnier, Rotrou, Malherbe; c'est la patrie de Boileau, ce poëte du goût et de la raison ; de Voltaire, cet universel génie que nous retrouverons souvent dans d'autres listes; c'est celle de Quinault, de Regnard, de J.-B. Rousseau, de Mme Deshoulières, de Favart, de La Harpe, de Marivaux, de Sedaine, de Louis Racine, d'Écouchard Lebrun, de Picard, de Lemercier, de Mme Sophie Gay, tous de Paris; de Ducis, né à Versailles; de Thomas Corneille, de Fontenelle, de Chaulieu, de Casimir Delavigne, de Malfilâtre, de Segrais, issus de la belle Normandie ; celle enfin de Boursault, de Collin d'Harleville, de Voiture, de Gresset, de Millevoye, venus, l'un de la Bourgogne, le second de la Beauce, et les autres de la Picardie. Ajoutons Chateaubriand, cet illustre enfant de la Bretagne, que nous rencontrerons plus éminent dans la prose poétique que dans la poésie proprement dite.

Le midi est donc moins poétique que le nord, quoi qu'on ait dit de l'imagination méridionale. On y trouve seulement, parmi les principaux poëtes, dans les bassins de la Garonne et de la Charente, l'antique Ausone, Clémence Isaure, qui donna une impulsion si brillante aux Jeux floraux; Clément Marot et Marguerite de Valois, gracieuses fleurs poétiques du XVIe siècle ; Campistron,

Lefranc de Pompignan, Marmontel ; — vers la Méditerranée, Soumet, Guiraud, Fabre d'Églantine, Daru, Florian, Imbert, Raynouard, les anciens poëtes Pétrone et Cornélius Gallus; Vanière, qui, au XVIIIe siècle, mania avec tant d'élégance la langue de Virgile. — En remontant dans le bassin du Rhône et de la Saône, c'est-à-dire en s'avançant dans l'est de la France, on rencontre Bernis, le *gentil* Bernard, Sidoine Apollinaire, Michaud, Crébillon, Piron, La Monnoie, Charles Nodier, Gilbert; plus tard, le plus bel ornement poétique de notre carte dans la région de la Saône sera le nom de Lamartine, mais nous souhaitons vivement qu'il ne vienne s'y placer qu'après de longues années.

Le bassin de la Loire n'a pas une longue liste à opposer à ceux que nous venons de signaler, bien qu'on y remarque les estimables noms de J. Delille, de Thomas, de Chamfort, de Berchoux, du menuisier Adam Billaut, de Guillaume de Lorris et de Jean de Meung, auteurs du célèbre roman de la *Rose*; de Destouches, de Guimond de la Touche, de Racan, et celui de Ronsard, si fameux au XVIe siècle et fort oublié aujourd'hui. — Ajoutons, presque dans la même région, Fontanes, vers la Sèvre niortaise, et Alexandre Duval, aux bords de la Vilaine.

Les rives du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut n'ont qu'un bien petit nombre de poëtes remarquables : après Andrieux, Boufflers, Saint-Lambert, François de Neufchâteau, nous ne voyons pas de noms très célèbres à signaler.

Il est plusieurs poëtes français d'un éminent mérite, qui ne doivent pas être omis ici, quoiqu'ils aient pris naissance loin de la France; tels sont André et Joseph

Chénier, nés à Constantinople, et Parny, né à l'Ile Bourbon.

Il existe une classe variée d'esprits littéraires dont la détermination nous cause quelque embarras : ce sont, d'abord, ceux qui ont écrit en prose, mais avec des idées poétiques et que nous appellerons *prosateurs-poëtes ;* ce sont les *dramatistes* en prose, les *romanciers*, les *journalistes ;* c'est ce genre très étendu de la *littérature philosophique*, *épistolaire*, *historique* et *didactique*, qui n'a pas la gravité de la philosophie ou de l'histoire proprement dites, ni les coupes régulières des sciences spéciales, et qui cherche avant tout l'*agrément* du lecteur. Cette classe un peu vague, qui compte d'ailleurs d'admirables génies, et dont nous retrouvons une partie dans les autres séries, paraît distribuée à peu près également dans toutes les régions de la France.

Sur le versant de la Manche se présentent Molière, La Bruyère, Regnard, Voltaire, Marivaux, d'Alembert, Favart, La Harpe, Beaumarchais, Mme Riccoboni, Mme de Staël, Diderot, Bailly, Picard, Jouy, P.-L. Courier, Théodore Leclercq, Boursault ; Mme de Sévigné et Buffon, qui appartiennent tous les deux à cette féconde (1) Côte-d'Or, limite des bassins de la Seine et de la Saône et participant au génie de ces deux régions naturelles; Voiture, Mme de La Fayette, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Prévost, Armand Carrel, Chateaubriand, issus, bien loin de là, du voisinage de la mer.

Dans les bassins de la Loire et de la Sèvre niortaise, on voit Rabelais, Pascal, Chamfort, Honoré de Balzac,

(1) Nous voulons dire ici *féconde* en esprits éminents, bien plus encore qu'en vignobles renommés.

Bouilly, Mme de Genlis, Mme de Maintenon; — vers l'extrémité occidentale de la France, Le Sage, Fréron, Alexandre Duval; — dans les bassins de la Charente et de la Garonne, Louis de Balzac, Fénelon, Montesquieu, Berquin, Marmontel, Mme Cottin, le médecin littérateur Alibert; — dans le bassin du Rhône, Charles Nodier, Ballanche, Aimé Martin, Barthélemy, Florian, Honoré d'Urfé, et, à Genève ou en Savoie, quelques uns des plus admirables prosateurs français, J.-J. Rousseau, Tœpfer, Joseph et Xavier de Maistre.

Rien de saillant dans les bassins de la mer du Nord, dont on dirait que presque toute la vigueur s'est concentrée dans la science des armes.

Cependant ces mêmes bassins comptent quelques *historiens* ou *chroniqueurs* célèbres : Froissart, Monstrelet, Commines, Ancillon, Calmet, Koch. — Mais le versant de la Manche en offre bien davantage, et l'emporte encore sur tous les autres dans cette catégorie : on y trouve Villebardouin, Joinville, Mabillon, Du Cange, Daunou, Saumaise, Mézeray, de Thou, Rollin, Tillemont, Fleury, Hénault, Saint-Simon, Vertot, Fontenelle, Duclos, Fréret, Anquetil, Crévier, Lebeau, Voltaire, que nous retrouvons encore dans la carrière historique; Walckenaer, qui, avec un nom plus modeste, a embrassé aussi, non sans honneur, des genres très divers.

Le bassin de la Loire a très peu d'historiens : à peine y trouve-t-on cinq noms très remarquables : Grégoire de Tours, Dulaure, d'Orléans, Varillas et Volney.

Le bassin de la Garonne est plus fécond, et présente Bayle, peut-être aussi Brantôme, que Paris dispute à la petite ville de Bourdeilles; Montluc, J.-J. Scaliger,

Montesquieu, Rapin-Thoyras, Raynal, Monteil, et, dans l'antiquité, Sulpice Sévère.

Le versant de la Méditerranée compte, en France, Barthélemy, Condillac, Mably, Montfaucon, Daru, Michaud, Millot, Ch. Nodier, encore le sublime Bossuet; à Genève, Sismondi; en Savoie, Saint-Réal.

Arrivons aux *géographes* et aux *voyageurs*. Sur le versant de la Manche, le plus riche encore dans cette section, on remarque le grand d'Anville, Guillaume Delisle, Jacques Cassini, César-François Cassini, Tavernier, Thévenot, Chardin, Bougainville, La Condamine, Fréret, Buache, Barbié du Bocage, Mentelle, Brué, Denaix, Victor Jacquemont, Alex. de La Borde, S. Lacroix, Letronne, Walckenaer, tous de Paris; Nicolas Sanson, le véritable créateur de la géographie en France; P. Duval, Bochart, P. Lucas, La Martinière, Bacler d'Albe, Langlès, Puissant, Pouqueville, Dumont d'Urville, Jacques Cartier.

Il existe, sur le versant de la mer du Nord, un petit territoire qui se distingue par plusieurs intéressants souvenirs géographiques : c'est la vallée de la Meuse, d'où sont issus les Delisle, par Claude Delisle, père du célèbre Guillaume; Ladvocat, qui sous le nom de Vosgien a donné le plus répandu de tous les dictionnaires géographiques, quoique, hélas! fort inexact et fort misérable aujourd'hui, mais dont la vogue, maintenant encore enracinée, atteste qu'il a été utile dans son temps; Lapie, qui a rédigé avec tant d'élégance d'innombrables cartes; Poirson, auteur de nombreuses cartes aussi et d'un globe célèbre. Le savant Gossellin appartient au bassin de l'Escaut; le courageux voyageur Hommaire de Hell, à celui du Rhin.

A l'extrémité occidentale de la France, au fond de la Bretagne, se présentent Kerguelen, Rochon, Puillon de Boblaye.

Au voisinage de la Loire et de la Sèvre niortaise, se rattachent Pyrard, F. Bernier, Dupetit-Thouars, Cailliaud, Volney, Caillié, l'explorateur de Tombouctou.

Trois noms célèbres seulement, La Perouse, Bory de Saint-Vincent, Las Cases (Le Sage), se montrent dans le bassin de la Garonne; mais le bassin du Rhône, accompagné de celui de l'Hérault, est extrêmement riche en noms chers à la géographie : ceux de Pythéas, de d'Entrecasteaux, d'Expilly, d'Eyriès, de Peyssonel, de Lesseps, vers la Méditerranée, et, plus haut, ceux de Freycinet, de Fleurieu, de Prudhomme, de Sonnerat, de Roux de Rochelle.

Ajoutons, parmi les géographes français, Malte-Brun, d'origine danoise, mais si digne de la France par son style. Balbi est né à Venise; Dubois de Montpéreux, en Suisse, et Levaillant à Paramaribo.

Les *naturalistes*, les *agronomes*, les *physiciens* et les *chimistes* sont surtout fournis par les bassins du Rhône et de l'Hérault : on y voit Adanson, Tournefort, Broussonnet, Magnol, Olivier de Serres, Dolomieu, les Jussieu, Guyton de Morveau, Mariotte, Cuvier; — Deluc, Saussure, de Candolle, sortis de la savante Genève; — Berthollet, issu de la Savoie. — On pourrait presque y joindre Buffon, Daubenton et Gueneau de Montbéliard, qui sont de la Côte-d'Or, sur la limite de la région naturelle que nous venons d'indiquer, à l'origine du versant de la Manche.

En descendant à travers ce versant, on rencontre Desmarets, Geoffroy Saint-Hilaire, Lavoisier, Haüy

Brongniart, Milbert, L. Richard, Fourcroy, Beudant, encore Walckenaer, qui a fait faire à l'entomologie de remarquables progrès; Nollet, Pluche, Poiret, Bernardin de Saint-Pierre, Valmont de Bomare, Parmentier, Lamarck, Dulong, Vauquelin, Vicq d'Azyr.

On voit, dans les bassins de la Loire et de la Vilaine, Papin, Gay-Lussac, Desfontaines, Robiquet; — dans celui de la Charente, Réaumur, Coulomb; — dans celui de la Garonne, Latreille, Lasteyrie, Lacépède, Bory de Saint-Vincent, Chaptal. — Dans le bassin du Rhin, on distingue Mathieu de Dombasle, Ramond, Charles, Pilâtre des Roziers; — dans celui de l'Escaut, L'Écluse.

Le bassin de la Seine, si fertile en d'autres capacités, ne fournit à peu près aucun des plus illustres *médecins* ou *chirurgiens* dont la France se glorifie. Coythier, Bichat, Chaussier, Desault, Richerand, Barthez, Broussonnet, sont du versant de la Méditerranée; — Alibert, Ant. Dubois, Larrey, Delpech, Esquirol, Pinel, Portal, du bassin de la Garonne. Cabanis appartient, comme nous l'avons déjà vu, aux rives de la Charente; — Broussais, à celles de la Vilaine; — Ambroise Paré, Desgenettes, Dupuytren, Lisfranc, au bassin de la Loire; — Corvisart, à celui de la Meuse. — Orfila est né à Minorque.

Les *mathématiciens* et les *astronomes* sont assez également répartis dans toutes les régions physiques du territoire français, excepté sur le versant de la mer du Nord, qui n'en offre pas de fort illustres, à moins qu'on ne cite peut-être Lambert, ce savant très universel, né en Alsace. Le médecin astronome Fernel, Delambre, Laplace, Lacaille, Clairaut, d'Alembert, Bailly, Francœur, S. Lacroix, deux des Cassini, Fourier, Puissant, Méchain, Bezout, Maupertuis, se trouvent

sur le versant de la Manche. Le voisinage de la Loire s'honore de Pascal, de Bossut, de Descartes, de Poisson, de J. Picard, de Bouguer, de Viète. — Celui de la Dordogne, de la Garonne et de l'Adour compte Gerbert, Fermat, Legendre, Borda. — Le versant de la Méditerranée nous offre Ampère, Lalande, Montucla, Ozanam, Prony, Monge, Gassendi, Saurin, l'illustre Arago, dont les sciences pleurent la perte toute récente.

Le grand géomètre Lagrange est né à Turin, d'une famille française. Dominique Cassini, qui a adopté la France pour sa patrie, est du comté de Nice.

Les *inventeurs*, les *ingénieurs*, les *mécaniciens* fameux, paraissent appartenir spécialement au versant de la Méditerranée, où l'on voit Riquet, Vaucanson, les frères Montgolfier, Jacquart, Niepce, Philippe de Girard. On rencontre Vauban, Perronet, Daguerre, Gambey, Conté, dans le bassin de la Seine; — Gerbert, Bernard de Palissy, dans le bassin de la Garonne.

La grande invention de l'imprimerie a pris naissance à Strasbourg, il est vrai; mais ce sont des Mayençais, et non des Alsaciens, qui l'y ont fait connaître.

Les *érudits*, les *philologues*, les *traducteurs*, les *grammairiens*, les *critiques*, les *archéologues*, sont distribués d'une manière assez uniforme, quoique la région de la Manche paraisse l'emporter sur les autres : on y trouve les Estienne, Amyot, Ramus, Lancelot, d'Herbelot, Anquetil du Perron, de Guignes, Dupuis, Saint-Martin, Abel Rémusat, les Sacy, les Quatremère, Gail, Dusommerard, Laveaux; — Saumaise (dans la Côte-d'Or), Nicole, Bochart, Fréret, La Harpe, Letronne et Walckenaer, que nous avons signalés ailleurs; — Turnèbe, Langlès, Lhomond, les deux Wailly, les deux Burnouf, Gueroult.

La région de la Loire possède Ménage, Mme Dacier, Fauriel, l'abbé Girard; — celle de la Garonne, Champollion, Dacier, Marmontel, Sicard; — celle du Rhône, Barthélemy, Dumarsais, Domergue, Fortia d'Urban, Gros de Boze, Jaubert, Condillac, Vaugelas, Denon, d'Olivet, Charles Nodier; Casaubon (à Genève).

Le bassin du Rhin a des érudits assez nombreux, d'une renommée du second ordre cependant; tels que Brunck, Schweighæuser, J.-J. Oberlin, tous les trois de Strasbourg; le grammairien Beauzée, le latiniste Lemaire et le savant Calmet, des bords de la Meuse.

Mais ce bassin est fécond en *artistes* du premier rang dans la *peinture*, le *dessin*, la *sculpture*, la *gravure* : Callot, Claude Gelée (le Lorrain), Grandville, tous de la Meurthe; Martin Schœn, de l'Alsace; Watteau, Jean de Bologne, de la Flandre; Philippe de Champagne, Vandermeulen, nés à Bruxelles il est vrai, mais que la France a adoptés comme ses enfants.

Cependant le bassin de la Seine l'emporte encore sur cette riche nomenclature : il compte Nicolas Poussin, Simon Vouet, Jean Goujon, Ch. Lebrun, Eust. Lesueur, Jean Cousin, les Mansart, les Mignard, Le Nôtre, Jouvenet, Soufflot, Houdon, Pigalle, David, Regnault, Mme Lebrun, Géricault, Gros, Cortot.

Le bassin de la Loire offre Girodet et Lantara.

Carle Vernet, Ch. Dupaty représentent cette classe aux bords de la Garonne; — Puget, Vanloo, Joseph Vernet, Granet, Forbin, Philibert Delorme, Audran, les Coustou, Greuze, Prudhon, Denon, Pradier (à Genève), Léopold Robert (dans le canton de Neuchâtel), le représentent dans le bassin du Rhône.

Le célèbre Gérard est né à Rome.

Les *musiciens* éminents nés en France ne sont pas très nombreux : Dalayrac est de Toulouse; Michel Lambert, du Poitou; Méhul, de Givet; Rameau, de Dijon; Boïeldieu, de Rouen; Choron, de Caen; J.-F. Lesueur, d'Abbeville; Kreutzer, de Versailles; Philidor, de Dreux; Romagnesi, de Paris; Grétry et Lulli, qui ont adopté la France, sont originaires, le premier de Liége, et le second de Florence.

Les listes que nous venons de présenter sont loin d'être complètes : on pourrait les grossir de beaucoup de célébrités, pour lesquelles on réclamera peut-être; mais nous nous sommes efforcé d'y mettre seulement les plus éminentes, et nous renvoyons pour les autres à notre *carte générale* (1), où l'on trouvera un nombre infiniment plus considérable de noms, fort respectables, il est vrai, mais qui nous ont paru ne pas devoir entrer dans le cadre étroit de cet article.

Ce que nous avons voulu surtout montrer, c'est l'ensemble des richesses intellectuelles de la France, c'est la fécondité relative des régions naturelles. Nous avons cru que ce tableau rapide et géographique de nos gloires nationales paraîtrait peut-être curieux et instructif. Nous pouvons du moins affirmer que nous l'avons présenté avec un vif sentiment d'amour et de légitime orgueil pour notre beau pays, dont la grandeur dans tous les genres s'est ainsi offerte à nos yeux sous un aspect nouveau et pittoresque.

(1) Nous avons fait deux *cartes des célébrités* : l'une *générale* et fort détaillée, l'autre *abrégée*, où ne sont à peu près que les noms donnés dans cet article.

Analyses, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

NARRATIVE OF A MISSION TO CENTRAL AFRICA

PERFORMED IN THE YEARS 1850-1851,

BY THE LATE JAMES RICHARDSON.

Londres, 1853 (1). Avec une carte.

RÉCIT D'UNE MISSION DANS L'AFRIQUE CENTRALE, EXÉCUTÉE EN 1850-1851, PAR FEU JAMES RICHARDSON.

COMPTE RENDU PAR M. MOREL-FATIO.

De toutes les missions scientifiques qui ont occupé dans ces dernières années l'attention publique, il n'en est peut-être point qui ait été suivie avec plus d'intérêt que la mission confiée en 1851, par le gouvernement de sa majesté Britannique, à James Richardson. Le *Bulletin de la Société de géographie* a souvent entretenu ses lecteurs des progrès faits dans l'Afrique centrale par cet intrépide voyageur et ses compagnons les docteurs Barth et Overweg; et c'est avec douleur que nous avons successivement annoncé la mort prématurée de J. Richardson, et celle tout récemment connue du docteur Overweg, dont il faut ajouter les noms à ceux de Laing, de Clapperton, de Denham et autres explora-

(1) On a conservé généralement aux noms propres l'orthographe anglaise donnée par Richardson; nous mettrons entre parenthèses celle qui paraît devoir être adoptée en français.

teurs de l'Afrique centrale, qui ont payé de leur vie leur dévouement à la science. Cependant, plus heureux que la plupart de leurs devanciers, Richardson et le docteur Overweg n'ont point péri sous un fer assassin ; atteints tous deux de maladies dues à un climat que peu d'Européens peuvent endurer, ils ont pu mourir en paix avec la pensée que le résultat de leurs travaux et de leurs fatigues ne périrait point avec eux. En effet, les papiers de Richardson, recueillis après sa mort, furent envoyés à sa veuve par le docteur Barth, qui devait à son tour fermer les yeux deux ans plus tard à son ami Overweg.

Le journal de Richardson, tel qu'il fut trouvé dans ses papiers, n'était pas préparé pour l'impression ; composé de huit volumes d'une écriture très serrée, rempli de notes et de matériaux non classés, il a dû être revu et mis en ordre. Ce travail fut confié par Mme Richardson à M. Bayle Saint-John, qui s'en est acquitté avec bonheur dans les deux volumes publiés dernièrement à Londres par Chapman et Hall, et dont nous allons essayer de rendre compte.

Dans un précédent voyage au *Sahara*, exécuté en 1845 et 1846, Richardson avait préludé à son dernier et important voyage. Il était parti de Tripoli de Barbarie, seul, malgré les avis de ses amis, malgré le bey lui-même, et sans autre appui que sa confiance en quelques marchands de Ghadamès, qu'il avait connus à Tripoli, et qui lui proposèrent de se joindre à leur caravane. C'est ainsi qu'il visita les oasis et les villes de Ghât, de Ghadamès et de Mourzuk (Mourzouk). Des circonstances indépendantes de sa volonté l'empêchèrent de pénétrer cette fois plus avant dans l'Afrique ; il avait

rêvé d'atteindre le Soudan, mais, faute de caravanes, il dut, après un séjour de neuf mois au milieu des Touariks et autres tribus sahariennes, se résigner à retourner à Tripoli. M. Richardson a publié la relation de ce voyage (Londres, 1848, Richard Bentley) en deux volumes remplis de précieux renseignements géographiques et ethnographiques.

Dans son premier voyage entrepris, comme il le dit, *motu proprio*, Richardson s'était proposé surtout un but philanthropique ; il voulait étudier sur les lieux mêmes le commerce des esclaves; il voulait savoir comment se faisait cet infâme trafic et quelle pouvait en être l'importance. Doué d'un cœur généreux, Richardson s'était enflammé d'un beau zèle pour l'abolition de l'esclavage. Sous ce rapport, on ne voit pas que son voyage ait produit de grands résultats; mais comme, en même temps, Richardson était rempli d'instruction, versé dans les langues anciennes, parlant la langue arabe, dont il avait une connaissance complète, et ainsi parfaitement qualifié pour la mission qu'il s'était donnée, il s'est trouvé qu'en poursuivant une idée philanthropique, il a rendu de vrais services à la science.

Après son retour de cette première exploration, Richardson, encouragé par le succès, rêva bientôt la possibilité d'une entreprise plus considérable : il ne s'agissait rien moins que d'une expédition politique et commerciale auprès des États les plus importants de l'Afrique centrale. Un projet détaillé fut soumis par Richardson au gouvernement anglais, qui l'adopta et en confia l'exécution à son auteur. Ici encore nous voyons reparaître le but philanthropique à l'ombre

du but commercial et avéré. « Deux objets sont en » vue, dit Richardson, l'un principal, mais nécessaire- » ment tenu au second plan : l'abolition de l'esclavage ; » l'autre subsidiaire, quoique très grave aussi : l'éta- » blissement de relations commerciales par les routes » du Grand-Désert. » Il s'agissait de conclure des traités de commerce avec les princes indigènes, spécialement avec le sultan de Bornou. On ne voulut entourer la nouvelle mission d'aucun prestige diplomatique, et ce fut sous le nom de Jacob, qu'avait porté Richardson dans son premier voyage, et sous lequel il était déjà connu dans une partie des contrées qu'il allait traverser de nouveau, qu'il se prépara à de nouvelles courses chez les Maures, les Touariks, les Tibbous, et autres tribus ou peuplades africaines.

Deux savants prussiens, les docteurs Barth et Overweg, avaient sollicité l'autorisation de se joindre à Richardson. Il fut convenu que ces auxiliaires feraient le voyage aux frais et sous la protection du gouvernement britannique, auquel ils devaient adresser leurs rapports et journaux. Ces messieurs étaient déjà rendus à Tripoli lorsque Richardson y arriva le 31 janvier 1850. Il fallut attendre les provisions, instruments et bagages qui devaient arriver de Malte, ainsi qu'une embarcation démontée en plusieurs pièces, construite dans les chantiers de cette île et destinée spécialement à l'exploration du lac Tchad. Les mauvais temps, la lenteur des affaires dans les régions barbaresques, et la difficulté de trouver des serviteurs convenables, entraînèrent un délai considérable, et ce ne fut que le 30 mars qu'on put se mettre en route pour l'Afrique centrale par la voie de Mourzuk.

La caravane de Richardson se composait d'abord de MM. Barth et Overweg; de Jusuf Moknee, fils d'un ancien gouverneur du Fezzan, qui avait dissipé la fortune de son père à force de boire, et qui, disait-on, n'avait pas d'autres défauts. C'était un garçon d'une belle prestance et à l'air distingué ; comme il ne devait guère trouver dans le désert de quoi satisfaire sa passion dominante, Richardson n'avait pas hésité à le prendre pour drogman. Après ce personnage, venaient, par rang d'importance, les chaous, cavaliers arabes, faisant fonctions de janissaires attachés à la personne des voyageurs, puis un certain nombre de nègres libres, partis de Tunis et regagnant leur patrie dans le Soudan, le Bornou et le Mandara, sous la protection de la caravane. Ces gens, dont plusieurs étaient mariés et accompagnés de leur famille, devaient voyager à leurs frais. Cependant quelques-uns se mirent comme domestiques au service des voyageurs. Les nègres devaient surtout se rendre utiles quand on serait entré dans les contrées tout à fait noires. Enfin, pour compléter la caravane, un marabout du Fezzan s'y était joint pour lui donner la protection de son caractère sacré, et tous les conducteurs de chameaux étaient aussi des hommes du Fezzan, récemment arrivés de Mourzuk.

I.

De Tripoli à Mourzuk.

En sortant de Tripoli, on trouve à quelque distance une espèce de faubourg, composé de jardins et de maisons de campagne, qu'on appelle le Masheeah (Machiah),

au delà s'étend une première ceinture de sables, puis le pays devient une plaine ondulée, parsemée de verdure; quelques huttes d'Arabes, avec leurs troupeaux, animent le paysage. Richardson et ses compagnons viennent de faire leurs adieux aux amis qui les ont accompagnés jusque-là et se dirigent vers les monts Gharian, chaîne de montagnes aux flancs abruptes et coupés de ravins qu'arrosent de nombreux cours d'eau ; là mûrissent les figues, les grenades, les amandes et même le raisin. La caravane s'engage dans les replis de la montagne et arrive au château de Gharian, où 200 hommes et un colonel tiennent garnison. Dans cette contrée, qui, dit-on, compte 101 districts arabes, habitent des troglodytes. Tous les villages, en effet, sont souterrains. Aucune habitation ne paraît au-dessus de la surface, sauf çà et là quelque misérable fort arabe.

La caravane, en quittant le château de Gharian, continua sa course dans la direction du sud-ouest, au milieu des bois d'oliviers et des bosquets de figuiers ; c'étaient tantôt des rochers, tantôt des pentes cultivées ; bientôt les premiers symptômes du désert apparaissent sous la forme de collines pelées et de vallées pierreuses. La verdure est devenue rare ; on remarque un certain nombre de ces arbres que les Arabes nomment *batoum*, espèce de lentisque ; du reste, peu ou point d'oiseaux ; quelques lézards. Peu à peu le pays devient de plus en plus stérile, le batoum a disparu, et plus on avance, plus la nature prend de sévérité, jusqu'à ce que tout à coup, par une ouverture dans les rochers, on aperçoit l'ouâdy (1) Esh-Shrâb (Ech-Chrâb), niché au milieu des collines calcaires et renfermant la charmante

(1) Ouâdy ; on nomme ainsi les vallons, ravins ou dépressions du

oasis de Mizdah. Ce n'est en réalité que quelque peu d'orge verte, à l'ombre de quelques dattiers; mais, au milieu du désert, l'effet est ravissant. Mizdah consiste en deux villages, ou plutôt c'est un village séparé en deux parties, habité par un peuple de race arabe, dont le cheikh vint rendre visite aux voyageurs et voulut bien leur servir de guide jusqu'aux confins de son maigre domaine. Trois cents palmiers, une demi-douzaine de champs en miniature, arrosés par des puits d'une eau assez douce, et quelques jardins plantés d'ognons, composent toute sa richesse. Trois jours avaient conduit la caravane au château de Gharian, et trois autres à Mizdah.

Au sud de Mizdah, à l'extrémité de l'ouâdy Esh-Shrâb, on passe auprès de deux châteaux arabes en ruine, puis on retrouve le désert qu'il faut traverser jusqu'au grand plateau de Hamadah, lequel défend comme un mur de désolation les approches septentrionales du Fezzan; cependant quelques anfractuosités de rochers cachent de profonds ouâdis, avec quelques puits auprès desquels les Arabes plantent leurs tentes. La caravane campa dans un de ces ouâdis, auprès de ruines romaines, témoins d'époques certainement plus prospères. De Mizdah à l'ouâdy Taghijah, la caravane eut pour la première fois à affronter le vent du désert. L'atmosphère embrasée et chargée de sable enveloppait les voyageurs d'un voile à travers lequel on avait peine à distinguer les chameaux succombant sous le faix; à peine pouvait-on respirer, lorsqu'on atteignit heureusement Taghijah. Dans cette vallée, au milieu des

sol qui contiennent de l'eau ou au moins assez d'humidité pour fertiliser la terre.

arbres, paissaient les troupeaux des Ouâled-bou-Seif (les enfants du père du sabre), Arabes errants, qui n'ont jamais reconnu l'autorité du gouvernement de Tripoli, et prétendent à la souveraineté des contrées qui entourent Mizdah; près de cet endroit le docteur Barth découvrit un splendide mausolée romain, de l'époque chrétienne; ce monument, haut environ de 17 mètres, paraît appartenir au IVe ou Ve siècle de notre ère.

De désert en désert, d'ouâdy en ouâdy, la caravane, quatre jours après avoir quitté Mizdah, se trouvait à l'ouâdy Tabooneeah (Tabouniah), près de l'entrée du plateau de Hamadah; depuis Mizdah, l'eau qu'on trouve dans les puits était saumâtre et amère; à Tabooneeah, elle était salée, et l'on trouva du sel commun.

Avant de passer le plateau redouté de Hamadah, Richardson voulut visiter Ghareeah ou Gharbeeah (Ghariah ou Gharbiah), ancienne cité romaine, qui possède encore quelques restes d'antiquités avec inscriptions latines; il quitta donc la caravane, et, après quelques heures, arriva dans une étroite vallée, où quelques mâsures abritaient une vingtaine de familles. C'était Ghareeah. Dans cet endroit, comme à Tabooneeah, l'eau est amère et salée. Les dattiers et l'orge ne réussissent pas toujours; on ne peut rien voir de plus misérable; aussi ces pauvres gens sont-ils le plus souvent réduits à vivre sur les caravanes qui traversent la contrée. Richardson leur acheta un lévrier, à l'aide duquel on espéra prendre quelques lièvres ou quelques gazelles, dont on avait aperçu des traces pendant les jours précédents.

Le plateau de Hamadah s'étend du nord au sud, et il faut six à sept jours pour le traverser; c'est un des

trajets les plus difficiles qu'on puisse exécuter en Afrique, à l'exception toutefois d'un affreux désert qui se trouve entre Ghât et Aheer (Ahir). Avant de s'y engager, Richardson avait préféré voyager de nuit, tandis que ses compagnons prussiens continuèrent à voyager de jour. La caravane fut donc partagée en deux. De jour, la chaleur était intense; mais la nuit, avec le vent du nord, le froid était glacial; plus d'une fois le thermomètre descendit à zéro pendant que l'on traversait le plateau. Le troisième jour, les deux fractions de la caravane se rejoignirent et ne se séparèrent plus.

Peu d'animaux fréquentent ce pays désolé et sans eau; les voyageurs firent lever quelques mouflons; du reste, on ne vit que des lézards et des serpents; de rares oiseaux, parmi lesquels des hirondelles voltigeant autour des chameaux, donnaient un peu d'animation à un paysage dont le sol, aux quatre cinquièmes, est entièrement nu, et dont le reste consiste en maigres broussailles.

Près de Sokna, le plateau de Hamadah, dont le docteur Overweg estime la hauteur à 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer, cesse et forme ce qui s'appel le Djebel el Soudy (les montagnes noires). A six journées au delà de Sokna, entre Mourzuk et l'Égypte, il se brise en roches abruptes et prend le nom d'El Harouj. Ce plateau, aux flancs perpendiculaires, semble une zone destinée à intercepter les progrès du commerce et de la civilisation entre les rivages de la Méditerranée et l'Afrique centrale. Cependant, au delà de cette barrière, le Fezzan s'allonge comme un promontoire, et de chaque côté s'étend le désert avec ses innombrables oasis, comme un océan couvert d'îles,

dont les noms, flottant d'abord au hasard sur la carte, finissent peu à peu par y trouver leur vraie place.

A force de fatigues, le terrible Hamadah est passé; on arrive à l'ouâdy El Hasee (El Hasi), vallée sablonneuse avec un puits peu abondant; bientôt on atteint Esfar, avec quelques buissons et un peu de verdure. Puis après quelques heures de marche dans une solitude plus affreuse encore que le Hamadah lui-même, pendant lesquelles on n'aperçoit pas un brin d'herbe, on retrouve un peu de verdure; enfin la caravane épuisée atteint Edree (Edri), dans le pays d'Es-Shaty (Chaty).

Cette ville, jadis florissante, n'est plus qu'un monceau de ruines; détruite dans une de ces guerres que les peuples du Sahara se font entre eux, elle a vu tomber ses dattiers et sa population, réduite à une vingtaine de familles, qui diminuent tous les jours. Ce sont des gens de race mêlée, les uns blancs comme les habitants de la côte; les autres noirs comme les nègres les plus noirs; dans la vallée d'Edree, l'eau est bonne; on y remarque des sources gazeuses. Es-Shaty est un pays de dattes; les jardins produisent, en outre, des figues et du raisin; cette contrée fertile obéit à Mourzuk.

Après Edree, on commence à trouver du sable; il faut deux jours pour en sortir, et l'on arrive à l'ouâdy Guber, où sont quelques dattiers, et où l'on trouve de l'eau à quelques pieds sous terre; puis les sables recommencent, sables qui s'étendent à l'ouest au delà de Ghadamès et de Souf, et à l'est jusqu'en Égypte, et l'on traverse successivement les ouâdis d'El Makmak, d'El Jumar, et d'El Jakadafah, dont l'eau est bonne, quoique sulfureuse.

Ce désert de sable n'est pourtant point sans ressources; tous les jours on trouve de la verdure, et de l'eau douce dans de petits lacs entourés de palmiers. Ces plaines sont habitées par les Touariks du Fezzan, race d'hommes petits et minces, que les habitants de Mourzuk appellent *leurs Arabes*. Ils se couvrent la face comme leurs frères de Ghât, mais leurs voiles ou *thelems* sont blancs au lieu d'être noirs ; ils parlent l'arabe et la langue de Ghât; leur véritable nom est Tanelkums ; ils sont indépendants.

La chaleur commençait à devenir intolérable, lorsque apparut aux yeux des voyageurs, comme une ceinture verte entre les sables et les montagnes, l'ouâdy Garbee (Garbi), plus communément nommée El Ouâdy, l'ouâdy par excellence, à cause de sa fertilité renommée. Cette vallée, supérieurement cultivée, renferme de nombreux villages, très peuplés, mais il serait difficile de décider si ses habitants sont blancs ou nègres.

El Ouâdy est une dépression du sol, entre le désert de sable et le plateau sur lequel Mourzuk est situé, et qui reçoit les eaux découlant de contreforts de ce plateau ; aussi la plaine est-elle couverte de toute espèce de cultures, arrosées par de nombreux ruisseaux. Les animaux domestiques abondent, et les dattiers sont à l'état de forêts. La caravane prit quelques jours de repos, au village de Laghareefah (Lagharifah), et reprit le chemin de Mourzuk, en passant par Azerna, village moderne auprès d'une ville ruinée, puis, sortant d'El Ouâdy, se dirigea sur Agar, et arriva enfin le 6 mai à Mourzuk, où elle était attendue et où elle trouva le pavillon britannique hissé en son honneur sur le château.

La distance de Tripoli à Mourzuk fut parcourue en trente-neuf jours ; on eût pu l'abréger de quelques jours. Voici comment Richardson résume ce parcours.

1re *zone :* Composée des sables et des plantations de dattiers qui environnent Tripoli.

2me *zone :* Les monts Gharian, région de la pluie ; sur leurs pentes septentrionales poussent les oliviers et les figuiers, tandis que sur le versant du sud se déploie la végétation barbaresque dans toute sa vigueur.

3me *zone :* Les collines de craie et les larges vallées revêtent graduellement et peu à peu l'aridité du Sahara, jusqu'à disparition totale des oliviers.

4me *zone :* Le Hamadah : immense plateau désert, qui sépare Tripoli du Fezzan.

5me *zone :* Les vallées sablonneuses et les rochers de craie : entre El Hasee et Es-Shaty, on trouve de la verdure et des arbres, et il y a des lièvres, des gazelles et des moufflons.

6me *zone :* Les sables qui s'étendent entre Es-Shaty et El Ouâdy; plaines onduleuses et vallées avec des arbres et de la verdure.

7me *zone :* Les vallées sablonneuses d'El Ouâdy, avec ses forêts de dattiers, ses cultures et ses nombreux villages.

8me *zone :* enfin : le plateau de Mourzuk; terrain coupé de vallons, de collines et de plaines, tantôt sablonneuses, tantôt pierreuses.

II.

Séjour à Mourzuk.

Le Fezzan, pachalik qui reconnaît la souveraineté du sultan de Constantinople, est une contrée du Sahara dans laquelle les vallées fertiles sont moins rares que dans les autres parties. Il est divisé en dix districts, dont le principal, El Hofrah, contient Mourzuk, la capitale, entourée de beaux jardins et de bosquets de dattiers. On récolte deux fois l'an : au printemps, l'orge et le froment, en été et en automne, le maïs, le miel, et autres grains ; des canaux d'irrigation distribuent l'eau deux fois par jour. Les autres districts sont l'Ouâdy Ghudwah (Ghodouah), Sebaa, Bouanees (Bouanis), El Jofrah, qui renferme Sokna, la seconde capitale du Fezzan, célèbre par ses dattes de qualité supérieure ; Honn, l'Ouâdy Gharbi, Es-Shaty, l'Ouâdy Sharki, et Gatroun.

Mourzuk, le siége du pachalik, distant en ligne droite de 420 milles (anglais) de Tripoli, est une ville qui s'élève déjà assez brillamment et qui, grâce à l'activité du consul britannique, M. Gagliuffi, promet de devenir une cité importante ; car Mourzuk possède un consul anglais, non point certainement pour défendre les intérêts britanniques, qui n'existent point encore, mais pour les intérêts à venir et pour préparer les voies.

La population entière du Fezzan monte, selon le dernier recensement fait par les Turcs, à 26 000 âmes ; excepté dans la capitale, c'est un peuple misérable, s'appauvrissant tous les jours de plus en plus, sous le joug ottoman, qui l'écrase de taxes et de droits de

toutes natures ; le montant des impôts recueillis par le gouvernement est estimé à 50 000 mahboubs par an (1). Le gouverneur du Fezzan réside toujours à Mourzuk ; il a sous ses ordres un kadi, un cheikh, espèce de maire, et quelques ouakels, conseillers privés.

La force militaire, entretenue par les Turcs, monte à 630 hommes : c'est bien peu, quand on considère que, du nord au sud, le Fezzan a plus de 300 milles (anglais) d'étendue, et que Mourzuk a plus de 400 hommes de garnison. Les habitants du Fezzan fournissent une partie de ces soldats, qui sont bien logés et bien nourris ; mais l'aversion naturelle de ces peuples pour la discipline militaire fait que les Turcs ont beaucoup de peine à les recruter.

Mourzuk compte deux mille âmes de population ; très mêlée en couleur, et ne possédant aucun caractère particulier. D'octobre à janvier il se tient à Mourzuk une grande foire, à l'époque où arrive la grande caravane du Soudan et de Bournou, ainsi qu'un grand nombre de caravanes moins importantes parties de tous les coins de l'Afrique. On évalue à 50 000 piastres espagnoles, en moyenne, la valeur des marchandises échangées sur ce grand marché. Les principaux articles de commerce sont : d'abord, les esclaves, le séné et l'ivoire. Le Soudan envoie beaucoup de produits manufacturés en coton ; on y trouve des cuirs et des peaux de diverses qualités ; quelques plumes d'autruche, la gomme produite dans le Fezzan même par l'arbre nommé *tholuk* (2), l'ivoire et la

(1) Le mahboub vaut environ 5 fr., 25 (7 piastres tunisiennes).

(2) Tholuk, arbre à gomme, espèce de mimosa.

gomme sont des produits nouvellement introduits sur le marché de Mourzuk. Les marchandises de l'intérieur, arrivant à Mourzuk, en destination de Tripoli, sont frappées d'un double droit; elles paient 12 1/2 p. 100 dans chacune de ces villes; tandis que les esclaves, s'ils sont destinés pour Constantinople, ne paient aucun transit, et, s'ils sont dirigés sur Tripoli ou sur le Fezzan, ils ne paient que dix mahboubs par tête.

Le climat de Mourzuk paraît assez pernicieux; les fièvres y sont fréquentes, causées par les émanations humides sortant du plateau sur lequel la ville est bâtie; le désert par contre est très sain.

Pendant le séjour de Richardson, Raïs-Mustapha, gouverneur du Fezzan, fit son entrée à Mourzuk; nouvellement nommé à ce poste, il amenait avec lui 200 cavaliers arabes, destinés à relever les soldats irréguliers du Fezzan. Mustapha était une ancienne connaissance de Richardson, qui l'avait vu à Ghadamès, à son premier voyage dans le Sahara. L'arrivée de ce fonctionnaire, qui d'ailleurs fut rempli pour les voyageurs d'une bienveillance qui ne se démentit jamais, fut pour ceux-ci d'une grande ressource; à la faveur de son autorité, ils purent mettre à profit leur séjour dans la capitale du Fezzan, pour en étudier les mœurs et les usages, et obtenir de précieux renseignements sur les pays qu'ils comptaient traverser. Richardson décrit ainsi un mariage et un enterrement, et donne des détails sur la culture des oasis.

Cependant Richardson songeait à quitter Mourzuk pour prendre la route de Ghât, dans le pays des Touariks. Lors de son premier voyage, à son passage dans

cette ville, il avait connu un cheikh touarik nommé Hateetah, et voulut mettre à profit cette circonstance. D'après la coutume des Touariks, l'étranger qui arrive dans ces contrées se met sous la protection d'un des principaux personnages du pays, auquel seul il fait des présents, et qui, en retour, répond de la sûreté de son protégé. M. Gagliuffi lui avait écrit de venir avec une escorte pour conduire les voyageurs de Mourzuk à Ghât; Hateetah, qui s'était décoré du titre de consul anglais, vint en effet avec les deux fils de Shafou, sultan des Touariks de Ghât, à la tête de quelques gens armés, que Richardson s'engagea à nourrir et à fournir de tentes pendant le trajet; il fut en outre stipulé qu'il paierait à Hateetah et aux fils du sultan la somme de 200 piastres espagnoles. Il fallut en passer par là, et, à ce sujet, Richardson remarque que si les autorités de Mourzuk furent pour lui pleines de respect et d'attention, le consul de Sa Majesté Britannique, négociant levantin, se fit remarquer par un esprit un peu trop mercantile; il lui reproche d'avoir rançonné son gouvernement, « mais, ajoute-t-il, en peut-il être autre-» ment? tout habitant des pays orientaux considère un » gouvernement comme une vache à lait. »

III.

De Mourzuk à Ghât.

Richardson partit de Mourzuk le 25 juin, sous de fâcheux auspices. Hateetah venait de lui annoncer que la guerre s'était engagée entre les principales contrées de l'Afrique centrale : le Soudan était en feu, et les

Touariks de Timbouctou se préparaient à tomber sur les Touariks d'Aheer (Ahir). Qu'allait devenir la caravane au milieu des parties belligérantes? Cependant on se remit en marche, et le soir même on atteignit Thurgan; le lendemain on fut à Telaoua, où, Richardson se trouvant indisposé par le voyage en plein soleil, on fit une halte de deux jours, puis on gagna Sharaba (Charaba). Les docteurs Barth et Overweg avaient pris l'avance avec quelques Arabes Tanelkums, au grand déplaisir de Hateetah. Le 1er juillet, les voyageurs se trouvaient à Kouwana, place où l'on trouve de l'eau en grattant le sable. La route suivie par la caravane traverse un sol pierreux, et longe un plateau sablonneux qui s'étend au loin dans l'est. Cette contrée, qui se nomme Barjouj, est parsemée de loin en loin de tholuks, qui paraissent comme des points noirs sur le sable; la température, devenue fraîche pour la saison, dénote l'élévation du pays. De temps à autre des gazelles, par trois ou quatre à la fois, fuient loin de l'atteinte des voyageurs; quelques corbeaux croassent à leur approche, et le mirage, avec ses illusions, complète le paysage africain.

Richardson retrouve les docteurs Barth et Overweg campés auprès d'une mare d'eau de pluie, car il pleut quelquefois dans ces contrées, mais seulement par fortes averses; cette mare se nomme Aïlouah; on y resta deux jours. Depuis le départ de Mourzuk, Hateetah ne cessait de mendier, soit pour lui, soit pour les cheikhs de Ghât et autres du pays des Touariks; tous les jours, c'était de nouvelles exigences et de nouvelles prétentions pour obtenir quelque chose de plus que le prix fixé pour l'escorte. D'Aïlouah à Talazaghee

(Talazaghi), il n'y a que quelques heures de marche; en cet endroit, une petite caravane d'esclaves, qu'on rencontra, donna à Richardson l'importante nouvelle qu'il se trouvait alors à Ghât, avec des esclaves, des gens d'En-Noor, sultan d'Aheer. Talazaghee est un petit ouâdy pittoresque, où l'on trouve de l'eau de pluie et un peu d'herbe; mais ce qui rend cet endroit remarquable, c'est la présence inattendue de sculptures taillées sur le grès brut de quelques rochers. Ces sculptures (ou plutôt gravures au trait sur pierre), d'un style particulier, représentent des hommes à têtes d'animaux, combattant, et des animaux de toute espèce, bien qu'on n'y remarque pas de chameaux. Ces représentations paraissent dater d'une époque antérieure à l'existence des habitants actuels du pays.

Dans l'ouâdy Haghaneen (Haghanin), à Mana-Samatanee (Mana-Samatani), les chameaux trouvèrent le seul herbage propre à leur nourriture, que l'on trouve sur toute cette route; du reste, c'est une région désolée; plus de traces d'animaux, le mouflon excepté. De distance en distance, on remarque des enclos de pierre, ronds, carrés, ou en forme de croix: ce sont les mosquées du désert. On aperçoit, à l'est, des montagnes, les monts Maghee-Laghen (Maghi-Laghen); puis, en continuant la route, on aperçoit dans le N.-O. la plaine où est situé Serdalous, que la caravane laisse de côté. Bientôt le grand plateau du Fezzan se termine brusquement, et l'on entre dans une tranchée naturelle qui se dirige au S.-O. Richardson décrit ce passage tantôt comme un chemin creux, étroit, sinueux, à peine ouvert et éclairé par en haut, tantôt comme un vrai tunnel de chemin de fer. En sortant de cette passe remarquable, on trouve un chan-

gement très-sensible de niveau ; on descend jusqu'à la plaine de Taeta, que l'on suit et où se trouve le puits de Tabea. C'est en cet endroit que les voyageurs franchirent les limites du Fezzan, pour entrer dans le pays des Touariks. De la plaine de Taeta, on aperçoit les montagnes de Ghât. Tabea est un endroit agréable : il y a en abondance de l'herbe pour les chameaux. La caravane y arrivant la veille du ramadan, on s'y arrêta pour célébrer la circonstance en brûlant de la poudre; un chameau qui s'était blessé dans la route fut abattu, partagé, vendu et mangé en attendant le jeûne général, que, du reste, les gens de Richardson n'observèrent qu'un jour (la loi n'exigeant pas plus des hommes qui sont en voyage), et que les Touariks n'observèrent pas du tout. De l'ouâdy de Tabea, il y a deux chemins pour aller à Ghât, un difficile et un autre facile, mais plus long. Richardson prit avec les docteurs Barth et Overweg le chemin le plus court, tandis que les bagages suivirent l'autre, et la caravane s'engagea dans une passe formée d'une quantité de rochers debout et taillés carrément. C'est la passe d'Abulaghlagh. En sortant de cette passe, on aperçoit le fameux Kasar-Janoon (Kasar-Djanoun), le palais des démons, muraille de rochers crénelés par la nature et offrant à la vue l'aspect d'une immense forteresse. Nul Touarik n'oserait pénétrer les mystères de la demeure des démons, bien que la superstition y place dans de vastes cavernes les innombrables trésors recueillis par les esprits du désert. A son premier voyage, Richardson s'était égaré et avait failli périr dans une tentative qu'il avait faite seul, pour explorer le citadelle des démons : peu s'en fallut, cette fois, que le docteur Barth ne fût

à son tour dans une position aussi critique. La caravane était arrivée à l'ouâdy Atoulah, en face du Kasar-Janoon et en vue des monts Wareerah (Ouarirah), qu'on apercevait à l'est. Malgré le refus des Touariks, qui ne voulurent point servir de guides, les docteurs Barth et Overweg partirent seuls. Mais le premier s'égara et ne put être retrouvé que le lendemain, dans un état d'épuisement extrême et après vingt-huit heures passées sans boire. Cet incident n'eut point de suites fâcheuses; grâces à sa bonne constitution, le docteur Barth fut bientôt remis, et, le 18 juillet, la caravane atteignait Ghât, vingt-quatre jours après son départ de Mourzuk.

IV.

Sejour à Ghât.

Ghât est situé sur l'arête d'un mont escarpé, qui le surplombe au nord. Entouré d'un mauvais mur de 10 pieds de haut, percé de six faibles portes, Ghât présente un aspect misérable. Les maisons n'y sont pas blanchies à la chaux comme chez les Maures, mais retiennent la couleur des briques crues et de la boue dont elles sont construites. Un seul minaret digne de ce nom et quelques bouquets de dattiers attirent les regards. Hors de la ville, quelques maisons, des cabanes et des jardins forment un faubourg. Du reste, l'oasis qui renferme Ghât n'a pas plus de 3 milles (anglais) d'étendue, et de la montagne qui commande la ville on peut en avoir la vue entière, avec celle du désert qui l'entoure de tous côtés.

Dans cette ville, que Richardson avait visitée à son premier voyage, il retrouva les cheikhs qu'il avait connus autrefois; entre autres le vénérable Shafou, dont il avait reçu jadis les preuves d'une bienveillance marquée; mais la conduite récente d'Hateetah, dont autrefois il n'avait eu qu'à se louer, avait un peu refroidi ses souvenirs.

Ghât, bâti sur le territoire des Azgher-Touariks, est à une étape des caravanes du Soudan : il est habité par un peuple d'origine maure, et le gouverneur, Haj-Ahmed est lui-même un Maure de Touât. Celui-ci est marabout et par cela même jouit d'une influence reconnue, mais l'autorité politique est tout entière dans les mains des Azgher-Touariks. A ce propos il est bon d'observer qu'Azgher est le nom de la tribu ou nation; tandis que Touarik est le nom générique que portent presque tous les peuples errants du Sahara, sans tenir aucun compte de leur origine. Il y a les Haghar-Touariks à l'ouest de Ghât et au sud-ouest vers Timbouctou ; ceux qui habitent Aheer s'appellent Kailouee-Touariks, et dans Timbouctou même vivent les Sorghau-Touariks. Le chef des Touariks de Ghât était nominalement le vieux Shafou, dont le fils accompagna Richardson de Mourzuk à Ghât. Il reçut fort bien les voyageurs; mais, à peine arrivés à Ghât, ils eurent à s'occuper de la distribution des présents, préliminaires de tout voyage en Afrique, sans lesquels on ne peut prétendre à aucun succès; cette grande affaire terminée, Richardson songea à présenter un traité de commerce avec l'Angleterre; il fallut assembler les cheikhs pour délibérer; un débat régulier eut lieu, qui dura deux jours et qui se termina par un ajourneme

au marché d'hiver, où un plus grand nombre de notables seraient rassemblés. Le traité paraît néanmoins devoir être accepté ; mais sera-t-il exécuté ?

Rien ne retenant plus Richardson à Ghât, on dut chercher une escorte pour gagner le pays d'Aheer ; des Kailouee-Touariks se trouvant précisément à Ghât, on entra en arrangements avec eux, et le fils de Shafou, après quelques hésitations, se décida à accompagner les voyageurs. Le séjour de Richardson à Ghât n'a point dépassé sept jours, qu'il sut mettre à profit, en recueillant un vocabulaire et des dialogues de la langue des Touariks de Ghât.

V.

De Ghât à Tintalous.

Jusqu'à Ghât, Richardson avait parcouru des contrées qui lui étaient familières ; mais devant lui s'ouvrait, dans le cœur du Sahara, le royaume d'Aheer (Aïr, Ahir ou Asben), pays mystérieux, connu seulement par les récits des voyageurs arabes, et où nul Européen n'avait encore pénétré. Quel avenir attend la mission dans cette grande entreprise ? Quels ennemis aura-t-elle à combattre ? Les hommes ou le climat.

Le 25 juillet, la caravane partait de Ghât, et deux heures après passait par Berket, ville considérable, entourée de bonnes murailles, avec une ceinture de dattiers et de jardins. Cet endroit est très pittoresque ; mais les dattiers de Berket sont les derniers que l'on trouvera en marchant vers le sud. On y joignit les

Kailouees (Kélouis) qui devaient escorter la mission jusqu'à Tintalous, et auprès d'eux une caravane de marchands retournant dans leur pays. Le surlendemain on arrivait à Akourou, remarquable par un petit lac d'eau de pluie; cette localité donne, disent les Arabes, une idée exacte du désert des Tibbous; le fils de Shafou, qui avait accompagné jusque-là la mission, la quitta subitement pour aller visiter son père qui se trouvait alors avec ses troupeaux dans les environs d'Aroukeen (Aroukîn), «il rejoindra, disait-il, quelque part près de Falezlez, » ce qui parut douteux. Cependant la caravane s'avançait lentement par des solitudes rocheuses, âpres et sauvages, abandonnées de toute espèce d'êtres vivants; au pied d'un précipice qu'il fallut descendre avec précaution, se trouvèrent quelques petits lacs ou mares d'eau de pluie, puis un étroit ouâdy, Ajunjer, où l'on dressa les tentes. Tout à coup un exprès arrive de Ghât, apportant l'avis donné par Hateetah, qu'un certain Sidi-Jafel-Oualed-Sakertaf, de l'oasis de Janet (ou Ghanet) se préparait à attaquer la caravane des chrétiens, dans son voyage au Soudan, au puits de Tajetterat, à huit journées de marche d'Ajunjer. A ces nouvelles, les Kailouees de l'escorte commencèrent à se montrer turbulents; cependant Richardson quitta Ajunjer le 1er août, après avoir écrit à Shafou et à son fils pour les avertir de ce qui se passait; sur ces entrefaites, on aperçut une petite caravane venant du Soudan avec des esclaves. Les marchands qui en faisaient partie n'avaient nullement entendu parler des projets de Sidi-Jafel et avaient laissé Falezlez et Tajetterat parfaitement tranquilles; du reste, comme renseignement, ils avertirent Richardson que de Falezlez

à l'endroit où il devait être assassiné, il y avait quatre jours d'affreux déserts sans eau.

Au puits de Falezlez, la caravane trouva un dépôt de dattes laissées par une fraction de ses membres qui l'avait devancée ; au désert, un pareil dépôt est sacré, une simple marque convenue d'avance, un bâton, une pièce de bois pourri sert d'indicateur, et cent caravanes viendraient à passer, que toutes respecteraient la propriété d'autrui. Ce renfort de provisions vint à propos, car il parut par la suite que les vivres étaient rares dans le pays d'Aheer, où régnaient la misère et les maladies. De plus la province de Tidek, sur laquelle la caravane se dirigeait, était dans un état d'anarchie complet, sans autorité reconnue, et les voyageurs devaient s'y trouver à la merci du premier bandit venu. Tout cela était loin d'être agréable, et les diverses réflexions provoquées par cet état de choses occupaient Richardson, pendant que la caravane se reposait auprès du puits de Felezlez, dont l'eau heureusement est bonne, lorsqu'un Arabe seul sur un chameau fut signalé à l'horizon. C'était le fils de Shafou, Mohammed-Wataitee : fidèle à sa promesse il arrivait sur son beau mahari (1), après trois jours et trois nuits de marche ; il accourait pour apporter sa protection et rassurer les voyageurs ; il ne savait rien des menaces de Sidi-Jafel qui, disait-il, était un vieux cousin de son père, et qui pouvait bien avoir fait tout ce bruit pour se donner de l'importance. Le lendemain de l'arrivée de Shafou, la caravane se remit en marche vers le sud-ouest et suivit cette direction jusqu'à Esalan. A sept

(1) Mahari, chameau de course ; race perfectionnée.

heures environ de la route, auprès des montagnes, dans le sud-ouest, se trouve l'oasis de Janet (ou Ghanet), la résidence du fameux Sidi-Jafel; son puits est le rendez-vous des chasseurs du pays, et le fils de Shafou proposa à Richardson d'y aller faire une reconnaissance; mais son offre ne fut pas acceptée, sa présence étant considérée comme une sorte de protection.

Le manque d'eau força les voyageurs à se diriger dans l'est, sur l'ouâdy Aroukeen, pour s'en procurer. La caravane avait depuis plusieurs jours suivi un haut plateau rocheux, lorsque tout à coup le terrain vint à manquer devant les pas des voyageurs, et à leurs yeux apparut la vallée d'Aroukeen serpentant dans un immense creux, au pied de montagnes empilées les unes sur les autres et d'une magnificence sauvage. L'ouâdy Aroukeen est boisé, et l'herbe y est abondante; la caravane y prit un jour de repos pour saluer à coup de fusils la fin du ramadan; mais, faute de provisions, ce fut tout ce qui put avoir lieu, en fait de réjouissances; d'ailleurs, Richardson était souffrant et agité de tristes pensées; on leva le camp et l'on se remit en route. Enfin, on n'était plus qu'à une heure de ce fameux puits de Tajetterat, où le brigand Sidi-Jafel-Oualed-Sakertaf devait assassiner les chrétiens; on se mit en marche avec précaution; des éclaireurs furent envoyés en avant, mais la place était vide, et l'on put se livrer à la joie de penser qu'on en serait quitte pour une fausse alerte. Du reste, l'eau était bonne et l'on s'y rafraîchit rapidement, pour ne pas donner aux gens de Janet le temps d'arriver, si toutefois ils étaient à la poursuite des voyageurs, et, après une marche forcée, on atteignit Esalan. Là, le fils de Shafou devait

quitter la caravane, ce qu'il ne fit néanmoins qu'apres une violente discussion avec Richardson, à propos de nouvelles demandes d'argent, auxquelles ce dernier se refusait; cependant on finit par transiger.

D'Esalan, où l'eau n'est qu'un résidu de pluie, à Aisou, ce ne sont que des rochers granitiques: quelques uns tout à fait coniques; c'est un pays affreux. Mais avant d'arriver aux sept puits d'Aisou, vers les frontières d'Aheer, il fallut d'abord recevoir les premières gouttes de pluie du Soudan, puis essuyer un violent orage avec des éclairs, du tonnerre et des rafales de vent tellement fortes que par moments il était difficile de se tenir en selle; c'était un premier échantillon du climat des tropiques.

Richardson était souffrant et dut se reposer un jour à Aisou, pour rentrer immédiatement dans un désert semblable à celui qu'on venait de traverser; à peine s'était-on remis en marche qu'une alarme vint troubler les voyageurs; quelques Haghar-Touariks, montés sur des maharis, s'obstinent à suivre la caravane, mystérieux mais inquiétants voyageurs; ces gens, qui, par le fait, n'étaient que de pauvres diables, finirent par s'entendre avec les voyageurs, et la caravane, après avoir campé à Takeerat (Takirat), puis à l'ouâdy Jeenanee (Djinani), où l'on remarqua les traces récentes d'une grande quantité de pluie, entra dans le premier district habité d'Aheer (Ahir, Aïr ou Asben, comme on nomme indifféremment cette contrée), le nom de cet endroit est Taghajeat (Taghadjit); c'est encore un pays de rochers, mais adouci par la verdure, embelli et ombragé par des fleurs et des arbres. Là, tout à coup, un homme seul, monté sur un ma-

hari, vient sommer les Kailouees de l'escorte de livrer les chrétiens à une bande nombreuse de Touariks, qu'il précédait. Cette fois l'affaire était sérieuse, il fallut se mettre en défense, et Richardson, pour stimuler le zèle de ses gens, qui, du reste, se conduisirent bien, distribua force cadeaux. Cependant l'ennemi se montrait en force, et, pendant la nuit, des chameaux de la caravane étaient enlevés; après force pourparlers, on finit par traiter avec les bandits, auxquels on livra des marchandises pour la valeur de 50 livres sterling environ; c'étaient des gens des environs dirigés par un chérif marabout, qui avaient conçu le projet de dévaliser les voyageurs à la faveur de l'état d'anarchie dans lequel se trouvait la province. L'arrangement conclu, le chérif marabout, se trouvant satisfait, promit sa protection aux chrétiens et fit rendre les chameaux enlevés. C'est ainsi que Richardson sortit du désert pour entrer dans le superbe ouâdy de Kaltadah, remarquable par sa végétation tropicale, au pied des montagnes de Tidek, où, dit-on, les lions abondent. On ne vit cependant que quelques gazelles et, pour la première fois, trois autruches. Auprès du puits d'Anamghur, où l'eau sort du lit rocailleux et sablonneux de l'ouâdy, un homme de Seloufeeat (Séloufit), de la connaissance des Kailouees de l'escorte, vint avertir ceux-ci que les cheikhs des environs se réunissaient de nouveau pour arrêter les chrétiens, et les forcer à se faire musulmans, attendu que nul chrétien ne devait traverser leur pays. En effet, peu après la bande tout entière arrivait, et, il fallut encore traiter avec ces propagateurs de la foi musulmane, pour la somme de 35 livres sterling en marchandises. Sortis de cette

dernière épreuve, les voyageurs se hâtèrent de gagner Seloufeeat, bien que ce qui venait de se passer à deux reprises ne dût pas inspirer grande confiance dans les habitants du pays.

Seloufeeat, entouré de palmiers doums (1), a tout à fait l'aspect d'une cité du Soudan; dans la vallée qui l'entoure, d'autres arbres abondent, entre autres le souak (2) dont les chameaux dépouillèrent les branches. On s'y arrêta; mais, pendant la nuit, tous les chameaux des Kailouees, ainsi que ceux des chrétiens, furent enlevés. Sur ces entrefaites, arriva à Seloufeeat un neveu du sultan En-Noor, envoyé par son oncle à la rencontre de Richardson et de ses compagnons. Cet événement changea la face des choses, une partie des chameaux se retrouva, et la caravane partit aussitôt que possible pour Tintaghoda, laissant en arrière entre les mains d'un homme fidèle le bateau destiné au lac Tchad et qu'on devait plus tard envoyer chercher; en deux heures, on arriva à Tintaghoda, la Cité des marabouts, ainsi nommée parce que tous les habitants sont d'une race de saints, qui se propage de génération en génération. Cette partie du pays d'Aheer représente exactement le Sahara: ce sont toujours des vallées fertiles entremêlées de longs déserts rocheux; seulement les arbres sont chargés de plantes parasites, et les tholuks y prennent des proportions énormes; le palmier doum et le souak dominent. Les maisons de Seloufeeat et de Tintaghoda sont couvertes des palmes du doum; quelques unes ne sont que des hangars ou abris sou-

(1) Doums, palmier nain.

(2) Souak, arbre touffu; avec ses noix, on teint les lèvres en noir ou en rouge.

tenus par des poteaux suffisants pour donner de l'ombre le jour et pour garantir des émanations nuisibles pendant la nuit.

Les marabouts de Tintaghoda reçurent bien les chrétiens, et prétendirent qu'ayant trouvé leurs noms écrits dans leurs livres, avec l'annonce de leur venue, on devait leur faire accueil, d'autant plus qu'ils étaient recommandés par le grand sultan des Turcs, Abdul-Medjid, les pachas et les marabouts de Tripoli et de Mourzuk, et autres saints : il faut dire aussi qu'ils se figuraient que leur grand sultan En-Noor aurait assez d'influence sur les voyageurs pour les déterminer à se faire musulmans.

En attendant, Richardson faisait le compte de ce qu'avait coûté le trajet de Taghajeat à Tintaghoda ; il se montait à environ 150 livres sterling ; c'était le plus fort sacrifice qu'avait dû faire la mission, mais cette dépense l'avait tirée des plus mauvaises affaires qu'elle eût eues jusque-là. On attendait des nouvelles du sultan En-Noor et de l'escorte annoncée par son neveu, lorsqu'un jour, dans l'après-midi, Tintaghoda fut subitement enveloppé d'une trombe de pluie, véritable déluge qui causa une grande inondation, à laquelle on eut beaucoup de peine d'échapper. Néanmoins ce danger fut surmonté, comme les autres périls auxquels on avait été exposé ; bien plus, après le mauvais temps, Richardson vit revenir une partie des chameaux perdus et arriver l'escorte si impatiemment attendue. C'étaient les neveux et petits-enfants du sultan, qui venaient prendre la caravane sous leur protection et la conduire à Tintalous, où résidait en ce moment le grand En-Noor : on se mit donc en route, au milieu de

rochers de granit, présentant des pics élevés, de formes hardies. A quelque distance de Tintalous, les Kailouees qui étaient venus de Ghât avec Richardson et lui avaient servi d'escorte, vinrent prendre congé de lui avant de se retirer dans leurs différentes demeures; il y eut quelques discussions avec eux relativement aux prix stipulés à Ghât, néanmoins on s'en tira avec quelques présents, et le lendemain, 3 octobre, on entrait dans la large et fertile vallée où s'élève la cité de Tintalous (ou Tintellous), pour le moment terme du voyage; soixante-dix jours s'étaient écoulés depuis le départ de Ghât.

(*La suite prochainement.*)

TABLEAU

DE LA SITUATION DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'ALGÉRIE. 1850-1852. PARIS, IMPRIMERIE IMPÉRIALE, 1853, 1 VOLUME IN-FOLIO.

ANALYSE PAR M. ALBERT-MONTÉMONT, MEMBRE DE LA COMMISSION CENTRALE.

Le ministère de la guerre continue la publication des documents qu'il réunit pour offrir la *situation des établissements français en Algérie*. Le volume qui vient de paraître contient des détails tout remplis d'intérêt.

Un précis historique des opérations militaires pendant les deux années 1851 et 1852 ouvre ce nouveau volume, qui met surtout en relief la glorieuse expédition du général, aujourd'hui maréchal, de Saint-Arnaud

dans la Kabylie, dont les tribus hostiles furent amenées à une entière soumission à la domination française. Vient ensuite l'exposé des travaux de fortifications et de bâtiments militaires exécutés par le service du génie en 1850 et 1851, dans les trois provinces d'Alger, Oran et Constantine.

Le service des subsistances militaires a un chapitre spécial, où l'on voit les progrès de l'occupation. A son début et pendant les quatorze années qui l'ont suivi, il avait fallu assurer les besoins des hommes et des chevaux, en tirant de France et de l'étranger presque toutes les denrées nécessaires. L'administration chercha ensuite à utiliser les ressources du pays, en donnant un nouvel essor à l'agriculture, à l'industrie et au commerce d'échange.

Bientôt l'organisation administrative développa ses ressorts. Un comité constitutif eut pour mission d'examiner et de discuter les projets de lois, décrets ou règlements généraux communiqués par le département de la guerre, ou d'émettre un avis motivé sur toutes les questions et affaires administratives qui lui seraient adressées. On établit au ministère de la guerre une direction des affaires de l'Algérie. L'administration locale eut, à son tour, un conseil de gouvernement et des municipalités. On créa enfin des bureaux arabes, dont il est bon de dire un mot.

Les *bureaux arabes* sont spécialement chargés des traductions et rédactions arabes, de la préparation et de l'expédition des ordres et autres travaux relatifs à la conduite des affaires arabes, et des comptes à rendre au gouverneur général sur la situation et l'administration du pays.

La tâche des bureaux arabes embrasse aujourd'hui toutes les branches du gouvernement et de l'administration des populations musulmanes. Les bureaux arabes sont chargés de la direction et de la surveillance des agents indigènes investis par la France, du contrôle de tous leurs actes ; ils offrent aux administrés un moyen sûr et facile de faire parvenir leurs plaintes et leurs réclamations à l'autorité française ; ils surveillent le culte, la justice et l'instruction publique dans les tribus. C'est par leurs soins que sont réglées les opérations relatives à l'impôt. Ils veillent à la police des routes et des marchés, à la sûreté publique, à tout ce qui se rapporte au commerce, à l'agriculture et à l'industrie dans les tribus. Enfin, les bureaux arabes sont pour les populations indigènes la garantie qu'il ne sera pas fait violence à leurs habitudes et à leur foi ; les officiers attachés à ces bureaux sont initiés aux mœurs et à la langue du pays ; si les bureaux arabes cessaient d'exister, les rapports entre les indigènes et les autorités françaises se trouveraient subitement suspendus pour longtemps. Ceux qui pensent que ces relations pourraient se continuer par les administrations ordinaires, en assimilant l'Algérie à la France, oublient qu'à côté d'une population de 140 000 Européens existe une population indigène de 2 500 000 âmes, complétement différente par les mœurs, le langage, les lois, la religion, et à laquelle, par conséquent, un même système législatif ne peut être appliqué.

Sous le point de vue gouvernemental, on sait que l'Algérie est divisée en deux parties distinctes, le territoire militaire et le territoire civil. Le premier est

celui où l'élément européen se trouve noyé dans l'élément indigène, et il a pour administrateurs des officiers généraux ou supérieurs, assistés des bureaux arabes; le second est celui où l'élément européen a pris le plus de développement, et il a pour administrateur un préfet, aidé par les agents civils et aussi par les bureaux arabes départementaux formant le lien qui unit l'autorité civile à la population musulmane.

Un chapitre spécial du tableau que nous analysons est consacré au mouvement de la population européenne et indigène dans les villes et les principaux centres de l'Algérie.

On y voit que, au 31 décembre 1851, l'effectif de la population européenne était de 131 283 individus, dont 85 678 dans les villes, et le surplus dans les campagnes. La ville d'*Alger* renferme 58 500 habitants; *Blidah*, 8 960; *Milianah*, 4 964; *Oran*, 30 258; *Mascara*, 4 915; *Mostaganem*, 9 147; *Tlemcen*, 14 165; *Sidi-Bel-Abbès*, 1 987; *Constantine*, 23 308; *Bône*, 11 675; *Philippeville*, 9 168; *Ghelma*, 2 314; *Djidjelli*, 1 043; *Batna*, 1 255.

L'ensemble des trois provinces ou départements, dans les villes et les centres principaux de l'Algérie, présente les résultats suivants, savoir:

PROVINCES.	EUROPÉENS.	INDIGÈNES.	TOTAL.
Alger. . . .	57 081	37 814	94 895
Oran. . . .	46 820	26 186	73 006
Constantine.	27 382	41 865	69 247
Totaux. .	131 283	105 865	237 148

Dans la province d'Alger le nombre des Français est égal à celui des étrangers ; il leur est supérieur dans la province de Constantine, et inférieur dans celle d'Oran. Les Espagnols affluent à Oran et Alger, à cause de leur proximité des côtes d'Espagne ; les Maltais et les Italiens vont de préférence à Constantine.

A l'égard de la population indigène en résidence fixe dans les villes, elle se répartit comme il suit, savoir : *Alger*, 17 420 indigènes, dont 11 662 musulmans et 5 758 israélites ; *Blidah*, 4 019, dont 342 juifs ; *Oran*, 7 730 ; *Mostaganem*, 3 427 ; *Tlemcen*, 11 273 ; *Mascara*, 3 210 ; *Constantine*, 20 944 ; *Bône*, 3 935 ; *Philippeville*, 1 299.

Les *tribus indigènes* soumises présentent les chiffres suivants, savoir :

PROVINCES.	TELL.	SAHARA.	TOTAL.
Alger. . . .	583 472	172 795	756 267
Oran. . . .	335 422	130 745	466 167
Constantine.	924 193	177 228	1 101 421
Totaux. .	1 843 087	480 768	2 323 855

Le service médical civil en Algérie est établi sur de larges bases : les villes principales ont des hôpitaux spacieux et bien disposés ; les hôpitaux militaires et ambulances reçoivent aussi des malades civils indigents qui habitent les villes secondaires. Les villes populeuses ont des dispensaires spéciaux, et les filles soumises des autres localités sont traitées dans les hôpitaux militaires.

Les enfants trouvés ou abandonnés et orphelins ont

des établissements *ad hoc* et des maisons d'asile tant pour les Européens que pour les indigènes. Il y a, en outre, des bureaux de bienfaisance et des monts-de-piété.

La milice d'Algérie a été organisée de manière à concourir au maintien de l'ordre public et de la sécurité du foyer, ainsi que pour aider, au besoin, l'armée dans la défense du territoire. Ce service est obligatoire pour tous les Français et étrangers âgés de 18 ans et au-dessus ; toutefois, le nombre en est déterminé par un arrêté du gouverneur général. Les trois provinces comprennent un effectif d'environ 15 000 hommes.

L'administration de la justice occupe une large place dans le tableau de l'Algérie, qui indique les progrès réalisés en 1850 et 1851. Alger a une cour impériale, et il existe des tribunaux de première instance dans les principales villes, comme aussi des justices de paix ou des commissariats de police dans les villes secondaires ou centres de population. Deux tribunaux spéciaux de commerce fonctionnent, l'un à Alger, l'autre à Oran.

Sous le rapport de l'instruction publique, l'Algérie offre deux parties distinctes : la direction des écoles françaises et israélites appartient au ministère même de l'instruction publique et des cultes ; et les écoles des indigènes musulmans sont dans les attributions du ministre de la guerre.

L'académie d'Alger a un recteur, un inspecteur et un conseil académique. L'enseignement supérieur se borne aux cours publics d'arabe établis dans les villes d'Alger, Constantine et Oran. L'enseignement secondaire a un lycée à Alger, tandis qu'Oran et Bône ont

de petits colléges. Quant à l'enseignement primaire, il compte des écoles catholiques, protestantes et israélites publiques et privées françaises, pendant que les indigènes ont des écoles spéciales où les enfants apprennent à lire et à réciter le Coran. Il y a, en outre, dans les principales villes des écoles arabes-françaises, où des maîtres français distribuent l'enseignement à la jeunesse musulmane. Un maître musulman assiste le professeur français.

Alger a un évêque, avec traitement de 20 000 fr., et 5 000 fr. de secrétariat ou de tournées. Il est assisté de 4 vicaires généraux et de 8 chanoines.

Alger possède également une église consistoriale pour le culte protestant, et un consistoire central pour le culte israélite.

La colonisation de l'Algérie fait chaque jour de nouveaux progrès. Les territoires se sont assainis pour être fertilisés ; les constructions rurales, les cultures, le matériel agricole et le bétail ont reçu des améliorations et des accroissements sensibles, dont les détails sont exposés avec étendue dans le tableau de l'Algérie. On y voit que les exploitations rurales sont mieux tenues, que la culture se perfectionne à mesure qu'elle s'étend, mais particulièrement celle des plantes industrielles ; le bétail augmente et devient l'objet de soins mieux entendus, car les colons commencent à en mieux sentir l'importance. Il existe déjà quelques fermes-modèles.

La culture du tabac prend de grands développements; celle du mûrier se propage et augmente la production de la soie. La cochenille, insecte dont le suc sert à teindre en écarlate, a encore accru sa cul-

ture, par les plantations de nopals, cactiers sur les feuilles aplaties desquels se trouve la cochenille. La graine des beaux cotons de Géorgie a parfaitement réussi et elle sera pour l'Algérie une source de riches produits, ainsi que la culture de l'olivier. Enfin, le rendement des céréales a dépassé toutes les espérances.

Le commerce de l'Algérie a suivi le mouvement progressif des cultures. Les *importations* consistent en tissus de toute sorte, en vins et eaux-de-vie, en farines alimentaires, sucre, café, fromages et autres denrées comestibles, en savons, peaux préparées, fer, fonte, acier, poterie, faïence, porcelaine, cristaux, verreries, etc. Les *exportations*, en huiles d'olive, peaux brutes, laines, minerais, corail, tabacs en feuilles, céréales en grains, etc.

L'Algérie n'avait vécu d'abord que d'une vie d'absorption, en tirant du dehors tout ce qu'elle consommait; elle a ensuite commencé une vie de concentration sur elle-même, en s'appliquant à pourvoir à sa subsistance par la mise en culture des terres et par l'utilisation de ses produits sur place; maintenant elle essaie une vie d'expansion, en fournissant au commerce métropolitain et au commerce international une source féconde de matières échangeables : c'est là ce qui doit faire et fera sa prospérité.

L'agriculture et l'industrie sont les deux mamelles d'un empire; ce sont deux sœurs qui se prêtent un mutuel appui. Aussi ont-elles, en Algérie, profité l'une et l'autre de leurs améliorations respectives, et le tableau que nous analysons en a rendu un compte très étendu.

Quant aux travaux publics, ils sont entrés également

pour une large part dans la tâche que le gouvernement s'est imposée, en assimilant l'Algérie à la France. Ces travaux embrassent les ports, les routes et ponts, les desséchements, la voirie urbaine, les aqueducs, égouts, fontaines, les pépinières, les bâtiments civils et militaires, les mines, les puits artésiens et les eaux thermales, qui sont toujours très visitées par les indigènes.

Le volume se termine par une nouvelle carte du Sahara algérien, dressée par M. de Laroche, sur l'ordre du ministre de la guerre, d'après les renseignements et sous la direction du général Daumas.

Cette carte était devenue nécessaire depuis que des rapports fréquents avec les peuplades du grand désert ont permis de reconnaître qu'au lieu d'une mer de sable, s'étendait, sous le nom de Sahara, au sud du Tell, un vaste pays séparant celui-ci du pays des nègres, et renfermant une population arabe qui, de même que celle du Tell, est divisée en habitants des maisons et des villes, et en habitants des tentes et des douars ou tribus, vaste pays semé de montagnes et de ravins, de marais et de mamelons, réunissant ici des villes et des bourgades, là des tribus nomades dont les tentes de poil de chameau sont groupées comme des points noirs dans l'étendue : villes, bourgades, ksours ou villages, séparés entre eux par des espaces complétement nus, complétement stériles et distants de plusieurs journées de marche. Ces lieux habités sont autant d'oasis éparpillées, comme disent les Arabes, dans les régions de la soif.

Après cette analyse plus ou moins abrégée ou restreinte, il n'est peut-être pas sans intérêt d'ajouter

quelques mots sur l'importance et l'avenir de nos possessions du nord de l'Afrique.

L'Algérie, avec ses 7,200 lieues carrées de Tell ou sol cultivable, et ses 13,500 lieues de Sahara ou pays voisins du grand désert et couverts d'immenses pâturages et de riches oasis, présente avec ses 21,000 lieues carrées des ressources territoriales presque égales à celles de la France, dont le sol comprend 27,000 lieues carrées.

L'Algérie offre sur la Méditerranée une côte généralement ardue et inhospitalière; le sol, découpé par de nombreuses ramifications de chaînes montueuses qui sont elles-mêmes déchirées par de nombreux ravins, s'élève progressivement dans l'intérieur jusqu'à une vingtaine de lieues. Il forme ensuite des plateaux plus ou moins étendus, et arrive à l'*Atlas*, dont les versants sont abrupts au nord et assez doux au sud.

Ces plateaux déterminent trois régions différentes : celle du littoral, celle des plateaux proprement dits, et celle du Sahara.

La région du littoral a des ravins ou vallées étroites et des torrents, sauf la Seybouse et le Chélif, le plus beau fleuve de l'Algérie. La plaine que ce fleuve arrose ondule et tournoie entre les monts du Dahra et de l'Ourenseris. Le climat est tempéré, quoique chaud, à cause des brises de mer. La végétation est active et puissante : cette région fait partie du Tell.

La région des plateaux a le Tell ou sol cultivable assez étroit dans la province d'Oran, plus large dans celle d'Alger, et de plus de cent lieues de profondeur dans celle de Constantine, à partir de la mer, le long de la frontière tunisienne. Dans la province d'Oran, le

Sahara s'avance au delà du grand Atlas, et reste bien en deçà dans celle de Constantine. Le climat est plus chaud en été et plus froid en hiver que sur le littoral ; les neiges séjournent sur certains points.

La région du Sahara occupe une bonne partie de l'espace compris entre les deux Atlas, dans les deux provinces d'Alger et d'Oran, et commence plus dans l'intérieur, à l'est. Les parties basses sont favorables au palmier. La chaleur est très forte, mais les froids sont également très vifs, par suite des rafales de vent dont rien n'abrite. Cette région dépend du Tell, qui la pourvoit de céréales.

L'Arabe a envahi les versants méridionaux, les plateaux et les plaines du littoral. Il est nomade dans le Sahara, et cultivateur dans les plaines. Les Kabyles occupent les montagnes. L'Arabe est cavalier et mobile ; le Kabyle reste fantassin et aime les demeures fixes. L'Arabe est paresseux et contemplateur ; le Kabyle est actif et industrieux. Le premier, vivant de la vie de famille et de tribu, est régi par une sorte d'aristocratie ; le second, divisé en petites fractions confédérées, l'est par une forme républicaine. La haine entre Arabe et Kabyle est plus grande que celle des deux à l'égard des Européens.

L'Algérie a des kalifats, dont la circonscription est analogue à celle de nos départements. Ils ont sous eux des aghas, des caïds, des cheikhs, qui commandent à des tribus, à des fractions de tribus ou à des douars, plus ou moins identiques avec nos arrondissements, avec nos cantons et nos communes. Ces magistrats correspondent avec nos bureaux arabes et rendent la justice au nom de la France.

On sait que l'Algérie était le grenier de Rome ; c'est le véritable royaume du blé et de l'orge : il deviendra bientôt pour nous un nouveau grenier d'abondance.

ALBERT-MONTÉMONT.

SAGGIO STORICO, POLITICO, AGRARIO E COMMERCIALE DELLA ANTICA E MODERNA VERSILIA, etc. *Essai historique, politique, agronomique et commercial sur l'antique et moderne Versilia*, par RANIERI BARBACCIANI-FEDELI. 1 volume in-8°, accompagné d'une carte.

Ce volume, composé de plus de 400 pages in-8°, présente l'histoire politique, agricole et commerciale de l'ancienne province de *Versilia*, avant et depuis la fondation romaine jusqu'à nos jours,

L'antique *Versilia* était comprise dans la Ligurie apuenne, comme le rappelle l'ancien nom de sa capitale : *Petra apuana*, autrement, *Pietra Pania*. Le nom de Versilia lui vint de celui d'une rivière qui l'arrose. Les Versiliens parlaient la langue étrusque. *Pietra-Santa* est le nom actuel du chef-lieu de cette province, riche en oliviers, en arbres fruitiers, et en marbres blancs, et qui se développe entre les duchés de Lucques, de Toscane et de Modène. *Pietra-Santa* est une ville très-ancienne, assise dans une vallée, par 32° 26′ de latitude nord, à 14 milles de Lucques, 18 de Pise, 6 de Massa, 9 de Carrare, 16 de Sarzane, 6 de Viareggio. Elle a de nombreuses églises, un théâtre et de belles places, dont la principale est assez étendue.

La population de la province est de 20 942 habitants, dont 8 091 pour Pietra-Santa.

A. M.

VOYAGE

DE Mme PFEIFFER DANS L'INTÉRIEUR DE SUMATRA.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. CORTAMBERT.

Madame Pfeiffer, qui a fait, seule et avec un courage et une hardiesse extraordinaires, des voyages dans la plupart des contrées du globe, a consacré ses dernières explorations à l'île de Sumatra. Voici l'extrait d'une de ses lettres, que nous trouvons dans le *Literary world*.

« J'allai d'abord à Padang, le principal établissement des Hollandais à Sumatra. Le gouverneur, M. Van Swieten, me reçut avec une extrême politesse; mais je ne m'arrêtai là que peu de jours, et je partis à cheval pour l'intérieur. Ma première halte fut au fort de Kock, à cinquante *paal* (60 milles) de Padang. J'y séjournai chez le lieutenant-colonel Van der Hart, qui me seconda dans mes projets d'excursion, m'indiqua les différentes stations où je devais m'arrêter, et me donna des lettres d'introduction auprès des divers fonctionnaires de l'intérieur du pays, vers les frontières des Batacks (Battas) indépendants. Il connaissait parfaitement le pays jusqu'à ces frontières, car il avait, dix ans auparavant, commandé une expédition contre ces tribus sauvages, et s'était avancé jusqu'à Silindong. J'avais le projet d'aller encore plus avant, et de visiter, si c'était possible, le grand lac Ayer-Tau.

» Le dernier endroit où je trouvai des Européens fut Padang-Sidimpuang, à deux cents paal du fort de Kock; et le seul obstacle que je rencontrai dans mon voyage jusque-là, ce fut celui que m'offrirent mes montures :

car les chevaux étaient si ombrageux, si mal dressés et si obstinés, qu'il fallait qu'on les tînt ou par un pied ou par les narines au moment où je montais dessus. Une fois en route cependant, ils marchaient assez bien, et ni les broussailles, ni les pierres ne les arrêtaient.

» Le pays est plein de tigres, de rhinocéros et d'éléphants ; mais je ne m'en inquiétais pas beaucoup, tant que le soleil était au-dessus de l'horizon, et je galopais des heures entières presque en compagnie de ces aimables hôtes, à travers des forêts épaisses et des savanes couvertes d'*alang-alang*, sorte d'herbe qui atteint de trois à six pieds de haut. J'étais alors tout à fait seule, car mon domestique restait fort loin derrière moi.

» Après avoir pris congé des derniers Européens de cette partie de Sumatra, je continuai mon voyage à cheval pendant vingt *paal* environ ; mais alors je rencontrai la nature primitive de l'île, et les chevaux me devinrent inutiles : il me fallut aller à pied. Pendant les trois premiers jours, ma marche fut extrêmement pénible. Des forêts qui eussent été tout à fait impénétrables, si les rhinocéros n'avaient pratiqué d'étroits sentiers dans toutes les directions, couvraient ce pays à perte de vue ; et dans les parties sans arbres, l'*alang-alang* s'élevait à une telle hauteur, qu'il dépassait ma tête et que je m'y frayais difficilement un passage. Quelquefois cependant nous rencontrions des montagnes rocailleuses, escarpées ; d'autres fois, nous nous trouvions subitement dans des bourbiers, dans des marais affreux, où je perdais mes chaussures, où il me fallait avancer en rampant pour ainsi dire, et d'où je

sortais couverte de fange, les jambes parsemées de petites sangsues dont ces mares sont remplies.

» Les feuilles compactes de l'*alang-alang* me faisaient beaucoup souffrir; et les nombreuses épines des bois s'enfonçaient dans mes jambes et mes pieds, où elles restaient jusqu'à ce que quelque Batack bien disposé vînt me les retirer à l'aide d'un couteau pointu. Deux de ces braves gens m'ont sauvé la vie, au passage d'une profonde rivière, dont le courant m'emportait. Il n'y eut pas un seul jour sans pluie, et je ne pouvais changer de vêtement. Nous passâmes une nuit dans une forêt sous de grands arbres, dans un asile fort exposé aux serpents et aux tigres; le sol nu et froid me servit de couche, et pour tout repas, dans ma journée, j'avais pris un peu de riz bouilli dans l'eau.

» Au bout du troisième jour, nous rencontrâmes le premier *uta* ou village des Batacks. J'eus le déplaisir d'en voir les habitants peu disposés d'abord à me recevoir. Heureusement il s'y trouvait le radjah Hali-Bonar, qui avait autrefois été l'hôte de M. Hammers à Padang-Sidimpuang, et pour qui j'avais une lettre de recommandation. A peine la lui eus-je remise, qu'il me prit chaleureusement sous sa protection, et même me promit de m'accompagner jusqu'à l'Ayer-Tau, qui était encore à environ soixante-dix *paal* de distance. Les habitants de l'*uta* me donnèrent alors un *soppo*, c'est-à-dire une petite hutte ouverte de tous côtés, et me préparèrent un dîner de volaille et de riz.

» Le jour suivant, nous atteignîmes l'*uta* de Hali-Bonar. Un jeune buffle fut tué en l'honneur de l'étrangère, et je fus forcée d'assister au meurtre du pauvre animal; ce fut une réjouissance accompagnée de mu-

sique et de danse; le sang fut précieusement recueilli d'abord, on dépeça ensuite le corps, et l'on m'offrit, sur une assiette, le foie, comme la partie la plus délicieuse. Ensuite, les Batacks accomplirent une étrange cérémonie, très peu de mon goût, il est vrai, mais qui avait un but fort utile cependant, puisqu'il s'agissait de nous rendre favorables des esprits malveillants. Ce sont là, du reste, les seuls esprits supérieurs qu'ils adorent, parce que ce sont eux qu'ils craignent; ils ne s'inquiètent pas des bons esprits, en disant qu'ils n'ont rien à en redouter. On offrit aux malins esprits, pour se les rendre propices, des gâteaux de riz et de l'eau.

» Deux jeunes gens commencèrent les danses; après qu'ils eurent amusé quelque temps l'assistance par leurs bouffonneries, le plus âgé des deux prit une corne de buffle pleine d'eau, et, sans cesser de danser, il l'éleva plusieurs fois au-dessus de sa tête, avec l'air d'un homme qui appelle sur ce qu'il tient à la main les bénédictions des pouvoirs célestes. Tout à coup il dirigea une partie de l'eau sur moi, une autre sur les musiciens, et le reste sur l'assemblée. Il fit la même chose avec du riz en grains et avec de petits gâteaux de riz, dont un me fut offert par lui sur une assiette. Peu de temps après, mes hôtes me montrèrent leur adresse dans une sorte de danse qui est celle des exécutions publiques; mais, dans cette circonstance, c'était en mon honneur seulement qu'ils l'entreprirent. Un *sarong* (sorte d'étoffe), représentant un homme, avait été suspendu à un poteau, et ils dansaient autour au son de leurs instruments. Après quelques instants, un des acteurs de cette scène, s'élançant hors du cercle des danseurs, perça de son *parang* ou coutelas le man-

nequin, et fut suivi d'un second, puis d'un troisième, jusqu'à ce que tous eussent plongé leur arme dans le corps de la victime supposée. Celui qui donne le premier coup jouit de certains priviléges dans le repas qu'on fait du corps mort. Quand la victime fut censée tout à fait tuée, on feignit de lui couper la tête; on plaça la tête du jeune buffle sur celle du prétendu personnage humain, et l'on continua les évolutions bizarres autour de cet ensemble. De temps en temps, un de ces hommes quittait cette ronde sauvage, prenait la tête du buffle et suçait le sang qui dégouttait du cou, tandis que les autres, se jetant sur une natte où était placée cette tête, savouraient avidement le sang figé qui s'y trouvait attaché. Il n'y avait rien cependant de sauvage et de passionné dans leurs regards; ils paraissaient simplement de très bonne humeur, comme des gens qui s'amusaient beaucoup. Lorsqu'un véritable criminel ou prisonnier est mis à mort de cette manière, le radjah reçoit le nez, les oreilles et la plante des pieds, comme les morceaux les plus délicieux ; les joues, la paume de la main et le foie sont ensuite les parties les plus estimées.

» Je partis le jour suivant. Depuis 1835, époque où les Batacks tuèrent et dévorèrent deux missionnaires, l'apparition des Européens chez ce peuple était devenue une chose extrêmement rare. Aussi la nouvelle de ma visite s'était-elle répandue dans le pays avec la rapidité de l'éclair. En approchant d'un *uta*, je trouvai toute la population mâle de l'endroit armée de lances, d'épées, de *parangs*, et réunie à l'entrée du village ; je me vis bientôt entourée d'un amas d'êtres sauvages et horribles à voir. Les hommes étaient grands et forts,

mais effroyablement laids, avec une bouche énorme offrant une mâchoire supérieure démesurément avancée, et, de plus, généralement garnie de dents proéminentes, comme des défenses redoutables.

» La chevelure, longue chez les uns, courte chez les autres, ressemblait à des crins; leur tête était couverte tantôt d'une sale étoffe de coton, tantôt de chapeaux de paille qu'on aurait pris pour des paniers carrés; quelquefois, cependant, elle n'était entourée que d'un lambeau de tissu de couleur, ou d'un ruban de paille. Chez tous, les oreilles étaient percées, et d'un trou tellement large, qu'ils y plaçaient sans peine un ou deux cigares, posés là comme dans un étui. Ils étaient décemment vêtus; un *sarong* couvrait la partie inférieure de leur corps et les jambes jusqu'aux mollets; un autre *sarong* revêtait la partie supérieure. Leurs cris étaient horribles; leurs gestes effrayants indiquaient qu'ils ne voulaient pas me permettre d'avancer. Ils portaient la main à leur cou, comme pour m'avertir de prendre garde au mien; ils faisaient le signe de mordre leurs bras, pour me montrer qu'ils me dévoreraient... J'avais vu cependant trop de scènes semblables pour être fort épouvantée, et bientôt je réussis à adoucir leur fureur par quelques mots affectueux et par ma contenance tranquille et confiante. Mon langage les fit sourire; ils me donnèrent des poignées de main, et dès lors je pus m'abriter sous leurs toits, protégée par les lois sacrées de l'hospitalité. J'ai toujours remarqué qu'un rien peut enflammer la colère des peuples sauvages, comme la moindre chose suffit aussi pour provoquer leur amitié.

» Nous arrivâmes enfin à la magnifique vallée de

Silindong, la plus grande et la plus belle que j'aie vu à Sumatra. Elle paraît avoir 15 *paal* de long, sur 5 de large; elle est bordée de hautes montagnes, qui forment deux chaînes parallèles en s'approchant de la côte et en se dirigeant de l'E. à l'O. La population y est considérable, si l'on en juge par le grand nombre d'*utas* dont le pays est parsemé. Tous ces villages sont fortifiés, d'abord par des murs de terre de 5 à 6 pieds de haut, puis par une ceinture de bambous et de haies basses, enfin, à l'extérieur, par des fossés pleins d'eau. Les bambous s'élèvent à 40 ou 50 pieds, et chaque *uta* est ainsi placé au milieu d'un magnifique bocage. La belle rivière Patang-Toru et d'autres cours d'eau plus petits arrosent cette vallée, qui produit beaucoup de riz et d'*ubi*, sorte de patates douces; des troupeaux de buffles et de vaches noires sont répandus de toutes parts entre les champs cultivés. Mais la population de cette riche vallée est misérablement sale, et les pauvres femmes y sont traitées comme des esclaves et des bêtes de somme.

» Je regrette de dire qu'après tant de fatigues et de dangers, je ne pus visiter le lac Ayer-Tau, quoique je n'en fusse éloignée que de quinze *paal* et que j'eusse pu le distinguer du haut de la chaîne de montagnes qui m'en séparait. J'avais pénétré à une douzaine de *paal* plus avant dans l'intérieur qu'aucun Européen. Mon sexe et ma confiance m'avaient sauvée. Les Batacks et les Dyacks (Dayaks) me dirent que j'étais sans doute un être surhumain, autrement je ne me serais pas aventurée à pénétrer dans leur pays sans aide et sans protection.

» L'étendue totale de mes courses à travers Sumatra

a été de sept cent vingt *paal* à cheval et de cent quarante-six *paal* à pied. Revenue à Padang, je fus atteinte de la fièvre; mais ma bonne constitution m'a tirée d'affaire, et j'espère pouvoir vous entretenir encore des explorations que je médite. »

TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ IMPÉRIALE RUSSE DE GÉOGRAPHIE.

(EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.)

La Société impériale russe de géographie a tenu, le 27 mai (8 juin) dernier, une assemblée générale, la dernière avant les vacances d'été, à laquelle, sous la présidence de M. le lieutenant général Mouravieff, membre du conseil de l'Empire, son vice-président, ont assisté 35 membres tant effectifs que collaborateurs.

A l'ouverture de la séance, M. V. Milutine, secrétaire de la Société, lui a communiqué la liste des renseignements et des dons reçus depuis sa dernière séance, ainsi qu'un court extrait des protocoles du Conseil. Il a été ensuite donné lecture, en vertu du règlement, de la décision de la Commission nommée dans la séance annuelle pour la révision du compte rendu de l'année 1852, ainsi que de la mention du Conseil à ce sujet. L'assemblée a vu avec plaisir, par ces documents, l'unanimité parfaite qui s'est manifestée dans toutes les questions les plus importantes,

entre la Commission de révision et le Conseil de la Société.

M. J. Boulytcheff, membre effectif de la Société, dans un aperçu succinct, mais rempli de faits intéressants, a porté à la connaissance de l'assemblée les divers essais faits en dernier lieu pour l'introduction de l'agriculture dans le Kamtchatka, et a énoncé ses propres combinaisons sur la possibilité d'approprier à ce pays diverses branches de l'économie rurale. L'article de M. Boulytcheff, qui a été entendu par l'assemblée avec un vif intérêt, sera imprimé dans une des prochaines livraisons du *Bulletin* de la Société.

MONTAGNE D'AIMANT A SAINT-DOMINGUE.

(Extrait de l'*Athenæum* anglais.)

M. Robert H. Schomburgk a fait dans l'île de Saint-Domingue un voyage intéressant; parmi les objets curieux de ses explorations, se trouve la montagne d'aimant, située pittoresquement sur les bords de la rivière Yuna, vers un lieu nommé Hatillo de Maymon. Cette hauteur s'élève à environ 60 pieds au-dessus de la savane voisine, et a une longueur de 600 pieds du nord au sud ; un majestueux palmier, de l'espèce nommée *Palma real*, en couronne le sommet; l'Yuna en baigne le pied occidental; toute la partie nord en est couverte de pierres noires et rugueuses, de toutes les dimensions, depuis la grosseur d'un œuf de pigeon jusqu'à celle de plusieurs pieds de diamè-

tre; toutes sont plus ou moins magnétiques; la plupart reflètent un éclat métallique, et quelques unes sont colorées en rouge par l'oxydation. Au moyen d'un verre grossissant, M. Schomburgk put remarquer que les formes des cristaux du minéral sont en octaèdres ou en rhombes. L'influence que ces pierres exercent sur l'aiguille aimantée est fort extraordinaire. Lorsqu'on approche cet instrument du sol, il éprouve de violents mouvements giratoires, et souvent, après avoir tourné rapidement, il s'arrête en dirigeant la pointe nord vers le sud. Sur d'autres pierres, le mouvement est moins vif, mais les pôles sont invariablement renversés. A mesure qu'on élève l'aiguille au-dessus de ces masses minérales, l'influence magnétique diminue, et à 4 ou 5 pieds elle cesse tout à fait. Néanmoins la déclinaison n'est pas fixe, et notre voyageur a vu la boussole de Cary s'éloigner du vrai nord d'une quantité qui variait de 1 degré $\frac{1}{2}$ à 4 degrés. Ce minerai attire avec la plus grande facilité les aiguilles à coudre.

M. Netto, minéralogiste allemand, qui a visité la montagne d'aimant avant M. Schomburgk, y a creusé le sol à 6 pieds de profondeur, et a remarqué que le fer magnétique y était moins abondant qu'à la surface. Ce même savant considérait le minerai de cette montagne comme aussi pur que celui de Dannemora, en Suède, ou celui d'Arendal, en Norvége. L'Yuna pourrait servir au transport de cet important produit, et les hauteurs voisines sont revêtues de pins qui offriraient le combustible nécessaire à le préparer. Que d'avantages pour ceux qui voudraient en tirer parti!

Le sud de la colline est une masse calcaire qui, à la

surface, est parfaitement polie, mais entrecoupée cependant de cavités nombreuses et aussi régulières que si on les avait forées de main d'homme ; ailleurs, ce calcaire forme des amas contournés et tordus de telle sorte qu'on les prendrait pour des racines de quelques vieux arbres des forêts primitives.

A quelque distance de cette colline, il s'en trouve une composée de marbre blanc ; il y a, de plus, du jaspe veiné dans le voisinage. On rencontre aussi, vers Cotuy, au nord-est de la montagne qu'on vient de décrire, des traces de fer magnétique. A une demi-lieue au sud-est, était jadis exploitée la fameuse mine de cuivre de Maymon, qui produisait, outre le cuivre, 8 pour 100 d'or et un peu d'argent. En résumé, tout ce canton de Saint-Domingue est fort intéressant pour la géologie et la minéralogie.

E. C.

NOUVELLE EXCURSION DU Dr KRAPF

AU PAYS D'OUSAMBARA, EN 1852.

(D'après le *Church missionary intelligencer*, avril 1853.)

Il a été annoncé dans le *Bulletin*, novembre 1852, p. 484, que le docteur Krapf avait fait un nouveau voyage à l'Ousambara. Le *Church missionary intelligencer* d'avril dernier donne le journal complet de ce voyage. Nous en offrirons l'analyse.

Le docteur Krapf fit ses préparatifs pour un second voyage à l'Ousambara, vers la fin du mois de jan-

vier 1852. Il s'embarqua à Mombaz le 10 février, sur un bâtiment du pays. Il atteignit la petite île de Tanga, gouvernée par un agent de l'iman de Mascate ; il demanda à ce gouverneur l'autorisation de faire traverser à deux Ouanika, messagers du missionnaire, le territoire d'Ouséghedjou, pour se rendre à l'Ousambara et obtenir du roi de ce pays une permission spéciale sans laquelle aucun étranger ne peut pénétrer dans son royaume. Ayant éprouvé des difficultés de la part de l'agent, il prit le parti de se passer de son concours, gagna l'embouchure du Pangani, débarqua au village de Pangani, et envoya, de là, ses messagers à Kméri, roi de l'Ousambara. En les attendant, le docteur Krapf se rendit à Zanzibar; il visita, près de là, le village de Kipoumboui, près duquel une crique s'enfonce dans les terres du pays d'Ouségoua, et se termine vers la montagne de Ghendaghenda, qui paraît propre à devenir une station importante de mission. Il partit de Zanzibar le 19 février, et jeta l'ancre vers l'île de Toumbatou, située près de la pointe N.-O. de l'île de Zanzibar. Il retourna ensuite à Pangani ; il y trouva ses envoyés, et même des fonctionnaires du royaume d'Ousambara, qui l'attendaient pour le conduire chez Kméri. Le roi d'Ousambara lève un *boko*, ou tribut, sur les gens du Pangani ; toute la côte, depuis le Pangani jusqu'à Tanga, lui est soumise. Autrefois le district de Pangani appartenait à une dynastie des Ouachinsi, dont l'autorité s'étendait sur toute la province de Bondeï, et qui a son siége à Handeï, village situé sur une des plus hautes montagnes du Bondeï; mais la dynastie de Handeï fut renversée par les chefs d'Ousambara. Le Pangani est aisément navigable jusqu'à la distance de trente à quarante

milles ; sa source principale est formée par les neiges du Kilimandjaro, dans le Djagga. Les Ouasambara et les Ouaségoua la désignent sous le nom de Louffou (1); ce sont les Souahhély qui l'appellent Pangani. Près de son embouchure sont situés quatre villages, deux au nord, deux au sud (2). Ceux du nord appartiennent à Kméri, ceux du sud sont réclamés à la fois par les chefs ouaségoua et par l'iman de Mascate, qui a un gouverneur à Brouyéni. On retire du Pangani beaucoup de maïs et d'ivoire ; ce dernier est apporté des contrées intérieures d'Oukouafi, de Masaï, de Paré, d'Ougono, de Kisoungo, de Ngou, etc. Les marchands d'ivoire font le tour des parties orientales et septentrionales du Bondeï et de l'Ousambara ; de là, ils vont à la montagne de Paré, ensuite au pays d'Aroucha, puis au mont Mlozo, d'où ils se portent vers la droite. Ils remontent ensuite au nord, et enfin ils vont à l'est, vers le pays de Kivia, qui doit être à peu près sous la même latitude que Baraoua (Brava). Les villages du Pangani sont situés à peu de distance au-dessus des bords de la rivière ; aussi sont-ils exposés à être submergés dans les saisons pluvieuses. La montagne la plus voisine de la côte et du bord septentrional de la rivière Pangani est appelée Tonghé. Le pays environnant a, parmi les indigènes, une grande renommée de ferti-

(1) On a contesté l'identité du Louffou et du Pangani; mais le *Church missionary intelligencer* a soutenu, d'après des documents fournis par M. Krapf, que ces deux noms désignent bien le même fleuve. La question de tous ces cours d'eau de la côte orientale de l'Afrique n'en reste pas moins encore très embarrassée.

(2) C'est un de ces villages qui paraît porter aussi le nom particulier de Pangani. E. C.

lité. Il paraît qu'il y a dix ou douze ans, de nombreux villages et de riches cultures entouraient cette montagne, mais les habitants furent contraints, par les Ouaségoua (1), de se retirer plus au nord, et se sont établis au pied des montagnes de Mringa et de Pambiré. Ce succès des Ouaségoua était dû surtout aux armes à feu qu'ils tiraient de Zanzibar, où le commerce européen et américain commençait à se montrer activement. M. Krapf considère cette montagne comme très propre à l'établissement d'une station de mission.

Le docteur Krapf quitta le village de Pangani le 25 février; il arriva le même jour à Madanga, village situé à cinq ou six milles de Pangani. Il en repartit le 26; la route était bonne et bien battue; il passa près des villages de Moua-sa-Gnombé, de Koumbouri et de Dafa; il revit celui de Nougniri, où il s'était déjà arrêté en 1848. Il traversa la rivière Mkouloumousi, qui a sa source dans les montagnes de Bondeï (ou Bondémi), et dont les rives sont d'un aspect agréable et bien cultivées par les Ouachinsi. A l'ouest, on voit le mont Maghira, qui est gouverné par une princesse royale, et le mont Mringa, encore plus élevé, et qui est gouverné par un frère de Kméri. Le même jour, M. Krapf arriva à Djoumbi, village considérable, près duquel est la montagne de Pambiré, que, dans son premier voyage, il avait prise à tort pour le mont Mringa. Pambiré est un mont isolé dans le bas pays; mais le Mringa est le point le plus élevé de

(1) Dans les langues de l'Afrique orientale, la syllabe préfixe *ou* indique le pays; *oua*, un peuple; *ki*, la langue. (Voy. une note de M. d'Abbadie dans le *Bulletin* de février 1852, page 141.)

E. C.

la première chaîne des montagnes du Bondeï; il s'aperçoit distinctement de Ouassin et de Tanga, sur la côte; son sommet se termine par un rocher à pic très élancé; le reste de la montagne est très boisé. M. Krapf a remarqué chez les Onachinsi de Djoumbi une assez grande intelligence et de la disposition à entendre l'Évangile. Il repartit de cet endroit le 28 février, laissa à sa gauche la haute montagne de Mringa, au nord de laquelle il traversa la rivière Mrouka, qui va se réunir à la rivière Mgambo; les bords en sont très pittoresques et couverts d'une belle forêt. Il arriva au village de Kadango, gouverné par une fille de Kméri, et où il fut très bien accueilli par cette princesse et par les habitants; ceux-ci parlent le pur kichinsi; quelques uns comprennent le kisouahhély. Le kichinsi est la langue dominante du Bondeï, c'est-à-dire du pays compris entre la côte, la rivière de Pangani, au sud, la vallée de Kérenghé, à l'ouest, et le désert de Kidigo, à l'est. Le kichinsi a une grande affinité avec le kinika, ainsi qu'avec le kiségoua, langue parlée au sud du Pangani. Le kisambara (langue de l'Ousambara propre) diffère un peu du kichinsi, et se rapproche davantage des dialectes de Paré et de Ngou.

M. Krapf partit le 29 février de Kadango; arrivé à la rapide rivière Sidji, qu'on nomme Mgambo dans le pays d'Oudigo, et dont le courant est entrecoupé de rochers, il la traversa à gué; cette rivière descend des montagnes du Bondeï, et a, dans cet endroit, une quarantaine de yards de largeur. Le voyageur eut ensuite à parcourir de hautes herbes, des endroits marécageux, des ruisseaux, dont les principaux sont le Chéloungou et le Chimdoé; il gravit ensuite le mont Kombora,

d'une hauteur d'environ 4000 pieds, et qui est la continuation d'une chaîne de montagnes régnant du nord au sud, depuis le grand désert de Kikouafi jusqu'à la rivière de Pangani. A partir de ce point, M. Krapf entra dans la partie vraiment montagneuse de sa marche. Arrivé à la moitié de la hauteur du mont Kombora, il trouva la pente si escarpée et si glissante, qu'il fallut les plus grands efforts ponr avancer. On atteignit le sommet du Kombora au coucher du soleil, après avoir grimpé depuis onze heures du matin; de ce sommet on embrasse un magnifique horizon, et la vue s'étend jusqu'à la mer. M. Krapf y éprouva un froid très vif. Il passa la nuit au village de Hingo. Il trouva les habitants de ces régions montagneuses paisibles et bienveillants. Le village de Hingo a été construit par des Ouaséghedjou, venus originairement des bords de la Pokomoni ou Dana, et dont la population principale réside maintenant au voisinage de Tanga, où ils ont été refoulés par les Galla, à l'époque où ceux-ci s'emparèrent du territoire du cours inférieur de la Dana. Les Ouaséghedjou sont engagés dans une guerre destructive contre les Ouadigo, qui paraissent avoir le dessus. Continuant à marcher à travers un pays hérissé de montagnes, le docteur Krapf arriva, le 1er mars, au village de Kisara, où réside un fils de Kméri, et d'où l'on a une vue superbe des parties méridionales de la vallée de Kérenghé. Une troupe d'environ 800 maraudeurs masaï avait traversé cette vallée quelques jours auparavant, dans le but d'enlever le bétail des Ouaségoua, fixés dans la plaine du Pangani.

Les Masaï sont des peuples très redoutés du roi de

l'Ousambara. Ce roi est le quatrième prince depuis l'établissement du royaume, dont le fondateur, aïeul de Kméri, était originaire des montagnes de Ngou, canton situé sur la route de l'Ouniamési, et qui est allié de l'Ousambara; le voyage d'un pays à l'autre est de trois à quatre journées, en partie à travers la grande plaine arrosée par le Pangani. Le roi Kméri a été plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui : il a perdu une partie du pays kidigo, ainsi que la montagne de Msihi, au nord-est, et le mont Mafé, au sud. Son autorité sur les Ouaségoua a été ruinée par l'acquisition que ceux-ci ont faite des fusils européens à Zanzibar. Les armes des Masaï étaient autrefois l'arc et les flèches; mais ils ont pris, depuis, la lance et le bouclier de peau de rhinocéros ou d'éléphant, comme les Ouakouafi, qui ont sans doute appris l'usage de ces armes des nations voisines de l'Abyssinie, car ils s'avancent jusque dans les contrées du nord de l'équateur.

Les Ouasambara donnent aux Souahhély le nom d'*Ouaounghouana*, c'est-à-dire *peuple libre*, par opposition à eux-mêmes, car les musulmans de la côte, quoique sujets du même prince, jouissent de beaucoup de priviléges que n'ont pas les Ouachinsi et les Ouasambara, parce que le roi connaît la supériorité des musulmans et sait qu'il dépend d'eux pour les articles d'Europe ou d'Amérique dont il a besoin.

Le 3 mars, M. Krapf, après avoir traversé une forêt de bananiers et de cannes à sucre, gagna le village d'Outindé, situé sur une des plus hautes montagnes du Bondeï : de ce lieu le panorama le plus majestueux et le plus étendu se déploie aux regards, qui embrassent

presque toute l'étendue des États de Kméri ; le fond de la vallée de Kérenghé, qui se trouve à côté, est à plus de 5 000 pieds au-dessous du sommet de la montagne.

Les montagnes de l'Ousambara, dont le mont Boumbourri paraît être la partie culminante, surpassent en hauteur celles du Bondeï. Elles se terminent, vers le grand désert de Kikouafi, à la haute chaîne de Msihi, où règne une dynastie indépendante de Kméri et ayant pour capitale Boungou.

La vallée de Kérenghé, parcourue dans sa longueur par la rivière Nghéréa, est une des plus belles de ces contrées. Cette rivière, appelée aussi Louenghéra, descend des montagnes de Boumbourri, et va se réunir à la rivière Louffou ou Pangani.

On arriva, le 5 mars, au grand village de Djaïri, qui appartient à la tribu d'Ouambougou, population à la fois agricole et pastorale; il est dans une situation basse et chaude. Près de là, il y a un *goulio*, c'est-à-dire un marché, où les indigènes apportent du sel, des bananes, des volailles, du beurre, du drap, etc.

La marche de M. Krapf était très pénible, par suite surtout des nombreux accidents du sol et de la longueur des traites, qu'il faut régler sur la distance des villages où l'on trouve des provisions et des logements (car on ne voyage pas dans l'Ousambara comme dans le Djagga et l'Oukambani, où l'on porte avec soi ses provisions et son eau, et où l'on campe sur le sol). Il parvint enfin au village de Pondé ; à partir de ce point, et en approchant de la capitale Fouga, on trouve un terrain plus uni, parsemé cependant de hauteurs arrondies et arides, sur lesquelles les indigènes établissent leurs habitations, et dont l'uniformité est coupée

çà et là de plantations de bananiers, de tabac, de cannes à sucre. M. Krapf passa près du mont Mouhesa, au pied duquel s'élève un nouveau village où Kméri réside, quand il n'est pas à Fouga. Cette capitale est située sur une hauteur; un gros ruisseau qui court vers la ville tourne au sud et se rend à la vallée de Kérenghé.

Le voyageur et ses compagnons furent installés, le 8 mars, avec honneur, dans des cabanes construites pour recevoir les étrangers et les visiteurs.

M. Krapf, dans cette première partie de sa relation, dont nous donnerons prochainement la suite, présente quelques détails sur les Ouasambara et leur pays. Leur taille est médiocre; leur couleur est jaunâtre; ils sont minces, mais forts cependant, et peuvent porter de lourds fardeaux. Très sobres, ils vivent à peu près uniquement de bananes; leurs seules maladies sont la gale et les rhumatismes. Les hommes de la basse classe n'ont qu'une femme, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'en avoir plusieurs, mais non parce que la polygamie est défendue. Le pays d'Ousambara est très pauvre, à cause de la nature montagneuse du sol; il est beaucoup moins riche que le Bondeï; M. Krapf y a observé des brouillards sur les hauteurs, de petites pluies et une température qui, en mars, lui rappelait un jour froid d'automne en Allemagne. Il trouve beaucoup de rapports entre l'Ousambara et le Choa, soit pour l'aspect physique, soit pour le gouvernement.

Le roi et le successeur présomptif au trône, dans l'Ousambara, sont désignés tour à tour par les noms de Kméri et de Chébouké. Quand le roi est appelé Kméri, le successeur est nommé Chébouké; et quand

le roi est appelé Chébouké, le successeur est un Kméri. L'héritier présomptif demeure dans la province de Boumbourri, une des parties les plus élevées de l'Ousambara. Ce n'est pas nécessairement le fils aîné qui succède au trône, mais le premier enfant qui naît au roi après l'entrée de celui-ci dans la capitale du royaume.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE DE M. PLACE, CONSUL DE FRANCE, SUR LE JEÛNE EN COMMÉMORATION DU PROPHÈTE JONAS, A MOSSOUL, ET SUR UN POISSON DU TIGRE.

(*Inséré dans le Journal général de l'instruction publique.*)

« Ce pays est plein des souvenirs les plus curieux, et en voici un qui vous surprendra sans doute. La semaine dernière, la ville de Mossoul a célébré trois jours de jeûne, suivis d'un jour de réjouissance, en commémoration de la pénitence imposée aux Ninivites par Jonas. Comme le fait s'accomplit de temps immémorial dans le pays, on le trouve fort naturel, et, l'année dernière, on ne m'en parla qu'assez longtemps après qu'il était passé.

» Mais, cette année-ci, j'ai voulu en être témoin par moi-même, et vous pouvez dire que vous tenez d'un consul présent sur les lieux, qu'une ville entière consacre, tous les ans, un des faits les plus étranges et les plus anciens de la Bible. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les musulmans eux-mêmes respectent cette tradition et font la fête le même jour que les chrétiens.

» Il est vrai que le Koran renferme un chapitre entier consacré à Jonas, et qu'en face de Mossoul il y a, sur un monticule artificiel, une mosquée très vénérée qui passe pour recouvrir le tombeau du prophète. Elle est même si vénérée, que, bien que nous ayons la preuve que ce monticule renferme les plus précieux restes de l'archéologie assyrienne, il ne nous a pas été possible d'y faire des fouilles. Toucher la terre qui supporte le tombeau de Jonas, ce serait s'exposer à faire éclater une révolution. Chaque vendredi, à l'heure de la prière, on vient en masse de Mossoul y faire un pèlerinage.

» Rapprochez ces faits du respect qui entoure encore le tombeau de Daniel, à Suze, où les hommes de toutes les religions vont prier, et qu'on ne violerait qu'en s'exposant à être massacré, et dites-moi s'il y a un pays qui puisse intéresser davantage un de vos anciens élèves.

» Voulez-vous un autre souvenir de la Bible, qui a son côté d'autant plus curieux que son existence ne dépend pas de la volonté des hommes? Vous vous rappelez le fameux poisson du jeune Tobie, dont l'existence a paru difficile à admettre dans un fleuve où l'on ne s'attend pas à voir un poisson assez gros pour effrayer un homme.

» Eh bien, ce poisson existe, on le pêche souvent dans le Tigre, et je vous assure qu'il est armé de terribles dents. Lorsque je serai moins occupé, j'irai, avec quelques hommes, en prendre un de la plus grande taille qu'il sera possible, et, si je réussis, je porterai sa peau au Muséum d'histoire naturelle. On m'en a bien apporté un hier, mais d'abord ce n'était pas moi

qui l'avais pêché, et ensuite il pesait à peine trois cents livres : c'est trop petit. Je l'ai distribué à mes ouvriers chrétiens, qui font maigre. »

NOTES

SUR LES ILES SANDWICH, TAÏTI, SAMOA, LOMBOK, PINOS, TIKOPIA, ETC.,

D'APRÈS UN RAPPORT ADRESSÉ A M. MARZIOU, ARMATEUR.

PAR M. LE CAPITAINE CAZALIS,

Commandant *l'Arche d'alliance*, dans une campagne autour du monde en 1850, 1851 et 1852.

EXTRAITES PAR M. CORTAMBERT.

L'archipel des Sandwich est rangé aujourd'hui sous la domination d'un seul souverain, Taméhaméha III, dont la résidence est à Honoloulou. C'est vers le commencement de notre siècle que Taméhaméha Ier, qui fut aux Sandwich ce que Pierre le Grand fut à la Russie, sortit de la grande île Haouaï, et marcha à la conquête des autres îles de l'archipel. C'est de ce grand chef, dont les indigènes ont la mémoire en vénération, que date la première civilisation de ces peuples. Plus tard, les ministres protestants s'y introduisirent, et aujourd'hui le catholicisme, malgré des luttes et des entraves incessantes, prend une large part dans les croyances religieuses des Haouaïens : il y a dans l'île d'Haouaï quatre missionnaires français, deux à Kaïloua, et deux à Hilo.

Le port d'Honoloulou est fréquenté, pendant les mois d'hiver, par beaucoup de baleiniers, qui n'ont pu faire leur plein dans une saison sur les côtes du

Kamtchatka. Ils trouvent là les rafraîchissements nécessaires et les moyens de se bien réparer. Le port intérieur, dans lequel on pénètre par une trouée dans la ceinture des récifs, est très sûr, tandis que le mouillage au dehors est très dangereux dans les mois d'hiver, à cause des ouragans de la partie du sud.

L'archipel des Sandwich pourrait produire tout ce que les pays intertropicaux fournissent au commerce de l'Europe; M. Cazalis s'y procura du café qu'il met au-dessus du moka.

Au point de vue commercial et maritime, Taïti ne sera jamais, suivant l'opinion de M. Cazalis, d'une très grande importance. Cependant, grâce à l'activité et à l'administration de M. Bonard, l'avenir de cette île paraît se présenter sous de meilleurs auspices. Le commerce des oranges y est une source nouvelle de prospérité. La présence permanente d'une administration et d'une garnison françaises a un peu modifié la physionomie du pays, quant aux mœurs et aux coutumes des habitants. Ce changement n'est pas tel cependant qu'on ne puisse voir encore l'indolent Taïtien assis ou couché sur le seuil de sa case, se livrant avec insouciance à ce *far niente* que lui permet la facilité avec laquelle le sol fournit à tous ses besoins; et l'on peut lire sur les traits de ces beaux insulaires toute la gaieté et la simplicité qui frappèrent les premiers navigateurs. La reine Pomaré va vêtue comme les autres femmes *canaks*, et marche les pieds nus; elle a pris le parti de se soumettre, et de vivre amicalement avec le gouverneur. Elle mène une existence très modeste, malgré les 25 000 francs qu'elle reçoit du gouvernement français et ce que'lle retire de son com-

merce d'oranges. Les Canaks ne rendent généralement à leurs chefs aucun hommage apparent; mais il y a chez eux un respect instinctif et une soumission passive aux volontés de ceux que la naissance leur a donnés pour maîtres. Les Taïtiens sont tous convertis au christianisme ; presque tous ont adopté le protestantisme. Ils professent, du reste, leur religion avec une indifférence complète.

En arrivant à Apia, une des îles Samoa, M. Cazalis vit son navire envahi en un instant par les naturels : c'était un spectacle curieux que cette foule d'êtres demi-nus, aux accoutrements les plus bizarres, avec leur volumineuse chevelure, répandus et perchés sur toutes les parties du navire, gesticulant et s'interpellant avec beaucoup de vivacité, et établis sur tout, les uns dans les haubans ou sur les lisses, les autres sur le roufle ou les gaillards, aussi à leur aise que s'ils eussent été assis au seuil de leurs cases.

Le naturel des Samoa est grand et athlétique : d'une taille un peu moins élevée que le Taïtien, son torse est plus musculeux et annonce plus de vigueur. Son œil est vif et intelligent; il est gai et bruyant. Les chefs se présentent très bien ; ils sont sérieux, et leur dignité contraste avec la vivacité du simple citoyen. Ils sont d'autant plus remarquables, qu'en général leurs formes physiques sont plus développées et plus belles.

A l'extrémité occidentale de la baie d'Apia est situé le village de Molinou, qui venait d'être ravagé par la guerre et un ouragan, et où se trouve la maison des missionnaires catholiques français. Il y a encore peu de catholiques aux îles Samoa: les naturels ne paraissent avoir aucun culte ; ils ont bien quel-

ques idées religieuses, mais sans cérémonies et sans démonstration.

M. Cazalis raconte une réception solennelle qui lui fut faite par les chefs de Molinou. On servit alors le kava, qui n'est offert que dans des occasions importantes; cinq ou six jeunes sauvages de fort bonne mine s'accroupirent autour d'un énorme plat de bois artistement creusé; chacun muni d'un morceau de racine de kava, le broya pendant une demi-heure entre ses dents, et le réduisit en une pelote filandreuse qu'il jeta dans le plat. Un fils du chef versa l'eau nécessaire, délaya ces pelotes, filtra le tout au moyen d'une écorce réduite en étoupe et promenée à plusieurs reprises à travers le liquide. Dès lors la liqueur fut prête. Le plus âgé des chefs frappa trois fois dans ses mains; le jeune sauvage qui avait délayé le kava, en remplit un coco, et demanda à haute voix à qui devait être présentée la coupe. M. Cazalis la reçut alors des mains de ce nouveau Ganymède, et la vida, malgré la répugnance que lui inspirait cette liqueur à cause de la manière dont elle avait été préparée; quant au goût, c'est à peu près celui de la réglisse et du gingembre réunis.

Il se présente dans les îles Samoa un phénomène d'histoire naturelle, qui, sans contredit, est un des plus remarquables de toute l'Océanie : les naturels appellent *palolo* une petite plante verte qui ressemble au vermicelle; elle sort de dessous l'eau, mais elle n'apparaît à la surface qu'un seul jour dans l'année, et seulement pendant quelques minutes. Les naturels connaissent parfaitement le jour où elle doit se montrer; ils se préparent dès la veille, afin d'en recueillir le plus

possible avant le lever du soleil, dont les rayons font disparaître presque instantanément ce mets précieux et exquis.

M. Cazalis passa près des petites îles Foutouna et Allofa, où il n'eut pas le temps de s'arrêter, mais dont les naturels vinrent l'aborder sur des pirogues, avec des démonstrations amicales, et portant tous au cou un chapelet; ces sauvages sont, en effet, catholiques, et les Maristes ont chez eux une mission.

M. Cazalis alla faire un chargement de riz à Lombok, où les détenteurs de cette marchandise, c'est-à-dire les *bandas*, soit natifs, soit Chinois, soit Européens, achètent au radjah, par un tribut annuel, le droit de la recevoir de l'intérieur pour la vendre aux navires. Ce fut pour lui l'occasion d'étudier les mœurs et les habitudes des Malais. Comme conformation physique, M. Cazalis ne trouve chez eux aucun type particulier; leur taille est moyenne, leurs membres sont trapus; leur couleur est celle des habitants de l'Inde; leur chevelure est belle, noire, abondante et souvent l'objet d'un grand soin.

Le gouvernement de Lombok est despotique et absolu. Le radjah reste indépendant, sous la protection de la Hollande, en récompense des services qu'il a rendus à ce gouvernement, lors de sa dernière guerre avec Bali. Le souverain, les seigneurs et les serfs, telle est la hiérarchie sociale. Est serf celui, entre autres, qui ne peut pas acquitter une dette d'argent.

Deux choses caractérisent le Malais : le *kriss* et le *bétel*. Le kriss est une espèce de poignard dont tout Malais est armé; on peut juger de sa fortune par le luxe de son arme. Il ne saurait s'en séparer un seul

instant : il lui voue une espèce de respect, et il l'estime d'autant plus que le poison dont il est armé est plus subtil. Le kriss du radjah actuel vaut plusieurs milliers de piastres.

Quiconque poserait, même par mégarde, la main sur la tête d'un Malais est exposé à recevoir un coup de kriss.

Les lois du pays prononcent la mort pour une blessure faite à autrui dans une rixe, pour menaces adressées à un chef et autres délits de ce genre. Toute la procédure se réduit à ceci : on conduit le coupable devant le juge du village ; celui-ci interroge les témoins, et, sur une simple réponse affirmative, ordonne le supplice. Le patient est conduit dans un champ voisin, les bras étendus en croix sur un bambou ; quiconque veut éprouver la subtilité du poison de son kriss se présente, et, tout en protestant de son amitié pour le coupable, il lui plonge le poignard dans le sein.

Les Malais des deux sexes ont l'habitude de mâcher le bétel, ou plutôt un composé de bétel, de chaux, de noix d'arec et de gambier, qu'ils appellent *siri*.

Ils sont assez indifférents en matière de religion, excepté les mahométans, qui sont en petit nombre à Lombok.

Le radjah demeure à Motaram, à une lieue d'Ampannam, ville principale de l'île.

M. Cazalis s'arrêta quelque temps à Sydney. — Il visita ensuite l'île de Pinos, à la Nouvelle-Calédonie. La population lui en parut superbe ; ces sauvages sont d'une taille élevée et ont des formes irréprochables ; leur torse accuse une vigueur herculéenne ; leurs traits

sont réguliers, quoique fortement accentués; ils ont l'œil vif et beau, la bouche garnie de dents magnifiques, et leur visage, à la fois noble et sauvage, est fourni d'une belle barbe et encadré dans une chevelure nourrie, épaisse et plutôt frisée que crépue. Ils vont absolument nus. Ils sont cannibales, très belliqueux, et souvent en guerre avec les habitants de la pointe S.-E de la Nouvelle-Calédonie. Les pères Maristes ont établi parmi eux, depuis 1848, une mission qu'ils ont élevée à travers mille difficultés, et avec un zèle, un courage et une intelligence admirables. Mgr. d'Amatha a choisi l'île de Pinos pour quartier général de ses missions. Quelques sauvages commencent à entendre la voix du christianisme.

L'île de Pinos, encadrée dans la même ceinture de récifs que la Nouvelle-Calédonie, semble appartenir à cette île immense; mais toutes les tribus qui peuplent cette région diffèrent essentiellement entre elles. Sur la grande île seule, on compte trente peuplades diverses de mœurs et de langage. Tous ces naturels, sans être féroces, sont anthropophages, et se font une guerre perpétuelle. L'usage de manger la chair humaine n'est pas chez eux une suite de la vengeance et de la cruauté, c'est seulement un goût très prononcé. La propriété, la famille, la mémoire de leurs vieux chefs, sont sacrées pour eux, et la nudité de leurs corps n'exclut pas un sentiment très remarquable de pudeur, surtout chez les hommes. Là les femmes ne sont pas la plus belle moitié de l'espèce. Les missionnaires sont souvent assaillis par ces misérables créatures, qui viennent mendier à leur porte.

M. Cazalis vit aussi les Nouvelles-Hébrides et relâcha

à Anatom qui fait un grand commerce de bois de sandal; les habitants n'en sont ni aussi forts ni aussi vifs que ceux de l'île de Pinos. La coiffure est le type le plus remarquable de ces sauvages. Leurs cheveux sont naturellement crépus, mais ils leur laissent atteindre une grand longueur; ils les disposent ensuite par petites mèches, comme celle d'une bougie, et ils enveloppent chacune de ces mèches séparément d'une petite lanière de feuilles de pandanus, depuis la racine des cheveux jusqu'à l'extrémité, qui reste libre et frisée. Puis ils réunissent toutes ces mèches sur le derrière de la tête. Ce genre de coiffure, avec le rouge dont ces naturels frottent leur visage, leur donne un aspect des plus sauvages.

L'Arche d'alliance débarqua dans Tikopia des missionnaires français; on y remarqua les pirogues des naturels, gracieuses, fines comme des flèches, admirablement travaillées et ornées de festons sculptés avec soin. Il est difficile de voir des visages plus doux, plus bienveillants, plus naïfs, que ceux des Tikopiens.

L'île de Tikopia ne renferme que quatre à cinq cents habitants, et n'a que trois ou quatre milles géographiques de tour. Elle est haute et couverte d'une riche végétation. Les cocotiers et les arbres à pain en forment la principale richesse.

Les Tikopiens sont des hommes superbes, mais sans énergie. Ils ont le haut et le bas du corps nus, mais ils sont décemment couverts d'une large *tapa*, blanche ou jaune, qui entoure assez élégamment les hanches et les reins. Leurs cheveux sont longs et plats; l'usage qu'ils ont de les enduire de chaux leur donne une teinte blafarde, qui varie du roux au violet. Ils passent tous

un morceau de bois ou une feuille roulée dans un large trou qu'ils pratiquent dans la cloison du nez. Ces naturels tiennent de ceux de Samoa par la beauté des formes et l'usage de la chaux dans les cheveux ; mais ils ont des Malais cette affreuse coutume de chiquer le bétel, coutume qu'on ne rencontre pas plus à l'est.

L'île Pleasant, située presque sous l'équateur par 170° de longitude est, offrit à M. Cazalis des naturels moins beaux que ceux des Nouvelles-Hébrides. Leur peau, plus foncée, est d'un noir de suie ; leurs cheveux sont plats, courts et sans apprêt. Ils paraissent vifs, vigoureux et hardis.

L'Arche d'alliance se rendit ensuite à Chang-haï, mais elle y arriva à une époque très fatale au commerce : c'était celle du nouvel an chinois ; pendant quinze ou vingt jours, alors, aucune affaire n'est possible. Chang-haï, port européen en Chine, a progressé sensiblement. La ville anglaise est aujourd'hui vaste et bien bâtie ; c'est une ville européenne implantée sur le sol chinois, non pas sous forme de factorerie, comme celle de Canton, où les négociants vivent parqués sans espace et sans air, mais une ville vaste, aérée, où chaque maison a son enclos, ses dépendances et ses jardins. Le commerce de Chang-haï est arrivé à un chiffre au moins égal à celui de Canton, et il ne tardera pas sans doute à le dépasser, car la position en est plus centrale et plus favorable aux affaires. Il est regrettable que notre commerce ne soit pas en rapport avec la bonne opinion que les Chinois ont de nous, et que la portion du terrain qui nous a été concédée ne se couvre pas de maisons françaises ; car la

position, entre la ville chinoise et la ville anglaise, en est excellente.

Le port d'Amoy, qui est aussi un des cinq où les Européens peuvent commercer, est un des plus beaux des côtes de Chine. Le commerce européen y est peu important, mais celui des Chinois y est très considérable, surtout avec les Philippines, Célèbes, les Moluques, Singapour et Java. La ville d'Amoy est très étendue; on se figurerait avec peine un cloaque plus infect que ses ruelles étroites, humides, onduleuses, où l'air et l'espace manquent absolument. Les alentours sont secs et arides. En examinant la physionomie de cette contrée, on dirait que la terre a été en ébullition et qu'elle a vomi ces masses énormes qu'on voit dressées les unes contre les autres, comme des blocs de glaces que le courant d'un fleuve amoncelle contre les piliers d'un pont ou les remparts d'une digue.

LE DÉSERT DU KALAGARI (SUD DE L'AFRIQUE)

TRAVERSÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR DES EUROPÉENS.

(EXTRAIT d'un article de M. FRÉDOUX, dans le *Journal des missions évangéliques*, août 1853.)

Il y a quelques années que M. Lemue écrivit un travail fort intéressant sur le Kalagari. Cette vaste contrée du sud de l'Afrique, située sous le tropique du Capricorne, au nord-ouest de Motito et de Kuruman, et qui s'étend au nord jusqu'au lac Ngami, est peu connue des géographes, et est restée en blanc, jusqu'à pré-

sent, sur toutes les cartes de l'Afrique. Fréquemment visitée par les Béchuanas, elle n'avait été traversée encore, jusqu'à ces derniers temps, par aucun Européen. Enfin, l'année dernière, des Anglais s'y sont aventurés; mais les difficultés qu'ils ont éprouvées à parcourir ces plages arides ne sont guère propres à encourager de futurs voyageurs à s'y risquer à leur tour. L'un de ces Anglais a poussé son voyage, au nord et à l'ouest, jusqu'aux frontières du pays des Damaras et de celui des Namaquois, et a passé, à ce qu'il paraît, à sept ou huit jours de marche (cinquante ou soixante lieues) d'un lac connu sous le nom de *Demboa*, et qui est situé vers le nord-ouest du lac Ngami. Un autre voyageur, un riche capitaine anglais, n'a pas pénétré aussi loin, mais il est allé jusqu'à *Léhoutitoung*, situé au *cœur* du Kalagari (vers le 24e degré de latitude et le 22e longitude, méridien de Paris). Ce voyage a été plein d'aventures et signalé par d'immenses fatigues. Le but que poursuivait le voyageur était la chasse aux éléphants. Il avait avec lui le fils d'un ministre anglican, un domestique anglais, quelques Hottentots et deux wagons. En allant, il éprouva déjà de sérieuses difficultés : une partie de ses bœufs, si ce n'est tous, s'égarèrent une fois, et il resta longtemps sans oser à peine bouger, dans la crainte d'exciter en lui une soif que, dans ces déserts arides, il avait bien peu de moyens de satisfaire. Mais c'est au retour surtout, c'est pour sortir de ce pays inhospitalier, que lui et ses compagnons ont dû lutter contre des obstacles inouïs et ont failli périr dévorés de la faim, de la soif et du soleil. Oh ! que les aéronautes n'ont-ils réussi dans leurs tentatives de navigation à

travers l'atmosphère! Combien un bon bâtiment aérien eût été utile à nos voyageurs kalagariens pour revenir de Léhoutitoung! Lorsqu'ils furent à quelque distance, le capitaine, prenant avec lui un Hottentot et neuf chevaux, se sépara de sa caravane pour chercher de l'eau; mais, n'en trouvant pas, il continua à marcher et ne rejoignit plus ses voitures. Pendant trois longues journées de voyage à cheval, sous un climat brûlant, il resta, de même que son domestique, privé de nourriture. Enfin, cependant, ils purent, dans un endroit où ils rencontrèrent de l'eau, faire un bon repas pour ranimer leurs forces épuisées; mais le mets qu'ils se préparèrent n'est pas un de ceux que l'on considère, en général, comme fort délicats: l'un de leurs chevaux étant mort, ils prirent de sa chair, et, sans trop attendre qu'elle fût bien cuite, ils se mirent à la dévorer. Quelque temps après, on les vit arriver au Kuruman, assez semblables à de pauvres naufragés: le capitaine, sans chemise sur le corps, la peau brûlée par le soleil, n'offrait alors, dans son extérieur, que peu de traces de la distinction et du haut rang de sa famille.

La caravane du capitaine, restée en arrière, continua sa marche à travers le désert. Heureusement pour elle, il y tomba un peu de pluie; mais, malgré cela, lorsqu'elle arriva à un point encore distant, sur le Molopo, torrent desséché, *quatre* jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût trouvé de l'eau pour abreuver ses bœufs, que la soif dévorait. Là-dessus, le fils du ministre et les gens qui étaient avec lui se décident à laisser là les voitures et à pousser en avant avec leurs bœufs. Ils se mettent en marche; mais la fatigue, la faim, la soif,

la chaleur, les épuisent ; leurs animaux gagnent le large, et ils ne se sentent pas eux-mêmes le courage de se mettre à leur poursuite ; divers objets qu'ils avaient pris avec eux en quittant les wagons les surchargent, ils les abandonnent dans le désert ; enfin, le 18 janvier, tous les membres de la caravane, à l'exception du guide, qui était un Mochuana du pays, se trouvent rendus sains et saufs à Kuruman. Quelques jours après, le capitaine envoya chercher les wagons au lieu où on les avait abandonnés ; mais, chose plus fâcheuse que surprenante, ces wagons, laissés seuls dans la solitude, avaient été pillés ; le guide de la caravane avait lui-même assisté les voleurs. Les bœufs étaient tombés dans des mains peu fidèles. Néanmoins, une partie des objets volés a été rendue ; du bétail a en outre été donné à titre de compensation, et il paraît qu'on se dispose à en donner encore.

SIERRA-LEONE.

EXTRAITS DES RAPPORTS PUBLIÉS EN 1851 ET 1852 SUR LA SITUATION DE CETTE COLONIE ANGLAISE.

(*Insérés dans la Revue coloniale*, juillet 1853.)

La colonie de Sierra-Leone se divise en cinq parties, savoir :

1° Le *district de Freetown* (paroisse de Saint-George), capitale de la colonie.

2° Le *First Eastern* ou *River district*, qui borne à l'est celui de Freetown, et comprend les villages de Kissy, dans la paroisse de Saint-Patrick, et ceux de

Wellington, Newlands, et Allen's town, dans la paroisse de Saint-Arthur.

3° Le *Second Eastern* ou *River district*, qui s'étend à l'est et au sud de la colonie. Il renferme les villages de Hastings, Stanley, Victoria et Rokelle, dans la paroisse de Saint-Thomas; et ceux de Hastings's road, Waterloo, Campbell town et Macdonald, dans la paroisse de Saint-Michel.

4° Le *Western district*, qui confine au sud avec le Second Eastern, et se trouve, comme celui-ci, borné par Calmont creek, limite méridionale de la colonie. Il comprend les villages de Kent, extrémité sud-ouest de la colonie, et Russel, dans la paroisse de Saint-Edouard; ceux d'York, Sussex et un ou deux plus petits villages d'indigènes, dans la paroisse de Saint-Henry; et les villages de Dublin et Ricketts, dans les îles Banana, qui sont situées à une distance de 1 mille 1/2 ou 2 milles du village de Kent, dans la paroisse de Saint-Luc.

5° Le *Mountain district*, qui occupe à peu près le centre de la colonie. Il s'étend à l'ouest, où il joint le district de Freetown et finit à l'océan Atlantique. Ce district contient les villages de Leicester et Gloucester, dans la paroisse de Saint-André; Regent, Saint-Charles, Bathurst, dans les paroisses unies de Saint-Pierre et Saint-Jacques; Charlotte, dans celle de Saint-Jean; Wilberforce, Congo town, Murray town, Aberdeen, Lumley, Goodrich et Adonkia, tous dans la paroisse de Saint-Paul.

Les plus grands districts de la colonie sont: celui des Montagnes, celui de l'Ouest et le second de l'Est, et la plus grande paroisse, celle de Saint-George (Freetown).

Relevé de la population de la colonie pour 1851.

DISTRICTS.	Sexe masculin.	Sexe féminin.	TOTAL.
District de Freetown. .	9 436	8 591	18 027
1er district de l'Est. . .	2 825	2 526	5 351
2e district de l'Est. . .	4 312	3 515	7 827
District de l'Ouest. . .	2 863	2 424	5 287
District des Montagnes.	4 361	3 648	8 009
Totaux. . .	23 797	20 704	44 501

Division par races.

	Freetown.	Toute la colonie.
Européens.	89	125
Marrons.	15	73
Originaires de la Nouvelle-Écosse.	49	112
Africains libérés.	6 898	20 461
Créoles indigènes	7 565	21 250
Origin. des Indes occid. . .	90	95
Américains.	121	64
Kroomen.	560	555
Autres Africains (Timmanees, Sherbros, Foulahs, Mandingues, etc.). . . .	1 292	1 766
	16 679	44 501

NOTICE STATISTIQUE SUR L'AUSTRALIE,

D'APRÈS UN DOCUMENT OFFICIEL PUBLIÉ PAR LE GOUVERNEMENT COLONIAL DE SYDNEY EN 1852.

La population de la Nouvelle-Galles était évaluée, au 31 décembre 1851, à 197 168 habitants; mais ce chiffre était plutôt au-dessus qu'au-dessous de la réalité, à cause des émigrations nombreuses qui s'effectuaient pour Port-Philipp.

Le nombre total des immigrants qui étaient arrivés dans la Nouvelle-Galles du Sud, de 1832 à 1851, c'est-à-dire en 20 ans, s'est élevé à 85 179, dont 32 582 hommes, 31 006 femmes et 21 591 enfants au-dessous de 14 ans. En 1851, le nombre des immigrants arrivés a été de 2 602.

Sur ce total général de 85 179 immigrants, on en comptait 64 807 qui étaient venus aux frais du *Board of emigration* (comité d'émigration); 20 372 seulement étaient arrivés à leurs frais.

Cultures. — Voici quelles étaient l'étendue des terres livrées à la culture et les récoltes en 1851 :

	ÉTENDUE.	PRODUCTION.
	acres (1).	bushels (2).
Blé.	82 110	1 407 465
Maïs.	25 017	717 053
Orge.	6 725	133 944
Avoine.	2 470	49 069

(1) L'acre = 40 ares, 467.
(2) Le bushel = 36 litres, 35.

	ÉTENDUE.	PRODUCTION.
	acres.	bushels.
Seigle.	245	4 891
Millet.	54	731
Pommes de terre. .	4 079	13 644
		quintaux (1).
Tabac.	731	12 530
		tonneaux (2).
Foin.	30 626	36 605

L'étendue des terres cultivées en vignes, qui était, en 1843, de 508 acres, dépassait 1 060 acres en 1851. Les produits qui, à la première de ces époques, étaient de 33 915 gallons pour le vin et de 751 gallons pour l'eau-de-vie, s'élevaient, en 1851, à 84 843 pour le premier de ces liquides et à 1 641 pour le second.

On comptait 3 452 539 moutons en 1843, et 7 396 895 en 1851 ; il y a eu ainsi augmentation de plus du double. Quant aux animaux de race bovine, leur nombre s'est accru de 850 160 à 1 375 257. La colonie possédait, en 1851, 116 397 chevaux.

L'abatage des bœufs, vaches et veaux s'était élevé, en 1851, à 42 231 têtes ; celui des moutons, à 269 845.

Le commerce général de la Nouvelle-Galles du Sud s'est élevé, en 1851, à la somme totale de 84 021 070 francs, dont 39 098 270 francs à l'importation et 44 922 800 francs à l'exportation. C'est 11 741 145 francs de plus qu'en 1850.

La province de Victoria renfermait, d'après le recen-

(1) Le quintal = 50 kilog., 8.

(2) Le tonneau = 1015 kilogr.

sement de 1846, 32 879 habitants ; celui de 1851 (juin) en a constaté 77 780, savoir :

Hommes.	46 502	77 780
Femmes.	31 278	

Dont :

Nés dans la colonie.	20 470
Venus d'Angleterre.	28 708
— de Hollande.	14 618
— d'Écosse.	8 053
— du pays de Galles. . . .	377
— des colonies anglaises. .	3 425
— des autres pays étrangers.	2 129
	77 780

La découverte de l'or et les immigrations qui en ont été la conséquence ont modifié toutes ces données : on estimait à près de 200 000 âmes la population de la province en octobre 1852. Les chercheurs d'or représentaient à eux seuls, à cette dernière époque, un total de plus de 100 000 personnes. Melbourne, qui comptait 10 950 habitants en 1840, et 23 100 au recensement de 1851, en renfermait alors près de 40 000, en ne comprenant que la population sédentaire. On suppose que la population de la province s'élèvera à 390 000 ou 400 000 âmes à la fin de 1853.

L'exportation de la province de Victoria, pour 1851, s'est élevée à la somme de 1 636 408 livres sterling (40 910 200 fr.), fournie par un petit nombre d'articles, répartis de la manière suivante :

	Valeur.
64 029 balles de laine.	990 450
4 611 tonnes de sucre.	124 517
A reporter. . .	1 114 967

	Valeur.
Report. . . .	1 114 967
4 529 peaux de bouc.	1 827
227 balles de cuir, soit 136 200 kilogr.	3 122
145 135 onces de poudre d'or.	507 972
Articles divers et réexpédition.	8 520
	1 636 408

Ce total se sera considérablement accru en 1852 par le prodigieux rapport des terrains aurifères. La quantité extraite, après une année d'exploitation (de septembre 1851 à septembre 1852), a dépassé 2 millions d'onces, lesquels représentaient environ 200 millions de francs au cours de Londres. Les escortes conduisent à Melbourne une moyenne de plus de 70 000 onces par semaine, et l'on évalue à 25 000 la quantité transportée directement par les *diggers* ou conservée pour leurs besoins.

Loin qu'on puisse assigner un terme prochain à ces énormes produits, on vient de découvrir entre Sydney et Melbourne, à Ovens, sur la limite des deux territoires et près des rives du Murrumbidgee, un nouveau champ aurifère qu'on dit être d'une grande richesse, et où l'on a trouvé plusieurs blocs d'or très peu chargés d'alliage et pesant de 10 à 15 kilogrammes (1).

On ne sait donc où s'arrêtera cette exubérance de richesses, et il est difficile de lui assigner une limite qu'elle ne puisse dépasser. Toutefois, en prenant pour base d'évaluation les résultats positifs constatés aujourd'hui, on estime que, pendant l'année qui va s'écouler, c'est-à-dire d'octobre 1852 à octo-

(1) Pendant le séjour de M. Cazalis à Sydney, en 1851, on déterra un jour, d'un seul coup de pioche, un morceau qui pesait 106 livres, et qui donna 75 000 fr. d'or pur. E. C.

bre 1853, l'exportation de la poudre d'or des colonies australes présentera un total supérieur à 400 millions de francs.

ÉTATS-UNIS.

NOTES SUR LES CHEMINS DE FER ET LE COMMERCE.

(Extraites des *Annales du commerce extérieur*, juin 1853.)

CHEMINS DE FER ET PROGRÈS DES ÉTATS DU SUD.

Tout fait présumer que Charleston sera bientôt l'un des premiers marchés des Etats-Unis. Les nombreux chemins de fer qui sillonnent la Caroline du Sud et la Géorgie sont à peu près terminés. Les ports de Charleston et de Savannah seront incessamment reliés à Nashville, capitale du Tennessee, à Memphis, ville d'un grand commerce sur le Mississipi, et à Montgommery, l'une des principales villes de l'État de l'Alabama. Le chemin de fer de Charleston et de la Géorgie sera alors en communication directe avec les bateaux à vapeur qui descendent à Mobile. De Montgommery, il sera prolongé jusqu'à Jackson, capitale de l'Etat de Mississipi, d'où un chemin de fer, en pleine exploitation, s'étend jusqu'à Vicksburg, ville importante située sur le Mississipi.

Un nouveau projet de chemin de fer d'une haute importance pour Charleston a été soumis à la législature de la Caroline du Sud, à sa dernière session. L'objet de ce chemin est d'ouvrir une communication par la voie la plus courte entre Charleston et la vallée du Tennessee. Il traversera une partie du haut pays de la Caroline du Sud, l'extrémité nord de la Géorgie, et se prolongera

jusqu'à la frontière du Tennessee. De ce point au chemin de fer dit East-Tennessee, la distance n'est que de 25 milles (1); elle est de 105 milles jusqu'à Chattonooga, qui, déjà en communication avec Nashville, capitale de l'État, ne tardera pas à l'être avec Memphis, sur le Mississipi.

L'*East-Tennessee rail-road* s'arrête à Knoxville; mais il doit être continué jusqu'à la ville de Danville, dans le Kentucky. Un chemin de fer est en construction de Cincinnati à Danville, dans la direction et à peu près à moitié chemin de Knoxville. La communication sera ainsi complète entre Cincinnati, sur l'Ohio, et le port de Charleston. D'un autre côté, une autre ligne de chemin de fer est en construction de Nashville (Tennessee) à Louisville, sur l'Ohio; et d'autres lignes sont projetées de Nashville à Cairo, à l'embouchure de l'Ohio, et à Suterderson, ville située sur la même rivière. Les fortes sommes votées par la législature du Tennessee assurent l'achèvement des lignes principales de chemin de fer sur son territoire.

Le nouveau projet de chemin de fer de la Caroline du Sud ouvrira une communication non interrompue entre Charleston et Cairo, au confluent de l'Ohio avec le Mississipi.

Le chemin de fer central de l'Illinois traversera cet État dans toute sa longueur, depuis Cairo juqu'à Chicago, sur le lac Michigan; les travaux de ce rail-way sont commencés. Dans l'État d'Indiana, des chemins de fer sont aussi en cours d'exécution. Les parties de ces deux États qui avoisinent l'Ohio sont plus rapprochées du

(1) Le mille = 1 kilomètre, 609.

port de Charleston que de tout autre point de l'Atlantique. Toutes ces communications seront d'une grande importance pour le commerce de Charleston.

On peut juger des avantages que tous ces projets promettent à cette ville, par les progrès que les voies déjà ouvertes dans l'intérieur de l'État ont fait faire à son commerce. Les exportations de l'année 1852 dépassent de deux millions de dollars celle de 1850. Les importations directes se sont élevées à 1 767 343 dollars (9 426 000 fr.). Il y a cinq ans elles atteignaient à peine le chiffre de 600 000 dollars.

Le principal débouché qu'ont sur l'Atlantique les produits de la Floride de l'est, est la rivière de Saint-John. La valeur des exportations de coton, de sucre et de tabac, par ce débouché, s'est élevée en 1852 à un demi-million de dollars. Il existe une grande rivalité entre les ports de Charleston et de Savannah pour s'emparer de ce nouveau commerce. Cette dernière ville en avait eu le monopole jusqu'à l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur par une compagnie de Charleston. Aujourd'hui les exportations de la Floride sont principalement dirigées sur Charleston, parce que cette ville est considérée comme offrant le marché le plus avantageux pour le sucre et le coton longue soie. Les marchands de la Floride préfèrent se rendre à Charleston, où les approvisionnements sont plus considérables et mieux assortis.

Le dernier recensement porte à 88 000 habitants la population de la Floride, partagée à peu près également entre blancs et noirs. Cette population est augmentée tous les jours par les émigrants qui se portent sur cet État.

La Caroline du Sud possède quatre fonderies de fer employant un capital de 187 000 dollars, 169 tonnes de fonte et 3 800 tonnes de minerai; elles occupent 155 ouvriers. Il existe dans l'État dix-huit manufactures de coton, dont le capital total s'élève à 857 200 dollars. Ces manufactures consomment 9 929 balles, dont la valeur est de 295 971 dollars. Elles procurent de l'ouvrage à 1 100 ouvriers, dont les salaires s'élèvent à une moyenne de 13 dollars 94 c. par mois pour les hommes, et de 8 doll. 30 c. pour les femmes.

MOUVEMENT COMMERCIAL DE L'UNION.

Le commerce des États-Unis a, pendant la période quinquennale 1846-47 à 1850-51 (1), présenté les valeurs suivantes (2), en dollars :

ANNÉES.	Importation.	Exportation.	Réexportation.	TOTAL.
1846-47. . . .	146 545 638	150 637 464	8 011 158	305 194 260
1847-48. . . .	154 998 928	132 904 121	21 132 315	309 035 364
1848-49. . . .	147 857 439	132 666 955	13 088 865	293 613 259
1849-50. . . .	178 138 318	136 946 912	14 951 808	330 037 038
1850-51. . . .	216 224 932	196 689 718	21 698 293	434 612 943

Pour les quatre premières périodes annuelles, c'est-à-dire de 1846-47 à 1849-50, la *moyenne générale des*

(1) L'année financière américaine expire le 30 juin.

(2) Ce sont des valeurs *déclarées*, et qui, à ce titre, peuvent être considérées comme étant, à l'importation du moins, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. — Le dollar = 5 fr. 35 c.

echanges n'avait été que de 309 469 980 dollars (soit 1 milliard 656 millions de fr.). Le chiffre de 1850-51, en élevant la valeur du commerce américain à plus de 434 millions de dollars, soit à environ 2 milliards 325 millions de francs, offre, sur cette moyenne, une augmentation de près de 670 millions de francs, ou 40 pour 0/0.

Le mouvement commercial de 1850-51 a ainsi réalisé un progrès considérable sur les années antérieures. Son chiffre total (2 milliards 325 millions) se répartit ainsi :

	Millions de fr.
1° Importation.	1 157
2° Exportation (produits des États-Unis).	1 052
3° Réexportation (produits étrangers) . .	116
Total.	2 325

Le commerce extérieur de la France ayant atteint, en 1851, 2 milliards 614 millions (*valeurs actuelles*), on voit que celui de l'Union américaine, en 1850-51, ne lui a été inférieur que de 289 millions. Deux faits simultanés et corrélatifs, le développement de la production agricole et du travail manufacturier d'une part, et, de l'autre, l'accroissement de la consommation des marchandises étrangères, aux États-Unis, expliquent le rapide et exceptionnel progrès du mouvement commercial de ce pays.

Voici comment se sont réparties, par ordre d'importance entre les principaux pays, les opérations de 1850-51, dont on vient de faire connaître le résultat général.

Commerce des États-Unis en 1850-51.

PRINCIPAUX PAYS de provenance et de destination.	IMPORTATION.	EXPORTATION des produits des États-Unis.	RÉEXPORTATION de produits étrangers.	TOTAL GÉNÉRAL.
	doll.	doll.	doll.	doll.
Angleterre, Écosse et Irlande.	94 847 886	109 531 612	8 414 403	212 793 901
France.	31 715 555	25 302 085	2 950 061	59 967 699
Indes occident. espagnoles. { Cuba. . . .	17 046 931	5 259 276	1 284 847	23 571 054
Indes occident. espagnoles. { Porto-Rico et autres.	2 480 329	961 410	57 209	3 498 948
Colonies anglaises de l'Amérique du Nord. .	6 693 122	9 060 387	2 954 536	18 708 045
Villes hanséatiques. . . .	10 008 361	5 403 956	611 491	16 055 808
Brésil.	11 525 304	3 105 956	625 960	15 278 220
Chine.	7 065 144	2 155 945	329 542	9 550 431
Espagne.	2 162 575	5 416 044	158 547	7 717 164
Indes occident. anglaises.	1 222 610	4 697 920	187 045	6 107 575
Belgique.	2 577 650	2 709 595	142 619	5 229 642
Chili.	2 734 746	1 608 877	286 428	4 630 051
République Argentine. .	3 265 582	659 852	414 916	4 340 150
Pays-Bas.	2 052 706	1 911 115	284 054	4 247 875
Indes orient. anglaises. .	3 336 535	512 906	175 484	4 024 725
États sardes de terre ferme, Toscane et États romains.	2 051 897	1 756 854	127 406	3 916 157
Haïti.	1 889 968	1 679 372	167 918	3 737 258
Nouvelle-Grenade. . . .	695 606	2 507 701	533 121	3 736 428
Venezuela.	2 380 295	854 779	189 746	3 424 820
Mexique.	1 804 779	1 014 690	567 093	3 386 562
Autriche.	730 788	2 265 575	230 894	3 227 255
Russie.	1 392 782	1 465 704	145 987	3 004 473
Autres pays.	6 744 205	6 863 351	851 186	14 458 722
Totaux. . . .	216 224 952	196 689 718	21 698 293	434 612 943
Soit, en francs. . .	1 157 000 000	1 052 000 000	116 000 000	2 325 000 000

Relativement à la valeur totale des échanges entre l'Union américaine et l'étranger, valeur qui, comme on l'a vu plus haut, s'est élevée, pour 1850-51, à 2 milliards 325 millions de francs, les opérations avec le Royaume-Uni, dont le chiffre total est de 1 milliard 138 millions, en représentent près de la moitié ; celles qui s'effectuent avec la France, montant à environ 321 millions, n'en forment guère plus de $\frac{1}{14}$.

Tous les autres pays ensemble n'apportent au commerce de l'Union qu'un contingent inférieur à celui de ces deux principales puissances.

En résumé, l'Europe, dans le mouvement général du commerce des États-Unis, figure pour une valeur d'environ 1 685 millions; les principaux pays de l'Amérique du Sud et le Mexique y comptent pour un total de 315 millions. C'est donc 325 millions environ qui reviennent aux échanges avec les autres États.

COMMERCE DE LA FRANCE EN 1852.

La direction générale des douanes vient de publier le tableau, pour 1852, du commerce de la France avec ses colonies et avec les puissances étrangères. Les importations et exportations réunies présentent, pour cette année, une valeur officielle de 3 milliards 120 millions, qui représente une valeur réelle de 3 milliards 72 millions. Dans ce dernier nombre, les importations figurent pour 1 milliard 392 millions, et donnent un accroissement de 298 millions sur 1851. Les exportations s'élèvent à 1 milliard 680 millions, et offrent une augmentation de 160 millions sur 1851.

Le commerce spécial s'est élevé à la valeur réelle de 2 milliards 246 millions; augmentation sur 1851 : 326 millions. Les importations y sont entrées pour 989 millions (augmentation, 224 millions) ; et les exportations, pour 1 milliard 257 millions (augmentation, 99 millions).

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES DE BELGIQUE.

Nous extrayons de l'excellent *Résumé de la statistique générale de la Belgique*, par M. Heuschling, les renseignements suivants sur les bibliothèques et les archives publiques de ce pays.

Il y a, en Belgique, vingt et une bibliothèques publiques. La bibliothèque royale, à Bruxelles, la plus considérable de toutes, contient environ 180 000 volumes, y compris les doubles, 19 668 manuscrits, 30 000 gravures et 14 000 médailles et monnaies; la moyenne des accroissements des imprimés est de plus de 3 000 volumes par an. Les autres bibliothèques sont : celles des universités de Louvain (60 000 vol.), de Gand (59 650 vol.) et de Liége (58 000 vol.); puis celles des villes de Tournay (26 230 vol.), d'Anvers (19 148 v.), de Namur (17 000 vol.), de Mons (15 000 v.), de Bruges (10 500 vol.), d'Ypres (9 500 vol.), d'Audenarde (4 229 vol.), d'Ath (3 000 v.), d'Arlon (3 000 vol.) de Malines (2 500 vol.), de Chimay (820 vol.), de Verviers, Hasselt, Courtray, Furnes, Tirlemont et Termonde. Indépendamment des bibliothèques publiques proprement dites, il existe de nombreux dépôts de livres qui ont des destinations déterminées : telles sont les bibliothèques des Chambres législatives, des divers ministères, de la Commission centrale de statistique, du Dépôt de la guerre, des Cours de justice, des deux Académies royales, de l'Observatoire, des hôpitaux, des régiments de l'armée, etc.

L'État possède, outre les archives générales du

royaume, à Bruxelles, des dépôts d'archives à Gand, à Liége, à Mons, à Tournay, à Namur et à Arlon; les archives générales se composent de 39 742 chartes et actes sur parchemin, 52 572 registres et 38 280 cartons et liasses. Les administrations provinciales possèdent aussi des archives d'une grande utilité pour l'histoire nationale, aussi bien que pour les intérêts des provinces, des communes et même des particuliers. Il en est de même des administrations communales : parmi les archives communales, le dépôt de Bruges est surtout remarquable, cette ancienne cité, qui fut l'entrepôt général du commerce entre le nord et le midi de l'Europe, ayant conservé un grand nombre de pièces qui se rapportent aux événements dont elle a été le théâtre au moyen âge.

MOUVEMENT

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE EN GRÈCE.

D'après le journal grec la *Pandore*, la *Gazette d'Ausbourg* et des détails fournis par un jeune et savant Grec qui habite Paris, M. Marino Vréto, voici le mouvement actuel littéraire et scientifique de la Grèce : il y a eu, en 1852, 164 publications grecques, dont 120 ont paru dans le royaume de Grèce, 29 dans les îles loniennes, 7 en Turquie, 8 dans d'autres pays; il y en a eu 107 à Athènes, 8 à Syra, 3 à Patras, 1 à Nauplie, 1 à Tripolitza, 14 à Corfou, 8 à Céphalonie, 7 à Zante, 2 à Constantinople, 4 à Smyrne, 1 à Boukharest, 5 à Venise, 3 à Londres.

Avant 1831, il n'y avait en Grèce aucun journal, pas même une imprimerie. Il n'y avait que quatre ou cinq écoles, à Siphnos, Missolonghi, Dimitzana, etc., où l'on enseignait à un petit nombre d'élèves l'ancienne langue grecque. Aujourd'hui Athènes possède dix-neuf imprimeries avec quarante presses, huit fonderies de caractères, dix presses lithographiques; il existe des imprimeries à Syra, Nauplie, Patras, Tripolitza, Chalcis. Il paraît actuellement dans le royaume de Grèce vingt-deux gazettes et quatre journaux périodiques; ces derniers sont édités dans la capitale, avec quinze autres gazettes. Pour un million d'habitants, la Grèce compte dans ses établissements d'instruction 750 professeurs et environ 47 000 étudiants. Un grand nombre d'élèves, surtout dans les hautes classes, sont fournis par les provinces turques. Outre les étudiants des gymnases, 350 ou 400 jeunes Grecs suivent les cours des universités de France, d'Allemagne et d'Italie. Le gouvernement en entretient à ses frais une trentaine dans le but de les former au professorat. Athènes, outre son université, qui est un magnifique édifice, renferme un observatoire, sept gymnases ou colléges, soixante-dix-neuf écoles secondaires helléniques, une école normale, un séminaire de théologie, l'*Arsaceum*, établissement fondé par un Valaque, et des Sociétés de médecine, d'histoire naturelle, d'archéologie et des beaux-arts. La bibliothèque publique contient déjà 70 000 volumes et une belle collection d'instruments de physique.

MOEURS DES SINDHIS.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MATCHETT, MISSIONNAIRE A KORATCHI (SINDH).

(Inséré dans le Journal des missions évangéliques, juillet 1853.)

« Je ne vois aucune raison de craindre que le Sindh demeure un endroit stérile dans la vigne du Seigneur. Il est vrai que, au point de vue de la civilisation, ses habitants sont presque des sauvages, et qu'il règne parmi eux une grande immoralité. Comme les Crétois d'autrefois, l'un de leurs vices les plus communs est le mensonge. Ils sont si malheureusement connus au loin sous ce rapport, qu'un proverbe persan dit : « Laissez un serpent s'échapper, mais un Sindhi, tuez-le. » Et cependant ces Sindhis offrent aux regards tous les dehors d'une noble race; et, s'il est permis de tirer un pronostic de leurs figures, généralement belles et ouvertes, on peut espérer qu'une fois convertis, ils feront honneur au nom chrétien, et pourront devenir une source de joie pour le missionnaire. Ils ont dans le caractère plus de vigueur, plus de feu et bien moins de servilité que leurs voisins de l'Inde. S'ils passent pour être de plus grands menteurs, ce n'est pas qu'ils mentent plus souvent ou d'une manière plus monstrueuse, mais parce qu'ils le font avec moins d'adresse. Le mensonge d'un Hindou est généralement très habile, et ressemble tellement à la vérité qu'on s'y laisse facilement prendre; tandis que celui du Sindhi est hardi, et le plus souvent si grossier, qu'il suffit de la moindre sagacité pour le découvrir. Je suis convaincu, d'ail-

leurs, que ce défaut, de même que la barbarie et les autres vices de ce peuple, tenait en grande partie au caractère violent et corrompu du gouvernement des Amirs. Maintenant que des lois plus justes vont le régir, cette cause de démoralisation cessera, et si à ce bienfait de la Providence Dieu daigne ajouter ceux de la grâce, nous verrons, j'en ai la douce conviction, ce pays devenir l'un des jardins bien plantés de l'Éternel.

« La ville de Kurrachi (Koratchi), vue de dehors, a une certaine apparence, mais en y entrant cette première impression s'évanouit. Il règne dans ses rues une effroyable malpropreté, dont l'odeur vous poursuit longtemps après qu'on les a quittées. Des essaims de mouches y infestent l'air. »

Nouvelles géographiques.

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. OPPERT, DATÉE DE BAGDAD, LE 17 JUILLET 1853. (*Communiqué par M. de la Roquette.*)

Je continue mes excursions et mes fouilles dans les ruines de Babylone. Plus je m'occupe de la topographie de cette ville dont l'étendue était si vaste, plus je suis convaincu que le Birs-Nimrod est l'ancienne Borsippa ou le Borsif, mentionné dans le Talmud. Ce nom signifie : *Tour des langues.* Le Talmud, dont une grande partie, comme on sait, a été composée à Babylone, doit toujours être regardé comme l'ouvrage le plus important pour la topographie de cette grande métropole ; il renferme, à cet égard, les notices les plus anciennes, les plus authentiques et les plus précieuses. On croyait depuis longtemps que le Birs était identique avec l'ancienne Borsippa ; seulement aucune preuve éclatante n'était venue à l'aide de cette opinion. J'ai été assez heureux pour en trouver une : c'est une inscription que je viens de découvrir dans ces lieux, et qui, datée de l'an 450 avant J.-C., porte bien lisiblement le nom de Borsippa. Borsippa faisait partie de l'ancienne Babylone, mais elle était séparée du reste de la ville par une enceinte et portait un nom particulier. Nous trouvons des séparations analogues dans les anciennes villes d'Antiochie, d'Alexandrie, de Syracuse, de Carthage et d'autres.

Le Birs-Nimrod est situé au sud-ouest de Oheyma ou Al-Heymar, et en est éloigné de 26 kilomètres. Son enceinte avait à peu près 23 kilomètres de longueur.

Je viens de faire une excursion à Kutha, endroit situé au nord de Babylone, et connu par le culte du Nergal, qui s'y faisait dans les anciens temps. Des fouilles faites dans ces lieux amèneraient, je crois, de bons résultats. Au sud de Hillah, j'ai pénétré jusqu'au Zell-Zunch, éloigné de 10 lieues de cette dernière ville, et dont les ruines sont sans doute celles d'un ancien temple des Babyloniens. Je termine cette lettre en vous disant que j'ai aussi retrouvé l'emplacement de l'ancienne ville de Sura.

D'après le *North-China-Herald* qui se publie à Changhaï, le commodore américain Perry a fait l'acquisition d'une pièce de terre d'environ dix acres, sur l'île Bonian, dans l'archipel Lieou-khieou, afin d'y établir un dépôt de charbon pour les steamers. Les Américains, en arrivant dans cette île, y ont découvert, à leur grande surprise, plusieurs résidents européens, anglais, écossais, irlandais et espagnols, qui avaient abandonné leurs navires baleiniers et s'étaient établis dans ces parages. Il y avait dans le nombre onze femmes. Le gouverneur de l'île est un Écossais. Il prétend que l'île est sa propriété parce qu'il y est établi depuis vingt ans.

L'île est montagneuse, le port excellent : on peut y mouiller par dix-huit à vingt brasses d'eau. On y trouve beaucoup de crustacés, tels que des langoustes et des

lomards. A terre, on rencontre beaucoup de chèvres sauvages. Les fruits, tels que prunes, bananes, figues d'Inde, sont abondants et délicieux. Il faut se féliciter de cette découverte, qui offre un pied à terre aux nations civilisées sur une île presque inconnue, et l'on doit espérer qu'elle sera suivie d'avantages plus importants.

AFRIQUE.

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DU Dr BARTH DANS L'AFRIQUE CENTRALE.

FRAGMENT D'UNE LETTRE DU Dr BARTH A M. ALEX. DE HUMBOLDT.

(Extrait des *Nouvelles Annales des voyages*, d'après le Journal géographique allemand de M. le Dr Gumprecht.)

« Resté seul dans ce vaste monde inexploré, sans appui qui me soutienne, j'ai renoncé aux choses incertaines, et je me suis décidé à atteindre sans retard un but un peu plus sûr. Pour la première fois mon chemin va se diriger vers l'ouest. Ce que je vais maintenant essayer de découvrir, c'est la partie du Kouara que la mort de Mungo-Park a laissée inconnue, ainsi que les pays de Kebbi, de Saberma et de Gourma, qui bordent ici le fleuve au nord et au sud. Je veux voir ces contrées, dont les populations rappellent à certains égards, par les habitudes de leur vie, notre moyen âge européen ; je veux voir les progrès de la puissance fellatah et ses nouveaux établissements. Si je réussis, et si j'ai trouvé un bon accueil à Sokotou (1), ma route, au retour, me ramènera vers le sud-est au pays

(1) Orthographe de M. Barth.

d'*Adamava* que j'ai déjà visité une fois en y arrivant par une autre direction, et que j'ai reconnu alors être la clef de l'Afrique centrale. Et, de fait, je ne connais aucun fleuve que je puisse comparer à ces deux grands bras du Niger, l'un embrassant dans sa vaste courbure toute la partie occidentale de la région moyenne de l'Afrique, l'autre, sorti du cœur du continent, se partageant lui-même en deux grandes artères navigables au loin. J'ai tracé sur la carte jointe à mon courrier parti il y a un mois et demi toute la partie de ce grand bras oriental du Kouara que j'ai pu reconnaître jusqu'à présent; peut-être réussirai-je encore à reconnaître le cours inférieur du *Benuoué* dans la rivière très importante de *Korórofa*, et à explorer la partie supérieure de son cours principal. J'ai marqué également sur cette carte les résultats de mon voyage au Baghirmi, où il ne m'a pas été permis de m'avancer jusqu'à la capitale. Le fait est que l'accès de ces contrées n'est pas facile, mais la voie sera ouverte à celui qui viendra après moi. J'espère, en définitive, avoir fait aussi un assez grand pas dans la reconnaissance du bassin des grands affluents du Tsad, formés par deux rivières qui se réunissent dans la partie inférieure de leurs cours, ce que l'on ignorait, ou à peu près; car Denham ne savait pas que le *Karnak* du pays de Lôgoné n'apporte au *Chary* qu'un cours d'eau de beaucoup inférieur à celui-ci, dont il est par conséquent très distinct, aussi bien que la rivière qui passe à Kousséri, au-dessous de laquelle ville l'Asou reçoit la petite rivière de *Lâgomé Lôgoné*. J'espère avoir, au moyen d'un réseau de routes croisées que j'ai suivies, établi d'une manière au moins très ap-

prochée les grands linéaments de la géographie de ce pays ; mais la partie supérieure du cours des deux rivières reste inexplorée, ainsi que le cours du Bennoué, et je n'ai aucune indication en ce qui les touche. Il doit y avoir de très grands États païens dans le sud-est de Boubanjidda. Le puissant royaume d'*Andoma* est situé à une grande distance au sud, au delà de Bang-Daï.

» Mes études, pendant les derniers trois mois que j'ai passés tranquillement à Kouka, sauf la triste interruption que la mort d'Overweg y a apportée, ont été à peu près exclusivement linguistiques, et j'espère arriver par cette voie à jeter un peu de jour sur la formation des nationalités particulières de cette partie de l'Afrique centrale. J'ai déjà envoyé quelque chose ; dans trois mois environ je ferai un nouvel envoi. Cet envoi partira de Tzindèr, qui sera ma première station dans mon voyage à l'ouest ; attendu que le grand marché de Kano m'est fermé, par suite des hostilités entre les Fellatah et les Kanovi. Peut-être trouverai-je là le loisir d'expédier une courte introduction historique, car je serai forcé d'y séjourner au moins un mois, pour y recevoir du nord les matériaux et les secours intellectuels que j'en attends. Peut-être y recevrai-je aussi un baromètre-anéroïde neuf, ce qui serait fort à désirer, car l'état de mon instrument ne me permet plus de compter sur l'exactitude des mesures qu'il me fournit. »

Un *post-scriptum* du 24 novembre annonce que le voyageur quittait Kouka le jour même.

OCÉANIE.

M. Redé, capitaine du navire *Hannah*, a fait un rapport (daté de San-Francisco de Californie, 15 avril 1853) d'après lequel il aurait découvert deux îles dans le groupe des Actéon, compris dans l'archipel Pomotou : l'une est, d'après ses calculs, par 21° 18′ de latitude S. et 136° 35′ de longitude O. (Greenwich); l'autre, par 21° 16′ de latitude S. et 136° 42′ de longitude. Elles ne sont marquées sur aucune carte, dit M. Redé, et les trois autres îles Actéon sont même placées irrégulièrement sur la carte de Wilkes.

NOUVELLES DIVERSES.

La grande et belle ville de Chiraz a été détruite par un tremblement de terre dans la nuit du 21 au 22 avril dernier.

Chemins de fer dans l'Inde et en Égypte. — Le gouvernement des Indes anglaises a arrêté l'établissement des chemins de fer suivants : la ligne principale commencera à Calcutta, passera le Gange à Radjemahal, et, suivant la rive droite du fleuve, atteindra Patna, Bénarès, Allah-abad; longera ensuite la Djemnah, touchera Agrah, et atteindra Dehly; on la prolongera plus tard sur Lahore et Peychaver. — On a déjà inauguré, dans la présidence de Bombay, un chemin qui doit se relier à la grande ligne de Calcutta à Dehly. — Un chemin commencé se dirige de Madras dans l'intérieur, l'ouest.

Le chemin de fer qui doit unir Alexandrie au Caire est très avancé. On en a projeté un du Caire à Suez; mais il n'est pas encore en exécution.

Le journal autrichien l'*Austria* annonce la mort de M. Reitz, consul autrichien, qui a succombé aux fatigues d'un voyage dans l'Abyssinie. Entre autres lieux visités par ce voyageur, on remarque Debr-Eski, ville placée à 9400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et nouvellement bâtie par Oubi, pour remplacer son ancienne résidence, Sémen, située à 8 lieues de là.

Dans une séance de la Société de géographie de Berlin, le 2 juillet 1853, on a appris que M. Möllhausen, artiste habile, qui a séjourné longtemps, avec le duc Paul de Würtemberg, parmi les Indiens du nord-ouest de l'Amérique, a été attaché, en qualité de peintre, à une grande expédition scientifique soutenue par le gouvernement américain, qui y consacre une somme de 500 000 dollars. Cette expédition, dont la durée doit être de deux ans, est chargée, sous la protection d'une nombreuse escorte militaire, de reconnaître le continent américain du nord dans toute sa largeur, et d'explorer les passages des monts Rocheux jusqu'en Californie.

On a découvert récemment dans des cavernes encore inexplorées qui aboutissent aux célèbres grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne), des fossiles du plus grand intérêt. M. Robineau-Desvoidy, habile paléontologiste, ayant étudié ces fossiles, y a retrouvé des os d'hippopotames, d'éléphants, de bœufs, de chevaux, de cerfs, de daims, d'ânes, de chiens, de rennes, d'hyènes et de tigres.

M. l'abbé Cochet, dont nous avons déjà signalé les recherches archéologiques dans la Seine-Inférieure, a continué ses fouilles curieuses à Lillebonne, et y a exploré en dernier lieu le cimetière romain du Catillon, placé sur le bord du vieux chemin qui conduit à la Seine par le Mesnil, voie antique de Juliobona (Lillebonne) à Mediolanum (Évreux) et à Durocasses (Dreux). Tout l'ensemble de collines boisées qui va du théâtre romain au château de Kinkerville, fut jadis couvert de sépultures, détruites à diverses époques par les hommes et par le temps.

Première traversée complète de l'océan Glacial américain. — Mort du lieutenant Bellot. — Le capitaine Mac-Clure vient d'accomplir la plus curieuse exploration, en trouvant enfin ce passage du nord-ouest, tant cherché et dont la recherche a coûté tant de peines et de sacrifices; parti du détroit de Davis, il est arrivé au détroit de Bering, après avoir éprouvé des difficultés, des obstacles et des périls de tout genre. Nous rendrons plus tard un compte développé de cette expédition remarquable, quand nous en connaîtrons les détails.

Nous apprenons en même temps une des plus douloureuses nouvelles qui puissent affecter la Société de géographie : la mort du lieutenant Bellot, ce jeune et hardi marin, qui, dans la séance générale du 14 janvier dernier, a raconté avec tant d'intérêt son premier voyage dans les mers arctiques! Une dépêche écrite à bord du navire de S. M. B., le *North-Star*, et datée de l'île Beechey, le 24 août 1853, a annoncé cette fatale nouvelle. Le commandant Pullen y annonce à

sir E. Belcher que, le 12 août, il lui a envoyé des dépêches par le lieutenant français Bellot (du *Phœnix*), qui s'était offert pour les porter. Cet officier, ajoute-t-il, a perdu la vie par suite de la débâcle brusque et inattendue des glaces dans le canal de Wellington. Quatre hommes l'accompagnaient et sont revenus au *North-Star;* deux y sont rentrés le 20 août, et les deux autres le 21. D'après la déclaration de William Johnson, un des matelots surpris par la glace avec lui, « M. Bellot les aurait laissés le matin du 18 août dans une position où leur canot était abrité auprès d'un énorme glaçon, et il se serait avancé sur le glaçon pour aller voir l'état de la mer et de la glace. Il ne revint pas! En cherchant sur le glaçon, on ne vit que la canne du lieutenant, à côté d'une large crevasse; le vent soufflait avec violence, et l'aura probablement poussé dans la crevasse. » E. C.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voir au numéro d'octobre.)

ERRATA.

NUMÉRO DE JUILLET.

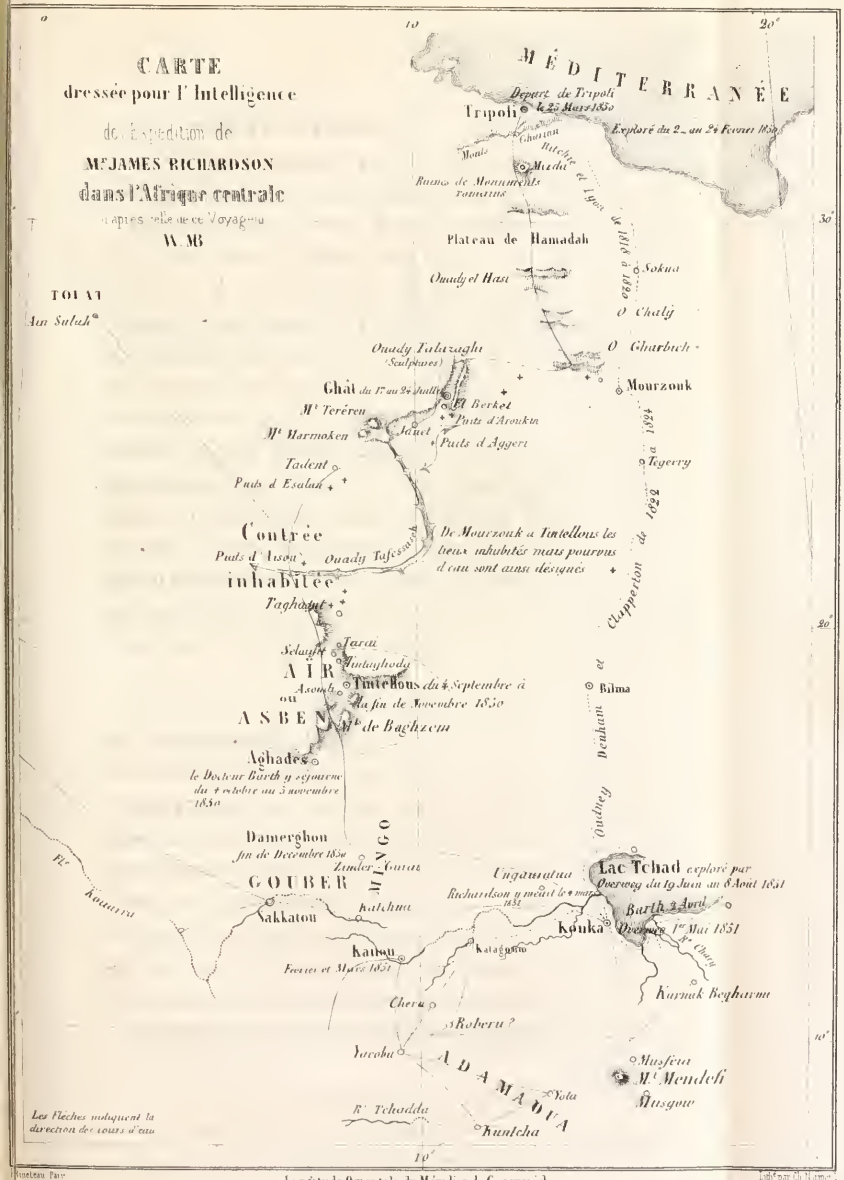
Dans le tableau de la Commission centrale, le nom de M. Daussy doit être substitué à celui de M. d'Avezac, comme membre de la section de publication.

Dans le même tableau, il faut ajouter au nom de M. Malte-Brun le titre de *secrétaire-adjoint de la Commission centrale.*

NUMÉROS D'AOUT ET SEPTEMBRE.

Page 75, lig. 8 *à fine, au lieu de* lieu; *lisez:* lien.

Page 76, lig. 6, après René, *lisez:* Louis XII, *au lieu de* Louis XI.


CARTE
dressée pour l'Intelligence
de l'Expédition de
Mr JAMES RICHARDSON
dans l'Afrique centrale
d'après celle de ce Voyageur
W. MB
MÉDITERRANÉE
Départ de Tripoli le 25 Mars 1850
Tripoli
Exploré du 2 au 24 Février 1850
Ghanan
Mizda
Ruines de Monuments romains
Plateau de Hamadah
Ouady el Hasi
Sokna
O Chaly
O Gharbich
Mourzouk
Ouady Talazaghi (Sculptures)
Ghât du 17 au 24 Juillet
Mt Teréren
El Berket
Puits d'Aroukin
Mt Harmoken
Jauet
Puits d'Aggeri
Tadent
Puits d'Esalah
Tegerry
Contrée inhabitée
Puits d'Aisou
Ouady Tafessach
De Mourzouk à Tintellous les lieux inhabités mais pourvus d'eau sont ainsi désignés
Taghaout
Selaghi
Tarai
Tintaghoda
AIR ou ASBEN
Tintellous du 4 Septembre à la fin de Novembre 1850
Mt de Baghzem
Bilma
Aghades
le Docteur Barth y séjourne du 4 octobre au 5 novembre 1850
Damerghou
fin de Décembre 1850
Zinder
Gurai
MINGO
GOUBER
Sakkatou
Katchna
Kanou
Février et Mars 1851
Ungaurutua
Richardson y mourut le 4 mars 1851
Lac Tchad exploré par Overweg du 19 Juin au 8 Août 1851
Barth 2 Avril
Konka
Overweg 1er Mai 1851
Katagoum
Karnak Beghurmi
Cheru
Roberu ?
Yacoba
ADAMAOUA
Musfeia
Mt Mendefi
Musgow
Yola
R. Tchadda
Kuntcha
Les Flèches indiquent la direction des cours d'eau
Clapperton de 1822 à 1824
Oudney Denham et
Fl. Kouarra
Rineteau Paris
Longitude Orientale du Méridien de Greenwich
Lith. par Ch. Nanne

BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

OCTOBRE 1853.

Mémoires, Notices, Documents originaux, etc.

NOTE

SUR LES CYCLONES OU TOURBILLONS DE L'OCÉAN INDIEN,

(Communiqué par M. Maillard, d'après les observations de MM. Piddington, Bousquet, Keller et Ducom.)

Il existe dans l'océan Indien, tant au nord qu'au sud de l'équateur, des tourbillons très remarquables connus sous le nom de *cyclones*. M. L. Maillard, ingénieur colonial à l'île de la Réunion, qui a beaucoup étudié ces curieux et redoutables mouvements atmosphériques, a bien voulu communiquer à la rédaction du *Bulletin* la Note qu'on va lire.

La loi principale des cyclones est leur tourbillonnement, qui, dans l'hémisphère nord, marche en sens inverse des aiguilles d'une montre, et, dans l'hémisphère sud, se dirige dans le même sens que ces ai-

guilles. Ce tourbillonnement, dont la vitesse peut aller à 60 milles par heure, s'opère autour d'un centre qui lui-même a un mouvement de translation, de direction variable, mais à peu près connue. Ainsi, vers l'équateur, ce mouvement va de l'est à l'ouest, puis il s'infléchit vers le N., dans l'hémisphère N., ou vers le S., dans l'hémisphère S.; par 20 ou 25 degrés, la ligne de translation se courbe de plus en plus, finit par devenir N. et S., par 26 et 30 degrés, et décrit ensuite une autre partie de parabole à peu près semblable à la première. Ce mouvement acquiert de 4 à 40 milles à l'heure.

La marche moyenne des cyclones est de 15 à 20 milles à l'heure; leur diamètre varie entre 50 et 1000 milles. Il règne ordinairement une espèce de calme au centre d'un cyclone; cependant plus on est près du centre, plus la tempête est dangereuse. Pour un marin, toute la science consiste donc à s'éloigner du centre et de la ligne de translation présumée, ou à mettre à la cape sous des amures favorables. Disons tout d'abord que très souvent les cyclones sont doubles et triples, c'est-à-dire se composent de plusieurs cyclones voyageant presque parallèlement : il suffit, au reste, d'être prévenu à l'avance de la possibilité de ce fait, pour éviter de se jeter dans l'un ou dans l'autre.

Quand, par suite de l'état du ciel, de la mer et du baromètre, on craint l'approche du cyclone, la première chose à faire est de chercher où se trouve son centre. Quand les vents sont bien établis, le vent régnant étant dans la tangente du cyclone, le centre se trouve toujours sur la perpendiculaire intérieure à la direction du vent, c'est-à-dire à droite de la marche du vent

dans l'hémisphère sud et à gauche dans l'hémisphère nord.

Mais il ne suffit pas de savoir où est le centre, il faut encore savoir vers quel point il chemine; il suffit pour cela de tracer à un moment donné, sur la carte, la position du navire, la direction du vent régnant et la perpendiculaire sur laquelle se trouve le centre du cyclone (par la table ci-dessous, on connaîtra approximativement la distance du centre). Si, quelques heures plus tard, on répète le même tracé, on aura pour le centre deux positions qui détermineront la ligne de translation du cyclone, c'est-à-dire la ligne à éviter.

Hauteurs comparées du baromètre, à partir de 100 *milles du rayon du cyclone, et en s'avançant des vents variables et des brises folles qui règnent à son pourtour* (*quand le baromètre marque de* 747^{mm} *à* 757^{mm}), *jusqu'au centre* (*où il ne marque plus que de* 707^{mm} *à* 711^{mm}).

Distances au centre en milles ou centièmes de rayon.	Hauteur du baromètre en millimètres.
100	de 747 à 757
90	de 745 à 755
80	de 743 à 753
70	de 740 à 750
60	de 737 à 747
50	de 733 à 743
40	de 728 à 738
30	de 722 à 731
20	de 713 à 722
Centre.	de 707 à 711

Nota. Les variations peuvent même être plus grandes, selon l'intensité du cyclone.

Généralement le baromètre descend d'autant plus que le centre du cyclone est plus près ; cependant il a souvent des tendances à remonter ; cette action se fait surtout sentir après la première baisse, et les ondulations sont en général le plus sûr indice du cyclone.

La droite du cyclone est celle du mouvement de translation, comme on dit la droite d'une rivière. Dans les deux hémisphères, un navire doit tenir la cape tribord amures quand il est dans la partie droite du cyclone, et babord amures quand il est dans la moitié gauche.

Il faut prendre garde aux courants des tempêtes et à l'élévation du niveau de la mer, qui est quelquefois de 1^{m} au centre du cyclone; les courants, étant le résultat des vents rotatoires, ont la même direction qu'eux.

Aux îles Mascareignes (la Réunion, Maurice et Rodrigue), l'orage ne gronde généralement que sur les bords du cyclone ; il le précède souvent. Parmi les signes précurseurs du cyclone, après les oscillations du baromètre, on doit tenir compte de la teinte rouge que prend le ciel, surtout au coucher du soleil ; souvent la mer s'élève et mugit avec violence. Les vents sont variables, et leur moyenne indique la direction des cyclones ; la chaleur est excessive, le temps est lourd et le soleil très ardent. Les variations du baromètre en sens inverse des marées atmosphériques sont un indice presque certain. Elles offrent, à la Réunion, leur maximum de 9 à 10 h. du matin, et de 9 à 10 h. 1/2 du soir ; leur minimum de 3 à 4 h. du soir, et de 3 à 5 h. 1/2 du matin.

En novembre et décembre, les montagnes se cou-

vrent d'un voile semblable à un faible brouillard; les *cumulo-stratus*, les *nimbus* déchirés sur les bords, sur fond de *cirrho-cumulus* et de *cirrhus*, sont des indices presque sûrs; souvent les premiers chassent, et les seconds sont immobiles. Pendant les autres mois, le ciel est bleu d'azur clair, serein, surtout pendant la nuit; la rosée est abondante; il fait calme; les *cumulo-stratus* sont plus ou moins foncés, les *nimbus* chassent et passent par intervalle, il pleut par grains, quelques *cirrho-stratus* sont répandus çà et là; à l'approche du cyclone, les *cirrho-stratus* forment une couche supérieure immobile.

La table ci-après donne l'indication de la fréquence des cyclones dans les diverses parties de l'océan Indien.

LOCALITÉS.	Janv.	Fév.	Mars.	Avril.	Mai.	Juin.	Juillet.	Août.	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
Iles Mascareignes. . . .	9	15	14	8	1	0	0	0	0	0	1	6
Hindoustan.	0	0	0	0	0	1	2	13	10	7	1	0
Mer des Indes au S. de l'équateur.	9	13	10	8	4	1	0	0	0	1	4	3
Golfe du Bengale. . . .	1	0	1	1	7	3	0	1	0	7	6	3
Mer de Chine.	0	0	0	0	0	2	5	5	18	10	6	0

Dans les hautes latitudes, le côté dangereux du tourbillon se fait seul sentir; aussi, au cap de Bonne-Espérance, si l'on voit pointer au N.-O. un nuage noir et s'il s'élève à 25 ou 30 degrés, les vents passent au N.-O., puis à l'O.-N.-O. Il faut donc prendre les amures à babord. — Plus au nord, ces dispositions se dissipent et l'on prend les amures à tribord.

Analyses, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

RAPPORT

DE M. ISAMBERT

SUR TROIS PUBLICATIONS RELATIVES A LA PALESTINE, AU JOURDAIN ET A LA MER MORTE.

1° *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques, exécuté de décembre* 1850 *à avril* 1851, par M. de Saulcy, membre de l'Institut de France (académie des inscriptions et belles-lettres), publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique (1).

2° *Rapports sur l'expédition américaine pour l'exploration du cours du Jourdain et de la mer Morte*, par M. W.-F. Lynch, lieutenant de la marine des États-Unis (2).

3° *Narration du voyage*, par le même officier, commandant de l'expédition (3).

Lu dans les séances de la Commission centrale en 1853.

La Société de géographie m'a fait l'honneur de me renvoyer l'examen du premier de ces trois ouvrages ; elle se souvenait sans doute qu'en février 1850, j'avais rendu compte des résultats de l'expédition américaine, d'après une narration abrégée de M. Ed.-P. Montague, publiée à Philadelphie en 1849 ; alors le rapport officiel et la narration détaillée du commandant Lynch n'étaient pas encore connus en France : l'auteur de cet abrégé s'annonçait comme un des membres de

(1) 2 vol. in-8°, avec 3 livraisons de cartes. Gide et Baudry, 1853.

(2) 1re partie, février 1849 ; 2e, septembre 1851 ; 2 vol. in-4°, avec 3 cartes.

(3) 1 vol. in-8°, avec cartes et gravures. Boston, 3e édit., 1850.

l'expédition. Mais il n'est pas nommé dans la liste officielle, et nous ignorons s'il s'y est adjoint, comme volontaire, ou s'il a voulu s'autoriser auprès du public d'une qualité qu'il n'avait pas. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que les rapports officiels du commandant, M. Lynch, et sa narration originale, sont sous les yeux du public, et que la Société n'en a pas encore publié l'analyse, quoiqu'elle lui ait donné l'un de ses prix en 1851, il nous a paru urgent et convenable d'en joindre l'examen à celui de l'œuvre de notre compatriote M. de Saulcy. La comparaison de ces importants documents sera d'autant plus utile aux progrès de la géographie, et fera ressortir le mérite respectif de l'un et de l'autre voyageur.

Toutefois nous ferons remarquer, dès l'abord, que l'un d'eux avait à sa disposition treize personnes au service des États-Unis, et deux savants qui s'y sont adjoints comme volontaires, le premier à Constantinople et le second à Beyrouth ; il était muni des ressources d'un gouvernement qui ne ménage rien dans l'intérêt de la science, tandis que M. de Saulcy et ses compagnons de voyage, au nombre de cinq, étaient réduits à leurs seules ressources, comme particuliers, et ne pouvaient se prévaloir que de l'appui moral des autorités françaises.

L'expédition américaine était pourvue de deux petits bâtiments ou chaloupes, en métal, l'un de cuivre, l'autre de fer galvanisé, que l'on transporta par terre, de Saint-Jean-d'Acre à Tabarieh ; c'est là à proprement parler que commença l'expédition américaine, le 4 avril 1848 (1), au printemps.

(1) Ch. VII de la narration; p. 4 du 1er rapport.

M. de Sauley, arrivé à Beyrouth deux ans et huit mois après, le 7 décembre 1850, en hiver, mit cinq jours à explorer l'antique cité phénicienne (qui a retenu le nom de Berytus) et ses environs; pressé d'arriver à Jérusalem pour la fête de la Nativité, 25 décembre, il n'a eu que six jours à donner à la description du pays qui sépare cette ville de l'ancienne Ptolémaïs. Ces jours ont été bien employés, grâce à son activité; mais ils étaient insuffisants pour faire des explorations étendues, et pour les mûrir.

La narration de ce voyage n'a pas d'autre division que le récit de sa marche, malgré les nombreuses dissertations qu'il y a jetées par intervalle. Peut-être l'auteur eût-il mieux fait de réserver ces recherches pour des chapitres séparés, et de se borner dans ce premier récit à son itinéraire. Dans tous les cas, il aurait dû mettre au haut de chaque page un titre courant, pour signaler les lieux où il se trouve et les objets qui sont décrits dans le texte de son itinéraire : car il est impossible à la mémoire la plus heureuse de se souvenir des détails d'un récit qui comprend d'une seule haleine deux volumes entiers.

Le commandant Lynch a eu cette attention pour ses lecteurs, et sa division en chapitres délasse l'attention et permet de se retrouver facilement. L'auteur français remplira aisément cette lacune, soit dans une nouvelle édition, soit en ajoutant une table des chapitres, et, ce qui vaudrait mieux encore, une table analytique des lieux et des noms, avec les mots arabes, comme on les trouve dans les *Recherches bibliques* de Robinson, que M. de Sauley admire autant que nous.

Nous avions, dans le voyage du docteur américain Robinson, publié en 1841 (1) des cartes excellentes dressées par M. Kiepert; — une carte plus détaillée encore publiée à Berlin, en 1850, par Ritter et Zimmermann; trois plans, de Beyrouth, de Saïda et de Sour, et de leurs rades, dressés au dépôt de la marine, en 1849, sur des cartes anglaises, et qui sont gradués; — la grande carte de M. Callier, publiée au dépôt de la guerre en 1840; — et, plus anciennement encore, les cartes topographiques du colonel Jacotin, qui font partie du grand atlas de l'expédition d'Égypte.

Nous aurions aimé à voir citer par M. de Saulcy ce monument de la gloire française, auquel les étrangers ont emprunté, et qui a encore sa valeur pour les pays que nos colonnes ont parcourus. Jacotin a pour la première fois donné le véritable aspect de ce beau pays.

Nous avons, d'après les cartes les plus estimées, dû vérifier les premières distances du nouveau voyage pour nous assurer de son exactitude; et c'était un devoir pour un membre de la Société de géographie d'appuyer sa critique sur ces vérifications.

Nous y lisons (2) que le Ras ou cap Beyrouth, sur lequel au reste la carte même du dépôt n'a point porté les véritables latitude et longitude, quoiqu'elle ait été donnée dès 1821, et corrigée en 1836, est à 2 kilomètres de la ville; il y a erreur, en moins, d'un tiers.

(1) En trois tomes.

(2) Page 8.

Notre voyageur croit avoir découvert sur la route qui part de la ville vers Saïda, c'est-à-dire au sud, et dans la direction du cap (c'est-à-dire à l'ouest), les ruines d'une basilique et non d'un théâtre, de bains baignés par la mer, et autres débris de l'antique Berytus : il en a même dressé le plan. Mais il n'en fixe pas la distance, et s'exprime avec si peu de précision, qu'on ne sait pas si c'est au-dessus de la crique Hassan ou plus près du cap, à l'occident, que cette basilique est située.

Il remarque du reste, avec raison, ailleurs, que dans l'édition des petits géographes de Gail (fils), et dans le *Recueil des itinéraires*, de MM. Miller et Lapie, il faut effacer la virgule qu'ils ont placée entre Αιμην et Βορινος, pour en faire deux localités distinctes. Il nous paraît évident, avec lui, que Βορινος, ou plutôt Βορεινος ou Βορειος est la qualification du port de Berytus, et de sa situation septentrionale, par rapport à la ville. Au reste, cette observation n'est pas nouvelle ; elle avait été faite par Voss, dans une note reproduite par Gail lui-même (1), et dont M. de Saulcy ne parle pas. Lapie, par suite de cette séparation, avait cherché Borinus dans une tour El-Berujem, probablement le Bourjel-Bradjiny de Zimmermann.

On reconnaît bien dans le Khan-el-Khaldah (2), point de halte de la première journée de M. de Saulcy, l'ancienne Heldua de l'itinéraire de Jérusalem ; mais pour ce résultat, il faut transposer les chiffres de l'iti-

(1) Note 623.

(2) El-Khulda de Kiepert et de Zimmermann. — M. de Saulcy change l'orthographe, d'une manière souvent moins reconnaissable.

néraire qui compte 12 milles romains entre Berytus et Heldua, tandis que c'est 8 seulement qu'il faut lire selon Robinson et M. Saulcy : ceci a dérouté MM. Miller et Lapie, qui, pour se conformer à leur texte, ont placé Heldua à l'embouchure de la rivière el Khadhi (1), mais plus au sud ; et Porphyrion à l'embouchure du Barouk, nom inconnu sur cette partie de la côte.

C'est ici le lieu de remarquer que, puisque M. de Saulcy emprunte la nomenclature des itinéraires romains, il ne pouvait se dispenser de donner l'échelle comparative de ces milles avec le système métrique, car les trois quarts de ses lecteurs ignorent qu'aujourd'hui le mille romain est estimé de 1481 à 1482 mètres, environ 75 au degré. Ceux qui veulent se rendre compte de la valeur de ses arguments, sont obligés de se faire eux-mêmes cette échelle sur la graduation de la carte.

Or, pour faire sentir le danger d'un calcul précipité, on peut citer l'exemple même de M. de Saulcy. L'échelle métrique de sa carte est divisée de façon que le degré de latitude aurait de 132 à 133 kilomètres, au lieu de 111 kilom., 19. — Cette erreur d'un sixième, qui au reste peut n'être que celle de son dessinateur, est de nature à tromper tous ceux qui en feront usage sur la carte, et elle paraît s'être étendue à l'échelle des itinéraires. Cette deuxième échelle, en effet, au lieu d'être portée sur chacune des cartes itinéraires, étant, pour éviter des frais de répétition, exprimée une fois pour toutes sur la carte générale, a été déduite

(1) C'est encore une variante d'El-Khaldah, que M. Callier écrit el Khaldé.

naturellement de la grande échelle dont elle est un dixième (1).

(1) La graduation est nécessaire pour placer avec précision les points principaux d'une carte à leur distance respective.

Nous avons vérifié la latitude de six villes observée exactement et consignée dans la *Connaissance des temps de* 1852, par M. Daussy; ces villes sont Beyrouth, Saïda, Sour, Saint-Jean-d'Acre, Jaffa et Jérusalem; nous avons trouvé dans la plus importante, celle de Jérusalem, 2′ 13″ environ *trop au nord*, c'est-à-dire 4 kilom. — Sour n'est placé qu'à 1′ 30″ trop au nord (environ 3 kilom.). Quant au cap Beyrouth, elle n'est pas appréciable, vu que le dessin de la carte de M. de Sauley n'est pas conforme au plan topographique du dépôt de la marine et aux cartes les plus estimées. Au contraire, Saint-Jean-d'Acre et Jaffa sont placés environ 1 minute, ou 2 kilom, trop au sud, ce qui, par rapport à Jérusalem, donne une différence totale de 6 kilom. — Ce n'est peut-être pas très considérable pour une carte générale, mais pour les cartes particulières ce serait de grande conséquence.

L'échelle, pouvait par suite être difficilement exacte; nous l'avons comparée à celle de M. Callier, qui est précisément de moitié plus longue, celui-ci ayant pris le 500,000ᵉ et M Sauley le 1,000,000ᵉ; la carte de M. Callier est parfaitement gradnée, et l'échelle est conforme à cette graduation; nous avons pris d'abord la distance de Saint-Jean-d'Acre à Beyrouth, et, bien loin de trouver cette distance double dans la carte de M. Callier, nous n'avons obtenu que les 9/12ᵉˢ environ. De Saint-Jean-d'Acre à Jérusalem, la différence est la même.

En chiffres nous avons trouvé :

De Beyrouth à Saïda, M. Callier. . .	33 kilom.	
M. Sauley. . .	41 —	
Différence : Sauley en sus.	7 —	environ 1/5ᵉ.
De Saïda à Sour, Callier.	34 kilom.	
Sauley.	38 —	
Différence : Sauley en plus.	4 —	environ 1/8ᵉ.

M. de Saulcy est bien au-dessus de pareilles erreurs ; mais elles avertissent le lecteur de celles qu'il pourrait commettre lui-même dans les échelles comparatives, faute d'une attention suffisante.

En appliquant l'échelle de la carte à la distance qui

De Sour à Saint-Jean-d'Acre, Callier.	39,500	
Saulcy.	57,500	
Différence : Saulcy en plus.	18 kilom.	env. moitié.
De Jaffa à Saint-Jean-d'Acre, Callier.	103 —	
Saulcy.	122 —	
Différence : Saulcy en plus.	19 —	environ 1/6e.
De Jaffa à Jérusalem, Callier.	57 —	
Saulcy.	66 —	
Différence : Saulcy en plus.	9 —	environ 1/6e $\frac{85}{100}$.
De Jérusalem à el-Khali (Hebron), Callier.	31 —	
Saulcy.	42 —	
Différence : Saulcy en plus.	11 —	environ 1/3.
De Jérusalem à Riha (Jéricho), Callier.	28 —	
Saulcy.	23,500	
Différence : Saulcy en moins.	5,500	environ 1/4.
De St-Jean-d'Acre à Tabarich, Callier.	53 kilom.	
Saulcy.	56 —	
Différence : Saulcy en plus.	3 —	environ 1/17e.
De Beyrouth à Balbeck, Callier. . . .	68 kilom.	
Saulcy. . . .	62	
Différence : Saulcy en moins.	6 —	environ 1/11e.

existe entre Beyrouth et le Khan-el-Khaldah, il y a 12 kilomètres, et, comme il faut ajouter un cinquième pour les détours de la route, on a 14 kilomètres, au lieu de 11,856 mètres exigés par les 8 milles romains

De Beyrouth à Damas, Callier.	84 —	
Sauley.	108 —	
Différence : Sauley en plus.	24 —	environ 1/3, 5.

De ce tableau, il résulte que l'échelle de M. de Sauley fournit, sur dix distances, huit chiffres supérieurs à ceux de l'échelle de M. Callier. Les deux distances où le chiffre de M. de Sauley est inférieur à celui de M. Callier, sont des points qui n'ont pas encore été observés suffisamment, savoir Riha (Jéricho) et surtout Balbeck. La moyenne de la différence est d'environ 1/8e, c'est-à-dire que l'échelle de M. de Sauley donne environ 1/8e de trop dans la distance des lieux les plus importants de sa carte générale.

Pour ses cartes particulières, il n'y a pas de graduation ; par conséquent, il ne faut s'arrêter qu'à l'échelle commune à toutes ces cartes. Elle est d'un 100,000e. Nous en comparerons les principales distances avec celles de Zimmermann, qui s'en rapprochent plus, celles-ci étant au 333,333e.

De St-Jean-d'Acre à Safourieh, Zimm.	33 kilom.	
Sauley.	28,800	
Différence : Sauley en moins.	4,200	prop. 1/8e.
De Safourieh à En-Nazara, Zimmerm.	6 kilom.	
Sauley.	6 —	
—	Égalité.	
De Nazara à El-Fouleh, Zimmermann.	10 —	
Sauley.	11,500	
Différence : Sauley en plus.	1,500	prop. 1 $\frac{46}{100}$.
De El-Djenin à Djeba, Zimmermann.	17 kilom.	
Saoley.	22 —	
Différence : Sauley en plus.	5 —	prop. 1/3 $\frac{4}{100}$.

qu'adopte M. de Saulcy entre Berytus et Helua. La faute est donc dans la carte.

Il n'y a aucune difficulté à reconnaître, avec M. de Saulcy et les voyageurs antérieurs, l'ancien Tamyras dans la rivière el Damour. Mais pourquoi n'avoir pas reconnu la ville de Leontôn-polis ou ville des Lions, et le bois sacré d'Esculape, dans cette belle vallée ? C'est à moitié chemin de Berytus et de Sidon, comme l'indique Strabon. Avec le Tamyras, il devait y avoir une ville, dans une position aussi favorable.

Une première objection se tire de ce que, dans sa nomenclature, qui suit le chemin du midi au nord,

De Jérusalem à Riha (Jéricho),	Zimm.	26,500
	Saulcy.	22 kilom.
Différence : Zimm. en plus.		4,500 — prop. 1/4.
De Jérusalem à Bethlehem,	Zimmerm.	8 kilom.
	Saulcy.	10 —
Différence : Saulcy en plus.		2 — prop. 1/4.

Les autres points des cartes de Zimmermann ne nous ont pas paru assez certains, comparés aux points correspondants des cartes particulières de M. de Saulcy, pour pouvoir servir de terme de comparaison. Il résulte des six distances ci-dessus comparées : 1° qu'une est égale dans l'un et l'autre géographe ; 2° que deux sont chez Zimmermann plus fortes, dans la proportion d'un sixième ; 3° que, dans les autres, M. de Saulcy l'emporte en plus d'un tiers au moins.

En cet état des faits, on peut sans doute accuser la carte de M. de Saulcy de quelque excès en longueur ; mais on n'a pas de certitude. C'est donc au texte de son récit qu'il faut demander les distances, quoique l'échelle de ses cartes ait pu l'égarer, s'il a calculé d'après cette échelle, et non d'après Zimmermann, dont il paraît cependant avoir eu la carte sous les yeux pendant son voyage.

Pline place Leontos oppidum après Berytus et avant le fleuve Lycus ; mais la distance de ces deux points est infiniment petite : c'est la rade de Beyrouth. M. de Saulcy lui-même ne s'y arrête pas, puisqu'il veut placer Leontos à l'embouchure du fleuve Leontès, bien plus au sud, près de Tyr.

La seconde objection est que Scylax semble placer Leontôn-polis entre Sidon et Ornithôn-polis ou Sarepta. Mais cette page de Scylax est très mutilée dans les éditions qui ont paru jusqu'à présent. Nous ne savons pas si l'habile M. Ch. Müller, dans la nouvelle édition qu'il en publie chez MM. Didot, avec le secours des manuscrits, parviendra à le rétablir : en attendant, nous devons, avec Gail et M. de Saulcy lui-même, reconnaître que, dans le passage qui lie cette ville de Leontôn avec celle des Oiseaux, Ορνιθων πολεως, il y a une lacune.

De plus, nous ne croyons pas qu'on adopte la correction extraordinaire de M. de Saulcy, qui, au lieu de : απο Λεοντων-πολεως μεχρι Ορνιθων π. (ce qui, dans l'ordre suivi par Scylax, indique que la première est au nord de la seconde), propose d'écrire le contraire : αφ'ης Λ. π. μεχρι Ορν. π., ou décompose la relation de ces deux villes par une séparation qui l'isole ; ce changement a pour but, chez M. de Saulcy, de rejeter Léontôn-polis après Ornithôn-polis, dont il a été parlé dans le texte à l'occasion du territoire des Sidoniens.

Nous avons d'ailleurs ici une preuve manifeste de la préoccupation avec laquelle M. de Saulcy a lu le texte de Gail. Il suppose d'abord qu'en parlant de Sidon, cet helléniste (qui a rendu un si grand service aux lettres

et à la géographie, en publiant (1) le premier en France les *Petits géographes grecs*, avec des commentaires savants et des cartes excellentes), a supprimé (*ce qui n'est pas*), le mot κλειστος, qui indique que son port était fermé.

Mais ce qui est plus inexplicable; — en transcrivant plus loin le texte de Gail, l'auteur en a lui-même retranché ce mot, quoiqu'il s'y trouve en toutes lettres (2), accompagné d'une note personnelle!

Nous ne nous arrêterons pas à l'objection qui s'attaque au texte de Scylax, et qui ne veut pas (3) que Leontôn-polis ait été la ville des Lions, mais plutôt la ville du Leontès, quoique ce mot lui-même soit emprunté au nom grec du lion.

L'autorité de Strabon est ici prédominante, parce que le texte de Scylax est incontestablement altéré, et parce que le prince des géographes anciens n'a pas parlé de Leontôn-polis, accidentellement, et dans une simple nomenclature, mais d'une manière détaillée. Il est probable qu'alors, sinon encore aujourd'hui, le Liban renfermait des lions qui venaient par la profonde et pittoresque vallée du Tamyras, jusqu'aux bords de la mer Phénicienne ; et l'abondance des plantes médicinales que renferme cette belle contrée rend plus vraisemblable le culte rendu à Esculape, dans un bois sacré. Nous n'hésitons donc pas, pour nous servir d'une expression favorite de M. de Saulcy, à proposer

(1) 3 vol. in-8°, imp. royale, 1826. M. de Saulcy semble confondre, Gail fils (J.-Fr.), auteur de cette édition, mort prématurément, avec M. Gail père (J.-B.), l'académicien.

(2) Page 303, n. 625, p. 492.

(3) Page 60 du voyage.

formellement de placer la ville des Lions (Leontônpolis) et le bois d'Esculape, au passage du Tamyras, (rivière el Damour).

Il n'y aucune difficulté à reconnaître avec Scylax et l'*Itinéraire de Jérusalem* (rectifié) Porphyrion (1), où se recueillait la substance avec laquelle on faisait la pourpre, dans le khan-en-Neby-Yunès ou Naby-Younâs; mais nous n'admettons pas qu'ici fut le Leontonpolis de Strabon et de Scylax lui-même. Puisque ce dernier géographe les a distingués, pourquoi M. de Saulcy veut-il les confondre?

Le Bostrenus de Denys le Périégète, et de ses traducteurs latins, Avienus et Priscien, paraît s'accorder avec le Nahr ou rivière el-Aoualy, ou Aoualè des cartes.

La ville de Saïda, ancienne Sidon, est si bien connue par les témoignages anciens et modernes, et par la carte du dépôt de la marine, qu'il était inutile d'y insister.

L'auteur remarque (2) que Strabon la met à une distance de 400 stades de Béryte; il fallait dire d'environ (ὅσον). Il pense que ce chiffre est un peu *trop fort*. S'il avait dressé une échelle de stades, et qu'il eût pris pour base le stade olympique de 600 stades au degré, ou de 185 mètres, il aurait reconnu que ce blâme

(1) C'est certainement de cette ville que parle Procope sous le nom de bourg Porphyreôn, dans ses Anecd. (xxx, 5) lorsqu'il rapporte qu'un avocat de Césarée l'avait achetée au prix de 3 centenaires, ou 300 livres d'or (valant aujourd'hui 311,484 fr.), somme alors considérable. Justinien s'en empara en n'en payant qu'une minime partie, sous prétexte, que le rhéteur *évangélique* (l'avocat s'appelait *Evangelius*) ne pouvait posséder une propriété de cette importance.

(2) Pag. 58 et 66.

est plus que faible, et qu'ici les copistes de Strabon ont évidemment substitué le chiffre de 400, qui s'exprime par la lettre Υ à celui de K. Strabon au reste ne veut donner qu'un à peu près.

La distance astronomique, en effet, n'est que de 17 minutes (31 kilom. 527 mèt.); et si l'on ajoute un cinquième (1) pour les détours, on a précisément 36 à 37 kilom., c'est-à-dire 200 stades olympiques.

Nous ne savons si la savante édition préparée par M. Ch. Müller, avec neuf cartes, pour une nouvelle édition de Strabon, apportera quelque variante de manuscrits sur ce passage, malgré le silence de celle de Cramer; mais nous sommes convaincus qu'il y a erreur de moitié dans le chiffre; car nous ne pouvons admettre des stades de 100 et de 133 mètres, comme l'a fait Gossellin qui les déduisit de mesures anciennes, plus ou moins erronées de la terre, et qui ne put appuyer sa théorie de six stades différents d'aucun texte ancien. D'ailleurs nous verrons tout à l'heure, par la distance donnée par Strabon, à l'intervalle qui sépare Sidon de Tyr, qu'il se servait, pour cette côte, des stades ordinaires, dits olympiques, correspondant aux risins ou stades hébraïques, ainsi que nous croyons l'avoir démontré (2).

Le chiffre de l'itinéraire d'Antonin de 30 milles romains, et celui de Peutinger de 29, sont encore un peu trop forts; car on ne trouve que 28 milles

(1) Kiepert, dans son mémoire sur les cartes du voyage de Robinson, III, p. 52, ne compte qu'un vingtième en sus de la ligne droite, ce qui ne donnerait que 33 kilom. (180 stad. environ). Cette addition du vingtième est trop faible.

(2) Voy. notre rapport de février 1850, p. 149.

entre les deux villes, à moins qu'on ne force un peu les contours du chemin. Quant aux trois chiffres de l'*Itinéraire de Jérusalem*, qui ne donnent ensemble que 24 milles, nous disons, avec M. de Saulcy, qu'ils sont beaucoup trop faibles ; mais nous n'ajoutons pas avec lui qu'il ne faut pas tenir à ces constructions de chiffres, que l'on modifie à son gré ; nous pensons au contraire que, quand ils sont relevés exactement sur de bonnes cartes, les chiffres valent bien mieux que les conjectures des voyageurs sujets à beaucoup d'illusions.

A l'occasion de Sidon, revient le reproche si malheureusement adressé à l'édition de Gail, sur la prétendue suppression de Κλιτος, ou plutôt Κλειστος, que cet helléniste a rétabli dans le texte, d'après Saumaise et autres, avant que le voyageur y eût pensé. Ce reproche ne tombe que sur M. Miller, dans sa table extraite du *Périple* de Scylax : encore n'est-il que juste de remarquer que celui-ci n'a point donné le détail des textes.

Au sud de Sidon (Saïda) et au sud-est du cap (Ras) Sarphent, sont des ruines que M. de Saulcy est fondé à regarder comme celles de Sarepta, ville biblique, célèbre dans le livre des *Rois*, sous le nom de Sarfat, par l'hospitalité qu'une pauvre veuve donna au prophète Elie.

D'après la place que lui donne Scylax elle vient après Ornithon-polis, et Pline, en la nommant, met également Sarepta au sud de la ville des Oiseaux. Notre voyageur ne veut pas qu'il y ait eu de ville intermédiaire entre Sidon et Sarepta, sous prétexte qu'il n'y a pas de ruines ; mais à El-Ourby, qu'il paraît désigner sous le nom de Bordj-el-Aqbea, il y a une tour marquée sur

les cartes, et une rivière importante, le Zahranè ou Zaherany. M. Callier mentionne même deux fois des ruines dans ces parages.

M. Miller, quoiqu'en confondant cette ville de Scylax (1) avec la station *ad Nonum* de l'*Itinéraire de Jérusalem* (2), place la ville des Oiseaux à El-Ourby, sans doute d'accord avec Lapie, qui avait vu l'importance de cette localité dans la carte de Jacotin.

En voilà sans doute assez, pour placer ici l'Ornithônpolis, au nord de Sarepta, conformément à des textes qu'on veut, en vain, changer, pour reporter cette ville aux tombeaux ou à la nécropole d'Adloun.

Quant à Sarfent, que M. de Saulcy écrit deux fois sur sa carte, nous remarquons que celle-ci n'est pas conforme à son texte qui en place les ruines sur le cap lui-même, ainsi que l'expriment d'ailleurs la carte de Zimmermann et celle de Kiepert. Notre voyageur donne à la seconde le double nom de Kherbet.

Un peu au sud de ce lieu, M. de Saulcy place un village de Kaisarièh, dans lequel il croit avoir trouvé une ville de Césarée inconnue jusqu'ici, parce que, sur ce tertre considérable, il a rencontré des ruines : mais il n'est qu'à 2 kilomètres de Sarphent. Qui pourra croire qu'il ait existé deux villes distinctes à une si petite distance? Qui ne pensera, au contraire, que c'est la même ville un peu déplacée, dans le laps des siècles, ou le faubourg d'une ville unique ? D'ailleurs ce Kaisarieh n'apparaît pas dans les autres cartes, à

(1) Pag. 362. Ce nom est omis dans sa table alphabétique. Il appelle la rivière Nahr-Nosey.

(2) Page 183.

moins que ce ne soit Kysarraa, dont la prononciation aura paru différente à notre voyageur.

Il a des arguments plus considérables, quoique non victorieux, quand, en présence du village d'Adloun, dans lequel il a toute raison de reconnaître la *statio ad nonum* de l'*Itinéraire* de Jérusalem, et des ruines de tombeaux, qui sont au sud entre ce point et la rivière Abou-el-Asouad (que les voyageurs précédents ont signalées par le nom expressif de Nécropolis), il a voulu trouver une ville plus importante qu'une simple station. Faute de noms plus retentissants, il y a rapporté la ville des Oiseaux, Ornithôn-polis. Il n'y a sans doute pas beaucoup d'analogie, entre un nom aussi agréable, et le nom funèbre de Nécropole qu'on lui a assigné.

On allait même jusqu'à supposer que parmi ces ruines était une stèle ou colonne égyptienne attestant le passage du grand Sésostris. M. de Saulcy s'est assuré qu'en cela il y avait illusion; mais il a insisté, en dépit de Scylax et de Pline, à ramener à cette hauteur la ville des Oiseaux.

Dans son enthousiasme pour la magnifique Nécropole, notre voyageur n'hésite pas à proposer d'y placer cette ville. Robinson l'avait fait avant lui; mais le voyageur américain, ne voyant, d'après Strabon, dans cette ville qu'un polychnion (1) placé entre Sidon et Tyr, n'avait proposé cette attribution qu'avec réserve et timidité; encore il la place à Adloun, et non sur l'emplacement de la Nécropole, baignée par les eaux d'une petite rivière.

(1) XVI, 2, 24.

Mais si le nom d'*Adloun* (*Adnout* de Jacotin, — *Adlân* de Robinson et de Zimmermann), n'est que le nom corrompu d'*Ad-nonum*, quelle apparence y a-t-il qu'on ait changé le beau nom d'Ornithôn-polis, pour une simple station de route ?

Quant à la différence de quatre milles donnée par l'*Itinéraire* de Jérusalem à la station *ad nonum*, nous sommes tout à fait d'avis, avec M. de Saulcy, qui a reconnu d'autres bornes milliaires, qu'il y a lacune dans cet *Itinéraire*. Il n'est pas possible que l'an 333, époque de sa rédaction, la ville de Sarepta, encore nommée par Pline, eût disparu avec les souvenirs qui s'y rattachaient. Nous croyons donc que Sarepta y était nommé avec le chiffre V, et qu'ainsi la station *ad nonum* devait, en effet, porter le chiffre IIII, à moins qu'on ne suppose que le chiffre 4 était exprimé par IX.

L'ancien Léontès est évidemment le Nahr-el-Qasmièh, plus haut Lantany, large de 35 pieds prussiens (11 mètres), qui prend sa source près de Baalbeck, traverse l'immense vallée de la Cœlesyrie, et entre les vallées du Liban traverse des contrées peu connues; car on marque une partie de son cours en points. Le Léontès vient se jeter dans la mer Phénicienne à 3 minutes géogr., ou 5 kilom. et demi, au nord de la célèbre Tyr. Ce fleuve devait lui être très utile pour l'exploitation des richesses forestières du Liban et de ses contreforts, et comme débouché agricole de la Cœlesyrie.

C'est à l'embouchure du Léontès, et parce que son nom altéré se prononce Lataneh ou Lanteh, que notre voyageur place la ville de Léontônpolis. Pline, Strabon et Scylax la mettent au nord d'Ornithônpolis ; c'est une différence d'au moins 42 kilomètres sur

notre estimation, qui la reporte à l'embouchure du Tamyras.

Nous ne trouvons pas sur les cartes antérieures la plage d'Ayn-el-Barouk, à une demi-heure de chemin de Sour ou Tyr, c'est-à-dire très près du Léontès. Un détail de ce genre, et la plupart des détails semblables, portés sur la carte générale, se confondent, parce qu'on ne peut y mettre le relief du terrain. M. Callier a donné à sa carte une bien plus grande valeur en les supprimant, et en les remplaçant, quoiqu'il n'eût à tracer, comme M. de Saulcy, qu'un itinéraire, par le cours des rivières et la direction des montagnes. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut donner une idée de ce pays si riche en souvenirs. Conçoit-on une carte de ces contrées, dont sont absents le Liban et l'anti-Liban, le cours du Léontès, etc., etc.? Heureusement cette lacune est facilement réparable.

En parlant de Tyr, Strabon compte 200 stades entre cette ville et Sidon, ce qui est exact, en prenant le stade olympique de 185 mèt. Notre auteur, qui rappelle cette distance en stades, a dû regretter de n'avoir pas donné à ses lecteurs d'échelle comparative de ces stades, avec les milles romains et le système métrique.

Notre voyageur donne, pour les environs de Sour, quelques détails sur la tour d'Occident, Bordj-el-Mogharbi, sur le Naby-Yahia, sur les puits de Salomon, ou l'ancien Ras-el-Ayn, qui ne peut être que le Ras-el-Tyne de la carte du dépôt de la marine.

M. de Bertou, en 1845, a lu à l'Institut de France, et publié un savant Mémoire avec deux cartes sur cette topographie ; il est fâcheux que M. de Saulcy n'indique pas les raisons des différences qu'il a marquées. La carte

de Zimmermann donne deux fois la position du Deir-Kanoun, l'une à l'est de Sour, l'autre beaucoup plus loin au sud-est. L'armée française est remontée jusqu'à Sour en 1799 ; et les savants de l'expédition ont placé Pœlae-Tyrus à la position du premier Deir-Kanoun, à 1 200 mètres de la place. M. Bertou la met à Adloun, au nord du Léontès. M. de Saulcy la ramène, au contraire, à la position du Raz-el-Ayn, ou El-Tyne, c'est-à-dire à 5 kilom. environ, au sud de la Tyr insulaire ; il fournit à ce sujet une bonne discussion critique, quoique moins savante peut-être que celle de M. Bertou, qu'il aurait dû nommer.

Il eût été désirable qu'il donnât lui-même un plan topographique de Sour et de ses environs, afin qu'on pût reconnaître ses dénominations nouvelles, et les faire concorder avec les cartes précédentes.

Quant à la distance de Sour à Saïda, d'après les itinéraires d'Antonin et de Peutinger, elle est de XXIV milles romains, tandis que l'Itinéraire de Jérusalem n'en compte que IV + XII, c'est-à-dire XVI. Strabon compte 200 stades : ces 200 stades à 185 mètres ou 600 au degré donnent 37 kilom. ; les 16 milles romains, 24 kilom. seulement ; mais les 24 milles romains valent 35 kilom. 1/2. En réalité, d'après les observations astronomiques, la distance est de 17′ 5″ en ligne droite, ou de 32 kilom. sans les détours. Il est donc évident qu'il y a erreur dans l'*Itinéraire* de Jérusalem. M. de Saulcy l'a bien restitué ainsi qu'on l'a dit, en ce qu'au lieu de IV pour la distance de Sidon à la station *ad nonum* (qu'il suppose être à Adloun), il veut qu'on lise, ainsi que le mot l'annonce, la neuvième borne milliaire ou IX. Mais il fait une seconde

correction dans le deuxième chiffre XII, pour y lire XV, en supposant une autre faute de copiste, afin de retrouver le chiffre de 24 des autres Itinéraires. Ce résultat est désirable ; mais la correction ne s'appuie pas, comme à la station précédente, sur un texte ; elle est purement conjecturale. D'Adlân à Sour, la carte de Zimmermann ne donne d'ailleurs que 11 milles romains ou 16 kilom. ; en ajoutant un cinquième pour les détours de la route, on n'a encore que 13 milles romains ou 19 kilom., ce qui est moins éloigné de 12, chiffre textuel, que de 15, proposé par M. de Saulcy.

Quoi qu'il en soit, ces discussions sont utiles aux progrès de la géographie.

A Iscanderoun, au pied sud du cap Blanc (El-Abiad), notre voyageur ne doute pas qu'il ne faille placer l'Alexandros-Schène ou Tente d'Alexandre, de l'Itinéraire de Jérusalem, à XII milles de Tyr, sur la route de Ptolemaïs. La distance sur la carte est conforme à cette mesure, et paraît acceptée par les géographes antérieurs.

A quelques kilomètres au sud-est, il a trouvé les ruines d'une ville considérable, sur un plateau qu'il appelle Omm-el-Aamid, toujours en changeant l'orthographe ; la carte de Jacotin avait reconnu aussi des ruines dans ces parages, mais sans leur donner aucun nom : il est vrai qu'elles paraissent plutôt appartenir à Iscanderoun ; au reste, malgré ses recherches, M. de Saulcy n'a rien trouvé dans l'antiquité qui y répondît, quoique cette route soit très fréquentée. Dans un pays aussi riche, il n'est pas étonnant qu'on rencontre beaucoup de ruines. Il s'est peut-être exa-

géré leur importance, en croyant que c'étaient celles d'une ville.

Le cap que la carte de Jacotin appelle Mecherfi et Zimmermann Mescherfé, M. de Saulcy l'appelle El-Achraf, ce qui est propre à dérouter tout le vocabulaire, quoique l'identité ne soit pas douteuse. Il aurait pu en avertir son lecteur, et les voyageurs futurs, qui entendront peut-être autrement que lui la prononciation arabe.

Comment veut-il aussi qu'on reconnaisse facilement dans la colonne Amoud-el-Zamri, le lieu que Zimmermann a probablement désigné, à quelque distance de la route, par le nom plus simple d'Hamsin sur le ruisseau qui baigne Zib ?

A ce dernier lieu, M. de Saulcy nous donne l'explication de la double prononciation qui existe sur ce dernier point entre Akhzib, qui lui paraît la ville du livre de Josué, l'Ecdippa de Josèphe et de Pline, l'Ecdippôn de Scylax, et la station d'Ecdippa que l'Itinéraire de Jérusalem place à XII milles d'Alexandros-Schène. La distance sur la carte n'est que de 10 à 11 milles ; mais il faut y ajouter les détours, et c'est, comme le dit notre voyageur, suffisamment exact.

Nous remarquons que M. de Saulcy, en divisant son récit et ses recherches en deux parties, se répète (1) ou ne réunit pas l'énumération des sources en un seul faisceau.

Le mont Saron, qui s'étend un peu au nord de Zib, de l'ouest à l'est, si bien marqué dans la carte de Jacotin, et même proéminent dans celle de Zimmer-

(1) Notamment, p. 49 et 70.

mann, n'obtient pas une mention dans M. de Saulcy, qui pourtant s'arrête à de misérables hameaux, comme Bagadjeh, qu'on ne peut facilement reconnaître dans le Bukjek de MM. Lynch et de Zimmermann. Le tracé de la côte, ou du moins du port de Saint-Jean-d'Acre, disparaît dans sa carte générale, et même dans le numéro premier de ses itinéraires.

Ici cependant nous devons le remercier du tableau comparé des distances, tiré des auteurs anciens, qu'il a dressé pour toute la côte de Phénicie, et de tous les éclaircissements qu'il a fournis sur les villes de cette côte ; ils sont dignes d'un membre de l'Académie des inscriptions. Il est à regretter que les autres parties de son itinéraire ne soient pas ainsi résumées à part avec les distances modernes en heures de marche : le récit en aurait été considérablement abrégé, et y aurait gagné en intérêt. Pour nous, en le suivant pas à pas, nous n'avons pas désiré multiplier nos critiques; car nous avons négligé les détails étrangers aux points signalés par les anciens : nous avons voulu seulement travailler avec lui aux progrès de la géographie comparée, et signaler les doutes qui existent encore.

M. de Saulcy ferait bien, à notre avis, de renfermer dans un chapitre son itinéraire et ses recherches sur cette partie importante de son voyage, puisqu'elle contient toute la côte de Phénicie.

Nous ne saurions trop l'encourager à l'accompagner d'une carte spéciale sur une échelle assez ample pour qu'elle contienne la configuration du pays, l'indication exacte de ses rivières, et le relief des montagnes. Ses découvertes archéologiques et géographiques en recevraient un nouveau lustre.

Avec le tracé de Zimmermann, qui pourrait, avec sa graduation fort exacte, servir de base à la nouvelle carte, les pèlerins et les voyageurs auraient un guide attrayant et flatteur à l'œil.

Dans un second article, nous ferons connaître son itinéraire de Saint-Jean-d'Acre à Jérusalem, à travers la Galilée et la Samarie, et les travaux concurrents de M. Lynch.

(La suite à l'un des prochains numéros.)

N. B. Il vient de paraître à Londres en 2 beaux vol. in-8°, une traduction en anglais de l'ouvrage de M. *de Saulcy*, avec des notes, par M. le comte *de Warren*, déjà connu par des ouvrages sur l'Inde.

Cette traduction n'est point accompagnée de la carte générale, ni des cartes topographiques itinéraires de M. de Saulcy, mais on y a joint une carte non graduée de son voyage autour de la partie occidentale et méridionale de la mer Morte. Cette carte est attribuée à M. de Saulcy, et n'était pas encore publiée : il serait désirable qu'elle fût jointe à l'édition française.

Nous n'avons pas remarqué que les notes du traducteur changent rien à notre travail de vérification sur la côte de Phénicie.

RÉCIT

D'UNE MISSION DANS L'AFRIQUE CENTRALE

COMPTE RENDU PAR M. MOREL-FATIO.

(*Suite* (1).)

VI.

Séjour à Tintalous.

Richardson, à son arrivée à Tintalous (Tîntellous) fut assez désappointé de l'aspect misérable de cette place dont il avait tant entendu parler et dont il attendait force merveilles; ce n'est réellement qu'un grand village d'environ 150 maisons et cabanes, situé au milieu d'une vallée avec des arbres plantés çà et là; toute son importance consiste dans le choix que le sultan En-Noor a fait de cette localité, pour y établir une résidence temporaire. Il y possède une espèce de palais, si l'on peut nommer ainsi une maison un peu moins inhabitable que celles qui l'entourent, et bâtie comme celles-ci, de pierres cimentées avec de la boue. Au nord de Tintalous, s'élève à un jet de pierre, un autre village de même apparence; comme Tintalous, il est exclusivement peuplé d'esclaves et de gens appartenant au sultan En-Noor.

Après avoir installé ses tentes sur une colline de sable dominant le pays, Richardson se disposa à rendre visite au sultan, et en conséquence choisit une variété

(1) Voir le *Bulletin* d'août et septembre 1853.

d'objets destinés à lui être offerts en cadeau pour se concilier les bonnes grâces de sa Hautesse, qui du reste, à quelques exactions près, se conduisit presque honnêtement avec Richardson et ses compagnons, et promit de les escorter lui-même jusqu'au Bournou. Richardson trouva le sultan souffrant d'infirmités dues à son âge avancé, et se plaignant de l'état dans lequel gémissait alors le pays : « Tous les districts d'Aheer » (Ahir), disait-il, sont en fermentation ; le peuple a » secoué le joug des sultans ou des magistrats, et les » routes sont infestées de bandes de voleurs. » Richardson ne put bien comprendre la cause de cette crise, au milieu de laquelle son destin l'avait jeté ; c'était néanmoins un avis à ne point négliger et dont il eut bientôt par lui-même à constater la justesse. Car, une nuit que Richardson avait oublié de faire veiller ses gens, on lui vola une partie de ses bagages, et entre autres choses sa provision de thé, perte sensible pour un Anglais. Dans cette circonstance, le sultan se montra très courroucé, et ordonna des recherches qui aboutirent à peu de chose, si ce n'est à savoir que les voleurs étaient des gens de Tidek et de Taghajeat (Taghadjît), qui venaient de célébrer à Tintalous une noce et des réjouissances, et qui ne voulurent point quitter la place sans exécuter cette razzia nocturne.

A la suite de cet événement, En-Noor pria Richardson de lever ses tentes et de se rapprocher de Tintalous et de ses habitants, ce qui fut fait immédiatement ; de plus, le sultan écrivit à tous les cheikhs des environs d'avoir à protéger ses hôtes, et d'enjoindre aux habitants de les regarder comme des personnes sacrées, confiées à sa garde. D'un autre côté, le kadi, consulté,

déclara « qu'il n'était pas légitime de voler ou tuer » les chrétiens pendant la nuit, et que ceux-ci pou- » vaient tirer sur les voleurs et les tuer. » Certes, en pays musulman, une pareille décision était remarquable; aussi Richardson y attacha-t-il une grande importance à cause de l'encouragement qu'elle donnait à ses gens pour se défendre en cas d'attaque.

Il est assez difficile de se faire une idée du gouvernement du pays ou royaume d'Aheer, par le journal de Richardson; ainsi quelle espèce de puissance peut avoir le sultan En-Noor, le grand sultan des Kailouees (Kélouis)? Et comment se fait-il que le sultan d'Aghadez, qui par le fait réside dans la capitale du pays, lui soit inférieur et jouisse d'une moindre prépondérance? Il paraît qu'En-Noor est le doyen d'âge des sultans, le *Cheikh-Kébir* des Kailouees, que chacun respecte, et à qui l'on s'adresse en dernier ressort dans tous les cas difficiles; il paraît aussi que l'autorité réside toujours en sa personne, les autres chefs étant amovibles et changés à des intervalles souvent rapprochés; lui seul est inamovible. En-Noor possède des portions de provinces: ainsi un district du Damerghou lui appartient, et il a une habitation à Zinder; il reçoit de nombreuses redevances des autres chefs du pays, et entasse des richesses avec lesquelles il entretient un certain nombre d'esclaves et d'affidés, armée très suffisante pour exécuter de temps à autre, comme ses voisins du Bournou, quelques razzias sur les peuplades qui l'environnent.

Richardson a eu aussi quelques difficultés à se procurer des renseignements sur la division territoriale du pays, et d'abord, il rencontra beaucoup de répu-

gnance, de la part des habitants, à donner des notions sur le chiffre de la population. Cependant, à la fin du premier volume de son journal, il publie une nomenclature assez étendue de tous les endroits habités, avec le nombre d'habitants. Ce travail, traduit d'une note écrite en arabe par le secrétaire du sultan En-Noor, et comprenant les distances de chaque endroit, par heures et par journées, de Tintalous pris pour centre, fournit une nombreuse liste. Mais ce document ne doit être accepté qu'avec circonspection; néanmoins il faut noter les conclusions. D'après le calcul du secrétaire d'En-Noor, la population adulte mâle monterait à 12 731 individus; ce nombre, en suivant la manière des Kailouees d'estimer la population, et en y comprenant les habitants de Tintalous et d'Aghadez, montant ensemble à 2 950, donnerait, avec les femmes légitimes, les esclaves ou concubines et les enfants, un total d'environ 59 000 âmes; il faudrait y ajouter aussi quelques tribus des frontières, et, somme toute, ce serait un pays bien mal peuplé pour son étendue. En effet, Richardson donne au pays d'Aheer, du nord au sud, une longueur de onze journées de marche ou environ deux cent vingt milles (anglais), et une largeur, de l'est à l'ouest, de huit journées, ou cent soixante milles.

Aghadez, la ville principale, est isolée et peut être considérée comme le lien qui rattache les contrées des Touariks à celles des noirs du Soudan.

Le pays présente un aspect pittoresque; ses traits principaux et caractéristiques sont tantôt des rangées de hautes montagnes nues, de formation granitique, élevées de trois ou quatre mille pieds, se dirigeant

dans tous les sens et couronnées de pics isolés ; tantôt de profondes vallées bordées de précipices escarpés, tantôt des traînées de verdure au milieu desquelles le tholuk et toutes les espèces de mimosas et d'acacias, ainsi que le souak, s'élèvent à des hauteurs considérables et sont couverts de plantes parasites qui se déroulent en guirlandes et en festons. Des animaux sauvages, d'espèces variées, peuplent les solitudes, mais ne paraissent point exciter de frayeur. Autour des villages, pendant les mois de sécheresse, on cultive quelques légumes au moyen d'irrigations, mais ce soin est réservé aux esclaves. Les dattiers donnent des fruits qui sont bons, mais qu'on ne peut garder.

Les Kailouces, que les marchands du nord de l'Afrique appellent du nom générique de Touariks, parurent à Richardson issus de race berbère mêlée aux races variées de l'Afrique centrale. Ils sont moins orgueilleux et moins farouches que les Touariks de Ghât, dont le sang berbère est plus pur. Grands et actifs, les Kailouces ont les membres bien proportionnés et sveltes ; quelques uns ont les traits presque européens, tandis que d'autres ressemblent aux Arabes, d'autres enfin sont tout à fait noirs. Quant aux femmes, plus petites que les hommes, elles sont presque toujours grasses comme les Mauresques de la côte, et atteignent un énorme degré d'embonpoint ; sans être laides, elles n'offrent rien de remarquable dans leurs traits.

Les Kailouces, comme les Touariks, portent sur la tête une longue bande étroite de coton noir, avec laquelle ils s'entourent la figure, ne laissant libres que les yeux et la naissance du nez ; c'est le *thélem*. Ils se rasent la tête comme tous les musulmans, et portent

peu de barbe. Pour vêtement principal, ils ont une large robe de coton, ou *tobe*, avec de larges manches; ce vêtement se met sur la peau en guise de chemise; les gens aisés portent des culottes étroites à la jambe, larges aux reins et serrées à la ceinture; tous ont de fortes sandales de cuir. Tous ces objets viennent du Soudan, car il ne paraît pas y avoir de manufactures dans le pays d'Aheer, excepté toutefois à Aghadez, où l'on travaille le cuir; on y fabrique aussi les sacs à grigris, ou charmes, que les habitants font écrire par quelque écrivain renommé pour ce genre d'amulettes, et qui se portent sous les bras, sur les épaules ou au cou.

Tous les hommes vont armés; ils portent un poignard sous le bras gauche, un sabre attaché sur les épaules, et de la main droite ils tiennent une lance ou un javelot; à la guerre, sur leurs maharis, ils portent un bouclier en cuir tanné. Plusieurs sont encore armés d'arcs et de flèches, celles-ci souvent empoisonnées. On voit aussi quelques mousquets, venus de la côte par les caravanes.

Les grands personnages, et tous ceux qui peuvent le faire, méprisent le costume national, et s'habillent comme les Maures du littoral, de vêtements plus ou moins riches. Quant aux femmes, elles portent de simples *tobes* de coton, qui les couvrent de la tête aux pieds; ces tobes sont généralement bleus, teints avec l'indigo; ils sont quelquefois glacés avec de la gomme, cependant il y en a de blancs, avec des broderies de soie autour du cou; il y en a aussi, mais très rarement, de couleurs variées; quelques femmes portent des pantalons, mais ce qu'il y a de plus original dans

leur toilette, c'est la mode adoptée par les beautés kailouees de se jaunir la figure.

Les mœurs paraissent fort relâchées. Sans parler des danses plus qu'expressives pour lesquelles les deux sexes sont passionnés, les femmes s'abandonnent à tous les écarts, dans un pays où la langue ne saurait exprimer le mot *chasteté*, et où toutes les femmes, dit Richardson, sont également accessibles lorsque le danger est absent. Aussi les hommes ne connaissent de bornes à la sensualité que celles qu'amènent forcément l'âge et les excès. Peut-être, ajoute cependant Richardson, que les plus religieux parmi les Kailouees éprouveraient des scrupules à entretenir des relations avec les femmes de leurs voisins.

Les sultans ou cheikhs qui se partagent le pouvoir, sont pasteurs et marchands; leur principal commerce est celui des esclaves, horrible trafic, dont les deux tiers passent par leurs mains. Les sultans lèvent aussi des impôts sur les caravanes qui traversent leur territoire, impôts que, par expérience, Richardson assure être aussi onéreux que peu réguliers. Quelquefois, *quand ils ont faim*, ils font une razzia sur une tribu éloignée, et, y tombant à l'improviste, se fournissent à la fois de bétail et d'esclaves.

Comme on doit bien le penser, les Kailouees, grands et petits, sont peu raffinés dans leurs goûts. Leur nourriture consiste en mil ou en maïs; ils ont aussi des troupeaux de brebis, de bœufs et de chameaux; mais les bœufs servent exclusivement au transport des denrées d'Aheer au Soudan, ainsi que les ânes, très nombreux et très utiles dans une population dispersée comme l'est celle-ci.

Les riches ont des chameaux de race, ou maharis, comme tous les Touariks. Dans toutes les fêtes, le Kailouee, monté sur son mahari, dont le pas grave et silencieux est réglé par le son d'un tambour grossier, circule autour des groupes d'invités, et la présence de cet animal donne à ces fêtes un caractère particulier; autrement elles ne différeraient en rien de celles du Soudan. Les hommes y dansent en brandissant leurs lances, tandis que les esclaves dansent et chantent à la fois.

Pendant le séjour de Richardson à Tintalous, le docteur Barth résolut, pour profiter du temps, de faire un voyage à Aghadez, la ville principale du pays d'Aheer. En conséquence, il partit avec une caravane commandée par le fils d'En-Noor, et, après sept journées de marche, il arriva à Aghadez, grosse bourgade située sur un haut plateau de formation granitique, autour duquel, dans une dépression du terrain, se trouve de l'herbe et du bois. Le docteur Barth dit que cette contrée abonde en lions, en sangliers, en autruches et en singes.

VII.

De Tintalous à Zinder.

Richardson fit un assez long séjour à Tintalous, et put étudier à son aise le pays d'Aheer; son journal est rempli de détails intéressants et tout à fait neufs sur cette contrée inexplorée jusqu'à l'arrivée de la mission. Il mit aussi son temps à profit, en recueil-

lant un vocabulaire de la langue des Kailouces (1), comme il l'avait déjà fait pour d'autres idiomes. Néanmoins le temps commençait à lui paraître long, et bien souvent il avait songé à se mettre en route avec ses compagnons, pour continuer le voyage; chaque fois il avait été détourné de ce projet par le sultan En-Noor, et aussi par les conseils de la prudence. En-Noor, qui était devenu sincèrement attaché à la mission, promettait toujours aux voyageurs de les conduire lui-même au Bournou, mais il fallait pour cela attendre le passage de la grande caravane du sel, qui apporte annuellement cette denrée de Bilma, ville située dans l'est, chez les Tibbous, et qui traverse le pays d'Aheer pour se rendre dans le sud. Cette caravane n'arrivait pas, et les voyageurs se voyaient emprisonnés dans Tintalous pour un temps indéterminé, lorsque le sultan, impatienté lui-même, fixa le jour du départ au 2 novembre, que la caravane du sel fût arrivée ou non. A l'époque dite, En-Noor se mit en effet en marche, avec la plus grande partie de son monde; mais ce fut pour s'arrêter après quelques étapes, le sultan se décidant de nouveau à attendre la caravane de Bilma : Il fallut se résigner à de nouveaux délais; enfin, dans les premiers jours de décembre, la caravane si longtemps attendue fit son apparition, et, rien n'arrêtant plus le sultan, les caravanes réunies quittèrent (le 12 novembre) le campement de Chintagawna (Tchintagâna), où Richardson et ses compagnons avaient pu exercer leur patience.

(1) Lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, vient de faire parvenir à la Société de géographie une collection des travaux de linguistique dus à Richardson.

Peu à peu la température s'était abaissée; le matin du départ, le thermomètre marquait 34 degrés (Fahrenheit), deux degrés seulement au-dessus de glace ; mais dans la journée le soleil reprenait de la force.

La route à suivre pour atteindre la province de Damerghou est élevée d'environ mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et longe en grande partie un ouâdy bordé de rochers ombragés d'arbres épais, aux pieds desquels les voyageurs dressaient leurs tentes ; on y voyait souvent des traces d'animaux sauvages et plusieurs fois on campa auprès des tanières des lions, au milieu des débris de leurs festins.

Pendant la marche, Richardson obtint des voyageurs venus de Bilma, avec la caravane du sel, de curieux renseignements sur le commerce de cette denrée et la manière de la préparer; il aperçut aussi pour la première fois la plante de l'indigo.

On atteignit ainsi les monts Baghzem, masse puissante de rochers, probablement d'une immense largeur et coupée de nombreux ouâdys, où pousse le tholuk; les esclaves de la caravane recueillirent de la gomme de cet arbre, mais en petite quantité. Après avoir laissé à droite les montagnes, la caravane suivit la direction du sud à travers un terrain ondulé, couvert d'arbres et de verdure; le palmier doum y dominait, et partout on trouvait un peu d'eau. Le jour de Noël, on campa dans un endroit nommé Bergou ou Bargot, et quelques jours après on atteignit un vaste plateau, ou hamadah, au delà duquel s'ouvre le pays de Damerghou.

Les animaux qui vivent sur ce plateau sont généra-

lement d'une nature inoffensive, ce sont : la girafe, le bœuf sauvage (peut-être est-ce une espèce de cerf), la gazelle, grande et petite, l'autruche, la poule de Guinée. On y trouve plusieurs espèces de vautours, des corbeaux, beaucoup de petits oiseaux, quelques lézards, des sauterelles, des fourmis, des papillons et de grandes tortues. Le docteur Overweg dit avoir vu des traces d'hyène. Quant aux arbres, c'est toujours l'éternel tholuk, l'arbre à gomme, qu'on trouve partout au Sahara, et quelques autres arbres nains et qu'on ne peut nullement comparer à la riche végétation qui environne Tintalous. Le 1er janvier 1851 trouva les voyageurs sur ce plateau, souffrant d'un vent violent du nord-est, vent qui avait sans doute parcouru d'immenses espaces sur ce hamadah, qui paraît être le plateau central de l'Afrique ; ils arrivèrent ainsi au village d'Inasamet, habité par des Touariks, les uns blancs, les autres noirs, dont les femmes échangèrent avec la caravane des fromages et quelques volailles. Les habitants de cette contrée paraissent vivre dans une certaine abondance ; ils possèdent des chevaux, et Richardson se plaît à reconnaître qu'ils se montrèrent beaucoup plus civils envers les chrétiens que les populations qu'il avait traversées jusque-là. Dans un autre village, à Gumrek, on vit cinq à six cents têtes de bétail, sans compter les chevaux ; le paysage était redevenu assez agréable, coupé de forêts, mais l'aspect du pays n'était nullement tropical et ressemblait beaucoup, suivant Richardson, au comté d'Essex, en Angleterre.

Le 6 janvier, Richardson entra dans le Damerghou, et l'on vit les premiers échantillons de la culture par-

ticulière au pays. On commence par nettoyer le terrain au moyen du feu, comme sur le littoral, et les cendres servent d'engrais : le pays est ondulé, coupé de petits ouâdys semés de mil, et de nombreux villages sont dispersés sur la route; les habitants sont noirs et parlent la langue du Bournou.

Le Damerghou est le grenier du pays d'Aheer, et paraît entièrement peuplé d'esclaves appartenant aux Touariks. C'est à cause de cela qu'il ne compte pas au nombre des contrées du Soudan, quoique le climat et la nature du pays semblent le classer parmi ces dernières. Le sultan En-Noor possède en ce pays un village nommé Tagelel (Tadjilil). Les voyageurs s'y arrêtèrent et furent traités par les esclaves du sultan.

Les membres de la mission se séparèrent dans cet endroit; il fut décidé que Richardson continuerait sa route avec le sultan jusqu'à Zinder, tandis que le docteur Barth irait de son côté à Kanou, et le docteur Overweg à Tésaou et à Maradee (Marady). Cette séparation, qui ne devait être que temporaire, ne s'effectua pas sans émotion de part et d'autre; car, dans ces solitudes de l'Afrique, les voyageurs qui se quittent, se reverront-ils jamais? Après le départ de ses collègues, Richardson visita le village de Fumta-Bou-Beker, dont les habitants souffraient d'ophthalmies; deux jours après, la caravane s'engageait dans une forêt d'arbres nains, et, après avoir traversé le mont Boban-Birni, dressait ses tentes sur le territoire du Bournou, à quelques heures de Zinder, dans la province de Damagram; on atteignit cette ville le 14 janvier.

VIII.

Séjour à Zinder.

A peine entré dans les faubourgs de la ville, Richardson quitta la famille d'En-Noor et se dirigea droit sur la ville. Son arrivée était attendue, une maison était préparée pour le recevoir, et un esclave du sultan de Bournou s'y trouvait, pour lui servir de guide ; enfin les choses parurent prendre une tournure favorable, après tant de traverses et d'incertitudes ; les provisions abondaient, et l'aspect de Zinder, sa situation pittoresque et son importance inattendue remplirent de joie Richardson. Il apprit en arrivant que des lettres arrivées de Mourzouk l'attendaient à Kouka, et le sultan de Zinder l'engagea fortement à se rendre dans cette ville avant d'entrer dans le Soudan. Le premier soin de Richardson fut de choisir des présents et de les offrir au sarki, ou sultan, et au chérif de la ville ; le premier était le fils d'un puissant personnage du pays, auquel il avait succédé, et se nommait Ibrahim ; le second était un Maure de Fez, qui avait fait, sous Abd-el-Kader, la guerre contre les Français en Algérie. Richardson fit ensuite un tour dans la ville, qui est considérable, partagée en divisions marquées par des murs et des collines, et contient, au dire des habitants, 20 000 habitants ; Richardson croit qu'il faut diminuer ce nombre de moitié ; partout il eut à se louer des bonnes dispositions du peuple à son égard ; il visita le marché et nulle part il n'entendit murmurer le mot kafir (infidèle), qui jusque-là ne lui avait pas été épargné. Le marché était plein de monde et cou-

vert de denrées ; on y voyait en abondance des bœufs, des moutons, des chameaux, des ânes, des chèvres ; des viandes de bœuf et de mouton, crues et cuites ; du mil, du maïs, un peu de blé ; du poisson séché (sans sel), des légumes, du miel ; de plus il y avait force marchandises de toute espèce, et des esclaves à vendre en grand nombre. Les transactions se font au moyen de ouadâs (cauris), dont 2 500 représentent à peu près la valeur d'une piastre espagnole.

La population de Zinder est mêlée de Kailouees et d'autres tribus étrangères ; aussi le sang n'y est point aussi pur que dans l'intérieur, où le noir domine tout à fait.

Ibrahim, le sarki ou sultan de Zinder, vassal du cheikh du Bournou, qui réside à Kouka, est extrêmement craint de ses sujets. Il a la réputation d'être juste, mais sa manière de punir est terrible : on ne pend ni ne décapite à Zinder, on fend le ventre aux coupables, ou on les suspend par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive. La place des exécutions est marquée par un arbre, l'arbre de la mort ; quiconque passe sous son feuillage sinistre est aussitôt saisi, mis à mort et pendu à ses branches : le bourreau seul peut impunément fouler ce sol maudit.

Autour de ce lieu d'épouvante s'accumulent les ossements des cadavres, dépouillés par les hyènes et les vautours, chargés d'ailleurs de purger la ville de ses immondices. Il n'y a qu'un seul arbre de la mort ; d'autres arbres sont seulement des arbres fétiches ; et le sarki lui-même, au commencement de chaque année, se rend, avec ses officiers, au pied d'un de ces derniers arbres pour y faire solennellement une distri-

bution de cauris à la populace. Dans cette contrée, l'islamisme n'est qu'à la surface ; au Bournou, comme au Soudan (1), la plus grande partie des peuples professent la foi musulmane, mais au fond le paganisme existe toujours.

Pendant son séjour à Zinder, Richardson put obtenir de nombreux renseignements sur les principaux États de l'Afrique centrale, sur les différentes races d'hommes qui les habitent et sur leur histoire ; sur la tribu puissante des Fellatah qui règne aujourd'hui par droit de conquête sur Timbouctou, Sakkatou, Kachna et autres pays. Il put aussi étudier de près le commerce des esclaves et il assista aux scènes affreuses qui signalèrent le retour d'une expédition, ou razzia, exécutée par le sultan de Zinder en personne, sur des villages voisins de Tésaoua, pour se procurer les moyens de payer ses dettes. Car telle est la source du commerce des esclaves ; c'est pour payer les dettes contractées envers les marchands étrangers, que les princes de l'Afrique centrale font la chasse à leurs propres sujets et les vendent comme de vils troupeaux. A ce propos, Richardson paraît un peu refroidi dans son indignation contre les États civilisés qui maintiennent encore l'esclavage ; « Les noirs, dit-il, sont les » vrais voleurs et marchands d'hommes, fréquemment » excités, il est vrai, par les marchands du nord et du » sud ; mais il faut convenir que, s'il n'y avait point » de marchands blancs pour acheter les esclaves

(1) On a pu voir que Richardson ne place pas dans le Soudan des contrées qu'on a coutume d'y placer, comme le Bournou et le Damerghou. On a respecté ici son opinion. E. C.

» exportés d'Afrique, l'esclavage n'y existerait pas » moins..... Une grande puissance, comme l'Angle- » terre ou la France, pourra seule à la longue extirper » l'esclavage de l'Afrique. »

L'existence de la population mâle à Zinder semble se passer dans une indolence complète, animée de temps à autre par l'excitation des razzias, où chacun a un intérêt direct ou indirect. Les femmes partagent leur temps entre la cuisine et la toilette ; point d'amusement, si ce n'est la danse au son du tambour. C'est ainsi que le temps s'écoule pour ces nègres. Quant aux marchands étrangers, eux aussi semblent s'assoupir dans cette cité endormie ; ils vendent leurs marchandises en bloc au sultan et s'abandonnent à la paresse, tandis que celui-ci organise et exécute des razzias pour les payer en captifs. L'atmosphère épaisse et lourde pèse sur les paupières et abrutit la pensée ; aussi Zinder est-il un séjour désagréable pour un étranger, et Richardson s'estima-t-il fort heureux de profiter d'une caravane allant à Kouka, par Gurai (Gouraë), dans la province de Mingo, et de quitter ce peuple de fainéants. Il alla donc prendre congé du sarki, qui lui fit cadeau d'un mauvais cheval, et se tint prêt pour le départ.

IX.

De Zinder à Gurai et Gusumana.

Le 9 février, Richardson quitta Zinder, monté sur le cheval qu'Ibrahim lui avait donné ; il avait vendu ses chameaux, pour voyager à la mode du pays, où le cha-

meau devient inutile ; toutes les deux ou trois heures, on trouve de l'eau, et le cheval, plus rapide, rend plus de services que le chameau. La caravane se dirigea vers l'est, et le soir on arriva, à Dairmummegai, grand village assez peuplé ; le lendemain on était à Deddegi (Deddidji), dont les habitants s'enfuirent aussitôt qu'ils aperçurent la caravane, tant est grande la frayeur inspirée par les gens du Bournou.

Le pays, peu cultivé, produit du mil, et les bestiaux donnent du lait en quantités suffisantes pour nourrir ses habitants. Les ustensiles de ménage sont faits en calebasses et les instruments d'agriculture, très grossiers, sont fabriqués avec le fer du Soudan, par des artisans indigènes.

La caravane visita successivement les villages de Dairmu (Dermou) et de Guddemouni ; près de ce dernier, est un lac dont les habitants profitent pour cultiver diverses espèces de fruits, de légumes. Quelques heures plus tard, on arrivait au hameau de Dugurka, qui fut mis au pillage, d'après les ordres du chef de la caravane, parce que les habitants lui avaient refusé de l'eau. On passa ensuite de nombreux villages, Bogussa, Gerremari, Lekarari, Algari, Giddejer et Collori, dont les habitants vivent sous des huttes de forme conique ; quelques unes sont surmontées d'un œuf d'autruche. A Gamalak, le pays change d'aspect ; là commence une zone de montagnes de granit, gneiss, et autres roches primitives. La route traverse une belle contrée parsemée de rochers et passe par Tungari, réunion de villages dont la population peut monter à 2 000 âmes, et paraît bien moins timorée que celle des villages plus rapprochés de Zinder. Il paraît que le sultan de la province de Mingo, qui réside à Gurai,

la protége contre les maraudeurs du Bournou. Le 14, Richardson arriva à Gurai, très fatigué de son voyage à cheval, et le lendemain il fit sa visite au sultan qui le reçut sur son trône, espèce de plate-forme élevée, autour de laquelle se tenaient ses officiers. Après un échange de présents, Richardson se retira très content de l'accueil qui lui avait été fait.

Gurai est moins important que Zinder, et peut avoir 7 000 âmes; la ville, bâtie sur plusieurs collines sans arbres ni autre végétation, est entourée d'un fossé sans eau, couronné d'une haie épineuse; cette haie, vive dans quelques endroits, et dans d'autres formée simplement de branches d'arbres entrelacées très solidement, défend la ville d'une manière suffisante pour l'espèce d'attaques qu'elle peut avoir à craindre.

Richardson eut occasion, à Gurai, d'entendre parler des Yam-Yams; il paraîtrait que l'histoire de ces mangeurs d'hommes remonte aux plus anciennes traditions; elle s'est peu à peu chargée d'embellissement, mais, suivant les gens du pays, il n'existerait plus aujourd'hui rien de pareil; ce serait une pure calomnie.

Le 19, la caravane se mit en route pour Kouka, où quinze journées devaient la conduire. Richardson, que le cheval avait indisposé, reprit un excellent chameau, que le sultan de Gurai lui avait donné, et l'on se remit en marche à travers un pays ondulé, parsemé de forêts d'arbres nains, de palmiers doums et coupé de mares d'eau stagnante. Le pays était désert et jusqu'à Gusumana, village situé sur une colline et dominant une large vallée, on n'aperçut aucune culture. C'est dans

cette contrée, au dire des habitants, qu'on commence à voir des éléphants.

Ici s'arrête, le 20 février 1851, le journal de Richardson.

Conclusion.

Richardson, en partant de Gurai, s'était trouvé indisposé; ses forces l'abandonnaient graduellement. Il s'était jusque-là plaint de la chaleur et de la fatigue, mais il ne paraît point avoir conçu d'alarmes sur sa position. Tout à coup, le climat le frappa d'une atteinte mortelle, et, après peu de jours de maladie, il s'éteignit presque sans souffrances; ses derniers moments sont racontés dans une lettre du docteur Barth, qui, à la première nouvelle de ce fatal événement, se hâta d'accourir sur les lieux; lettre qui a fourni les tristes détails publiés dans le *Bulletin* d'août et septembre 1851, et que nos lecteurs ont sans doute présents à la mémoire.

Richardson mourut à Ungurutua, à six journées de Kouka, le 4 mars 1851, onze mois après son départ de Tripoli. Après sa mort, ses collègues poursuivirent avec succès leurs explorations, jusqu'à ce qu'une nouvelle perte vînt réduire la mission à un seul membre. Le docteur Overweg partagea bientôt le sort de Richardson, et le docteur Barth se trouva seul, sans autre appui que son dévouement et son courage. Il a pu jusqu'à présent résister au climat, et l'on a eu dernièrement de ses nouvelles datées de Kouka, le 24 novembre 1852. Il doit aujourd'hui avoir un nouveau compagnon, le docteur Vogel, parti volontairement

pour remplacer Richardson ; on a appris, il y a quelque temps, son passage à Mourzuk, faisant bonne route vers le sud.

Maintenant que nous avons analysé le journal de Richardson, c'est-à-dire que, par un procédé rapide, nous l'avons dépouillé de tout son coloris et de tout son charme, qu'il nous soit permis de dire combien il nous a fait éprouver de plaisir, et avec quel intérêt nous avons lu ces pages pleines de savoir et de substance, écrites d'un style facile et empreintes d'une si douce philosophie ; certes, si la main de la Providence a pesé sur sa destinée en le faisant périr loin de tout visage ami, la science ne lui sera pas infidèle et portera son nom à la postérité. Ainsi l'homme passe, mais l'œuvre reste.

ANALYSE

DE LA RELATION DU PREMIER VOYAGE DANS LE BASSIN POLAIRE

PAR LE COMMANDANT E.-A. INGLEFIELD, A LA RECHERCHE DE SIR JOHN FRANKLIN (1).

(Extrait de l'*Athenæum* anglais du 9 juillet 1853.)

Ce fut en 1845 que sir John Franklin et ses compagnons quittèrent les rivages de la Grande-Bretagne, sur les bâtiments l'*Erebus* et la *Terror*, équipés par l'Amirauté pour chercher un passage au N.-O. par mer, entre les océans Atlantique et Pacifique ; ils empor-

(1) Voir la carte qui accompagne le *Bulletin* de janvier 1853.

taient les instructions de la Société royale pour faire une série d'observations sur le magnétisme terrestre. Huit années se sont écoulées depuis leur départ; on ignore leur sort; cependant on conserve encore quelque faible espoir de leur retour. Le 11 juillet 1845, sir John, se trouvant aux îles des Baleines, adressa au colonel Sabine une lettre où il annonçait qu'il avait encore des provisions et tout ce qui était nécessaire à sa navigation pour trois ans; par conséquent cela pouvait le conduire jusqu'en juillet 1848; mais presque en même temps M. Blenky, un des marins de la *Terror*, disait, dans une lettre écrite à sa femme à Liverpool, qu'il pourrait bien se passer cinq ou six ans avant qu'ils fussent de retour. Le 22 du même mois, le capitaine Martin, de l'*Enterprise*, rencontra l'*Erebus* dans la baie Melville, par 75° 10′ de lat. N. et 66° de long O. (Greenwich), et sir John lui apprit qu'il avait pour cinq années de provisions, qu'il pourrait en faire à la rigueur sept années, et que ses gens étaient activement occupés à saler des oiseaux aquatiques; ils en avaient déjà plusieurs barils tout remplis, et douze hommes étaient allés en chasser d'autres; enfin l'*Erebus* et la *Terror* ont encore été vus le 26 juillet par le capitaine Dannett, du navire le *Prince de Galles*; ils étaient amarrés à une montagne de glace par 74° 48′ de lat. N. et 66° 13′ de long. O., attendant quelque ouverture dans les glaces, pour pénétrer au détroit de Lancastre. Trois années s'étant écoulées sans qu'on eût d'autres nouvelles de sir Franklin, l'inquiétude croissante qu'inspirait le sort de ce navigateur engagea le gouvernement à diriger diverses expéditions dans les mers arctiques pour tenter de communiquer avec lui. Malheureusement les efforts ne

paraissent pas avoir été portés dans la meilleure direction ; et, quoique sir Franklin, avant son départ, eût exprimé son projet de pénétrer, s'il le pouvait, dans le canal de Wellington, on n'a cependant cherché l'entrée de ce canal que bien tard, peut-être trop tard. Le *Herald* et le *Plover*, commandés par les capitaines Kellett et Moore, et le yacht la *Nancy Dawson*, sous M. Shedden, ont visité, par le détroit de Behring, les rivages de l'Amérique. Une expédition par terre sous la direction de sir John Richardson et du docteur Rae, a exploré une autre partie des côtes américaines ; les navires de sir James Ross, qui avaient parcouru le détroit de Barrow, ont passé inutilement l'hiver au havre Léopold, et sont revenus sans résultat. Sir John Ross, sur le *Felix*, passa ensuite l'hiver dans la baie Assistance, et revint en Angleterre, rapportant cette histoire d'Adam Beck (abandonnée aujourd'hui) du massacre des officiers et des équipages de deux navires de guerre britanniques par de pauvres et inoffensifs sauvages, les Esquimaux. Les capitaines Austin, Ommanney et Penny allèrent à leur tour dans les mers arctiques, et, ayant enfin réussi à découvrir les véritables traces des voyageurs cherchés, ils sont revenus avec leurs *six vaisseaux* pour nous instruire de leur découverte ! Cependant ils avaient été précédés par l'actif petit bâtiment le *Prince Albert*, équipé par lady Franklin. Les recherches, commencées avec lenteur et avec toutes les solennités possibles de la routine officielle, ont pris enfin un caractère plus rapide : sir Édouard Belcher a suivi Franklin à travers le Wellington channel; le capitaine Kellett s'est porté à l'O., vers l'île Melville ; l'honorable Américain, M. Grinnell, non content de

sa première grande expédition, en a envoyé une seconde. Le capitaine Kennedy, qui avait commandé le *Prince Albert*, est aujourd'hui sur l'*Isabel*, en route pour le détroit de Behring, afin de suivre les traces des capitaines Collinson et Mac-Clure; enfin le commandant Inglefield et le lieutenant Bellot sont partis sur le navire le *Phœnix*, pour chercher à communiquer avec l'expédition de sir Édouard Belcher, rapporter en Europe les résultats de ses recherches, et procurer enfin des nouvelles quelconques de l'expédition qui est depuis si longtemps l'objet de l'anxiété publique.

L'*Isabel*, schooner à hélice de 140 tonneaux et de la force de seize chevaux, avait été équipée par lady Franklin et ses amis, et offerte par cette dame à l'Amirauté pour le service des mers arctiques; mais cette offre fut refusée; lady Franklin proposa alors de confier le navire à quelque navigateur qui porterait des provisions à sir Belcher; le commandant Inglefield, accepta cette offre, et, avec l'assistance des autorités du chantier de Woolwich, il quitta la Tamise pour les régions arctiques, le 6 juillet de l'année dernière.

Les voyageurs de l'*Isabel* eurent au Groenland diverses aventures, où se trouvent mêlés les ours et les Esquimaux; à plusieurs découvertes géographiques qu'ils firent, il appliquèrent les noms célèbres de Northumberland, d'Herbert, de Beaufort, de Murchison, etc.; l'*Isabel* se trouva enfin le 26 août à un demi-mille du cap Alexander : « Nous entrions dans la mer Polaire, dit M. Inglefield, et je me sentais plein d'un vif espoir d'aller jusqu'au pôle, de nous frayer un passage jusqu'au détroit de Behring, et, par-dessus tout, d'atteindre Franklin et de lui donner des secours. En

peu d'heures, nous allions être ou tranquilles dans nos quartiers d'hiver ou naviguant librement dans le bassin polaire débarrassé de glaces. On comprend sans peine que tout mon temps était activement employé, et que nuit et jour le crayon et le sextant sortaient rarement de mes mains. Sur la mer, flottaient en abondance des herbes marines, dont les racines portaient différentes espèces d'astéries et de bivalves, et les flancs du cap Alexander étaient couverts de mousses et de gazons d'une belle verdure. C'est un promontoire très remarquable; une petite île située un peu au S., et que j'appelai Sutherland, ne l'est pas moins. La côte entre le cap Alexander et le cap Robertson affecte cette forme de plateau si caractéristique au Lancaster sound. Mais ce plateau était interrompu par de vastes glaciers. qui envoient leur tribut annuel de montagnes de glaces (*icebergs*) par les ravins qui s'offrent çà et là. En tournant autour du cap Alexander, la gloire de naviguer désormais dans la mer Polaire animait mes pensées; car je voyais la mer s'étendre dans sept rumbs de la boussole, et elle paraissait libre de glaces, quoique bornée à l'E. et à l'O. par deux promontoires distincts : l'un, à l'O., reçut le nom du Prince Albert, parce qu'il fut découvert le jour de la naissance de S. A. R.; l'autre, au N. du cap Alexander, avait une singulière forme de plateau et paraissait former des galeries qui me rappelaient les flancs du palais de l'Exposition, et que j'ai cru devoir appeler *Crystal Palace Cliffs*. L'aspect du côté N. du cap Alexander ne ressemble en rien à celui du côté S.: ici, l'on ne voit que des falaises et des hauteurs couronnées de neige; mais au N., un agréable changement paraissait avoir été produit par

je ne sais quelle influence mystérieuse ; les rochers y apparaissaient avec leur couleur naturelle, tantôt blanche, tantôt d'un brun rougeâtre, et la neige, qui avait revêtu de couches épaisses les côtes plus méridionales, n'offrait dans ces hautes latitudes que quelques taches blanches ; cependant les côtes vers l'ouest, défendues par une ceinture de glaces de plus de 12 milles de largeur, paraissaient couvertes de neiges éternelles. Nous nous avançâmes, en voyant le beau temps continuer, et un bel aspect s'offrait devant nous. Le soleil venait de se plonger sous l'horizon, où il ne devait rester qu'une heure, et il inondait encore de ses rayons le ciel septentrional, reflétant sur les neiges de la côte occidentale une teinte pourprée, et répandant sur la nature un éclat qui s'accordait peu avec le froid piquant de l'air. »

Le matin du 27, cependant, le vent tourna au nord; et, devenu violent, il empêcha toute tentative de s'avancer dans cette direction ; en revenant à la côte orientale, on trouva que l'entrée du bassin polaire était large de 36 milles. On ajouta aux noms déjà indiqués ceux de Victoria, d'Albert, de la Princesse Marie, de Camperdown, de Sabine, de Cracroft, de Wade, de Leeds, de Bolton, etc., enfin celui de Frédéric VII de Danemark, qui fut imposé à la pointe la plus septentrionale de la côte orientale, en reconnaissance des attentions si bienveillantes dont les Anglais avaient été l'objet dans les établissements danois du Groenland. Une île au nord des Crystal Palace Cliffs fut appelée Littleton ; une autre, vue au loin dans le N., reçut le nom de Louis-Napoléon, en mémoire de l'accueil flatteur que le com-

mandant avait reçu, en France, du président de la République. M. Inglefield détermina, par une bonne observation, la latitude de sa position la plus septentrionale à 78° 28′ 21″ N.; il se trouvait à 140 milles plus au N. que n'étaient allés les navigateurs parvenus avant lui dans ces mers. Forcé de revenir vers le S., il éprouva de grandes difficultés et de grands dangers; il pénétra dans le Jones's sound jusqu'à 84° 10′ de long., par 76° 11′ de lat., mais il fut obligé, le premier septembre, de revenir vers l'E., à la baie de Baffin. Il était cependant allé assez loin à l'O., pour trouver que le rivage septentrional du Jones's sound tourne brusquement au N., tandis que le rivage méridional continue de s'étendre vers l'O., à perte de vue, et il a, sur ce point, corrigé utilement les cartes précédentes. S'avançant au S., l'*Isabel* franchit le Lancaster sound et le détroit de Barrow, et communiqua avec le dépôt du *North-Star*, établi pour l'expédition de sir Édouard Belcher, à l'île Beechey; ce ne fut pas sans surprise que le capitaine Pullen et son équipage aperçurent, le 7 septembre, la fumée du bâtiment apparaissant dans la baie d'Erebus et Terror.

On apprit du capitaine Pullen que sir Édouard Belcher et le capitaine Kellett étaient partis depuis trois semaines sur leurs steam-tenders, le premier pour le Wellington channel et le second pour l'île Melville; que le docteur Macormick était allé sur un bateau examiner les baies du Prince Albert et de Baring. Le commandant Inglefield descendit sur le rivage, et il raconte ainsi l'impression qu'il éprouva en ce lieu. « Un tombeau frappa bientôt mes yeux, qui mesuraient l'épais manteau de neige de l'île. Nous

examinâmes attentivement cette dernière demeure de trois des compagnons de Franklin ; mais nous ne pûmes rien découvrir qui n'eût déjà été observé. Mon compagnon me dit qu'on avait constamment vu un ours énorme placé sur un des tombeaux ; on aurait dit un gardien silencieux de la mort. »

Le capitaine Pullen avait l'intention de communiquer en traîneaux, au printemps, avec sir Édouard ; et ils s'étaient fixés un rendez-vous pour cela.

L'*Isabel* quitta la baie Erebus et Terror à minuit par un beau clair de lune, emportant les lettres du dépôt. Un vent fort s'éleva dès le jour suivant, et poussa rapidement le navire à travers le détroit de Davis ; le 4 novembre 1852, il jetait l'ancre à Stromness, juste quatre mois après son départ de Woolwich.

Une illustre autorité a dit que c'est un des plus remarquables voyages qu'on ait effectués.

Voici, en résumé, les principaux chapitres de la relation du commandant Inglefield : acceptation du commandement de l'*Isabel* ; — départ d'Angleterre ; — passage du détroit de Davis ; — passage par l'entrée du détroit de Murchison ; — navigation dans le Smith's sound à 140 milles plus au N. que tout autre navigateur précédent ; — arrivée au Jones's sound ; — arrivée au détroit de Barrow — communication avec l'escadre de sir Édouard Belcher ; — navigation orageuse pour le retour en Angleterre.

Cette relation est accompagnée d'importantes notes du professeur Dickie sur les plantes phanérogames et les algues recueillies pendant le voyage, et de remarques sur la géographie physique du détroit de Davis, par le docteur P. S. Sutherland, chirurgien de l'expédition.

On y remarque, de plus, une carte de l'Amirauté offrant d'excellentes observations du docteur Rink, de Copenhague, et plusieurs belles esquisses de vues. La médaille d'or de la Société géographique de Londres a été accordée à M. Inglefield, et la Société royale l'a admis parmi ses membres.

E. C.

EXPÉDITION

DU CAPITAINE MAC-CLURE DANS L'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE AMÉRICAIN.

DÉCOUVERTE DU PASSAGE DU NORD-OUEST (1).

Le commandant Inglefield est de retour du dernier voyage qu'il a fait aux mers arctiques sur le navire le *Phœnix*. Il a présenté à l'Amirauté anglaise un rapport, qui donne quelques détails sur les remarquables explorations du capitaine Mac-Clure.

D'après ce rapport, l'*Investigator*, venant du détroit de Behring, et commandé par le capitaine Mac-Clure, doublait le cap Barrow le 6 août 1850; arrivé à la rivière Colville, par 150 degrés de longit. O. (Greenwich), il fut retenu quelques jours par le gros temps, les brouillards et les vents contraires; il fallut louvoyer entre une masse de glaces et la côte. Le 26 août, on atteignit l'embouchure du Mackenzie; le 30, l'*Investigator* arriva au cap Bathurst.

(1) Voir la carte qui accompagne le présent numéro du *Bulletin*.

Lorsque M. Mac-Clure fut au cap Parry, la mer, ouverte au nord, lui donna l'idée de se diriger vers la terre de Banks ; il découvrit, à 60 milles du cap Parry, une terre inconnue (l'île Baring); il franchit un détroit entre cette île et la terre du Prince Albert, et parvint jusqu'à 73 degrés de latitude, où il fut arrêté par la glace. On revint cependant un peu au sud, et l'on hiverna par 72° 40′ de latitude et 117° 30′ de longitude.

Le 14 juillet 1851, la glace, s'étant rompue, remit le vaisseau en liberté. On voulut se porter au nord, du côté de l'île Melville ; mais une barrière de glace, par 75° 35′ de latit. N. et 115° de longit. O., ferma le passage. On tenta alors de tourner la côte méridionale de l'île Baring et de s'avancer en passant à l'ouest de cette île; on atteignit 74° 6′ de latitude et 117° 12′ de longit. O. Là, les glaces saisirent de nouveau l'*Investigator*, le 24 septembre 1851; et depuis on n'a jamais pu le mouvoir. M. Mac-Clure se préparait à l'abandonner, lorsqu'il fut rejoint par un officier du *Resolute*, et que le capitaine Kellett, commandant le *Herald* lui adressa son chirurgien pour soigner l'équipage, réduit à la plus extrême détresse.

C'est à la fin de février 1852 que le capitaine Kellett envoya des secours à l'*Investigator*. Le capitaine Mac-Clure a daté sa dernière dépêche du 10 avril 1853. Il se trouvait au quartier d'hiver où déjà il avait passé près de deux années, mais d'où il avait fait des excursions à pied dans tout le voisinage et jusqu'à l'île Melville, vue trente ans auparavant par Parry. Ces dépêches ont été rapportées (par le moyen de traîneaux sans doute) à travers le détroit Melville et le détroit de Barrow, jusqu'à l'île Beechey, où le commandant Inglefield les

à prises le 2 juin 1853 ; il les a rapportées en Europe, où il vient d'effectuer son retour heureusement, mais privé de son noble compagnon, M. Bellot, qui avait voulu partager les dangers de l'expédition du *Phœnix*.

Le voyage du capitaine Mac-Clure est d'un grand intérêt comme découverte géographique; mais il fait voir qu'il ne faut pas espérer trouver une communication praticable pour les relations commerciales à travers cette partie de l'océan Glacial qu'il a si courageusement explorée. Les glaces empêcheront toujours une traversée régulière dans ces parages. Cependant il faut remarquer que le froid, les dangers des glaçons et toutes les horreurs de la navigation arctique paraissent avoir été plus pénibles pour le capitaine Lyon, sir George Back et sir Édouard Parry entre 60 et 66 degrés de latitude, qu'ils ne l'ont été pour le capitaine Mac-Clure entre 71 et 74 degrés. Il y a trouvé plus de vivres qu'on ne pourrait le supposer : pendant trois hivers qu'il a passés au sud-ouest de l'île Melville, il a rencontré, dans les montagnes, des rennes et des lièvres nombreux, et l'équipage a été assez heureux pour se procurer 4 000 livres de viande. Ce fait remarquable pourrait faire espérer que, si John Franklin, dont M. Mac-Clure n'a trouvé d'ailleurs aucune trace, s'était avancé dans des latitudes plus hautes encore, il y aurait trouvé peut être des moyens de soutenir jusqu'à présent son existence et celle de ses compagnons, dans le cas où ces courageux marins auraient échappé, ce qui est hélas ! peu probable, aux abîmes d'une mer inhospitalière.

Ces considérations font penser que le pôle est vraisemblablement moins froid et moins difficile à abor-

der que les parages voisins de l'Amérique, et il est vraisemblable, comme l'a fait remarquer M. Petermann, qu'un voyage d'Europe au détroit de Behring, par le Spitzberg et le pôle, s'effectuerait beaucoup moins difficilement que ceux qu'on a tentés, au prix de tant de périls, de malheurs et d'argent, entre ce détroit et la mer de Baffin.

E. C.

DÉNOMBREMENT

DE LA POPULATION DE L'ALGÉRIE.

(Extrait de l'*Akhbar*.)

« L'administration a fait récemment publier dans le *Moniteur algérien* un document important : c'est le *Tableau général du dénombrement de la population européenne et indigène* en Algérie. Il ne faut pas toutefois s'exagérer la portée de ces mots : *population indigène ;* le document dont nous parlons explique qu'il ne s'agit que de celle qui existe dans les territoires occupés par les Européens. Voici donc les résultats généraux de ce dénombrement, qui a été fait partout, simultanément, au commencement de cette année.

Population par provinces.

Province d'Alger.	134 016 indiv.
— d'Oran.	92 793
— de Constantine.	98 425
Total égal. . . .	325 234

Population par categories.

Province d'Alger.	Européenne.	59 606 indiv.
	Indigène.	42 900
	En bloc.	31 510
Province d'Oran.	Européenne.	39 368
	Indigène.	30 758
	En bl c.	22 667
Province de Constantine.	Européenne.	25 427
	Indigène.	48 372
	En bloc.	24 626
	Total égal. . . .	325 234

Mais il est nécessaire de dire maintenant ce que l'on entend par ces mots : *Population en bloc.*

Le décret du 1er février 1851, dont nous avons parlé tout à l'heure, en même temps qu'il ordonnait de procéder au dénombrement de la population qui devait être fait par les soins des maires dans le cours de cette même année, a établi que l'on ne ferait pas compter dans le chiffre de la population, servant de base à l'assiette de l'impôt, diverses catégories telles que : les corps de troupes de terre et de mer, les maisons centrales de force ou de correction, les prisons départementales, les hospices, les colléges, les séminaires, etc.

Or, si nous examinons le résumé qui précède, nous trouvons que cette population dite en bloc s'élève à 78 803 individus. Voici la conséquence que nous avons à tirer de la distinction qui vient d'être établie.

Sans contredit, lorsqu'il s'agit de déterminer le chiffre de la population européenne en Algérie, l'armée ne doit pas être comprise dans ce chiffre ; mais nous

savons d'autre part (*Tableau des établissements français*, 1850 à 1852) que l'effectif de cette armée, y compris les troupes indigènes, s'élève au plus à 70 000 hommes ; dès lors, comme le chiffre de la population dit *en bloc* est de 78 800 individus, ce sont 8 000 individus au moins à ajouter au nombre total de la population européenne, à laquelle ils appartiennent réellement.

Cette remarque n'est pas sans intérêt ; car voici ce qui arrive : le dernier état de la population européenne en Algérie, arrêté au 30 juin 1852, en portait le chiffre à. . . . . 135 339 individus.

L'état de dénombrement dont nous nous occupons en ce moment, ne donne plus à cette même population que . . . . . 124 401 individus.

Différence en moins. . . 10 938 individus.

Cette différence a été remarquée ; c'était un symptôme fâcheux ; mais on voit qu'en restituant à la population européenne les 8 000 individus compris dans les catégories qui composent la population dite en bloc, cette différence n'est qu'apparente, et même, si l'on veut faire attention aux difficultés que présente un dénombrement *légal* à faire en Algérie, on devra être porté à conclure que cette différence n'existe point, et que les chiffres énoncés en 1852 se retrouvent en 1853 : car si, dans une telle opération, il est possible et même très facile d'oublier, il est impossible d'y ajouter.

Reprenons maintenant l'analyse de ce dénombrement.

Population par nationalités.

Français.	69 980
Espagnols.	35 129
Italiens.	7 408
Anglo-Maltais.	5 609
Allemands.	3 025
Suisses.	1 323
Autres.	1 927
Total égal. . . .	124 401

Population par sexe.

Hommes.	29 451
Garçons.	40 072
Femmes.	28 233
Filles.	26 645
Même total. . . .	124 401

La disproportion qui existe entre le chiffre des garçons et celui des filles, tandis que le nombre des hommes et des femmes se balance assez exactement, est un fait remarquable, et mérite de fixer l'attention de l'administration, qui cherchera sans doute le moyen de corriger cette inégalité, dont les conséquences ne pourraient qu'être fâcheuses dans l'avenir.

Par religion.

Catholiques.	121 226
Protestants.	2 561
Israélites (Européens).	614

Le tableau publié fait connaître un *classement* qu'il était utile de constater, parce qu'il donne la mesure

du développement qu'a pris l'agriculture, qui est en réalité l'affaire importante de l'Algérie. Ce classement a été établi de la manière suivante :

Urbaine.	80 143
Rurale, non agricole.	13 453
Rurale.	30 805

Tels sont les différents aspects sous lesquels se présente la population européenne aujourd'hui fixée sur le sol de l'Algérie. Sans doute, ce dénombrement, qui a été accompli par les soins de l'autorité locale, et conformément aux instructions du ministre de la guerre, n'est pas d'une exactitude absolue : mais, comme nous l'avons dit, les inexactitudes sont en *moins* et non en *plus*. Le chiffre de 135 000 Européens peut donc être considéré comme vrai et comme réel ; et, dans notre opinion, n'est-ce pas déjà un résultat important? Toutefois, il faut reconnaître que l'élément français, dans cette colonie toute française, n'occupe pas la prépondérance qu'il devrait avoir, puisque c'est à peine s'il contrebalance les éléments étrangers. Aussi tous les efforts doivent-ils tendre à changer cette situation, qui, du reste, est connue depuis longtemps, et n'a jamais cessé d'être l'objet des préoccupations de l'administration. »

DÉCOUVERTES

D'ANTIQUITÉS DANS LA RUSSIE MÉRIDIONALE.

(Extrait du *Journal de Saint-Pétersbourg*, 17 septembre.)

« Les fouilles que M. le comte Pérovski, ministre des apanages, fait exécuter en différents endroits de l'em-

pire, ont amené la découverte de plusieurs objets antiques très remarquables, entre autres la base d'une statue de marbre, monument curieux du temps de Pærisade ou Parisade 1er, roi du Bosphore cimmérien. Ce marbre a été trouvé par l'officier de Cosaques Sémanak, au mois d'avril dernier, dans les environs de son habitation, près de la mer, et à une verste de la station Sennaïa. C'est non loin de cet emplacement qu'on suppose avoir existé autrefois Phanagorie, capitale des provinces asiatiques du royaume de Bosphore. La base porte une inscription grecque relevée par le directeur du musée de Kertch, M. Luzenko, et dont voici la traduction :

« Massalia, fille de Posis, a dédié (cette statue) à » Aphrodité — Ourania — du temps de Parisade, ar- » chonte du Bosphore et de Theudosie, rôi des Sindes, » des Maïtes, des Thatéens et des Dosques. »

» Aphrodité Ourania est mentionnée aussi sur un autre marbre (*Boeckh*, *Corpus inscript.* II, n° 2109, et *Achik*, *Bosporskoé Tzarstvo*, royaume de Bosphore, II, p. 74); elle est qualifiée du surnom d'Apatouros, Apaturia. C'est sans contredit la même qu'on trouve nommée, dans d'autres inscriptions, Aphrodité Apatouros, Apaturie, et qui, selon Strabon (XI, ch. II, § 10), avait à Phanagorie un temple célèbre, construit à l'endroit où elle avait attiré les géants pour les livrer à la massue d'Hercule.

» On ne connaît que cinq inscriptions de Parisade Ier, fils de Leukon Ier et successeur de son frère Spartokos III, mort en 348 avant Jésus-Christ. Ces cinq inscriptions témoignent du culte de Sanerges et Astara (Baal et Astarté), d'Apollon, d'Artémise

chasseresse et d'Artémise d'Éphèse. L'inscription qui mentionne Artémise chasseresse, lui a été dédiée par Xénokleides, fils de Posis.

» Parisade Ier était un des rois les plus célèbres du Bosphore : ses vertus lui firent donner le surnom de *theos* (dieu). Comme les Grecs n'aimaient pas le titre de roi, Parisade et les autres princes de sa dynastie prirent celui d'*archontes* du Bosphore et de Theudosie. Le Bosphore comprenait les Grecs habitant les villes de Panticapée, de Phanagorie, etc., qui appartenaient au royaume lors de sa fondation. Theudosie, la conquête de Leukon Ier, père de Parisade, figure dans le titre des rois sur presque tous les marbres bosphoriens jusqu'aujourd'hui connus de nous, et qui vont jusqu'au règne de Parisade II, vers 275 avant Jésus-Christ.

» Quant aux peuplades barbares qui reconnaissaient l'autorité de l'archonte du Bosphore, et qui lui donnaient même le titre de roi, notre inscription parle d'abord des Sindes, dont le pays était au nord de celui des Torètes, sur la côte orientale de la mer Noire. Leur capitale, Gorgippia, avait tiré son nom de Gorgippe, fils du roi Satyros Ier et père de Komosarye, femme de Parisade Ier.

» Le nom de Maïtes désigne les peuples fixés sur les bords de la Méotide, entre autres les Torètes et les Dandariens, qui, avec les Sindes, figurent seuls dans la plus ancienne inscription de Parisade. Plus tard, ce prince prend le titre de roi de tous les Maïtes, ce qui prouve qu'il avait étendu sa domination sur les autres peuplades de cette nation.

» Notre marbre mentionne, avec les Sindes et les

Maïtes, les Thatéens et les Dosques. Les premiers étaient situés au nord de l'Hypanis ; c'était probablement la même nation qu'on trouve, sous le roi Ariopharne, comme alliée d'Eumèle, second fils de Parisade Ier.

» Quant aux Dosques, ils ne sont mentionnés que sur ce seul monument et chez Strabon (XI, ch. II, § 11), qui les cite comme faisant partie de la grande nation des Maïtes, avec les Sittakènes, les Obédiakènes, les Tarpètes, etc. Cette inscription, comme nous l'avons dit, doit être plus ancienne que celle où Parisade s'intitule roi de tous les Maïtes. Mais, sur la fin de son règne, le roi, ayant fait beaucoup de conquêtes, prend le titre de seigneur de tout le pays entre le mont Taurus et le Caucase. »

INSTRUCTION PUBLIQUE EN ALLEMAGNE.

L'instruction publique supérieure en Allemagne et en Suisse compte 28 universités, qui reçoivent ordinairement de 22 à 23 000 étudiants. Mais elles n'ont reçu en 1852 que 18 810 étudiants, dont 1 880 théologiens catholiques et 1 765 théologiens protestants, 6 761 juristes ou économistes, 4 183 médecins, 2 644 philosophes et 1 577 jeunes gens sans destination.

Voici quel a été le rang des principales universités suivant le nombre ordinaire des étudiants :

Vienne, 7 630; Berlin, 2 171; Munich, 1 961; Prague, 1 316; Bonn, 1 012; Breslau, 864; Leipsick, 812.

Le nombre des professeurs s'élève à 1 666, dont

351 professeurs ordinaires, 348 professeurs extraordinaires, 40 professeurs honoraires et 427 professeurs particuliers.

C'est un professeur pour 14 élèves, en déduisant les 40 professeurs honoraires qui n'exercent pas. Mais l'année dernière, le nombre des étudiants étant fort diminué, on a employé un professeur pour 11 élèves.

(*Revue de l'Instruction publique.*)

SUR L'ORIGINE DU NOM DU NIL.

L'*Athenæum français* a publié une suite d'explications étymologiques du mot *Nil*, entre lesquelles nous ne nous prononçons pas : nous les offrons telles qu'elles sont données par les divers écrivains.

Selon les grammairiens byzantins, Νεῖλος serait le résultat d'un calcul arithmétique : les six lettres dont ce mot se compose, présentent, additionnées, le nombre 365, qui est celui des jours de l'année :

N	vaut	50 ;
ε	—	5 ;
ι	—	10 ;
λ	—	30 ;
ο	—	70 ;
σ	—	200 ;

Cette étymologie est peu sérieuse.

Ernest Meier, dans son *Hebræisches Wurzelwœrterbuch*, propose le mot *Nahal*, qui veut dire vallée (cf. l'arabe *Nahar*, fleuve). — M. Louis Delatre incline à croire que le nom du Nil vient du sanscrit *Nilas*,

qui signifie *noirâtre*, *bleuâtre* ou *bleu*, nuances des eaux de ce fleuve dans les différentes phases de leur croissance et de leur décroissance. — M. Bœckh, de son côté, dans son *Erklärung des Banes des berühmtesten und merkwürdigsten ältern und neuern Sprachen*, fait venir Νεῖλος de l'ancien égyptien *Nĕ-ĕi-lăg*, être-*faire — arroser, — celui qui cause les inondations*. — Enfin, d'après l'opinion de Jablonski, adoptée par Champollion, le nom de Νεῖλος aurait pour racine deux mots coptes, *tte-nei* (*tempus definitum*) et *alēi* (*ascendere*); de là, *Nĕialēi* (*fluvius tempore definito increscens*, fleuve qui croît dans un temps marqué). E. C.

Nouvelles géographiques.

EUROPE.

Éruption d'un volcan dans la péninsule de Taman. — La *Gazette de l'Académie* de Saint-Pétersbourg publie le rapport d'un savant russe sur l'éruption d'un volcan dans la péninsule de Taman. C'était le 6 août que M. Bégitchev, auteur du rapport, traversait le détroit avec quelques ouvriers de Kertch pour se rendre dans la presqu'île. A six heures et demie du matin, les voyageurs aperçurent au sommet de la montagne de Korabetov, située à 2 ou 3 verstes de la ville de Taman, une flamme s'élever et se développer rapidement, accompagnée d'une vapeur épaisse.

La température était douce, le ciel très pur. En quelques minutes, la colonne de feu et de fumée avait atteint une hauteur de 15 à 20 sagènes (1 sagène équivaut à 2 134 mètres), et demeura en cet état cinq à six minutes.

Deux autres éruptions suivirent à de courts intervalles, mais avec moins de violence que les précédentes. Le volcan, qui, depuis trente-cinq ans, n'avait pas bougé, paraissait avoir accompli son dernier effort. Les voyageurs mirent pied à terre et se dirigèrent aussitôt vers le Korabetov, où ils virent déjà plusieurs individus qui contemplaient tranquillement le phénomène.

A dix heures, ils arrivaient au faîte de la montagne et découvraient, à 700 pas de là, une masse de boue noirâtre, visqueuse, qui s'était répandue dans le sol à une profondeur de 1 sagène. Pendant une heure,

cette masse resta dans un repos complet. Il y eut encore deux ou trois autres éruptions volcaniques avec des roulements souterrains et des écoulements de liquide vaseux. Les voyageurs entendaient sortir du cratère un sifflement continu pareil au bruit d'une locomotive qui laisse échapper sa vapeur, et quelquefois le sifflement devenait si fort, que nos curieux prenaient involontairement la fuite. Le sol était crevassé à deux ou trois cents pas dans des directions différentes ; à l'entour des fentes, le gazon était entièrement calciné. En approchant de plus près, nos voyageurs trouvèrent des amas de bouse de vache qui avaient pris feu. On remarquait dans la direction du vent de légères exhalaisons de naphte. Ce spectacle dura environ trois heures.

Découvertes d'anciennes monnaies dans l'île d'Yhrlen. — On a découvert dans la petite île danoise d'Yhrlen, située entre les îles de Thorseng et de Fionie, les restes d'un sac de cuir qui avait été garni d'ornements en or, et dans lequel et autour duquel étaient une certaine quantité de colliers et de bracelets d'argent brisés, d'un travail fort curieux, ainsi que 250 pièces de monnaie d'argent. Sur la face d'une partie de ces pièces, est le buste d'un personnage, avec l'inscription *Adelred R. Anglo.* On pense que ces monnaies sont une partie du Danegelt, avec lequel le roi Ethelred-le-Paresseux chercha, à la fin du xe siècle, à arrêter les incursions des Danois.

Antiquités de Petronell. — A Petronell, bourg hongrois sur le Danube, on vient de trouver, auprès du

château des comtes d'Abensberg-Traun, un petit temple de Mithra, un magnifique pavé en mosaïque, et, à l'endroit où se trouvait le lieu de sépulture romain, un diplôme militaire de l'empereur Trajan, de l'an 114 après Jésus-Christ. Le manoir des comtes d'Abensberg-Traun possède un remarquable musée d'antiquités romaines, et celles qu'on vient de découvrir pourront y prendre place.

Petronell est l'ancienne ville de Carnuntum, et non Caruntum, comme on l'a écrit souvent. On voit encore, à un quart de lieue de la ville, au milieu d'un champ, ce qu'on appelle la *Porte Païenne*, faisant jadis partie de l'arc de triomphe élevé par l'empereur Auguste à Tibère, en souvenir de la conquête de la Pannonie, l'an 10 après la naissance du Christ.

(Extrait de la *Presse de Vienne*.)

ASIE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. OPPERT, DATÉE DE GERABAH (ENTRE BAGDAD ET CTÉSIPHON), LE 24 SEPTEMBRE 1853. (*Communiqué par M. de la Roquette.*)

Je viens de visiter les ruines gigantesques d'Akkarkouf, situées à l'ouest de Bagdad et éloignées de 25 kilomètres de cette dernière ville. On ne peut se rendre de Bagdad à Akkarkouf par le chemin direct ; les eaux bourbeuses découlant du canal Saklâvijah, qui se joint à l'Euphrate, nécessitent des détours considérables. J'ai lieu de croire qu'Akkarkouf est identique avec Bit-Asargat (temple d'Asargat), nom qui se rencontre sur les briques dites de Nabuchodonosor. Les anciens

Grecs parlent d'un temple d'Atergatide situé en Mésopotamie. On est tenté de prendre le nom d'Atergatide pour une simple corruption de celui de Bit-Asargat. La mythologie des Babyloniens et des Phéniciens nous apprend qu'Atergatis était une déesse qui se jeta avec son fils Jchthys (Poisson) dans le lac d'Ascalon.

Parmi les ruines d'Akkarkouf, on rencontre un monument grandiose, mais assez endommagé. Il a 300 mètres de circonférence à sa base et s'élève à une hauteur de 40 mètres. Ce sont probablement les ruines d'une immense tour babylonienne. La construction de ce monument diffère de celle des autres monuments chaldéens. Les briques qu'on y voit employées sont noires et très épaisses, mais sans être larges; elles sont liées ensemble par un ciment fait de terre et par des couches de roseaux. Je n'ai pu découvrir aucune inscription sur les briques d'Akkarkouf.

Je compte me rendre un de ces jours à Niffar, qui est identique avec Chalneh de la Genèse, et probablement l'Hipparenum de Pline. Sur les briques provenant de Niffar on découvre, en écriture cunéiforme, tantôt l'inscription *Ippar-Anou* (terre d'Anou), tantôt les mots *Càl Anou* (maison d'Anou). Anou était un dieu chaldéen. C'est de ces noms d'Ippar-Anou et Càl-Anou que se sont formés plus tard ceux des villes d'Hipparenum et de Chalane. On confondait quelquefois Hipparenum avec Sippara, endroit cité par Bérose et qui était situé sur l'Euphrate et au nord de Féludjas.

Nous avons parlé plus haut des briques dites de Nabuchodonosor. Parmi les noms qu'on y rencontre, figure aussi celui de *Bit-zida*, c'est-à-dire *temple de Zid* (Poisson), fils d'Atergatide, le même dieu que

nous avons mentionné plus haut. Il est très probable que de ce nom de Bit-zida on a formé plus tard celui de Sittace, ville citée par les géographes grecs. Je suis de l'avis de M. Rawlinson, qui croit retrouver Bagdad sur l'emplacement de l'ancien Sittace, de sorte que Mansour, ordinairement regardé comme le fondateur de Bagdad, n'aurait fait que l'agrandir. L'origine de Bagdad, dont le nom, du reste, appartient à l'ancienne langue persane et signifie *donné par Dieu, Dieudonné*, remonterait ainsi à une époque plus éloignée que le huitième siècle, et la ville aurait été consacrée au dieu Zid avant l'arrivée de Mansour.

Je profite de cette lettre pour relever une erreur commise par la *Literary Gazette* du 6 juillet de l'année courante. D'après ce journal, M. Rawlinson aurait trouvé des briques présentant un nom qu'il aurait déchiffré comme celui de Nergal-Sarussur (Nériglissor). C'est moi qui ai trouvé les briques dont il s'agit, au mois d'octobre dernier; je les ai déchiffrées au mois de mars de cette année, et j'en ai fait part à M. le colonel Rawlinson le 22 mai.

Obélisque de Kouyoundjek. — La Société asiatique de Londres vient de recevoir la nouvelle de la découverte faite à Kouyoundjek, d'un obélisque en pierre blanche de 9 pieds 2 pouces de la base au sommet et de 6 pieds carrés à la base. Sur chaque face se trouvent huit bas-reliefs accompagnés chacun d'une inscription. Le colonel Rawlinson, qui n'avait pas encore vu l'obélisque, mais qui avait déjà sous les yeux l'empreinte de quelques unes des inscriptions, incline à attribuer ce

monument à Assur-Akhpal, le même qui construisit la partie N.-O. du palais de Nemrod.

Tauris. — M. Maurice Wagner, voyageur allemand, vient de faire un voyage en Perse, qui fournit d'intéressants détails particulièrement sur Tauris, sur son commerce, sur les écoles publiques, sur les caravanes, sur les mœurs curieuses des animaux employés dans ces dernières. Tauris, suivant M. Wagner, renferme 16,000 maisons et 140 000 habitants.

Mines d'or de l'Olekma. — Depuis le jour où, en 1851, les marchands de Trapeznikov ont découvert de riches gisements d'or aux sources de la rivière Olekma, dans un endroit isolé et complétement désert, les explorateurs d'or sont venus en grand nombre sur le Léna, et leurs travaux ont été couronnés du plus brillant succès. Plus de dix riches gisements aurifères ont été découverts le long de la rive droite de Léna, entre les rivières Vitim et Olekma, ses affluents.

(*Journal de St-Pétersbourg.*)

AMÉRIQUE.

Ponts sur les grands fleuves. — Depuis qu'on est parvenu à jeter un pont sur le Niagara, en lançant, au moyen d'un cerf-volant, les premiers fils de fer, les compagnies de chemins de fer qui s'étaient vues jusqu'à présent arrêtées par les grands cours d'eau, ont songé à la possibilité de franchir ces obstacles. Déjà les capitalistes anglais ont pris leurs mesures

pour faire traverser le Saint-Laurent par leur grande voie ferrée de l'Atlantique au Michigan. Une compagnie de Chicago vient à son tour d'entreprendre la construction d'un pont suspendu sur le Mississipi. L'endroit du fleuve choisi par les ingénieurs pour y exécuter cet audacieux travail est des plus favorables. Du côté de l'Illinois s'élève la ville déjà florissante de Rock-Island ; en face, sur le territoire de l'Iowa, se trouve Davonport. Au milieu, une petite île partageant le Mississipi en deux canaux semble avoir été jetée là par la nature pour favoriser le génie des hommes. Le pont, formant une courbe en amont, aura 450 pieds de long, de Rock-Island à l'île et 1 600 pieds de l'île à Davonport. Cette dernière partie sera coupée par un pont-levis à l'usage des nombreux bateaux qui voyagent entre Saint-Louis et les villes de l'Iowa.

NOUVELLES DIVERSES.

Par décret du 18 octobre, le commandement de l'île Sainte-Marie de Madagascar est distrait de celui de Mayotte et dépendances, et l'établissement de Sainte-Marie sera dorénavant placé exclusivement sous la direction supérieure du commandant de la division navale de la Réunion.

D'après les ordres du ministre de la marine et des colonies, la corvette à vapeur le *Newton* a rapporté de Mogador un second assortiment de graines d'*argane*.

L'*argane* (*argania sideroxylon*), que l'on rencontre dans l'intérieur du Maroc, surtout aux environs de

Mogador, est un arbre dont le fruit, après avoir fourni par son noyau une huile abondante, donne encore une excellente nourriture pour les bestiaux, et est employé, en outre, comme engrais d'une assez grande puissance. Le tronc de l'argane, qui ne dépasse pas 5 mètres de hauteur et atteint souvent près de 3 mètres de circonférence, est tantôt d'une seule pièce, tantôt composé d'une multitude de branches adhérentes entre elles. L'acclimatement de cet arbre est déjà tenté avec quelques succès dans les terrains de nature sablonneuse et pierreuse du midi de la France.

La Société royale géographique de Londres vient de tenir sa première réunion de la saison sous la présidence de sir Roderick J. Murchison, qui a déclaré occuper le fauteuil appartenant à l'un des premiers explorateurs de l'océan arctique, sir Martin Frobisher, sous le règne d'Élisabeth. Ce fauteuil porte la date de 1580. Le capitaine Inglefield et le lieutenant Creswell, présents, ont donné des détails sur leur dernière expédition.

Le capitaine Inglefield a exprimé la pensée que sir John Franklin s'était trouvé bloqué par les glaces du nord. Comme on n'a pas retrouvé de débris de navire, il faut espérer que Franklin et ses marins sont parvenus dans quelques terres inconnues de la grande mer polaire, où, le climat moins froid aura pu leur permettre de pourvoir à leur existence. Il y a quelque raison d'espérer qu'ils auront pu gagner la côte nord du Spitzberg, où ils auront trouvé des ressources. Ainsi, on sait que quatre matelots russes, perdus pendant longtemps, ont pu subsister six années, et ils ont été

ensuite recueillis à bord d'un navire russe, qui les a ramenés dans leur patrie. Pourquoi n'en serait-il pas de même de Franklin? Il serait facile d'explorer le passage de l'océan par la côte de Sibérie et d'aller au nord du Spitzberg. Peut-être avec l'aide d'un bâtiment à hélice pourrait-on faire cette exploration dans une année. Même au point de vue commercial, une telle expédition offrirait des avantages. On pourrait trouver là de nouveaux aliments pour la pêche de la baleine, qui est en décadence.

Sir Murchison a dit ensuite que l'Angleterre avait eu l'honneur de prendre l'initiative de l'ouverture d'une souscription pour élever un monument au brave officier français Bellot. Il a émis le vœu que le discours de sir James Graham, prononcé dans Mansion-House, fût imprimé et envoyé à la flotte et dans tout le pays, afin d'y généraliser la souscription. La somme pour laquelle il a été souscrit dans la première semaine a été de 1 200 l. st.

Il a été décidé que l'on consacrerait un tiers de la somme reçue à l'érection d'un cénotaphe à Greenwich. Le reste sera donné à la famille du lieutenant Bellot, qui n'est pas heureuse.

Il s'est tenu à Bruxelles, cet automne, deux congrès scientifiques très importants, sous la présidence de M. Quételet, directeur de l'observatoire de Belgique. L'un, relatif à la *navigation*, a traité des différents éléments d'observation dont la connaissance pourra donner les moyens d'abréger les traversées maritimes et d'en diminuer les dangers; des tableaux uniformes

ont été adoptés pour les marines militaires et marchandes qui consentiraient à prendre part aux travaux projetés ; les vaisseaux, en sillonnant les mers, deviendraient autant d'observatoires flottants, qui, joints aux observatoires établis sur terre, couvriraient le globe d'un vaste réseau destiné à étudier les grands phénomènes. — L'autre, relatif à la *statistique*, a discuté et a adopté le plan d'une statistique générale et uniforme qu'il serait utile d'obtenir dans tous les États, concernant la population, le territoire et les diverses industries.

Les sciences viennent de faire deux grandes pertes dans le commencement d'octobre : l'illustre Arago, dont le génie lumineux, embrassant toutes les sciences, et a contribué beaucoup, quoique indirectement, aux progrès de la géographie ; — et Auguste de Saint-Hilaire, profond botaniste, mais géographe aussi, et qui a fait au Brésil un voyage plein d'intérêt.

E. C.

SOUSCRIPTION POUR UN MONUMENT AU LIEUTENANT BELLOT.

La Société de géographie de France, aussitôt qu'elle a appris la mort du lieutenant Bellot, a, par l'organe du président et du secrétaire général de la Commission centrale, immédiatement exprimé ses vives sympathies à la famille de ce noble jeune homme, et elle a ouvert chez son trésorier, M. Meignen, rue Saint-Honoré, 370, une souscription destinée à honorer la mémoire de notre courageux compatriote. Tout ce que la France compte d'esprits élevés, admirateurs du dévouement et amis de la géographie, voudra répondre à cet appel de notre Société, qui suit d'ailleurs dans cette circonstance le digne exemple de celle de Londres.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE.

(Voir aussi les ouvrages offerts à la Société.)

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

Communication faite à la Société des antiquaires de France, au sujet d'un globe céleste à pôles et méridiens mobiles, par M. de Villiers. Paris, 1853, in-8°.

Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner. Von Dr H. Burmeister. Leipzig, 1853.

Nouvelle Mappemonde, publiée par M. Andriveau-Goujon; 1 flle grand aigle, 1853.

EUROPE.

Annuaire des cinq départements de la Normandie, publié par l'Association normande. 19e année. Caen, 1853, in-8°.

(On remarque dans ce volume une statistique riparaire de la Dive, par M. de Caumont, et une promenade archéologique de Rouen à Fécamp.)

Carte du théâtre de la guerre en Orient, par Corréard. Paris, 1853.

Aperçu historique et statistique de la marine ottomane, par J. de Martineng. Montluçon, in-8°.

Ueber London und Paris nach Rom, eine italienische Reise, erster und zweiter Theil. Berlin, 1853, in-8°.

Itinéraire du chemin de fer de Paris à Strasbourg, comprenant les embranchements d'Épernay à Reims et de Frouard à Forbach, par Moléri. Paris, 1853, in-16.

Skizze der orographischen und hydrographischen Verhältnisse von Liv-Esth und Curland, ein geographischer Versuch. Von Dr K. Rathlef. Revel, 1852, in-8°; avec deux cartes.

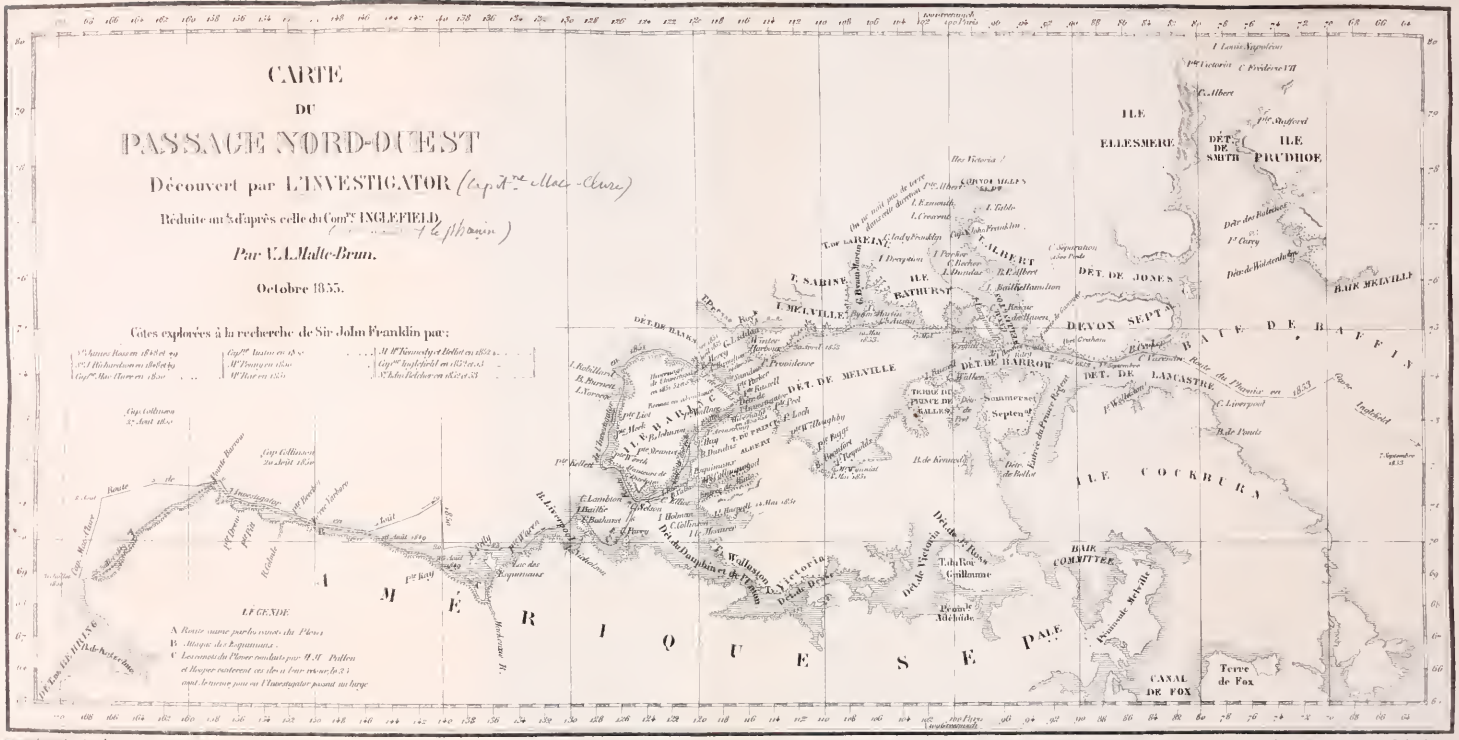
Erdkunde des gouvern. Perm, als Beitrag zur nähern Kenntniss Russlands. Von Dr C. Zerrenner. Leipzig, 1852-1853.

The Turks in Europe; a Sketch of manners and politics of the Ottoman Empire. By Bayley St-John. Londres, 1853, in-8°.

Nouvelle carte d'Europe, publiée par M. Andriveau-Goujon. 1 flle grand aigle, 1853.

(*La suite de cet article bibliographique au numéro suivant.*)

Imp. de Bineteau rue Antoine Dubois 6, Paris



Imp. de Pinotaux rue Antoine Dubois 6 Paris

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1853.

Mémoires, Notices, Documents originaux, etc.

VOYAGE DU PÉROU AU BRÉSIL

PAR LES FLEUVES UCAYALI ET AMAZONE,

PAR M. DE ST-CRICQ.

INDIENS CONIBOS.

(Extrait du chapitre intitulé : *La Pampa del Sacramento et ses indigènes.*)

La nation conibo, à laquelle nous ne rattachons ni les *Sipibos*, ni les *Chetibos*, ni même les *Sensis*, bien que ces derniers ne soient que des Conibos déguisés, offre à peine de nos jours un personnel de 2 500 à 3 000 individus. C'est sur les hautes berges qui profilent la rive gauche du fleuve Ucayali, que les Conibos ont édifié leurs demeures, vastes hangars ouverts à tous les vents et couverts d'un toit de palmes élégamment entrelacées. Nous n'avons compté que deux de ces maisons sur la rive droite, singularité qu'explique

le voisinage des *Remos* et des *Amahuacas*, avec lesquels les Conibos étaient autrefois en guerre. Chacune des nations de la rive gauche de l'Ucayali avait, du reste, comme les Conibos, ses ennemis sur la rive opposée. Les *Antis*, qui touchent aux derniers contreforts des Andes orientales du bas Pérou, avaient à combattre la triple inimitié des *Siriniris* de Marcapata, des *Tuineris* et des *Huatchipaïris* du val de Paucartambo. Les *Chontaquiros*, qui vivent en deçà des *Antis*, avaient contre eux les *Pucapacuris* et les *Impetinuris* des rivières Aucrui et Camisia, affluents de la rive gauche de l'Ucayali. Les *Sipibos* et les *Chetibos*, qui succèdent aux *Chontaquiros*, luttaient avec les *Chahuacas*, pendant que de leur côté les *Sensis* résistaient à la grande nation des *Mayorunas*, qui termine la rive gauche de l'Ucayali et occupe, sur la rive droite de l'Amazone, un espace d'environ 75 lieues.

La stature du Conibo varie entre 1m,60 et 1m,70. Ses formes sont lourdes, son encolure épaisse, son thorax fortement prononcé. Son visage est rond, ses pommettes saillantes; ses yeux, à cornée jaune et à pupille couleur de tabac, sont petits, obliques et assez écartés. Le nez, court et épaté, s'élargit à sa base; les lèvres lippues laissent, en s'entrouvrant, apercevoir des dents jaunes, mais bien rangées, et des gencives d'un noir d'ébène, teintes avec l'herbe *yanamucu* (*Peperomia tinctorioides*).

L'expression habituelle du masque de ces indigènes est ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérise la physionomie de tous les sauvages péruviens; mais la rondeur presque sphérique du facies y ajoute un cachet de bonhomie et de naïveté qui corrige un

peu l'impression désagréable qu'on pourrait éprouver à leur aspect.

Quant à la nuance de leur teint, si nous en jugeons par nos portraits faits sur nature, elle nous paraît d'une couleur très obscure, n'en déplaise au révérend père Girbal, le premier historiographe de cette nation, et ne nous semble présenter aucune analogie avec le teint des Espagnols, auxquels ce missionnaire comparait en 1790 les nouveaux néophytes. — L'épiderme de ces sauvages, incessamment exposé aux piqûres des moustiques, est rugueux au toucher comme une peau chagrinée, et les prétendues huiles dont ils s'oignent pour se garantir de la morsure de ces insectes n'ont jamais existé que dans l'imagination des premiers missionnaires qui les ont visités. La chevelure du Conibo est noire, rude et abondante; sa lèvre supérieure et son menton offrent à peine quelques poils clair-semés, et c'est en vain que nous avons cherché parmi ces indigènes quelqu'une de ces barbes touffues dont le père Girbal les avait complaisamment dotés (1).

Les femmes conibos sont petites, disgracieuses, mais assez replètes, et n'ont pas cet abdomen ballonné et ces membres grêles qui caractérisent la plupart des autochthones femelles de l'Ucayali. Leurs mamelles, déjà flasques au sortir de la puberté, ajoutent un dernier cachet de laideur à leur physionomie. Elles vont nues, malgré la guerre d'extermination que leur font les moustiques, et couvrent seulement leurs parties sexuelles d'une bande d'étoffe de couleur brune.

(1) *Vide* Malte-Brun, édit. 1841, t. VI, p. 281 et suiv.

Leurs cheveux sont coupés en brosse au niveau des paupières et cette mode bizarre les oblige à rejeter brusquement la tête en arrière, quand elles veulent regarder un objet placé à la hauteur de l'œil. La nuance foncée de leur teint est identique avec celle des hommes; comme ces derniers, elles noircissent leurs gencives avec les pousses tendres de la plante *yana-mucu*, et portent la chevelure en queue de cheval.

Le vêtement des hommes consiste en un sac de coton tissé, teint en brun, descendant jusqu'à mi-jambes, avec des ouvertures pour la tête et les bras. Ce sac, ou plutôt cette courte tunique, qu'ils appellent *tari*, dérivée de l'ancien *uncu* des Ando-Péruviens, qui l'avaient empruntée à l'*ichcahucpilli* des Mexicains, est commune du reste à la plupart des nations qui vivent sur les versants orientaux des Andes, entre le 6e et le 11e degré. Les *Yuracarès* et les *Motécénès* du haut Pérou font usage de ce vêtement, qu'ont admis depuis plusieurs siècles six des nations riveraines de l'Ucayali.

L'habitude de se peindre le visage, quoique commune aux deux sexes de la nation conibo, est néanmoins plus répandue chez l'homme que chez la femme. Le rouge et le noir sont les couleurs consacrées par l'usage. Le premier est fourni par le *Bixa orellana*, ou rocou; le second est extrait du *huitoch* (*Genipahua americana*). Le rouge n'est affecté qu'au seul visage. Le noir s'applique indistinctement à toutes les parties du corps. Nous avons vu de ces sauvages avec des bottes peintes qui leur montaient jusqu'au haut des cuisses. D'autres avaient des justaucorps ouverts sur la poitrine et festonnés autour des hanches. Les plus

modestes se contentaient de peindre des mitaines sur leurs mains et leurs bras. Ces peintures, à demi cachées par la tunique de l'indigène, n'étaient visibles qu'au moment des ablutions.

Chez ces sauvages, la coquetterie est l'apanage exclusif des mâles. Ils apportent à leur parure les soins les plus minutieux, passent de longues heures à s'épiler et à se peindre, sourient à leur miroir, quand il leur arrive d'en posséder un, et se montrent très vains de leur beauté.

Avec les dessins vulgaires dont ils font usage habituellement, ils ont, pour les jours de fête et de gala, des arabesques d'une ornementation très compliquée, qu'ils appliquent sur leur visage et sur leur corps, par un procédé d'estampage semblable à celui qu'employaient les Étrusques pour décorer leurs vases des élégantes silhouettes qu'on y admire. A ces dessins choisis, les Conibos ajoutent quelques bijoux de perles blanches et noires (*chaquiras*), qu'ils se procurent dans les missions voisines de *Sarayacu* et de *Tierra-Blanca*. Ces bijoux, qu'ils façonnent eux-mêmes, consistent en pendants d'oreilles et en une cravate qui emboîte le cou et descend sur la poitrine à l'instar d'un rabat presbytérien. Les femmes fabriquent leurs colliers avec ces mêmes perles, et y suspendent une pièce d'argent, une médaille de cuivre, ou, à défaut de métal, quelque phalange du singe hurleur (*Mycetes ursinus*). Les deux sexes portent encore, aux poignets et aux jambes, des bracelets de coton, tissés sur le membre même, bordés de petits crins noirs et de dents du poisson *huamouï* (*Maius osteoglossum*), aux larges écailles de carmin et d'azur. . . . . .

Pendant que le Conibo passe la moitié de son temps à s'ajuster, la femme vaque aux travaux pénibles : elle surveille le défrichement, quand par hasard il s'en trouve un, sarcle le sol; récolte les fruits ou les racines, qu'elle rapporte au logis dans sa hotte à frontal d'écorce; charrie le bois et l'eau; prépare les aliments et le *mazzato*, boisson de yucca ou de bananes fermentées ; façonne les tissus, recueille la cire et le miel ; pétrit la glaise nécessaire des poteries, cuit ces dernières, les peint et les vernisse, ou suit les pas de son époux et maître, portant sur ses reins ployés le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons et la pagaie. Au désert, la femme est la bête de somme de l'homme plutôt que sa compagne.

Le talent de ces pauvres ilotes pour la fabrication des poteries, leur décoration extérieure et leur vernissage, mérite une mention spéciale.

Sans autre ébauchoir que leurs doigts et la valve d'une moule, elles façonnent des amphores, des cruches, des coupes et des aiguières, dont le galbe rappelle le meilleur temps de la céramique ando-péruvienne. Elles roulent leur argile en menus boudins qu'elles vont superposant et mêlant les uns aux autres, et la justesse de leur coup d'œil est telle, que vous ne relevez jamais dans ces œuvres une ligne équivoque ou une courbe douteuse. Le tour du potier n'atteint pas à une précision plus mathématique.

. . . . . .

C'est dans une clairière de la forêt, toujours située à quelques pas de leur demeure, et qui sert aux hommes de chantier de construction pour leurs pirogues, que les femmes établissent leur atelier de peinture et de

poterie. Pour cuire et vernisser leurs œuvres, elles descendent sur le rivage où un feu clair est allumé. Là, tandis qu'une vieille matrone surveille les progrès de l'opération, les femmes chantent et dansent à l'entour du bûcher, afin d'empêcher le malin esprit de toucher à leurs argiles incandescentes, que le contact de sa main fêlerait aussitôt. Quand ces poteries sont refroidies, les femmes en vernissent l'intérieur avec la résine de l'arbre *sempa* (*Hymenæa courbaril*) et procèdent à leur decoration extérieure.

La palette de ces artistes naturels ne possède que cinq couleurs pures. La science des mélanges et les nuances transitoires sont ignorées d'eux ou ne sont pas admises. Le noir de fumée, un jaune extrait du *Cambogia gutta*, un bleu violâtre tiré du faux indigo, un vert sale obtenu par la macération des feuilles du *Capsicus tomentosa*, un rouge terne emprunté au rocou, composent la gamme des tons employés dans leurs œuvres.

Les pinceaux sont formés par trois ou quatre brins d'herbe sèche attachés par leur extrémité, ou même par une simple mèche de coton roulée à la façon de ces grêles estompes que le dessinateur fabrique lui-même, au fur et à mesure de ses besoins. Le peu de consistance de ces outils ne permet pas à l'artiste d'étendre sa peinture dans tous les sens, et son procédé mécanique consiste à traîner horizontalement le pinceau de gauche à droite.

. . . . . .

Avant d'entreprendre une excursion sur le fleuve, et tandis que la femme surveille l'équipement de la pirogue ou dresse sur le plancher de l'embarcation

le foyer destiné à cuire les aliments pendant la traversée, le Conibo, assis sur la berge, inspecte gravement son *picha*, ou sac de nuit, afin de s'assurer qu'aucun des objets nécessaires à sa toilette ne lui fera défaut durant le voyage. Le sac de nuit d'un Conibo, espèce de cabas de coton tissé, qu'il porte toujours en sautoir et qu'il n'abandonne jamais, renferme habituellement, avec les amandes de *rocou* et les pommes de *genipahua* affectées aux peintures, quelque débris de miroir enchâssé dans un fragment de bois, un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chanta*, des hameçons, un morceau de cire vierge, un peloton de fil, une pince épilatoire, une tabatière et un appareil à priser.

La pince épilatoire (*tsanou*) est formée par deux valves de *Nautilus*, reliées à leur extrémité par une charnière de fil, et dont l'opérateur se sert avec beaucoup d'adresse. Nous n'avons rien vu de plus comique que la grimace d'un de ces Conibos, en train d'arracher lui-même la demi-douzaine de poils semés sur son visage.

La tabatière (*couroupa*) est empruntée au test du bulime. Nos Indiens l'emplissent jusqu'à l'orifice d'un tabac dont les feuilles, récoltées très vertes, ont été séchées à l'ombre et réduites en une poudre presque impalpable.

L'usage du tabac (*chicapoutou*) n'est pas considéré par eux comme une distraction récréative, mais bien comme un remède. Quand ils se sentent la tête lourde ou qu'un coryza irrite leur membrane pituitaire, ils prennent leur appareil à priser (*chicachaouh*), construit avec deux bouts de roseau, longs chacun de

3 pouces, soudés avec de la cire noire et figurant un angle obtus; ils emplissent de tabac l'un des tubes et introduisent l'autre tube dans une de leurs narines. Le premier camarade venu se charge alors de souffler dans le tube vide et de renvoyer la poudre au fond des cavités cérébrales du priseur. Une seconde insufflation a lieu pour satisfaire la seconde narine. Après cette opération, le Conibo, les yeux hors de la tête, soufflant, renâclant, éternuant, remet dans le sac sa tabatière et son appareil à priser, et traduit alors sa satisfaction par un clappement de lèvres et de langue très singulier. . . . . .

Les armes des Conibos sont l'arc, les flèches, la massue et la sarbacane. Le bouclier de peau de tapir et les lances de palmier, dont il est fait mention dans les récits des premiers missionnaires, ont disparu de leur panoplie. C'est du palmier *chanta* qu'ils tirent le bois nécessaire à la fabrication des arcs et des massues. La corde de l'arc est tressée par les femmes avec les folioles du palmier *miriti*. Les vieillards des deux sexes sont chargés de confectionner les flèches et de récolter chaque année les hampes florales de l'*Arundo palmata*, qu'ils emploient à cet usage, après les avoir bottelées et fait sécher six mois à l'ombre. Les rectrices d'une dinde sauvage (*hocco*) ou de quelque vautour-harpie leur servent ensuite à les empenner.

La sarbacane dont se servent les Conibos, ainsi que la plupart des sauvages de l'Ucayali et du haut Amazone, est fabriquée par les Indiens *Xeberos*, qui habitent la rive gauche de ce dernier fleuve, entre les rivières *Zamora* et *Morona*. Les Conibos l'obtiennent des *Xeberos*, en échange d'une cire noire qu'ils recueil-

lent dans le tronc creux de l'arbre *toroh* (*Cecropia peltata*); la valeur commerciale de cette arme est d'environ 10 francs. Son utilité en a répandu l'usage parmi les néophytes des missions de l'Ucayali et les riverains du haut Amazone. Les flèches affectées à ces sarbacanes sont de véritables aiguilles à tricoter. On les fabrique avec le pétiole des palmiers. La tête de ces flèches est empennée d'un flocon de soie végétale que fournit le *Bombax macrocarpa*, et leur pointe aiguë, incisée de façon à se rompre dans la blessure de l'animal, est trempée à l'avance dans le fameux poison des *Ticunas*.

Ce toxique, dont aucun voyageur n'a décrit la composition et que nous sommes allé triturer nous-même au milieu des Indiens qui le préparent, sert au chasseur à abattre le gibier et les quadrupèdes dont il se nourrit. L'introduction de ce poison dans les voies digestives ne présente aucun danger ; il n'agit sur l'animal qu'après avoir été mis en contact avec le sang et porté par celui-ci dans le torrent de la circulation. L'oiseau atteint d'une de ces flèches, quelque imperceptible d'ailleurs que soit la piqûre, se roidit sur ses pattes, hérisse ses plumes, vacille, et tombe au bout de deux minutes. Les singes, les grands rongeurs, les sangliers, ont une agonie de 8 minutes. Le tigre et le tapir, qui ne tombent qu'au bout de 12 à 15 minutes, ont le temps de s'enfuir à travers les bois pour aller mourir dans quelque fourré.

Les Conibos, en particulier, et les indigènes de l'Ucayali, en général, ne se servent de ce poison qu'à l'égard des animaux. Leur loyauté se refuse à l'employer contre les hommes, avec lesquels ils se conten-

tent de lutter à l'aide de leurs armes habituelles ; mais ces scrupules n'existent pas chez la plupart des sauvages de l'Amazone, dont les lances de guerre sont presque toujours empoisonnées (1). . . . . .

. . . . . .

. . . . . C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo une nourriture aussi abondante que variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection, poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la ponte des tortues dans l'Ucayali, la neige, en cessant de tomber sur le sommet des Andes, a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis à nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé, ils s'embarquent avec leurs femmes, munis des ustensiles nécessaires, et voguent en aval ou en amont du fleuve, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de 50 et quelquefois de 100 lieues. Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à 20 toises des eaux leur ajoupa provisoire, n'allument de feu ni le jour ni la nuit, et, cachés derrière une muraille de ces roseaux géants (*Arundo palmata*) qui croissent sur les rivages de la Pampa, ils guettent l'arrivée de leur proie : l'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur débarque-

(1) Des lances de Ticunas, d'Orejones, de Miranhas, de Mayorunas, que nous avons en notre pouvoir, sont des preuves irrécusables du fait que nous avançons.

ment ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner le fleuve ; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau, et leurs cohortes ont bientôt envahi les plages. Nos Conibos, agenouillés derrière les roseaux, gardent le plus profond silence, en attendant le moment d'agir. Les tortues, qui se sont divisées par escouades au sortir du fleuve, creusent rapidement avec leurs pieds de devant une tranchée, souvent longue de 100 mètres et toujours large de 4 pieds sur 2 de profondeur ; le sable, qui vole autour d'elles les enveloppe comme d'un nuage sombre. Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement son derrière vers la cavité et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de 40 au moins, de 70 au plus; les pieds de derrière, renouvelant alors la besogne des pieds de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue, bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante; un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense. A peine la tranchée est-elle comblée, que les tortues reprennent en désordre le chemin du fleuve. C'est le moment qu'épiaient nos sauvages. Au cri de l'un d'eux, toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos. Avant que le corps d'armée ait disparu,

mille prisonniers sont restés souvent aux mains des Conibos.

Aux premières lueurs du jour, le massacre commence. Sous la hache du sauvage, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et livrés aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie; les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères accourus de tous côtés à l'odeur du carnage.

Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de quelques centaines d'individus qui serviront à leur subsistance et à leur trafic avec les missions.

Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse, qu'ils font fondre et qu'ils écument au moyen de larges spatules de bois. Cette graisse est échangée plus tard par les Conibos contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue qui leur servent à harponner ces amphibies, quand, flottant par bancs épais, ils passent d'un fleuve à un autre. . . . . .

. . . . . .

Le jour où ces Indiens ont résolu de se rendre dans quelque mission pour y débiter leur marchandise, ils s'ablutionnent, s'épilent et se peignent le mieux qu'ils peuvent, afin de donner de leur personne une idée avantageuse. Les vases de graisse sont placés au fond de la pirogue, et la famille s'abandonne au courant. Arrivés devant la mission, le patriarche de la troupe, après avoir donné un dernier coup de peigne à sa chevelure et passé sur son visage une nouvelle couche de

rouge, s'avance seul et porte la parole. La famille attend à l'écart dans le fourré. Le missionnaire s'enquiert alors de la quantité d'articles offerts. Cette question semble toujours embarrasser le Conibo, qui baisse la tête et réfléchit un moment; cependant il répond : *Atchoupi*, en courbant le pouce et l'index; *Rraboui*, en doublant le médium et l'annulaire, puis répète les mêmes mots et les mêmes gestes, jusqu'à ce que son énumération soit terminée (1).

Atchoupi signifie un; — *Rraboui* veut dire deux. Ce sont les seuls nombres ordinaux que possède le dialecte conibo. Dès qu'il s'agit d'énoncer d'autres termes, ils se servent de l'idiome des Quechuas, dont les missionnaires du Pérou ont, depuis trois siècles, vulgarisé l'usage parmi leurs néophytes, et ils disent : *Quinza*, trois, *tahua*, quatre, etc., etc.; grâce à ce plagiat, il est facile aux Conibos d'atteindre jusqu'au million (*huna*); mais, passé ce chiffre, leurs idées s'embrouillent, et, comme les Quechuas des plateaux andéens, ils appellent le nombre qu'ils n'ont pu énoncer : *panta china*, la somme innumérable (2).

Au commerce de la graisse de tortue, le seul que nous leur connaissions, ces Indiens ne rattachent d'autre industrie que la construction de leurs pirogues et la

(1) Plusieurs nations sauvages de l'Amérique du Sud, qui ne possèdent que de deux à cinq mots, pour énoncer leurs nombres, suppléent à cette indigence en comptant par duplication. Ainsi devaient compter les Conibos avant que la langue quechua leur vînt en aide.

(2) Voyez la grammaire et le glossaire d'environ 3000 mots de l'idiome conibo, que nous avons écrits pendant notre séjour dans la Pampa del Sacramento.

confection de leurs arcs et de leurs massues. Leurs pirogues, empruntées au tronc de l'arbre *Capiruna* (*Cedrela odorata*), ont de 10 à 30 pieds de longueur, et ces dernières leur coûtent jusqu'à deux années de travail. Malgré le temps et le labeur qu'exigent ces grandes embarcations d'une seule pièce, leur possesseur troque volontiers l'une d'elles contre une hache, quand il en trouve l'occasion. Après dix ans de séjour sur le fleuve, l'aubier de ce faux acajou est aussi sain que le premier jour; les missionnaires recherchent avec empressement ces grandes pirogues pour les tailler en planches et en fabriquer des meubles de toute sorte. . . . . .

Ceux d'entre les Conibos qui vivent à quelques lieues seulement des trois missions de l'Ucayali ont puisé dans ce voisinage l'idée du défrichement et de la culture; leurs plantations, toujours cachées au milieu d'une île ou dans un coin de la forêt, consistent en quelques plants de bananiers et de manioc destinés à leur boisson de *mazzato*, une douzaine de cannes à sucre, quelques cotonniers pour la fabrication des tissus, du rocou, du tabac, et du mani (*Arachis hypogea*), dont ils rôtissent les pistaches. L'instrument aratoire dont ils se servent pour façonner la terre est une espèce de bêche formée par l'omoplâte du cétacé *sapouën* (*Trachetus manatus*) qu'ils emmanchent d'une longue perche.

L'aptitude de ces sauvages à élever en liberté les oiseaux et les quadrupèdes nous a émerveillé plus d'une fois. Il n'est pas rare de voir de jeunes tapirs et des sangliers suivre les pas de leur maître avec la docilité d'un chien et obéir au moindre de ses signes.

Les aras, les cacicques, les couroucous, tous ces oiseaux au magnifique plumage vont et viennent de la hutte du Conibo à leur forêt natale avec la plus touchante sécurité; mais l'animal que ces Indiens préfèrent à tous les autres, c'est le singe, dont le naturel pétulant et la gymnastique paraissent les amuser fort; l'affection qu'ils lui témoignent ne va pas cependant jusqu'à épargner l'animal aux heures de l'ivresse, et, quand la boisson fermentée a troublé la raison du maître, le pauvre singe périt sous le bâton avec tous les autres commensaux de la demeure. . . . . .

Chez les Conibos, le mariage n'entraîne après lui aucune cérémonie; à peine l'époux offre-t-il un léger cadeau aux parents de sa femme, qu'il est libre de répudier à son gré. La bigamie est tolérée chez ces indigènes, et la polygamie n'y serait pas considérée comme une énormité, si depuis longtemps ils ne s'étaient fait une loi de ne prendre de femmes qu'autant que leur paresse, devenue proverbiale au désert, leur permet d'en nourrir. . . . . .

L'acte de la génération est accompli par ces Indiens hors du toit domestique. Profitant d'une nuit sans lune, le mâle entraîne sa femelle sous le couvert de la forêt pour lui prodiguer ses caresses; aux indiscrets qui demandent la cause de cette coutume bizarre, le Conibo répond emphatiquement: « Ma maison est faite pour être habitée, et non pour être souillée. »

A l'heure de son accouchement, quand la femme, abritée par sa moustiquaire, est seule à lutter contre la douleur, l'époux, accroupi au seuil de la hutte, attend, dans une immobilité complète et l'observation du jeûne le plus rigoureux, que sa compagne soit délivrée et lui ait

annoncé le sexe de l'enfant. Si c'est une fille, il crache sur la moustiquaire avant d'en soulever les plis; si c'est un garçon, il frappe la terre de son arc et adresse des félicitations à la mère. Cependant la malheureuse, pâle et brisée, s'avance au bord du fleuve pour y laver son nouveau-né et se purifier de ses souillures; quand elle rentre sous le toit conjugal, elle félicite à son tour le père de l'enfant, si cet enfant est un garçon, et baisse tristement la tête, si c'est une fille.

Ce n'est qu'à l'âge de dix ans que les enfants mâles abandonnent l'aile maternelle pour accompagner leur père sur le fleuve et dans les bois. Jusque-là, ils s'ébattent librement avec des compagnons de leur taille, font voguer de petites pirogues dans les flaques d'eau, lancent la balle de feuilles de palmier, jouent au bilboquet avec une tête de tortue qu'ils lancent en l'air et qu'ils rattrapent au bout d'un épieu, s'essayent au tir de l'arc, et se prennent aux cheveux pour un oui ou pour un non. En général, chez ces sauvages, l'enfance est aussi turbulente que l'âge mûr est grave et la vieillesse taciturne.

A l'époque de leur puberté, les jeunes filles sont soumises à une pratique barbare dont la signification ne saurait être donnée ici. . . . . .
L'heure de la révélation mystérieuse du sexe de ces jeunes filles est pour leur tribu l'occasion d'une grande fête. Des boissons fermentées sont préparées dans toutes les huttes; on fabrique des flûtes neuves; on resserre la peau dilatée des tambourins; des couronnes de plumes sont tressées pour la vierge nubile, et chacun, de son côté, se dispose à célébrer joyeusement la fête du *sébiaubiqui*.

Pendant la durée de ce fameux jour, la coutume sévère qui défend aux femmes de s'associer aux divertissements des hommes et de prendre part à leurs danses, se relâche de sa rigueur, et tandis que ceux-ci gambadent d'un côté, au son de la flûte à cinq trous, du tambour et du *coutoucouton*, petite calebasse creuse dans laquelle sonnent des cailloux, les femmes se trémoussent à qui mieux mieux. La danse des Conibos consiste en un enlacement de trois ou quatre individus qui, se donnant le bras, avancent et reculent tous à la fois, avec des poses de tête et des langueurs de corps assez semblables aux oscillations d'une personne ivre; puis les danseurs se séparent et les contorsions de leur individu deviennent alors incompréhensibles ; on croirait que leurs articulations ont été rompues; ils vont et viennent, se heurtent mollement, se joignent, s'évitent et finissent par s'appréhender au corps en tournant sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre haletants et épuisés.

Quand la danse et l'ivresse, — car la coupe de *mazzato* n'a pas cessé de circuler à la ronde, — ont atteint leur dernier degré d'exaltation, l'héroïne de la fête, coiffée d'une couronne de plumes de toucan, entièrement nue et parée de ses plus beaux colliers, est introduite dans la hutte, où deux matrones la prennent chacune par un bras, tandis qu'une troisième matrone porte aux lèvres de la jeune fille une coupe de liqueur fermentée que celle-ci doit vider jusqu'à la dernière goutte. Cette première coupe est bientôt suivie d'une seconde, puis enfin d'un nombre indéfini. Pendant ce temps, les matrones accompagneresses obligent la vierge à se trémousser violemment avec elles. Quand

ces matrones sont lasses, d'autres les remplacent.

Avant l'expiration des vingt-quatre heures, terme fixé à cette étrange fête, la jeune fille n'a plus conscience d'elle-même; sa tête roule à l'aventure; ses jambes ploient sous elle; un sommeil de plomb clôt ses yeux. Bientôt son estomac, révolté par la boisson qu'on ne cesse d'y introduire en desserrant les dents de la malheureuse fille, se débarrasse de son superflu et donne à la squalide orgie un dernier cachet de dégradation animale. Malgré ces effrayants symptômes, l'être humain, ou plutôt la masse inerte, n'en continue pas moins à sautiller au bras des matrones. La coutume est inexorable et veut que la solennité se poursuive jusqu'à la fin.

Au soleil levant, la jeune fille est endormie ou plutôt plongée dans un évanouissement profond; les femmes la traînent alors dans un coin de la hutte, ramènent ses genoux au niveau du menton, les compriment à l'aide de bandelettes d'écorce, et renversent sur le dos le corps de la victime. On apporte ensuite une tablette en bois poli, d'un pied carré environ, formant un plan incliné, et au centre de laquelle la figure d'un cœur est découpée comme avec l'emporte-pièce; ce meuble appelé *quirquépéti*, dont la singularité frappe les yeux du voyageur, se trouve dans presque toutes les demeures des Conibos, à l'endroit le plus apparent. La teinte et le poli de son bois, légèrement usé, indiquent un long usage. Une matrone expérimentée applique cette tablette contre le corps de la jeune fille évanouie, et, passant par l'ouverture ses doigts armés d'une moule tranchante, elle

sépare adroitement la membrane de l'hymen, la fête du *sébianabiqui* est alors terminée (1).

. . . . . .

Les Conibos ont l'idée d'un être omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent indifféremment, lorsqu'il leur arrive de s'adresser à lui, *papa*, le père, et *huchi*, l'aïeul. Ils se le représentent sous une forme humaine emplissant l'espace, et disent qu'après avoir créé ce globe, il s'est envolé vers les régions sidérales d'où il continue à veiller sur son œuvre; ils ne lui rendent du reste aucun hommage et ne se le rappellent qu'à l'heure des tremblements de terre, assez fréquents dans la *Pampa del Sacramento*. Les commotions de ce globe, au dire des Conibos, sont occasionnées par le déplacement du grand esprit, qui abandonne un moment sa demeure céleste, afin de s'assurer par lui-même que l'œuvre de ses mains existe encore. Alors les Conibos de sortir en foule de leurs demeures, avec des gambades et des gestes extravagants, et chacun de s'écrier, comme s'il répondait à l'appel d'une personne invisible : *ipima, ipima, evira iqui, papa, evira iqui!* Un moment, un moment, me voici, père, me voici!

A l'encontre de cet esprit du bien, à qui nous ne connaissons aucun autre nom que celui de père ou d'aïeul, l'esprit du mal, appelé *yurima*, habite le centre

(1) L'idée de la circoncision n'existait pas chez les Panos du nord avant leur arrivée dans la *Pampa del Sacramento* (*vide* Malte-Brun d'après Humboldt, t. VI, p. 281 et suivantes); ils l'ont empruntée aux Conibos, au contact desquels leurs anciennes coutumes et leur idiome se sont complétement dénaturés.

du globe; les maux qui assaillent la nation lui sont attribués, et les Conibos le redoutent si fort qu'ils évitent autant qu'ils peuvent de prononcer son nom. A l'instar des héros scandinaves, les Conibos, après leur mort, habitent un ciel belliqueux, dont les joutes et les tournois sont les passe-temps. Les vierges d'Odin y sont représentées par des *aïbos mueaï* (courtisanes), qui guident le guerrier conibo à travers des *montagnes* d'aliments et des *fleuves* de boisson.

A la mort d'un Conibo, les femmes se réunissent dans sa demeure, enveloppent le cadavre dans son sac ou *tari*, placent dans sa main droite un arc et des flèches, et, après l'avoir barbouillé de rouge et de noir, elles lui emboîtent le visage dans la moitié d'une calebasse destinée à lui servir de coupe. Le défunt ainsi accoutré est sanglé avec des courroies découpées dans le cuir frais d'un lamentin. Les femmes disposent ensuite sur le sol de la hutte la tête au levant et les pieds au couchant, puis, dépliant la bande de coton qui entoure leur corps à l'endroit des parties sexuelles, elles la font passer entre leurs cuisses, de façon que les deux bouts, retenus par un brin d'écorce, reposent d'un côté sur leur ventre, de l'autre côté sur leurs reins; la danse et le chant mortuaires du *chirinqui* commencent ensuite.

Les femmes le chantent lentement en tournant à la suite l'une de l'autre autour du cadavre gisant; elles ont ployé leurs bras, de manière que la main ramenée au niveau de l'épaule ait sa paume tournée vers le sol. Cette cérémonie funèbre, à laquelle les hommes assistent, mais en dehors de la hutte, dure

souvent une demi-journée, et le *mazzato* ne cesse un seul instant de couler à longs flots.

Au coucher du soleil, le cadavre est placé dans une vaste jarre dont on lute l'orifice et qu'on descend en terre à l'endroit même où la danse a tournoyé. Le sol des huttes conibos est criblé de ces excavations, sur lesquelles le pas sonne creux, et de profondes gerçures y dessinent le contour des puits mortuaires.

Les funérailles d'un enfant diffèrent de celles d'un homme, en ce qu'on efface complétement le souvenir de ce dernier en brisant ses poteries, en éparpillant les cendres de son foyer, en coupant les arbres qu'il a plantés, tandis qu'une portion de l'enfant reçoit pour la seconde fois l'hospitalité dans les entrailles paternelles; à peine est-il mort que les femmes coupent sa chevelure et la remettent à la mère, qui en fait deux parts égales. Pendant ce temps, le père est allé pêcher au bord du fleuve, où sa flèche, dédaigneuse de gros poissons, n'a frappé que le fretin. Après s'être baigné, puis roulé dans le sable, il rentre sous son toit et remet à la mère le produit de sa pêche, que celle-ci fait bouillir sur-le-champ. Une moitié des cheveux de l'enfant est brûlée et mêlée à cet aliment que les parents et l'assistance dévorent avidement. L'autre moitié est brûlée aussi et absorbée avec le breuvage. Cette dernière formalité remplie, on enterre le cadavre et, pendant trois mois, quand gronde le tonnerre, le père et la mère viennent trépigner sur la fosse en hurlant tour à tour.

Quand le sol d'une hutte conibo est tellement couvert de sépultures que la place manque aux nouveaux

décédés, on en bâtit une autre à quelques pas, laissant le vieux toit s'effondrer de lui-même. . . . . .

. . . . . .

La nation conibo, déchue du rang qu'elle occupait jadis parmi les peuplades de la *Pampa del Sacramento*, est divisée à cette heure en classes ou familles distinctes, qui ne relèvent d'aucun chef et vivent éparses sur la rive gauche de l'Ucayali, à partir de la rivière *Paruitcha*, où commence leur territoire, jusqu'à la rivière *Capoucinia*, où il finit.

Les luttes sanglantes des Conibos avec les nations rivales, que terminaient seulement l'incendie du village ennemi et le massacre de ses habitants, ont cessé de guerre lasse, ou comme si un long armistice avait été conclu entre les parties belligérantes; la haine héréditaire du Conibo contre ses voisins de la rive droite de l'Ucayali, les *Remos* et les *Amahuacas*, a si bien perdu de son intensité qu'elle n'est plus que du mépris vulgaire. Autrefois ces tribus s'exécraient, aujourd'hui elles se bafouent; les querelles d'homme à homme ont remplacé définitivement la lutte des tribus entre elles. . . . . .

Analyses, Extraits d'ouvrages, Mélanges, etc.

RAPPORT

DE M. ISAMBERT

SUR LES VOYAGES DE MM. LYNCH ET DE SAULCY.

Deuxième partie.

ANALYSÉE DEVANT LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DANS SA SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1853.

La Galilée inférieure et supérieure, et le lac de Tibériade (avec une carte); — les sources du Jourdain et les contrées supérieures.

Dans notre première partie nous avons passé en revue la géographie comparée de la Phénicie. — De nouvelles études nous permettront de compléter ce travail à la fin de cet article, pour le Liban et l'Anti-Liban, la Cœlésyrie, et les villes de Balbek et de Damas.

Nous avons appelé à notre secours les savantes recherches du révérend docteur américain Robinson, le Reland actuel, dont le second voyage annoncé n'a encore paru ni en France ni à Londres. Nous avons vérifié les cartes de M. Callier, et celles de M. de Bertou, ainsi que les observations consignées dans notre *Bulletin* (1), et nous les avons comparées à celles du

(1) Tome XII, 2e série, 1839, p. 113 à 165.

colonel Jacotin, qui, pour avoir vieilli, sont encore bonnes à consulter.

Nous regrettons beaucoup que l'orthographe des noms arabes, chez M. de Saulcy, diffère si souvent de celle de ses devanciers qui pourtant y avaient fait une grande attention ; nous remarquons même que Robinson a eu soin de terminer son savant ouvrage par des appendices arabes, et surtout par une table générale consacrée aux étymologies orientales.

L'espace nous manquait, et il eût été trop minutieux de relever ces différences, qui pourtant jettent une grande confusion dans la comparaison des cartes de Kiepert et de Zimmermann avec l'itinéraire de notre zélé compatriote; nous ne pouvons que faire des vœux pour qu'il donne au public cet appendice comparatif de l'orthographe arabe avec la manière d'écrire des Allemands, des Anglais, et même des Français, lorsqu'il ne se trouve pas d'accord avec eux. Sans ce supplément, les détails de son itinéraire perdent beaucoup de leur valeur, comme cela est arrivé à celui de M. de Bertou.

Du reste, nous ne nous en occuperons que quand il s'agira des arguments par lesquels, à l'aide de ces changements d'orthographe, on prétendra retrouver des villes bibliques dont le souvenir est effacé.

Nous faisons à cet égard une remarque générale. Eusèbe, évêque de Césarée, qui a tant écrit sur les livres bibliques, a rédigé, au commencement du IVe siècle de notre ère, un traité des lieux et des villes mentionnés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

Saint Jérôme, le traducteur de la *Vulgate*, qui, comme Eusèbe, a vécu si longtemps en Palestine et s'est livré aux mêmes travaux, a jugé ce travail si im-

portant qu'à la fin du même siècle il l'a traduit et rectifié.

Cette œuvre, connue sous le nom d'*Onomasticon*, a été élucidée par des religieux qui ont voyagé en Orient et par de savants hellénistes, Leclerc et surtout par Reland. Si nous sommes bien informés, cet écrit, dont la dernière édition remonte à l'année 1707, doit être revisé sur les manuscrits, et accompagné de cartes dans la collection des petits géographes, de MM. Ch. Müller et Didot (1).

Les voyages en Orient se multiplient; les pèlerins sont avides de notions positives; nous avons donc cru de notre devoir de ne pas nous astreindre au cercle étroit qui nous était marqué par l'ouvrage et même par les hardies conjectures de M. de Saulcy, et par les notions plus sûres et plus circonspectes du commandant Lynch, qui d'ailleurs ne controverse jamais.

Les écrits de ces voyageurs, puisqu'ils sont les plus récents, doivent sans doute fixer davantage notre attention, et leurs erreurs doivent être ou relevées, ou signalées aux amis de la géographie.

Notre compatriote a fait le voyage de Saint-Jean d'Acre, où nous l'avons laissé, à Jérusalem en cinq jours, pressé qu'il était d'arriver à Bethléem pour la

(1) Le troisième volume de cette collection appelée *Corpus Geographorum*, comprendra en outre : les ouvrages 1° d'Epiphane, sur la Syrie et la ville sainte; 2° de Phocas, sur Antioche et les places de Syrie; 3° de Perdiccas, sur les monuments de Jérusalem; 4° d'Eucherius, de Beda, etc., sur les noms de lieux dans les Actes des Apôtres; 5° les itinéraires du moyen âge, tels que celui de saint Antonin, an 600; d'Adaman, an 700; de Willibald, 722; de Bernhard, moine, 870, etc. le premier volume va paraître. Nous n'avons qu'un ms. d'Euseb. a Paris.

fête de Noël 1850 ; mais, à son retour de la mer Morte, il a pu compléter ses recherches. En traversant de nouveau la Galilée, M. Lynch en avait fait autant, quoique sans suivre exactement la même route.

De Saint-Jean d'Acre aux limites de l'ancienne Galilée, dans la grande plaine qui la séparait de la Samarie, M. de Saulcy a éclairé son itinéraire, ce que M. Lynch n'a pas fait, de deux petites cartes que malheureusement il n'a ni graduées, ni remplies avec les matériaux qui étaient sous sa main, de sorte que nous ne pouvons y suivre le cours des eaux, ni nous assurer de l'exacte position des villages aperçus à une certaine distance de la route.

En revanche, M. Lynch nous a donné deux observations en latitude faites dans le centre de la Galilée, trois sur les bords du lac de Tibériade, avec une observation en longitude, et une à Hasbeya, dans le haut pays, sur la route de Banias à Balbek.

C'est là un très grand service ; car, dans un itinéraire, à moins d'une très grande attention, on peut faire de fréquentes erreurs, et elles sont sans remède.

Malheureusement, M. Lynch n'a pas joint ces observations à la belle narration de son expédition, et elles ne figurent que dans un rapport de 1849 à son gouvernement, imprimé par ordre du sénat. Il paraît que l'existence de ce document a échappé à beaucoup de ses lecteurs, et M. Vivien de Saint-Martin, en particulier, en rendant compte de son ouvrage, dans les *Annales des Voyages*, a exprimé son étonnement de son absence, en exprimant l'espoir qu'il paraîtrait un jour.

Si le document, comme propriété du gouvernement,

n'a pu paraître dans la narration personnelle de M. Lynch, il est à croire que le président des États-Unis en a ordonné ou en ordonnera l'impression, comme il l'a fait pour la partie géologique, in-4°, en 1852.

M. de Saulcy n'a point, pour sa carte, profité des observations dont nous avons parlé ; on ne trouve marqué sur sa carte ni le Ouady-en-Neffalk, où fut faite la première, à la latitude de 32° 49′ 5″; ni celle de Turan, où fut faite la seconde, à 32° 46′ 14″. On voit seulement Tibériade, qui, au lieu d'être à la latitude observée de 32° 46′ 14″, est portée à 32° 48′, c'est-à-dire à 1 mille géogr. (2 ou 3 kilomètres environ) trop au nord.

Le Ouady-en-Neffalk, ou vallée des Vents, Thal-von-Schef-at-Amar des Allemands, paraît être, d'après la carte de Jacotin, sur la route de Saint-Jean d'Acre, à Safourieh, à 4 kilom. 1/2 au nord-ouest de ce dernier bourg, près de Kafar-Menda; au sud de l'Aïn-Zabulon de la carte de Zimmermann (omis dans la petite carte n° 1 de M. de S.), au sud-est d'Habillin ; car on ne saurait trop préciser un point levé astronomiquement, le long d'une voie antique. C'était probablement, ainsi que son nom moderne l'indique, l'extrémité du territoire de la tribu de Zabulon, ou de la Galilée, du côté de la Phénicie.

Au reste, c'est ici le lieu de remarquer, avec les plus savants hommes depuis Michaëlis, qu'il a fallu renoncer à marquer les limites des anciennes tribus d'Israël, soit parce que ces limites ont naturellement et plusieurs fois varié dans le cours des siècles, depuis la première distribution faite par Josué, soit parce que la Bible a compilé des traditions doubles ou triples, et

qu'il est impossible de les porter toutes ensemble sur la carte ; soit enfin parce que l'orthographe des noms de lieux varie selon qu'on s'adresse à la version samaritaine, chaldaïque ou hébraïque, soit à la version grecque des Septante, soit enfin à la version latine de saint Jérôme.

La division en tribus a cessé dès l'époque de leur dispersion par Nabuchodonosor, environ 600 ans avant notre ère ; et, au retour des Hébreux, ils ne furent plus divisés en tribus ; ils prirent le nom de Juifs, d'après le nom du pays qu'ils habitaient. Seulement, d'après les mœurs arabes, chacun conserva, autant qu'il le put, sa généalogie, ce qui maintint l'usage des tribus, quoique ce ne fût plus une dénomination géographique.

Malte-Brun a essayé d'en donner le tableau d'après les meilleures autorités (1) ; mais en ne dissimulant pas les incertitudes qui s'attachent à l'ancienne division.

Nous relèverons en passant la négligence du dessinateur de la première planche topographique du voyage aux terres bibliques, soit quant à la forme du port de Saint-Jean d'Acre, qui disparaît complétement, soit surtout quant à l'absence du Nahr-Naman, ancien fleuve Belus, que le commandant Lynch déclare avoir traversé (ainsi que G. Robinson (2)) et qu'il a marqué sur sa carte. Si c'est le ruisseau que M. de S. qualifie de lavoir, c'est singulièrement rabaisser son importance et son illustration (3).

(1) Page 154, t. III, 1re édit., de son beau *Traité de géographie*.

(2) *Voy. en Syrie et Palest.*, trad. fr., 1838, I, 225.

(3) M. de Lamartine, — *Voy. en Orient*, I, 226, — a transporté le nom de Belus au Bostrenus, qui est plus au nord.

Dans Kirkèh, village qu'il aperçoit à l'est de sa route, à près de 5 kilom., et qui ne peut être par ce motif le Kerûm (El-Medj-el) de Zimmermann, à 6 milles géogr. ou 10 kilom. 1/2 au nord-est de la route, notre compatriote voit le Χελχατ, de la tribu d'Aser, mentionné dans le livre de Josué (1) ; et dans Abilin, à l'ouest de la même route, l'Elbôn (et non Ebrôn) du même livre (2).

Cette conjecture, d'ailleurs si hasardée, est repoussée par cette circonstance que là était la tribu de Zabulon, et non celle d'Aser, puisque l'historien Josèphe étend le territoire de la première depuis le lac de Tibériade jusqu'au mont Carmel et à la mer.

Dans tous les cas, Kirkèh doit être sur l'un des affluents du Belus, et c'est ce que n'exprime pas la carte de M. de S., comme celle de Zimmermann.

Du reste, nous sommes disposés à voir dans Ibelin, ou Habillyn, l'Ibelin dont fut seigneur, au temps des croisades, l'un des conseillers les plus habiles du royaume latin, et l'un des rédacteurs des Assises de Jérusalem et des autres lois, monument remarquable des coutumes féodales des XIIe et XIIIe siècles.

Nous inclinons à penser que Chefar-Amar, bourg de ce pays, sur les hauteurs qui, au sud, dominent la vallée du Melik et la plaine Halaur, en terminant la Galilée, pouvait être Capharnecho l'une des villes que fortifia Josèphe, dans la Galilée inférieure ; car nous ne voyons pas où la placer ailleurs.

Mais le point le plus important de cette partie de la

(1) XXI, 31 et non 13.

(2) XIX, 28.

province est le village de Sefurieh, ou Safourièh, à la source d'un autre affluent du Kison (le Nahrari Ouady-el-Kulediel, selon Zimmermann; El-Batouf, selon M. de Saulcy).

On est d'accord que là était l'ancienne Sepphoris, capitale de la Galilée, ensuite appelée Dio-Cæsarée. Zimmermann sépare la première de la seconde d'un kilom. 1/2; mais la seconde n'était probablement que la citadelle de Sepphoris qui s'étendait jusqu'à la plaine; car on ne les sépare pas dans l'antiquité (1). M. de Saulcy a vu les lieux, et son récit (2) mérite plus d'attention que celui du voyageur américain, qui n'a aperçu cette position que de Nazareth.

Au nord de Safourièh, à 4 kilom. environ, est un village de Roumaneh, dans lequel notre compatriote est autorisé, avec Zimmermann et Kiepert, à voir le Rimnon de la tribu de Zabulon (3), ainsi que l'avaient déjà proposé Pockocke et Robinson.

Au sud-ouest du même point est le village de Semunieh, dans lequel Robinson (4) n'hésite pas à reconnaître le Simonias, situé sur les collines dominant la plaine d'Esdraëlon, dans lequel les Romains cherchèrent à surprendre Josèphe (5), gouverneur de la Galilée.

M. de Saulcy n'en a pas parlé, sans doute parce qu'il n'a trouvé, non plus que Robinson, aucune cité biblique qui y répondît; mais l'histoire politique a ses droits comme l'histoire religieuse.

(1) V. Robinson, III, p. 201.
(2) I, p. 74.
(3) Josué, XIX, 13, chron. VI, 7.
(4) III, 201.
(5) *Vie de Josèphe*, § 24.

Il n'y a aucune difficulté sur la correspondance du bourg En-Nazara avec la Nazareth de l'Évangile, que Malte-Brun indique (1) comme le lieu de naissance de Jésus-Christ, à cause du nom de Nazaréen qu'il porta, quoique la tradition évangélique dise que ses parents, de la tribu de Juda, se rendirent à Bethléem, cité de David, pour s'y faire recenser en cette qualité du temps d'Hérode (Archelaüs) et de l'empereur Auguste, l'an du recensement de la Judée, au 7/8e de notre ère.

M. de Saulcy a fait une excursion (2) sur la secte des Nazaréens, dans laquelle il voit la société naissante des chrétiens hétérodoxes ; mais la secte contemporaine de Jésus-Christ était une secte juive, professant un état de sainteté qui remontait jusqu'au temps de Moïse, et consistait à s'abstenir de vin et à couper sa chevelure : c'était le naziréat (3). Elle a duré jusqu'au règne d'Agrippa (4), qui fit une injonction à ses adeptes. Aussi saint Irénée et les premiers Pères de l'Église n'ont-ils pas parlé des Nazaréens comme hérétiques, ainsi que l'a fait saint Épiphane au ve siècle ; mais comme des partisans de Jésus-Christ, leur compatriote, qui ont échangé leur nom contre celui de chrétiens plus tard, lors des discussions des apôtres à Antioche.

Jacotin est peut-être le géographe qui a encore le mieux exprimé sur les cartes le véritable aspect de Nazareth, et sa situation abrupte et pittoresque. La deuxième feuille de M. de Saulcy en présente un plan

(1) Tome III, p. 145.
(2) Tome II, p. 445.
(3) Josèphe, *Archéol.*, IV, 44.
(4) Ibid., XIX, 6, 1.

bien moins poétique, et fait disparaître ses environs.

Au sud-ouest, il indique l'existence du village ou bourg de Iafah, qu'il ne faut pas confondre avec le port de Joppé, aujourd'hui Jaffa, où débarquent la plupart des pèlerins qui se rendent à Jérusalem.

L'ancienne Jaffa est placée par Josèphe parmi les villes fortifiées de la Galilée inférieure ; elle était cependant très près de la plaine d'Esdraëlon, qui servait de limite à la Samarie et à la Galilée.

C'était, dit la tradition, la résidence de Zébédée et de ses deux fils, les apôtres Jacques et Jean. On ne peut ici méconnaître la Japhia de la frontière de la tribu de Zabulon, mentionnée dans l'*Onomasticon*, au IVe siècle. Eusèbe l'appelle Japhet, *montée;* et Jérôme, Japhie ou Japhiè, *ascensus Japho*. Puis ils semblent la confondre avec le port de Joppé (1).

On y tua 15 000 hommes, et l'on y fit 2 130 prisonniers, selon l'historien Josèphe (2), tant elle était considérable au milieu du Ier siècle de notre ère.

M. de Saulcy remarque que la route, à travers les gorges de montagnes, se termine par un défilé sur la vaste plaine d'Esdraëlon (Ebni-Aamer).

Là se terminait, par conséquent, la Galilée. Un peu à l'est, sur l'autre pente de la montagne, est le village d'Eksalout (Iksail), dans lequel Robinson a proposé de reconnaître le Chesulloth, ou Chisloth-Thabor, du livre de Josué, sur la limite de Zabulon et d'Issachar (3);

(1) V. *Onomasticon*, v° Ιαφιά et Japhiè; les Septante (Josué, XIX, 12) l'appellent Phangæ; dans la Vulgate, on lit Japhiè, et dans l'hebreu, Japhia.

(2) *Guerre des Juifs*, II, 20, 6; III, 7-31; — *Vie de Jos.*, § 37, 45.

(3) Josué, XIX, 12-18.

c'est le Xalôth, que Josèphe (1) place à l'entrée de la grande plaine, et que l'*Onomasticon* appelle Chasalus (2) ou Chealos, et met en dedans du huitième mille de Dio-Cæsarée, à l'orient, du côté du mont Thabor, et dominant la plaine, dans la tribu d'Issachar. Il est appelé Εξαλους dans le concile de Jérusalem de 536 (3).

La distance, y compris les détours par les défilés, peut bien être en effet de 12 kilomètres, répondant à 8 milles romains; car elle est en droite ligne de 5 milles géogr., ou 9 255 mèt.

Au pied d'Iksail et dans la vallée au sud-ouest, coule une rivière, principal affluent du Kison, venant des revers de la chaîne du Thabor. Il est vraiment regrettable que la carte de M. de Saulcy n'en donne aucune trace, quoiqu'il ait dû la traverser, près de Mezraa; il n'en dit pas un mot, non plus, dans son récit.

En reprenant la route de Nazareth à Tibériade, pour ne pas sortir de la Galilée, nous voyons au nord-est le village d'El-Meshad, dans lequel la tradition place la naissance du prophète Jonas; ce lieu s'appelait Gath-Hepher (4). Saint Jérôme, dans la préface du livre de Jonas, place son tombeau à Geth, dans un petit bourg situé dans le second mille de la route de Dio-Cæsarée (Sepphoris) à Tibériade. Meshad est à 2 milles géogr. 1/2 de Safourieh, ou 4 600 mèt., plus de 3 milles romains, c'est-à-dire à une distance double.

(1) *Guerre des Juifs*, III, 3. 1, et *De vita*, § 44.

(2) Voy. Acchaseclath.

(3) De Saulcy, I. 80.

(4) II *Rois*, XIV, 25, l'un des textes introduit ici la ville de Catasem, dont personne n'a entrepris de fixer la position.

Cependant M. de Saulcy ne doute pas (1) que là ne fût la ville de Jonas, dans la tribu de Zabulon. Ce point est au moins très sûr, puisque les auteurs de l'*Onomasticon*, qui l'appellent Getharcopher, n'en ont pas, au IVe siècle, retrouvé la position.

Il y a un point plus sérieux, c'est la position de Cana, si célèbre dans l'Évangile. Jusqu'au XVIe siècle, on a placé ce bourg dans le village, aujourd'hui ruiné, de Kana-el-Djalil, ou la Galiléenne, sur la route directe de Capharnaüm et de Bethsaïde, à 3 lieues nord de Safourieh, 5 lieues environ de Nazareth. Robinson, qui a bien discuté la question, traite de tradition monacale, celle qui a transporté Cana, à Kefr-Kenna, village situé au delà du val de Meschad, sur la route directe de Nazareth à Turan et à Tabarieh. Le colonel Jacotin et M. le général Callier ont suivi cette tradition prétendue monacale, et devancé M. de Saulcy dans la préférence accordée à Kenna, où se trouvent un sarcophage moderne, une église grecque, et les ruines d'une mosquée. Nous ne pouvons consigner ici les arguments en détail donnés par le nouveau voyageur, comme nous l'avons fait avant d'arrêter notre opinion personnelle sur ce point et sur bien d'autres; nous nous bornons aux résultats.

Nous dirons donc que, quoique notre compatriote n'ait pas, comme Robinson, visité Cana-el-Djalil, et quoique le voyage de Capharnaüm ait pu se faire par le nord, comme par le nord-est, ou Kenna, nous penchons pour l'opinion qui place l'ancienne Cana sur la route directe de Nazareth à Tibériade.

(1) Tome II, p. 448-449.

Il n'y a nulle identité entre la carte générale de M. de Saulcy et celles de Jacotin et autres postérieures, notamment sur la position si importante du mont Thabor (l'Itabyrion des Grecs) et sur le partage des eaux qui vont, à l'est, se jeter dans le Jourdain ou le lac de Tibériade, et qui, à l'ouest, se dirigent dans la baie de Saint-Jean d'Acre.

Ce défaut sera réparé facilement par une bonne carte de la Galilée, que, dans une deuxième édition, notre compatriote ajouterait à sa narration.

Dans des ruines que celle-ci désigne sous le nom de Kachanef (qu'omet sa carte générale et que nous ne trouvons dans aucune autre), M. de Saulcy voit, au nord du Thabor, Kachioun et ses pâturages, que le livre de Josué appelle en hébreu *Kischiône*, en grec et en latin *Casalott* et *Kisiônh*. Eusèbe et Jérôme, dans l'*Onomasticon*, n'en désignent pas la position, et comme nous sommes sur le territoire de Zabulon, nous voyons une difficulté grave à placer ici une ville de la tribu d'Issachar.

D'ailleurs, le nom de *Kisiôn* rappelle ici de trop près le nom du fleuve Kison, qui se jette dans la baie de Saint-Jean d'Acre, et qui a en effet, de ce côté, ses sources.

Du village d'Ech-Chedjara (Chagarah de Jacotin), c'est-à-dire à une distance de 2 lieues, au sud, notre compatriote aperçoit le mont Thabor, qu'il n'a pas visité comme Robinson. Il parle du combat livré dans ce lieu par une poignée de Français à 25,000 Turcs, et l'appelle bataille du mont Thabor ; mais la bataille de ce nom a été livrée à 17 kilom. au sud, près d'Afouleh; un deuxième combat a eu lieu à Ouïoun, à 4 kilom.

au sud du même point ; et le troisième (le 8 avril) à 1 kilom. 1/2 au nord-est de Chagarah ; ce lieu est appelé, dans la carte de Jacotin, combat de Nazareth. Il est vrai que les historiens de Napoléon préféraient les noms sonores aux noms véritables des localités ; mais M. de Saulcy devait-il introduire, sans en avertir ses lecteurs, de nouveaux noms, en confondant d'ailleurs ces trois journées en une seule ? et puisque ces lieux sont si célèbres à ses yeux comme aux nôtres, n'était-ce pas le cas d'en donner la carte topographique ?

Le sommet du Thabor était fortifié et formait une ville, selon Josèphe, qui donne 25 stades (4 700 mèt.) à la circonférence, et 30 stades (5 500 mèt.) à l'ascension.

Robinson pense que la montée doit être réduite à 20 stades, selon la traduction de Rufin, ou même à 16, selon Polybe (V. 70.-6) ; l'*Onomasticon* d'Eusèbe place le Thabor à 10 milles romains de Dio-Cæsarée (Sepphoris), à la limite de Zabulon, d'Issachar et de Nephthali ; la distance est très exacte. Mais faire descendre jusqu'à ce point la limite de Nephthali, c'est confondre toute idée qu'on peut se faire de la position des tribus, et anéantir l'étendue que l'histoire donne au territoire de Zabulon.

M. de Saulcy place l'ancienne ville d'Itabyrion (que Jacotin met avec raison au sommet de la montagne, selon le texte de Josèphe) au pied du mont, dans le village de Dabourièh (le Dabouri de Jacotin) ; mais le livre de Josué lui-même (XIX, 12) distingue le Kisloth-Thabor, de Dabroth, que la *Vulgate* écrit Daberoth, et les Septante Dabiroth.

A 3 kilom. au plus de Chedgara, notre voyageur aperçoit le village de Kafr-Sebt (Sabt de Zimmermann,

El-Sett de Jacotin), qui en est à 4 kilom. 1/2, et il demande si ce n'est pas l'une des deux cités galiléennes que nomme l'historien Josèphe; l'une Sept, dans la Galilée *supérieure*, qu'il fortifia contre les Romains et qui par là se trouve exclue de la Galilée inférieure, où nous sommes; et l'autre Saab, patrie d'Éléazar, l'un des défenseurs de Jetapata. Ces deux villes ne sont pas identiques et alors rien ne s'oppose à la seconde des conjectures hasardées par M. de Saulcy.

Le village de Loubièh est assez considérable ; notre compatriote n'y a rien vu pour la géographie comparée. Il est situé au point du partage des eaux, selon les bonnes cartes. Ce pourrait être Abel-Machea, métropole des Israélites, prise par Joab au temps de David (1), si l'on ne reportait cette ville dans la vallée d'Hasbeya à Irbid.

M. de Saulcy parle en termes bien sentis, ainsi que ses devanciers, de la plaine de Hattin, où Saladin vainquit l'armée chrétienne de Lusignan, et mit fin au royaume de Jérusalem ; nous ne sommes qu'à 9 kilom. de Tibériade, et à moitié chemin du lac du même nom.

Il y a, au midi de cette plaine, d'âpres collines appelées Qoroün-Hattin par Jacotin et Kiepert, et Qalaat-Ibn-Maan par notre voyageur ; elles sont percées de cavernes, selon Robinson ; puis, au côté opposé, séparé par un ravin, se trouve un contre-fort sur lequel est le village nommé Irbil. On paraît fondé à y voir l'Arbela de l'historien Josèphe. On y voit aussi le Beth-Arbel du prophète Osée, quoique le texte grec et la

(1) Josèphe, *Arch.*, VII, II, 7.

Vulgate retranchent ce nom du texte du prophète, et quoique Cahen n'en fasse qu'une allusion à l'Arbele de l'Assyrie, célèbre par la victoire d'Alexandre. Robinson n'hésite pas à trouver, dans Irbid et ses environs, les fameuses cavernes où s'étaient réfugiés les brigands de la Galilée qu'Hérode Ier eut tant de peine à détruire, et que plus tard Josèphe, gouverneur de la province, fortifia contre l'invasion des Romains. L'historien, en effet, dit qu'elles étaient voisines du lac de Gennesar; et aucune localité ne convient comme celle-là.

Notre compatriote y voit de plus le *Hamath* de la tribu de Nephthali, nommée dans le livre de Josué à côté de Kenereth, mais accompagnée de pâturages, ce qui ne convient pas à cet amas de rochers; au reste, les Septante, au lieu d'Hamath (ou Hamot-Dor des Hébreux), écrivent ici Ornathadaceth et Nemmath; et la *Vulgate*, Emath.

Puisque Eusèbe et Jérôme, dans l'*Onomasticon*, ont renoncé (au IVe siècle de notre ère, il y a 1400 ans) à rechercher la place de ces lieux bibliques, comment peut-on y revenir aujourd'hui? Robinson s'en est sagement abstenu.

Plus près de Tibériade, les chrétiens et les musulmans appellent mont des Béatitudes une montagne qui domine le beau lac, et où l'on suppos que Jésus a prononcé le discours sur la montagne, ce chef-d'œuvre religieux. Zimmermann donne à cette montagne 1000 pieds allemands de hauteur (313 mèt.); Robinson estime que le mont Thabor n'est pas plus élevé (1).

A Tabarieh, qui touche au nord les ruines de l'an-

(1) Tome III, p. 212, note.

cienne Tibériade, fondée en l'honneur de Tibère par le tétrarque Hérode-Agrippa, sont probablement les ruines de quelque ville biblique, notamment de Kinereth, que M. de Saulcy a tant de peine à trouver, ou qu'il ne trouve qu'en multipliant les villes de cette côte. On est sur le lac auquel on a donné d'abord le nom de mer de Kenret, ou plutôt de Kenereth ; puis, par corruption, celui de Gennesareth que Josèphe a traduit en grec par Gennesar et Gennesaritis, puis enfin celui de Tibériade.

M. de Saulcy a exprimé, dans la séance publique de l'Académie des inscriptions (novembre 1853), le regret de n'avoir pu en faire le tour, ni même y naviguer, et il a annoncé qu'une société anglaise faisait les fonds de cette exploration. Le commandant Lynch, pressé de faire la descente du Jourdain inférieur avant que les eaux eussent baissé, n'a fait avec ses chaloupes (1) qu'une excursion au nord, à Mejdel, et au sud, jusqu'à l'entrée du Jourdain ; et déjà il lui a trouvé en profondeur 165 pieds anglais (50 mèt. 1/3) ; il a opéré non loin de la côte occidentale. Quelle doit être la profondeur du lac du côté de la côte orientale, qui est bien plus abrupte ? M. de Bertou dit que ce lac est de 230 m. plus bas que la Méditerranée.

(1) Il n'a pu à Tibériade trouver qu'une barque du pays, qui s'est brisée dans le Jourdain. Du temps de l'historien Josèphe, il y avait sur ce lac une flotte, avec laquelle on se battit, ce qui explique la médaille *Judæa navalis*, récemment découverte. M. l'abbé Mislin (II, 423) dit qu'une seule ville (Tibériade) avait produit une flotte de 230 voiles ; nous n'avons trouvé aucun nombre dans les navires que l'historien Josèphe assigne, dans cette circonstance, soit à Vespasien soit aux Tarichéens.

M. Lynch a du moins donné la latitude des deux points extrêmes du lac, ainsi que la longitude du *pont de Semakh*. On ne sait pas exactement si, par ces mots, il a entendu l'ancien pont en ruine, ou le passage du Jourdain appelé Jisr-um-el-Kanatir, qui n'est pas ponté, et qui est un peu plus au nord que les ruines de l'ancien pont; mais la différence de longitude doit être insensible. Ces observations n'ont pas été connues de Zimmermann, qui a donné au lac dont il s'agit, 2 milles géogr. ou près de 4 kilom. trop au nord, et environ 1 mille ou 1 500 mèt. trop à l'ouest, au passage de Semakh. M. de Saulcy paraît aussi n'en avoir pas eu connaissance, puisqu'il a commis les mêmes erreurs.

Quoi qu'il en soit, dans Zimmermann au moins, si ce n'est dans M. de Saulcy, le lac de Tibériade n'a pas de longueur plus qu'il ne faut.

La différence entre.	32° 53′ 37″ pour
l'extrémité nord, et.	32° 42′ 21″ pour
l'extrémité sud, donne.	11′ 16″

ou 20 kilom., 854 mèt.; ce qui produit 113 stades environ de 185 mètr. olymp., ou risin hébraïques.

La largeur moyenne est de 5 milles géogr. environ ou de 9255 mèt., ce qui donne 50 stades olymp.

L'historien Josèphe (1) ne compte que 40 stades ou 7400 mèt. pour cette largeur; mais on ne peut dire qu'il ait commis une erreur; car on ne connaît pas assez la direction de la côte orientale; et quant à la côte occidentale, on ne sait où prendre exactement la moyenne.

Quant à la longueur, cet historien, sainement entendu, ne compte que 100 stades; mais c'est un

(1) *Guerre des Juifs*, III. 10, 7

chiffre rond ; et la différence de 13 stades, c'est-à-dire de 2400 mèt., peut s'expliquer soit par un changement dans l'état des lieux depuis dix-huit siècles, soit par un défaut de précision dans les mesures.

M. de Bertou dit avoir fait le tour du lac (1), et même il donne les distances métriques des points principaux de la côte orientale et de la côte occidentale ; mais sur la côte occidentale, qui est la plus connue, il a fait de telles confusions, notamment en ce qui concerne Tarichées, la fontaine Foulieh, la distance de Mejdel et des points supérieurs ; les lieux nommés sur la côte orientale avec leurs distances sont si mal fixés, et s'accordent si peu avec sa propre carte, que Kiepert et Zimmermann n'en ont pour ainsi dire tenu aucun compte.

Puisqu'il avait relevé les contours de ce lac, pourquoi n'en a-t-il pas publié la carte ? Il est vrai que s'ils ne s'accordaient pas avec l'état des lieux, plus que sa carte de la mer Morte, il a bien fait de s'en abstenir. Son mérite à lui, et il n'est pas médiocre, c'est d'avoir, un des premiers, signalé la dépression de cette mer, et celle du lac de Tibériade, avec le cours du Jourdain, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

M. de Saulcy, qui n'a guère vu plus d'un huitième de la côte du lac, a eu plus de motifs pour ne pas hasarder une description du périple de la mer de Galilée. Robinson lui-même, et son compagnon M. Smith, n'en ont exploré que la moitié, et M. Lynch le côté occidental seulement, mais d'une manière complète, il n'y a pour la partie orientale que des itinéraires

(1) *Mem. de la Société de géogr.*, t. XIII, 2e série, 1839, p. 146.

imparfaits. Pour l'intelligence des recherches qui vont suivre, nous avons rédigé, sur une échelle un peu plus large que celle de Jacotin (à 12 millim. par kilom.) avec les matériaux fournis par Lynch, Zimmermann et les itinéraires, une carte topographique du lac de Tibériade et de ses rivages.

Notre compatriote a essayé par ses recherches historiques de faire avancer la géographie historique ; mais nous ne pouvons avec lui et ses devanciers, placer sur la côte occidentale, ni la ville de Magdala, qui, d'après les manuscrits des Évangiles, est aujourd'hui remplacée par Magada ou Magedan, ni Dalmanoutha de l'évangéliste Marc : ces pays, dans lesquels Jésus-Christ aurait accompli le double miracle de la multiplication des cinq et des sept pains, et près desquels il aurait marché sur les flots, étaient dans le pays des Gérasaeniens et dans la Décapole, et Jésus s'y était rendu ainsi qu'à Bethsaïde, pour échapper au tyran Hérode Antipas, lequel avait fait décapiter Jean Baptiste, son précurseur. Il venait des environs de Tyr et de Sidon. Il nous est impossible d'admettre deux Bethsaïde, dans le même pays, à quelques lieues de distance, l'une dans l'emplacement de Julias, sur la rive orientale, près de l'embouchure du Jourdain, et l'autre un peu au sud-ouest de cette embouchure. Les textes, non seulement des Évangiles, mais de Pline s'y opposent. De ce côté la Décapole n'a pas dépassé le Jourdain. Si Bethsaïde était à la rive orientale, Jésus, en se rendant de là à Magedan, n'a pas été obligé de traverser le lac, mais de longer une partie de la côte orientale. Si l'un des Évangiles suppose deux traversées dans le pays de Gennésareth, l'autre n'en admet qu'une ; mais ce qui

est decisif, c'est que deux Pères de l'Église, Eusèbe et Jérôme, qui écrivaient, l'un au commencement, l'autre à la fin du IVe siècle, et qui connaissaient mieux que nous les traditions évangéliques, placent Magedan ou Megædan et la Megadène dans la partie orientale, du côté de Gerasa.

Dalmanutha était probablement voisine de ce lieu, et l'un des évangélistes, Marc, a pu désigner l'une comme Matthieu l'autre. D'ailleurs, du temps des deux Pères de l'Église, on lisait *Megaidan* dans Marc, comme *Magedan* dans Matthieu.

L'espace nous manque pour rapporter la réfutation que nous avons faite des arguments de M. de S. Celui qu'il a pris de la similitude du nom moderne de Mejdel et de Migdal ou Magdala, n'a pas de portée, puisque le nom de Mejdel se retrouve à plusieurs reprises dans les autres parties de la Palestine, et surtout dans l'ancienne Galilée. Enfin Magdala, dont était originaire Marie, l'une des saintes femmes, était dans la tribu de Juda, selon l'*Onomasticon*.

Nous n'admettons pas qu'après dix-huit siècles, notre compatriote ait retrouvé des restes du camp de Vespasien près des bains chauds d'Emmaüs, à Hammam; et que Tarichées fut à l'endroit appelé aujourd'hui Kadès. Il est vrai que ce lieu est à 4 kilom. 1/2 des ruines de l'ancienne Tibériade, et que, dans sa vie (1), l'historien Josèphe dit que Tarichées était à 30 stades de cette ville, c'est-à-dire à 5 kilom. 1/2. Mais les portes de ces deux villes pouvaient n'être qu'à cette distance; d'ailleurs les auteurs anciens se servent presque toujours de nombres ronds, en supprimant les

(1) § 5.

fractions. En maintenant Tarichées sur la pente nord du village moderne de Kerak, ou du Bau-el-Mur de M. Lynch, on ne fait que se conformer aux opinions de Robinson, Lynch, Zimmermann et des autres géographes; l'embouchure du Jourdain est la seule qui convienne à la position d'une ville forte et importante comme Tarichées. On pouvait se glisser, comme a fait Titus, pour prendre Tarichées, aussi bien entre le rivage de Kerak que de celui de Kadīs, si les eaux du lac étaient basses. M. de Saulcy abuse ici de l'argument stratégique, comme il nous semble l'avoir fait aussi pour la position de Bethsaïde-Julias.

Notre compatriote en se rendant jusqu'au Jourdain, au passage du village de Semakh, hasarde cette conjecture que Kharbet-Sümrat, sur la côte orientale, qu'il dit avoir aperçu de loin (la distance est de 6 kilom.); pourrait bien être la Samœa ou Samega de Josèphe. Mais cet historien, en parlant de Samœa, la place près de Medaba dans la Moabitide, du côté de Sichem, et en mentionnant Samega, il s'exprime aussi vaguement; il semble bien éloigné d'y voir une ville du lac de Tibériade (1). Ce serait plutôt Hippos que Josèphe placerait (2) entre Gadara et Tibériade (3); il ne faut pas s'arrêter au chiffre de la distance; car il y a erreur évidente dans les trois chiffres de ce passage, à moins qu'on ne les compte du bord du lac et non de Tibériade.

(1) V. *Arch.*, XIII, 9, 1; et *Guerre des Juifs*, I, 2, 6.

(2) *Vie de Jos.*, § 65.

(3) Eusèbe et saint Jérôme placent en effet Hippos et l'Hippène dans la Décapole, au delà du Jourdain (et non à 30 stades de Tibériade.)

Au reste, ce n'est pas dans M. de Saulcy, mais dans l'exploration du Jourdain par l'expédition américaine, qu'il faut chercher les bases de la géographie comparée, à partir de la sortie du fleuve, hors du lac de Tibériade.

Nous reprenons l'ouvrage de notre compatriote, à partir de Tibériade, qui est regardée par saint Jérôme (1) comme l'ancienne Cenereth ou Kenret.

Le hameau ou forteresse El-Mejdel, à 6 kilom. au nord de Tabarieh (que M. de Bertou fixe à 4 500 mèt. et ensuite à 6 500), est, comme nous l'avons dit, regardé généralement comme le Magdala, introduit dans l'Évangile, et le lieu de naissance de Marie Magdeleine, auquel l'Église de Rome a accordé des indulgences (2).

Le Mejdel d'aujourd'hui est-il le Migdal, ou le Megalaarim, ou Magdalel de la tribu de Nephthali, mentionné dans le livre de Josué, en même temps que Kenereth ? M. de Saulcy ne le pense pas, parce que la ville biblique semble éloignée de celle qui donnait son nom au lac. Pour nous, le silence d'Eusèbe et de Jérôme est d'une autorité bien plus décisive encore. D'ailleurs nous sommes dans la terre de Zabulon et non dans celle de Nephthali.

Au nord de Mejdel sont deux affluents du lac, l'un peu considérable passant à Sousched, et l'autre remontant jusqu'à Safed, mais marqué en points vers son embouchure par Kiepert, ce qui prouve combien ce pays est encore peu connu. La carte de Jacotin place même, au long de Mejdel, une rivière plus con-

(1) *Onomasticon*, v° Cenereth.

(2) M. l'abbé Mislin l'appelle Château. Les pélerins doivent être bien embarrassés pour savoir s'ils doivent chercher ce lieu à Mejdel, ou dans les environs de Jérusalem, comme appartenant à la tribu de Juda.

sidérable venant de Ramah, dans le haut pays, et arrosant la plaine de Hattin; d'autres enfin veulent qu'un torrent impétueux sépare la montagne caverneuse d'Irbid, des monts non moins difficiles de Maân et de Hammam, auquel M. de Saulcy donne un nouveau nom, et nous partageons cette opinion (V. notre carte).

Quoi qu'il en soit, à partir de Mejdel commence une plaine dite El-Ghuweir ou El-Rhoueyr (petit Rhôr) de 5 kilom. de long sur 3 de large, dans laquelle est une fontaine (Mudauwarah ou font. ronde), où M. de Saulcy n'hésite pas à voir la fontaine de Capharnaüm, et la plaine de Gennesar, décrites par Josèphe. Tous les voyageurs, jusqu'à présent, ont cherché ces lieux plus près de l'embouchure du Jourdain supérieur, soit aux fontaines Tin et Tabigag, près du khan Minyèh; soit aux ruines considérables de Tell-Humm, où il y a également des fontaines.

Il est vrai que Josèphe (1) donne à la plaine de Gennesar (Genesareth) une longueur de 30 stades (5550 mèt.) et une largeur de 20 stades (3700 mèt.), ce qui s'applique admirablement à la plaine dont il s'agit (la différence ne venant que du défaut de levé géométrique). Josèphe aussi place dans la plaine dont il s'agit une fontaine très abondante que les habitants du pays appelaient Kapharnaoüm, et dont le courant nourrissait des poissons de couleur noirâtre, semblables à ceux que le Nil alimente dans les marais d'Alexandrie.

Que la première fontaine et son cours d'eau poissonneux soient la Kapharnaüm du temps de Josèphe, Robinson ne le conteste pas, quoiqu'au khan El-Minyeh,

(1) *Guerre des Juifs*, III, 10, 8.

il y en ait deux à peu près de même apparence; mais que la ville de même nom, où résida J. C. après Nazareth, fut sur l'emplacement ou auprès de cette fontaine, voilà ce que tous les voyageurs antérieurs à M. de Sauley n'ont pas voulu reconnaître, parce que vainement on y a recherché les ruines d'une ville; on n'a trouvé, près du village Shoushed de l'ouest de la plaine, qu'une colonne, quoiqu'on ait cherché ces ruines avec soin. Aussi Robinson, qui en nie formellement l'existence, n'hésite pas à placer Kapharnaüm au khan Minyeh, célèbre en 1189, 1566 et depuis, sous ce nom nouveau.

Capharnaüm lui-même est inconnu parmi les villes bibliques; le Kepharnomè où fut transporté l'historien Josèphe, après avoir été blessé dans le marais près de l'embouchure du Jourdain supérieur, paraît avoir existé aux ruines réellement considérables de Tell-Humm. Car c'est le premier endroit remarquable, en venant de Julias-Bethsaïde. Il n'est pas vraisemblable que l'insistance de M. de Sauley l'emporte sur l'absence de mur d'enceinte, et même de ruines qu'il croit avoir découvertes, parmi les pierres détachées des rochers qui entourent la plaine. Il n'y a qu'un moyen de soutenir son opinion sur l'existence, en cette partie de la plaine, d'un centre d'habitation. C'est de reconnaître que, malgré l'éloge poétique de Capharnaüm que fait l'Évangile, comparé à Chorozain et à Bethsaïde, même malgré le nom de πολις, qui lui est donné par un de ces textes. Capharnaüm n'était réellement qu'un *bourg* de la Galilée, et à ce titre pouvait se trouver autour de la colonne, au nord-est de Shushed. C'est ainsi que la qualifiait Eusèbe dans l'*Onomasticon*,

quoique saint Jérôme traduise Κωμη par *Oppidum*. Chorozaïn n'était lui-même qu'un bourg de la Galilée, à une distance de moins de 2 milles romains de la première, et *déserte* au IVe siècle de notre ère.

Il n'est pas vraisemblable, en effet, qu'il ait existé des villes proprement dites sur cette côte, à une si petite distance de Tibériade. S'il fallait absolument des ruines considérables pour répondre à la grandeur exagérée de Capharnaüm, cette ville aurait été sur l'emplacement de Tell-Humm; et M. Lynch, ainsi que beaucoup d'autres, ne la place pas ailleurs.

Le Kepharnomé de Josèphe, que rien n'oblige à confondre avec Capharnaoüm (ou village de Naoum), n'était lui-même qu'un bourg (1).

Au village ruiné d'Abou-Schoucheh, où il a trouvé une tour carrée et voûtée, construite en beaux blocs d'appareil *hérodien* ou *romain*, M. de Saulcy veut qu'on reconnaisse l'ancienne Kenret (Kenereth) du livre de Josué, sur les limites de Zabulon et de Nephthali. Cette ville donna la première son nom au lac de Tibériade, et même à Gennesareth; car le traducteur chaldéen a écrit Ginousar au lieu de Kenereth.

Nous avons déjà vu que du temps de saint Jérôme, on regardait Tiberias comme ayant succédé à la ville biblique. Si l'on récuse une autorité si imposante, pourquoi Kenereth, ou Ginousar, n'aurait-il pas été le nom ancien de Capharnaüm, Kepharnomé, ou de Ginousar? n'y a-t-il pas similitude dans les noms? Tous ces lieux se touchent.

Quant à Chorazin, ou plutôt Chorazaïn, de l'Évangile,

(1) *Vie de Jos.*, § 72.

compris avec Bethsaïde et Capharnaüm, dans les malédictions de Jésus, à cause de l'incrédulité de leurs habitants, notre compatriote en fait encore une ville et non un bourg, quoiqu'il n'en existât plus de traces dès le IVe siècle, et que ce fût un désert. Il était à 12 milles, selon Eusèbe, ou plutôt à 2 milles romains (3 kilom. environ) de Capharnaüm; M. de Saulcy place Chorazin au khan Minyeh, où Qaresmius et Robinson mettent Capharnaüm, et veut qu'elle soit sur le littoral, à cause d'un passage de saint Jérôme sur Isaïe; mais lui-même ne s'y arrête pas, quand il s'agit du témoignage d'Épiphane qui appelle Capharnaüm *maritime*, puisqu'il la reporte à l'ouest de la plaine. Nous pensons, avec les voyageurs et les antiquaires précédents, que cette dernière fut attenante au lac; quant à Chorozaïn, elle pouvait bien en être à 3 kilom. environ, sans que l'énumération collective de Jérôme puisse être taxée d'inexacte.

Alors Chorozaïn a pu exister sur les hauteurs qui dominent Tabigah au nord, ou si l'on reporte Capharnaüm à Tell-Hum, s'élever jusqu'au puits de Joseph (Khan-Jubb-Yussuf).

Il y a, sur ce dernier point, une fausse tradition réfutée par Robinson, laquelle pendant le moyen âge y a placé le Dothaïm du livre de Judith, voisine de Béthulie. Eusèbe et Jérôme reportent Dothaïm à 12 milles romains (19 kilom.) de Sébaste (Samarie). L'erreur vient de ce que l'un et l'autre sont sur la route de l'Égypte en Syrie. La distance des deux points est considérable; nous en parlerons, en nous occupant de la Samarie.

M. de Saulcy place à Tell-Hum, dont il reconnaît les ruines imposantes, d'après Robinson et

Lynch (1) (car il n'a pas vu les lieux), la ville de *Bethsaïde* ou Bourgade des pêcheurs de l'Évangile, sous prétexte que El-Tell, sur la rive orientale du Jourdain supérieur, est trop loin du lac ; mais comme il n'est pas logique de multiplier les localités du même nom, à une distance de 9 à 10 kilom., nous croyons qu'il faut effacer la Bethsaïde du sud-ouest et se contenter d'une seule ville sur cette côte.

Nous y sommes d'ailleurs contraint par la nécessité de donner une place au Kepharnomé de Josèphe, la première ville ou bourgade de Galilée, en deçà du Jourdain sur la route de Tarichée.

Notre compatriote d'ailleurs est si peu sûr de la position de Tell-Humm pour Bethsaïde, qu'il propose de la rapprocher du Jourdain, en la mettant à Euclyah de M. Berton : mais celui-ci a jeté ce nom dans sa narration, sans en fixer la position précise, et sans y signaler aucunes ruines.

M. de Saulcy se livre à des arguments stratégiques pour contester à El-Tell la position de l'ancienne Julias. Cette ville fut fondée sur l'emplacement du bourg de Bethsaïde, par le tétrarque Philippe, en l'honneur de la fille d'Auguste ; notre compatriote reporte Julias à l'ouest du fleuve, à Tell-Humm, ou à Euclyah : l'espace nous manque pour reproduire ici la réfutation détaillée que nous avons faite de ces arguments. Ils ne respectent ni le texte de Pline, ni celui de l'historien Josèphe, lesquels mettent Julias à l'orient du fleuve. Il dit que les ruines d'El-Tell sont barbares, tandis qu'on devrait y trouver des ruines somp-

(1) Lynch n'a pas vu, plus que Robinson, de véritables ruines sur cette côte, ailleurs qu'à Tell-Humm, et c'est pour ce motif qu'il y place Capharnaüm (le Kepharnomé de Josèphe).

tueuses; mais il n'a pas vu ces ruines; on n'y a pas fait de fouilles. Robinson et Smith, qui les ont vues, n'ont aucun doute sur cette identité.

Quant aux combats livrés par Josèphe aux troupes d'Agrippa II, c'est à l'aide d'une supposition que notre compatriote place les premiers engagements sur la rive gauche, et ajoute que la ville appartenait aux Galiléens. Tout se passa au contraire sur la rive droite du Jourdain, quoiqu'on fût très près de la ville, puisqu'il est question dans la Vie de Josèphe (1), de positions à 5 stades, et même à 1 stade. — Cette distance n'est pas incompatible avec la position que tout le monde donne à Julias, qui probablement s'étendait depuis la colline jusqu'au fleuve (2).

M. de Saulcy quitte les bords du lac qu'il a eu le malheur de ne pouvoir parcourir, au nord de Tabarieh, que dans un espace d'environ 7 kilom., pour prendre le ravin de Shusheh, et se rendre à Safed. Il avoue n'avoir conservé aucun souvenir de cette route de plus d'un myriamètre, quoiqu'il ait dû traverser plusieurs cours d'eau, et entre autres la rivière importante qui baigne le château de Ghouni et le gros village de Rabadieh; Kiepert et Zimmermann l'appellent Wady-el-

(1) § 71.

(2) M. de Lamartine, *Voy. en Orient*, et Clarke, II, p. 3-4, parlent de l'embouchure écumeuse du Jourdain dans le lac de Tibériade, avec lequel, il ne *confond* pas ses eaux. Mais, ainsi que l'atteste Robinson (III, 309, et note 4), ce fleuve, qui n'a que 3 ou 4 pieds d'eau, avant de tomber dans le lac, se perd en quelque sorte dans un long marais, qu'on est obligé de contourner. L'embouchure en est barrée par un banc de sable à fleur d'eau; le lac n'a pas moins de 50 mètres de profondeur, et absorbe promptement le filet d'eau qu'il reçoit de ce côté. Il est vrai que l'illustre poëte, loin d'avoir vu les lieux, n'a pas dépassé la ville de Tabarieh, et n'a pas pu voir les vagues écumeuses de cette embouchure!

Leymôn ; selon Jacotin, ses affluents entourent le bourg très fortifié de Safed, point élevé qui domine toute la contrée, et auprès duquel, en 1799, le général Murat livra deux combats. C'est donc un point bien observé par les géographes français ; c'est d'ailleurs, aujourd'hui encore, une ville très importante, habitée par des Juifs, siége d'une synagogue, d'une école célèbre et d'une imprimerie. Rivale de Jérusalem, elle fut fondée en 1140. M. de Saulcy doute que ce point, si remarquable qu'il soit par sa hauteur, aperçue de Tabarieh, ait eu existence dans une plus haute antiquité. — Cependant, dans le livre Tobie, au moins selon la version de la Vulgate, il est un lieu nommé Sephet, de la tribu de Nephthali, à gauche du chemin qui mène à la ville de même nom, dans la Galilée supérieure. On paraît donc assez fondé à conjecturer que Safed d'aujourd'hui est la ville primitive appelée Sephet. Mais Robinson a remarqué que même ce nom de Sephet ne se trouve pas dans la version des Septante. La mention de la Galilée supérieure lui paraît une interpolation de saint Jérôme, car il n'en pouvait être question dans le livre de Josué ; aussi ce mot ne se trouve pas dans le texte grec d'Eusèbe.

Ce serait plutôt le Sephet des Chananéens (1), et le Sept de l'historien Josèphe.

Sa position conviendrait à la ville de Jotapata, si célèbre par la défense de ce gouverneur de la Galilée, et rasée par les Romains. Mais Josèphe place la ville dont il s'agit dans la Galilée inférieure, et nous sommes déjà dans la Galilée supérieure.

(1) *Onomasticon.*

(*La suite au prochain numéro.*)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 23 DÉCEMBRE 1853.

DISCOURS

DE

M. LE VICE-AMIRAL LA PLACE,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

MESSIEURS,

Appelé par votre choix à la présidence de la Société de géographie, je me trouve heureux de pouvoir vous témoigner, dans cette réunion générale, combien je suis flatté de cette preuve de considération de votre part... Je m'en sens honoré, et le corps de la marine, dont je suis ici pour ainsi dire le représentant, ne peut manquer de partager le sentiment que j'éprouve, en voyant, pour la seconde fois, un de ses officiers généraux appelé à l'honneur de vous présider.

Ce choix, j'en suis redevable sans doute aux services que le capitaine de *la Favorite* et de *l'Artémise* a pu rendre à l'hydrographie ; car l'homme de mer, qui a consacré un grand nombre d'années à l'exploration des contrées maritimes du globe les moins connues ne doit-il pas rencontrer de la sympathie chez vous, qu'on voit concourir avec tant de zèle, une si remarquable intelligence, au progrès de la géographie !

Cette sympathie, je la réclame, Messieurs, avec d'autant plus d'insistance, que je comprends combien les travaux de notre Société ont pris et prendront en-

core davantage, sans nul doute, une prompte extension ; et par conséquent combien aussi votre président doit être désireux de mériter ce titre à vos yeux.

A cette époque où toutes les branches de la science prennent un si prodigieux essor, la Société de géographie ne pouvait rester stationnaire, alors, surtout que, la plus ancienne dans son genre en Europe, elle a vu depuis quelques années des émules, copiant son esprit et ses institutions, éclore et grandir dans plusieurs des capitales de notre continent. De là est née une noble rivalité, source de précieux avantages pour la géographie, et maintenant le globe n'a plus de secrets pour elle. Chaque jour, les annales des voyages captivent l'attention publique par d'instructifs, d'intéressants récits; ce moyen, si puissant à présent, de propager les connaissances utiles.

Une foule de voyageurs, se montrant animés à la fois de l'amour de la science et d'un louable dévouement aux intérêts du pays, enrichissent l'une de leurs découvertes, et font prospérer les autres, en ouvrant de nombreux débouchés au commerce et à l'industrie de leurs concitoyens. C'est ainsi que les négociants anglais sont parvenus à faire arriver leurs marchandises jusqu'aux limites les plus reculées de contrées naguère encore presque ignorées. C'est ainsi, également, que la Russie répand les produits de sa naissante industrie dans les régions les plus septentrionales de l'Asie, et y a découvert des richesses minérales inépuisables. C'est ainsi, enfin, que les États-Unis ont pu, avec l'aide puissante de leurs entreprenants explorateurs, véritables pionniers, non moins de la géographie que de la civilisation, étendre en aussi peu

d'années leurs établissements de l'un à l'autre des deux océans.

N'ai-je pas deviné votre manière de voir, Messieurs? Vous, parmi lesquels se trouvent tant de personnages marquants dans les diverses branches des connaissances humaines, qui font, tout en l'honorant, prospérer notre belle patrie, ne désirez-vous pas, comme moi, que la Société dont nous sommes fiers d'être membres continue de marcher d'un pas de plus en plus rapide dans la voie que je viens de tracer et où, en ce moment, tout semble la favoriser? N'est-elle pas, en effet, l'objet de la munificence de l'empereur, qui a bien voulu être à la fois son bienfaiteur et son protecteur? Ne voyons-nous pas apparaître plus nombreux, chaque jour, sur la liste de nos collègues, des noms illustres, qui témoignent ainsi hautement, d'une manière flatteuse pour elle, de ses progrès dans l'opinion publique? Enfin, n'a-t-elle pas également à se féliciter du zèle, de la haute capacité que déploient, dans leurs fonctions, l'honorable président et les membres de notre bureau?

Oui, Messieurs, en présence de tels avantages, nous devons être satisfaits du présent et concevoir d'orgueilleuses espérances pour l'avenir. Montrons-nous donc pénétrés de cette pensée qui ne peut manquer d'être féconde en bons résultats quand elle est conçue, soutenue par des hommes comme vous, de cette pensée, dis-je, que notre association est grande, belle, utile, comme elle l'a suffisamment prouvé depuis sa fondation; que mère, elle peut le dire avec fierté, de presque toutes ses rivales en Europe, elle ne se laissera jamais dépasser, et que cette nouvelle ère qui, à la grande

époque où nous sommes, semble briller pour toutes les sciences, brillera non moins pour elle, et la trouvera à la hauteur du rôle important qu'elle doit remplir et que nous lui désirons.

Ces pensées que je viens de développer, Messieurs, seront, je l'espère, bien accueillies par vous, chez lesquels tout ce qui est élevé, national et avantageux à la gloire et aux intérêts du pays, trouvera toujours un noble écho. A ces divers titres, je réclame votre assentiment; satisfait si la voix d'un homme qui a dévoué sa vie entière, comme écrivain, comme explorateur et comme marin militaire au succès de la cause que vous avez embrassée, a pu se faire écouter ici avec faveur: à ses yeux, un semblable accueil aura un prix infini.

Vous écouterez sa voix avec encore plus de bienveillance, j'en suis persuadé, quand il cherchera à vous faire partager les regrets qu'il éprouve de la perte récente d'un de ses jeunes camarades, notre collègue M. Bellot, officier de marine de la plus belle espérance, qui captivait il y a quelques mois à peine, dans cette même enceinte, votre âme et votre imagination, par le récit des dangers qu'il avait courus dans son précédent voyage d'exploration au pôle nord, à la recherche de sir John Franklin.

Il a succombé, Messieurs, cet intrépide navigateur; il a trouvé la mort dans ces glaces éternelles au milieu desquelles l'avaient entraîné une seconde fois l'amour de la science et un noble désir d'illustrer son nom. La France pleure en lui un de ses enfants dont elle était fière; l'Angleterre elle-même paie un bien flatteur hommage à la mémoire de l'officier français dont

le courage, les talents, les précieuses qualités furent appréciés à un si haut point par les équipages des navires le *Prince-Albert* et le *Phœnix*, à bord desquels notre compatriote a rendu des services signalés ; enfin, le corps de la marine a perdu un lieutenant de vaisseau qui aurait pris place, un jour, au nombre de ses meilleurs capitaines.

Ces justes regrets, Messieurs, seront éprouvés par tous les membres de la Société de géographie, dont notre jeune collègue avait déjà obtenu plusieurs fois, par de précieux documents, la flatteuse approbation. Payons à son souvenir un tribut d'estime, pour ses travaux scientifiques, son beau caractère, et de deuil, en présence d'une mort aussi précoce et aussi malheureuse.

Je termine, Messieurs, en me félicitant avec vous de l'état prospère de notre association ; de l'éclat que bon nombre de ses membres répandent chaque jour sur elle par leurs œuvres ; enfin de la manière si digne de notre reconnaissance et de nos éloges, dont le vénérable M. Jomard, ainsi que les autres savants distingués composant le bureau, se sont acquittés des obligations difficiles que votre confiance et votre estime leur avaient imposées.

NOTICE

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

ET DES

PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

PENDANT LES ANNÉES 1852 ET 1853.

PAR M. CORTAMBERT,

Secrétaire général de la Société.

MESSIEURS,

Une grande tâche m'est imposée : j'ai deux longues années de travaux et de découvertes à placer sous vos yeux, et devant moi s'offre un double péril : d'un côté, je risque d'être très incomplet, en face des nombreuses richesses de cette mine géographique que je tente d'exploiter ; de l'autre, je cours le danger non moins grand de fatiguer l'attention de l'honorable auditoire par des détails très multipliés ; car je sais tout ce qu'a d'effrayant pour une estimable assemblée l'épaisseur redoutable d'un manuscrit de rapporteur.

Cependant, soutenu par la confiance que donne un devoir accompli ; comptant aussi sur votre aimable indulgence, et m'efforçant surtout de conserver à mon compte rendu une salutaire sobriété, j'entre résolûment en matière.

Mon premier devoir est de vous exposer les pertes qu'a faites la Société pendant les deux années qui viennent de s'écouler. Saluons donc d'un dernier adieu

les hommes honorables qui ont contribué à nos travaux, et qui ont fait avancer l'exploration, la connaissance approfondie de ce globe terrestre, objet constant de nos études communes.

M. Walckenaer, l'un des plus éminents fondateurs de la Société, nous a été enlevé en 1852, et j'ai eu l'honneur de vous présenter, l'année dernière, une notice biographique où j'ai cherché à faire connaître toute la valeur scientifique et morale de ce membre cher et illustre.

M. le général Semino, correspondant si actif et si zélé, qui vous avait adressé, du fond de la Perse, de précieux documents sur l'Orient, est mort aussi en 1852, à Téhéran.

C'est au commencement de la même année qu'on a appris une bien fatale nouvelle, venue de l'Océanie : votre autre correspondant, ce courageux docteur Leichhardt, qui s'avançait au sein de l'Australie, a été massacré, a-t-on dit, ainsi que ses compagnons, par de sauvages populations auxquelles il eût porté les bienfaits de la civilisation et d'une vie plus heureuse. Cependant le lieu de ce meurtre n'a pas été retrouvé, les explications des misérables peuplades de ce pays barbare sont restées très confuses, et quelques personnes conservent encore l'espoir, bien faible et bien vague sans doute, que l'entreprenant voyageur pourrait bien ne pas avoir succombé.

Le colonel Jackson, qui fut pendant six années le secrétaire de la Société géographique de Londres, et que nous avions l'honneur de compter aussi parmi nos correspondants, a cessé de vivre le 10 mars 1853. C'était un des plus laborieux géographes de l'Angle-

terre, et, parmi ses nombreux travaux, nous en remarquons plusieurs écrits en français, entre autres, l'*Aide-Mémoire du voyageur*, si utile pour diriger fructueusement les recherches des jeunes explorateurs.

M. le prince Galitzin, autre membre correspondant de notre Société, qu'il s'est plu à seconder de sa grande fortune, et à laquelle il a fourni tant de bons matériaux sur la Finlande et sur l'empire Russe tout entier, s'est éteint à Paris en 1853. Je ne ferai pas ici son éloge, qui a été tracé par une main plus habile et qui va vous être lu tout à l'heure.

L'année 1853 nous a aussi enlevé M. Desjobert, ancien député, qui avait pu allier à de nombreux travaux politiques des recherches géographiques considérables, et qui vous a offert, particulièrement sur l'Algérie, des ouvrages importants, empreints peut-être d'un pessimisme un peu décourageant, mais inspirés du moins par une âme honorable et profondément dévouée à la patrie.

Telles sont les pertes faites dans le sein de la Société. Cependant, en dehors de notre compagnie même, il est des pertes cruelles aussi, que nous avons vivement ressenties et qui ont atteint profondément les sciences géographiques : M. le baron de Langsdorff, célèbre botaniste et voyageur allemand, a succombé en 1852.

Vers la fin de la même année, expirait, aux rives du lac Tchad, à l'âge de trente ans, le docteur Overweg, un des trois membres de la dernière et mémorable expédition de l'Afrique centrale. Hélas ! il a suivi de près son noble compagnon, James Richardson, dévoré aussi par cette terre africaine, si fatale à tant d'ex-

plorateurs dévoués qui ont voulu lui arracher ses secrets.

1853 a été plus funeste encore que 1852 : nous avons vu disparaître tour à tour, pendant cette année, Léopold de Buch, ce profond géologue, qui a fourni à la géographie physique de grandes lumières ; — Depping, qui a été fort utile à la géographie générale et historique ; — l'illustre Arago, dont le génie universel et lumineux embrassait toutes les sciences, les exposait avec une élégance et une clarté inimitables, et a largement contribué aux progrès de la géographie mathématique et physique ; — Auguste de Saint-Hilaire, savant botaniste, mais géographe aussi, et qui a donné une description très remarquable et très complète de plusieurs parties du Brésil ; — Émile Deville, qui, en touchant la plage de ce même Brésil, a été enlevé si jeune aux sciences qu'il cultivait déjà avec éclat, et à la mission que lui avait confiée M. le ministre de l'instruction publique ; — Angelo Vinco, ce missionnaire excellent, instruit et courageux, qui a atteint le point le plus élevé qu'on ait visité dans le cours du Nil ; — Reitz, consul d'Autriche, moins connu, mais digne de l'être cependant, et qui est tombé, au milieu de l'Abyssinie, accablé des fatigues d'une excursion difficile ; — Bellot, enfin, dont notre savant collègue, M. de la Roquette, vous entretiendra plus complètement tout à l'heure ; Bellot qui, dans cette même enceinte, il y a juste un an, vous retraçait avec tant de naïveté et de charme ses curieux voyages dans les mers arctiques. Ce noble jeune homme a donc été ravi à sa patrie, à son estimable famille, à l'Angleterre qui le pleure aussi bien que nous, par cette mer inhospitalière où il

cherchait un autre navigateur hardi comme lui! Puisse cet océan terrible ne pas avoir englouti aussi l'infortuné John Franklin, objet de tant d'anxiétés, de tant de recherches vaines jusqu'ici, et que nous maintenons encore, avec une vague et douce espérance, sur la liste de nos membres correspondants!

A côté de ces listes douloureuses, je serais heureux de présenter celle des membres que nous avons acquis depuis deux ans, et de faire d'eux tout l'éloge qu'ils méritent; mais la plupart sont sans doute dans cette enceinte, et je craindrais de blesser leur modestie en les louant; je dirai seulement que le nombre de ces membres s'élève à 45, dont 15 admis en 1852 et 30 en 1853. Vous avez accordé le titre de membres correspondants à trois illustres étrangers : M. Kiepert, si connu par ses savantes cartes; — M. Lepsius, célèbre par ses voyages en Orient et ses grands travaux sur le mont Sinaï et l'Égypte; — M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Munich, et dont les publications sur le Brésil sont un des ouvrages les plus considérables de ce siècle.

Ces quarante-huit nouveaux membres, joints à l'ancien noyau de la Société, forment, nous pouvons le dire avec fierté, une association forte, laborieuse, attentive aux progrès des sciences, et qui, semblable à une ruche diligente, élabore sans relâche le riche butin qui s'offre de toutes parts à son activité.

J'examinerai d'abord les travaux accomplis dans le sein et au siége même de cette association, et j'exposerai ensuite les découvertes, les voyages et les progrès que nous offre l'extérieur.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

M. Jomard, notre vénérable et très aimé doyen, s'offre le premier dans la liste des grands travailleurs de notre Commission centrale. Que de communications intéressantes, que de travaux importants, nous avons dus à son activité et à son savoir pendant ces deux années ! Correspondance avec de nombreuses Sociétés d'agriculture et d'horticulture pour les graines envoyées de Chine par M. de Montigny, et qui peuvent doter notre patrie de nouvelles et précieuses ressources; rapport sur les voyages de 1849, où est tracé le tableau des découvertes des Livingston, des Oswell, des Krapf, des Rebmann, des Wallin, etc.; curieuse correspondance africaine, qui nous a instruits, pour ainsi dire, jour par jour, des conquêtes nouvelles de la géographie du Nil par les courageux pionniers de la religion, de la civilisation et du commerce; mais, en même temps, savantes investigations sur tous les autres points du globe, et relations incessantes avec tout le monde géographique : tel est le concours de l'honorable président de nos assemblées particulières, aussi zélé pour la gloire et le progrès de notre Société que pour la belle collection dont il est le conservateur à la Bibliothèque impériale, et qui est devenue dans ses mains un admirable musée cartographique.

M. de la Roquette, qui a été pendant trois années le secrétaire général de la Société, et qui a rempli ses fonctions avec un dévouement et un talent auxquels je ne prétendrai jamais, a éclairé vos séances et enrichi votre *Bulletin* de notices, de traductions et de commu-

nications aussi nombreuses qu'intéressantes. Vous vous souvenez de la biographie de Dubois de Montperreux, des notices annuelles des travaux de la Société, du tableau des États-Unis, d'après M. Goodrich, consul américain à Paris, qui a voulu décrire dans notre langue sa belle république ; de la statistique de la Norvége, de celles de la France, de la Belgique, etc., etc.

En même temps, M. Daussy nous instruisait de toutes les grandes découvertes maritimes; il exposait, dans le *Bulletin*, le voyage de *la Bayonnaise* sur les côtes de Chine et dans le grand Océan, sous le commandement de M. Jurien de la Gravière, et l'émigration des Boers hollandais dans l'Afrique australe.

De son côté, M. Sédillot a déposé dans votre recueil des articles variés et instructifs : tantôt c'est un extrait de la description du Chili par M. de Ginoux; tantôt c'est l'analyse du travail de M. Émile Chevalier sur la jonction des deux océans à l'isthme de Panama ; un jour, c'est la description d'une carte routière de Mechhed à Bokhara et de Bokhara à Balkh, par un ingénieur persan; une autre fois, c'est une lettre très remarquable adressée à M. de Humboldt sur les travaux de l'École arabe.

M. Guigniaut nous a entretenus souvent, avec toute l'autorité de son éminent savoir, des découvertes archéologiques de nos zélés compatriotes, soit en Assyrie, soit en Grèce, où notre jeune et brillante École d'Athènes jette tant de lumières sur la géographie et les antiquités de ce pays classique. Il a donné dans le *Bulletin* une notice très développée sur les célèbres fouilles de l'Acropole.

M. d'Abbadie nous a fait part, avec le zèle le plus soutenu, de toutes les précieuses indications qu'il recueille fréquemment sur cette Afrique, son domaine pour ainsi dire, et qu'il aime sans doute comme sa patrie. Nous suivons avec le plus vif intérêt ses recherches actives sur le Nil Bleu, sur le Nil Blanc, et nous ne pouvons trop rendre hommage à son généreux dévouement, qui lui fait offrir un prix pour la découverte du débit comparatif des deux fleuves.

M. Isambert a fait un rapport sur le précis de l'histoire du commerce de l'Afrique septentrionale par M. Mauroy ; et il nous a présenté une analyse raisonnée des voyages de MM. de Saulcy et Lynch en Palestine ; il a creusé avec une attention consciencieuse et une extrême sagacité les questions soulevées par ces deux voyageurs, et son travail sera consulté avec fruit par tous ceux qui portent leurs études et leurs investigations vers ces terres bibliques, objet de tant de souvenirs chers à toutes les âmes élevées.

Nous avons entendu, de M. Poulain de Bossay, des rapports très substantiels et très intéressants sur l'histoire des forêts de la Gaule, par M. Alfred Maury, et sur les cartes de la Terre-Sainte par MM. de Bruyn et de Cotte.

M. Malte-Brun, secrétaire-adjoint de la Commission centrale, a offert au *Bulletin* une active collaboration : parmi le grand nombre de très bons travaux qu'il y a déposés, vous avez remarqué une description du Paraguay et des oasis du Sahara, une analyse de l'ouvrage de M. le prince Galitzin sur la Finlande, une lettre sur les mouches *tsetsé*, un tableau statistique de l'Amérique centrale, le compte rendu des progrès de la géographie

en 1851, une description de l'Abyssinie d'après MM. Ferret et Galinier, etc. Enfin vous avez apprécié l'utilité des petites et excellentes cartes dont notre honorable collègue a accompagné plusieurs numéros.

M. Alfred Maury a donné, avec son talent ordinaire, la géographie botanique et physique de la Russie; et il a fait un rapport lumineux sur le voyage dans l'Afrique occidentale par M. Hecquard.

M. Hecquard lui-même nous a entretenus de ses excursions hardies, et il vous a offert la carte de son voyage; vous avez remarqué, dans ses relations, des renseignements extrêmement neufs, et plusieurs rectifications importantes des anciennes données, entre autres celles de Mollien sur le cours du Sénégal, de la Gambie et du rio Grande.

Quoique nouvellement introduit dans notre Compagnie, M. Morel-Fatio a pris part à vos travaux avec une assiduité et une ardeur qui mettent ses services au rang de ceux des plus anciens membres; il a déjà enrichi le *Bulletin* de plusieurs articles considérables. C'est, par exemple, le compte rendu de l'exploration du grand lac salé d'Utah par M. Howard Stansbury; c'est le récit de la mission dans l'Afrique centrale par James Richardson, narration naïve et curieuse, où l'on suit avec intérêt la course du célèbre et infortuné voyageur à travers des populations moins barbares qu'on ne le croit, dans le Fezzan, à Ghât, à Tintillous, dans l'Aher, le Damerghou, à Zinder, jusqu'à Unguratua, où une maladie rapide l'a emporté!

M. le comte d'Escayrac, qui a visité aussi l'Afrique avec tant de persévérance et à travers tant de vicissitudes, vous a fait le tableau saisissant et pittoresque

des routes africaines ; il vous a parlé longuement de cet inestimable chameau sans lequel on ne pourrait les parcourir ; du dattier, la ressource du désert ; et il vous a raconté les aventures des voyageurs égarés sur ces mers de sable.

On doit aussi de la reconnaissance à M. Löwenstern, qui a présenté l'histoire des Indiens américains et un examen très développé des *Éléments de géographie* de M. Eugène Balbi.

On sait toute l'autorité qu'apporte M. de Froberville dans les questions de l'Afrique orientale ; il a décrit les Va-Ngindo et autres populations de cette partie du continent africain, avec une carte représentant les pays entre le Luvuma et le Lufitzi, et une autre carte offrant le tableau synoptique de la parenté des langues du sud-est de l'Afrique.

M. Thomassy a fait à Rome de grandes recherches sur la cartographie du Vatican et de la Propagande, et il a enrichi le *Bulletin* d'un important morceau tiré des *Papes géographes*, ouvrage très curieux pour l'histoire de la géographie. Il a donné une analyse du voyage au Ouadây du cheykh Mohammed-Ibn-Omar-el-Tounsy.

M. Albert Montémont ne nous a pas été moins utile par son excellent résumé de la situation des établissements français dans l'Algérie de 1850 à 1852.

M. Lafond l'a été, à son tour, par des renseignements précis sur l'état de Costa-Rica.

M. le baron de Brimont, longtemps le président de la section de comptabilité, vous a présenté des comptes rendus très développés et très exacts de vos recettes et de vos dépenses.

Une des plus intéressantes lectures qui aient animé

vos séances générales est certainement cette notice où M. Demersay vous a raconté la vie du vénérable Aimé Bonpland, ce patriarche de la science française en Amérique.

M. Squier a dessiné un curieux panorama de la contrée renfermée entre le lac Managua et le port de Realejo, dans l'Amérique centrale ; il vous a communiqué une note sur ce panorama, et vous a donné aussi des détails sur l'Utah, ce singulier gouvernement des Mormons, qui poursuit avec assez de vigueur sa mystérieuse existence au pied des monts Rocheux.

Vous avez reçu de M. de Saint-Cricq des communications sur le bassin de l'Amazone, d'où il a rapporté des cartes, des dessins, des collections d'histoire naturelle, qui formeront l'objet d'une belle publication ; il a inséré dans le *Bulletin* une notice sur les Indiens Llipis et Changos.

Presque dans les mêmes parages de l'Amérique méridionale, il est une région éminemment pittoresque, où la chaîne des Andes présente le chaos de ses *Nevados*, de ses vallées profondes, de ses cataractes, de ses précipices, dans le nord de la Bolivie, vers La Paz et Sorata. M. Weddell vous a décrit les explorations qu'il y a faites en 1851.

Vous devez à M. Corabœuf une histoire complète des opérations géodésiques des ingénieurs-géographes français à Rome, en 1809 et 1810 ; — à M. de Paravey, une note sur l'analyse détaillée de la grande géographie impériale de la Chine par l'abbé Lamiot ; — à M. Maillard, ingénieur colonial, une description des cyclones ou tourbillons de l'océan Indien ; — à M. Oswell, une lettre sur le lac Ngami, les pays voisins de ce lac et les

redoutables mouches *tsetse* ; — au lieutenant Bellot, une relation pittoresque de son voyage aux mers arctiques, avec M. Kennedy, pendant les années 1851 et 1852 ; — à M. Cristoforo Negri, une lettre sur les voyages de M. Brun-Rollet et dom Angelo Vinco ; — à M. le baron de Kessel, une notice sur Bornéo, où il a séjourné de 1846 à 1849, et d'où il a rapporté une collection curieuse ; — à M. Brun-Rollet, à M. Vaudey, à Linant-Bey, des lettres du plus grand intérêt sur le Nil, ses affluents et les peuples du voisinage ; — à M. Viquesnel, des notions tout à fait neuves sur l'intérieur de la Turquie ; — à M. Oppert, des lettres très précieuses sur les découvertes archéologiques en Babylonie ; — à M. Faidherbe, des détails remarquables sur les tribus de la rive droite du Sénégal.

M. Darondeau vous a donné une note sur la direction des expéditions à la recherche de Franklin ; — M. Challaye, une notice sur la grande carte manuscrite de Pierre Descelliers, faite pour le roi de France Henri II, en 1550 ; — M. Ch. Vogel, une appréciation du XVIe volume de la grande description de l'Asie par Carl Ritter, volume contenant la Palestine, et admirable, comme les autres, par la richesse des matériaux, mais auquel il manque peut-être, pour devenir populaire parmi nous, une forme plus nette et plus attrayante.

Enfin, j'ai moi-même offert quelques travaux à la Société : je lui ai soumis des considérations sur la place de la géographie dans les connaissances humaines ; l'analyse du voyage aux Saints-Lieux par monseigneur Mislin ; celle du voyage de M. Fontanier dans l'Archipel indien ; une notice biographique sur M. Walckenaer ; un rapport sur le règlement intérieur, règle-

ment qui a été, Messieurs, l'un des principaux travaux de votre Commission centrale au commencement de cette année ; une note sur l'ancienne Tomes et l'ancienne Odessus, d'après M. le docteur Papadopoulos Vrétos; une notice sur la distribution géographique des hommes célèbres de la France. Par des traductions, des extraits divers, je me suis efforcé de maintenir au courant des nouvelles géographiques le *Bulletin* que vous avez bien voulu confier à ma direction, et j'ai cru répondre à vos intentions en accompagnant chaque numéro d'une bibliographie géographique, qui avait été souvent demandée par les hommes de travail et de recherches.

Je parle de ce que j'ai fait, et j'allais oublier des communications bien autrement intéressantes qui ont marqué vos dernières séances ; je veux dire les allocutions de M. le contre-amiral Mathieu, empreintes de tant de bienveillance, de tant de zèle et d'affection pour la Société ; — ensuite la lettre de M. Mocquard, secrétaire de l'Empereur, qui nous a fait connaître l'auguste protection sous laquelle la Société est désormais placée, et l'encouragement puissant que le chef de l'État a accordé à nos travaux par sa munificence.

PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE.

EUROPE.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les progrès de la géographie dans chaque partie du monde.

Dans notre vieille Europe, il reste peu de faits géographiques à découvrir ; mais l'activité des géographes

peut y dévoiler des choses anciennes, qui ont aussi leur intérêt. Les deux années que nous examinons sont assez fécondes sous ce rapport : à Saverne, dans le Bas-Rhin; à Locmariaker, dans le Morbihan; aux Tournelles de Laye, dans le département du Rhône; et Faye-l'Abbesse, dans les Deux-Sèvres; à Nizy-le-Comte, dans le département de l'Aisne, on a trouvé des antiquités romaines et gallo-romaines. M. l'abbé Cochet, l'infatigable antiquaire de la Seine-Inférieure, en a trouvé à Fécamp; mais il a surtout dévoilé de nouvelles et nombreuses richesses archéologiques à Lillebonne.

M. Ch. Robert a publié, sur le nord-est de la France, des études numismatiques où la géographie comparée puise des renseignements très profitables.

M. Jomard, dans un voyage en Auvergne, a pu utiliser pour la science le temps qu'il allait consacrer à sa santé : il a observé une voie romaine pratiquée pour conduire aux eaux du mont Dore, et a porté son coup d'œil investigateur sur d'autres restes d'antiquités qui subsistent dans ces curieuses localités. — A Canosa (dans la Pouille) ; sur la voie Appienne ; à Cumes, d'importants débris ont été exhumés. — Aux bains de Sicarello, près de Bracciano, on a découvert, en 1852, un itinéraire de Gadès à Rome, gravé sur trois vases d'argent avec toutes les mansions et toutes les distances. — A Petronell, l'ancienne *Carnuntum*, on a trouvé plus récemment des antiquités du temps de Trajan.

En Crimée, des inscriptions viennent d'apprendre quels peuples gouvernait Pærisade Ier, roi du Bosphore, dans le IVe siècle avant Jésus-Christ.

En Grèce, enfin, l'École française d'Athènes a fait des recherches savantes, des fouilles merveilleuses, et particulièrement à l'Acropole : l'entrée des Propylées est sortie du sein de la terre, grâce aux soins de M. Beulé, dont les travaux seront rappelés à la postérité par une inscription flatteuse pour notre patrie.

Cependant la géographie actuelle, la géographie positive et d'une utilité pratique et directe, trouve aussi des progrès à faire sur le sol européen : des cartes plus précises, une topographie plus complète et plus exacte, tendent à représenter chaque pays. Notre grande carte topographique de la France s'achève, carte admirable qui sera l'éternel honneur du dépôt de la guerre de Paris, et qui a obtenu la grande médaille d'or à l'exposition universelle de Londres.

Des levés qu'on fait en Écosse, en Autriche, en Suisse, dans le Piémont, en Sardaigne, produiront de même des cartes excellentes. Les ingénieurs hydrographes de la marine française poursuivent la reconnaissance des côtes occidentales de l'Italie. La Société géographique de Russie publie une carte à très grande échelle du gouvernement de Tver, et en fait lever une de l'Oural. On vous a déjà fait connaître, Messieurs, l'achèvement de la grande mesure de l'arc du méridien, exécutée par les Russes, les Suédois et les Norvégiens, travail immense qui surpasse en étendue toutes les entreprises du même genre. Comme complément de ce beau travail, on s'occupe maintenant de déterminer par des observations très précises la différence de longitude entre les observatoires de Dorpat et de Poulkova. Ajoutons la jonction des opérations géodésiques, exécutées d'après les ordres des gouver-

nements russe et autrichien par M. de Tenner, d'un côté, et M. de Marieni, de l'autre. La triangulation de la Transcaucasie, commencée en 1847, embrasse déjà toute la contrée au sud de la crête principale du Caucase, et avance rapidement vers les opérations analogues exécutées dans la Nouvelle-Russie ; leur jonction prochaine fournira un réseau continu de triangles qui s'étendra depuis la frontière de la Perse jusqu'à l'océan Atlantique, d'une part, et de l'autre, jusqu'à l'océan Glacial. Signalons enfin la carte ethnographique de la Russie d'Europe par M. Kœppen, et le mémoire de M. Middendorff, qui démontre, par des observations faites dans la Laponie russe, que toutes les cartes récentes de cette partie de l'empire sont inexactes ; l'erreur la plus grande est de marquer le cours de la rivière Kola de l'est à l'ouest, tandis qu'il est réellement dirigé du sud au nord.

Mais la partie de l'Europe où les rectifications les plus graves pourraient être introduites, c'est sans doute la Turquie, surtout la Turquie centrale, où les positions ont été mises souvent, sur nos cartes les plus estimées, d'après les vagues indications de voyages faits à la hâte. C'est cette lacune que M. Viquesnel fait disparaître en ce moment par des travaux dont vous connaissez déjà une partie ; il a fait voir, par exemple, les véritables caractères orographiques et hydrographiques du Rilo-Dagh et du bassin de Lissa.

ASIE.

Si nous entrons en Asie par cette belle péninsule de l'Asie Mineure, sur laquelle M. Pierre de Tchihatcheff vient de publier un ouvrage si considérable et si

instructif, nous remarquerons d'abord la Cilicie, où M. Victor Langlois a fait en 1852 un voyage riche en résultats importants pour l'archéologie. Mais notre attention est surtout appelée aux rives du Tigre, où M. Place, M. Rawlinson, M. Layard, ont continué à explorer les ruines merveilleuses de Khorsabad, de Kouyoundjek, de Nimroud : bien qu'éloignés entre eux de plusieurs lieues, ces divers points faisaient probablement partie de cette extraordinaire collection d'habitations qu'on appelait Ninive et qui paraît avoir été moins une ville unique qu'un vaste canton tout entier. Que d'objets curieux découverts dans ces respectables débris enfouis depuis tant de siècles ! Des ornements de marbre, d'agate, de cornaline, d'ivoire, d'argile, de verre, un bel escalier, un long corridor admirablement voûté, une porte d'une structure savante, des statues colossales, une quantité de bas-reliefs, d'inscriptions, de sculptures souvent peintes, des socs de charrue entièrement semblables à ceux dont nous nous servons aujourd'hui, voilà les traces de cette antique civilisation assyrienne dont on n'avait naguère aucune idée positive.

Si, de là, nous descendons dans le bassin inférieur de l'Euphrate, nous suivons avec un vif intérêt, après les grands travaux qu'y a exécutés M. Rawlinson, les recherches de M. Oppert et des autres membres de la mission française chargée de visiter les ruines de la Babylonie : M. Oppert pense avoir retrouvé le mur d'enceinte de Babylone ; il croit que le Birs-Nimroud est l'ancienne Borsippa ; ses dernières nouvelles nous le montrent explorant les gigantesques ruines d'Akkarkouf, à l'ouest de Bagdad. M. Fulgence Fresnel,

chef de cette mission, paraît avoir constaté l'identité du *Kasr* actuel avec le palais qui portait les fameux jardins suspendus.

Pénétrons maintenant dans cette Palestine, si souvent visitée et cependant encore si mystérieuse sur tant de points. M. Van de Velde l'a parcourue avec beaucoup de soin en 1851 et 1852, et il a ajouté aux notions déjà si nombreuses et si précieuses de MM. Smith et Robinson, qui ont voulu faire encore un voyage dans leur terre de prédilection au commencement de 1852.

En ce moment même, MM. les abbés Dumur et Azaïs font dans la Terre-Sainte un pèlerinage qui sera probablement profitable à la science, et notre collègue M. Trémaux, déjà connu par son voyage entre les deux Nils, parti pour le Levant il y a quelques mois, doit se trouver maintenant dans le même pays.

M. Maurice Wagner a récemment fait en Perse et dans l'Asie Mineure un voyage riche en détails intéressants sur le commerce, les écoles publiques, les caravanes, et les mœurs curieuses des animaux employés dans ces dernières.

Ce sont les Russes qui font faire depuis longtemps le plus de progrès à la géographie du Turkestan, et l'on peut suivre avec intérêt ces progrès dans l'histoire des voyages en Boukharie, que M. Helmersen a donnée comme introduction du *Journal du voyageur-botaniste* Lehmann.

La dernière exploration scientifique dans ce pays est la remarquable exploration de la mer d'Aral par M. le capitaine Boutakoff.

MM. Boulytcheff et Sokoloff, de leur côté, ont offert de grands travaux sur la Sibérie.

Au fond de l'Asie orientale, il est une région inhospitalière et peu connue, la Mandchourie, que nos zélés missionnaires tentent de parcourir et de conquérir à la foi chrétienne, mais qui est trop souvent leur tombeau. M. Berneux, provicaire apostolique de ce pays, a adressé en 1852 une curieuse relation du voyage que M. Venault, missionnaire français, y a fait en 1850.

D'autres missionnaires, généralement de l'ordre des Lazaristes, qui vont dans la Chine proprement dite affronter tous les dangers, pour convertir les païens, ont fait parvenir des détails curieux sur les mœurs chinoises, sur les changements politiques si profonds et si graves qui s'opèrent dans cet empire.

Les Russes ont aussi une mission à Pé-king, et M. Kovalevski, l'un des missionnaires, a fourni quelques renseignements géographiques sur la capitale de l'empire et le voisinage.

M. Arnoux, missionnaire français, est parti pour la Cochinchine en 1852 : avant son départ, il a voulu puiser aux meilleures sources les connaissances scientifiques, il s'est instruit à l'école des mines et à l'Observatoire, et il a déjà communiqué des notes intéressantes.

Enfin, un autre respectable prêtre, M. Orazio Bettachini, évêque de Forona, a fait un voyage à Ceylan en 1852.

Pendant ce temps, la corvette *la Capricieuse*, commandée par M. le capitaine de vaisseau Roquemaurel, accomplissait sur les côtes de Chine et du Japon la

navigation la plus fructueuse pour les progrès de la géographie. Elle a fait un relevé trigonométrique, sur une étendue de 130 lieues, de la côte de la Corée et de la Mandchourie.

Nous ne quitterons pas l'Asie sans rappeler les savantes cartes de l'Hindoustan, récemment rédigées par M. Greenough.

AFRIQUE.

Abordons l'Afrique par l'isthme de Suez, dont le savant Linant-Bey vient de faire un nouveau nivellement, par ordre du gouvernement égyptien, et arrêtons-nous un moment à Khartoum, si avantageusement placé au confluent du fleuve Bleu et du fleuve Blanc, deux nobles rivaux, dont le premier, d'après les observations d'un récent explorateur anglais, M. Peel, paraîtrait l'emporter par son volume à l'époque des hautes eaux. C'est déjà une ville de mouvement, de grand commerce, et qui devient célèbre parmi les peuples du Nil Blanc comme un lieu de merveilles, un séjour enchanté! C'est de là que partent les explorations les plus intéressantes que nous ayons à mentionner aujourd'hui dans le bassin du grand fleuve. M. Brun-Rollet, négociant sarde, établi dans cette ville, a exposé dans ses lettres à M. Jomard, à M. Cerutti, ses propres expéditions et ses remarques sur le Nil Blanc, et surtout celles de ce courageux missionnaire, Angelo Vinco, dont Linant-Bey a malheureusement annoncé la mort par une lettre du 16 mai dernier. M. Rollet a donné quelques détails sur le Saubat et le Modj, affluents du Nil, le premier à droite, le second à gauche; il a raconté ses relations avec Niguello, ex-

cellent indigène, frère du roi des Barry, et la surprise des naïves et bonnes populations nègres à la vue des prodiges de Khartoum. C'est encore Linant-Bey qui a appris, par une lettre à M. Jomard, que la mission dont Angelo Vinco et Ignatio Knoblecher faisaient partie, était parvenue à 2 degrés de latitude, le point le plus haut qu'on ait encore visité dans le cours du Nil. M. Vaudey, vice-consul de Sardaigne, a adressé, de son côté, à M. Antoine d'Abbadie, des lettres sur le fleuve Blanc, sur le lac No, sur le confluent du Misselad. Toutes ces communications nous ont donné des notions nouvelles sur les Barry, les Berry (qui ne sont pas la même chose), les Koenda, les Kyks, etc.

Ainsi, on s'avance peu à peu vers ces sources tant cherchées, et le jour n'est sans doute pas éloigné où l'on apprendra qu'on a touché enfin cette tête mystérieuse du plus célèbre fleuve du monde. Elle se cache vraisemblablement au delà de l'équateur, peut-être sur le versant occidental de cette chaîne blanche que le capitaine Short, naviguant sur le *Juba*, a vu courir du nord au sud, et qui est probablement liée avec le Kénia et le Kilimandjaro.

M. Krapf, qui, avec son honorable compagnon M. Rebmann, a donné les premières notions sur ces masses neigeuses, a fait un nouveau voyage à l'Ousambara en 1852, et séjourné à Fouga, capitale de ce pays ; il y a été reçu avec distinction par le kméri ou roi, et il a trouvé dans ces régions reculées des indigènes bienveillants et hospitaliers, qui, bien que païens, lui ont paru supérieurs, pour les sentiments de moralité, aux musulmans de la côte.

Rabbaï-m'pia (siége de la mission de MM. Krapf et

Rebmann), Mombas et Zanzibar, sont des centres d'où les découvertes et le commerce paraissent destinés à se propager dans l'intérieur : c'est ainsi qu'en 1852, trois Maures, accompagnés d'une caravane de quarante-quatre porteurs, sont partis de Zanzibar avec une cargaison d'ivoire et d'esclaves, et se sont rendus à travers tout le continent jusqu'à la côte d'Angola ; leur narration, faite aux Portugais de cette côte, porte tout le cachet de la vérité : ils parlent d'un lac Tangauna, dont le passage les occupa un jour et une nuit, et qui est probablement le lac Nyassi ; ils nomment un pays de Casambé, qui rappelle évidemment les Cazembes déjà connus.

En descendant vers le sud-est de l'Afrique, nous trouvons à signaler l'excursion récente qu'un Anglais, M. Plaute, a faite dans le voisinage de la baie de Lagoa, particulièrement chez les Zoulas.

Mais les plus grandes et les plus célèbres explorations de l'Afrique australe sont celles de M. Galton, et les nouvelles excursions de MM. Livingston et Oswell.

M. Galton est revenu en 1852 de sa remarquable expédition entreprise particulièrement dans le pays des Damaras et des Ovampos, et qui lui a valu une médaille d'or de la Société géographique de Londres. Il a fait un grand nombre d'observations astronomiques, qui passent pour excellentes. Un Suédois qui l'accompagnait, M. Anderson, est resté en Afrique, se proposant de pousser ses recherches au nord et à l'est.

MM. Livingston et Oswell, à qui vous avez, Messieurs, accordé une médaille pour leur découverte du lac Ngami et des régions voisines, ont continué en 1851 et

1852 leurs fructueuses courses : ils ont pénétré depuis ce lac jusqu'à 17° 27′ de latitude S.; ils ont vu les rivières Mababé, Tchobé, Tamunaklé, Sikota, et la grande rivière Barotsé, qui paraît être une continuation du Zambèze, autant qu'on peut se reconnaître dans toute cette hydrographie, qui change suivant les saisons, et qui offre à de certaines époques un assemblage confus de canaux naturels, au moyen desquels les barques passent aisément d'un cours d'eau à l'autre. Ces infatigables voyageurs ont fait connaître de nombreuses peuplades nouvelles, et ils ont rapporté des notions importantes sur la végétation de cette latitude : ce sont des dattiers, divers autres palmiers, des baobabs, des cannes à sucre, des patates, des noix de terre (*motuohatsi*), etc.

Des négociants anglais, MM. Campbell, Green, Wilson et Edwards, marchant sur les traces de MM. Livingston et Oswell, ont atteint aussi, en 1852, le lac Ngami, et ont pu donner de nouveaux détails sur cette grande masse d'eau, sur la rivière de Téoge ou Téougha, qui s'y jette au nord-ouest; sur le Zouga ou Zonga, qui en sort au sud-est; et ils ont appris que les Portugais étendaient depuis longtemps leur commerce dans cette direction. Obligés de revenir, par suite surtout de la perte de leurs bœufs, qui succombaient tous sous les atteintes de la mouche *tsetsé*, ils ont éprouvé dans leur retour mille obstacles, qu'ont allégés cependant quelques Boers ou paysans hollandais, répandus maintenant en nomades dans ces contrées intérieures.

La Société française des missions évangéliques fait faire aussi des progrès à la géographie de l'Afrique australe : le journal de ces missions nous apprend que

le désert de Kalagari a été traversé, pour la première fois, par les Européens en 1852; deux Anglais s'y sont aventurés, et y ont enduré tous les tourments de la faim, de la soif et d'une chaleur brûlante.

Un autre théâtre non moins intéressant de découvertes géographiques, c'est l'Afrique centrale. Depuis l'arrivée de l'expédition de MM. Richardson, Overweg et Barth, en 1850, jusqu'à ce jour, que d'explorations fructueuses, que de renseignements obtenus! mais aussi de quels lugubres souvenirs ils sont accompagnés! Richardson cessa de vivre en mars 1851; Overweg et le docteur Barth arrivèrent à Kouka, privés de leur compagnon, chef de l'expédition; ils pénétrèrent, en 1852, dans le Mandara. Le docteur Overweg s'avança au sud-ouest jusqu'à 150 milles de Yakoba, une des grandes cités des Fellatah. Pendant ce temps, le docteur Barth s'enfonçait dans le Baghermé; il examinait les tributaires méridionaux du lac Tchad, et rectifiait quelques erreurs échappées à Denham dans cette hydrographie compliquée du Chary et de ses affluents; il revint à Kouka en août 1852, rapportant des notions très nombreuses sur les langues du Ouadây, du Lògoné et quelques autres idiomes, notions qu'il a dues en grande partie à un savant fellatah, Fighi-Sambo. Peu de temps après, son ami Overweg termina sa trop courte, mais utile carrière, le 27 septembre, au bord de ce lac Tchad qu'il a contribué beaucoup à faire connaître par une navigation de sept semaines. Le docteur Barth, resté seul et affligé, mais non découragé, a quitté Kouka, le 24 novembre, pour se diriger vers l'ouest. Son projet est de découvrir la partie du Kouara que la mort de Mungo-Park a laissée incon-

nue, ainsi que les pays de Kebbi, de Saberma, de Gourma, qui bordent le fleuve au nord et au sud ; il veut étudier les mœurs de toutes ces populations fellatah dont l'état social et les habitudes lui rappellent, à certains égards, notre moyen âge européen. A son retour, il doit revoir, en y entrant par le sud-est, le pays d'Adamaoua, qu'il a déjà visité une fois en y arrivant par le nord, et qu'il a reconnu alors être la clef de l'Afrique centrale. Il espère sans doute remonter le Tchadda, grand affluent du Kouara, et vérifier si c'est bien le cours inférieur du Bénoué, comme il y a tout lieu de le supposer.

M. le docteur Vogel est parti pour l'Afrique centrale au moment même où l'on apprenait la fatale nouvelle de la mort d'Overweg ; il a rejoint sans doute aujourd'hui le docteur Barth, lui portant le concours de ses connaissances astronomiques et botaniques.

Aux noms de tous ces hommes courageux, associons celui du docteur Petermann, qui, du fond de son laborieux cabinet de Londres, suit ces lointaines excursions avec une sagacité et une activité remarquables, et en fait connaître toutes les phases à l'Europe savante ; il publie, en ce moment, un grand travail d'ensemble sur toutes ces découvertes.

Sur d'autres points encore, le zèle des explorateurs recueille d'amples moissons. M. Faidherbe, officier français, établi au Sénégal, se livre à des études ethnologiques fort importantes sur les populations du nord de la Sénégambie. Il a fait voir que c'est à tort qu'on les désigne sous le nom de Maures, et que ce sont réellement des tribus arabes et berbères, parlant, les unes un dialecte arabe, les autres un dialecte

berbère, appelé *zenaga*. — M. Léon Renier, chargé par le gouvernement français d'une mission archéologique dans l'Algérie, a fait de curieuses découvertes à Théveste, à Tanaramusa, à Lambèse, à Tiddis, etc. — M. Guérin a entrepris un voyage dans l'intérieur de la régence de Tunis, au milieu de 1853. — M. Reitz, consul d'Autriche, a visité l'Abyssinie, particulièrement le Sémen, et y a trouvé la mort. — Mgr l'évêque Massaya a parcouru les mêmes contrées en 1852, pour maintenir au catholicisme cette voie de communications avec l'Afrique intérieure, et il a donné, chemin faisant, de bons détails sur l'état politique actuel des Abyssins.

Nous n'avons malheureusement aucun document positif sur un curieux voyage exécuté par un Hongrois, M. Ladislas Magyar, qui, parti de l'Angola, paraît être parvenu aux régions les plus reculées et les plus inexplorées jusqu'ici du continent africain : il aurait pénétré jusqu'à 4° 41′ de latitude S. et 21° 23′ de longitude E., dans le royaume de Kalounda.

AMÉRIQUE.

Portons maintenant nos regards au delà de l'Atlantique, et contemplons d'abord cette active nation des États-Unis, qui sillonne partout son sol de chemins de fer, de télégraphes électriques, de canaux, d'améliorations inouïes ; anime ses grands fleuves d'une admirable navigation à vapeur ; jette des ponts même sur les abîmes du Niagara et du Mississipi ; fait relever ses vastes côtes avec un soin minutieux par des marins habiles, sous la direction des Bache et des Maury ; fait mesurer, examiner, sonder ses vastes possessions de l'ouest par des ingénieurs et des géologues instruits,

comme le capitaine Stansbury et M. Owen. Elle prépare, en ce moment, une gigantesque expédition scientifique qui doit durer deux ans, et qui, sous la protection d'une forte escorte militaire, est chargée de reconnaître le continent américain boréal dans sa largeur, d'étudier les immenses savanes de l'ouest, les monts Rocheux surtout, et de fixer les passages propres aux communications entre les bassins des deux principaux océans du monde. Déjà on avance le grand chemin de l'occident qui doit conduire à la Californie ; il paraît devoir couper les monts Rocheux vers la tête du rio del Norte, au passage d'El Puerto.

L'activité anglo-américaine se porte même dans le midi du Mexique, où elle veut couper par un chemin de fer l'isthme de Téhuantépec. Elle a déjà achevé, sans doute, en ce moment, le chemin de Chagres à Panama. Un peu plus au sud, une compagnie anglaise a entrepris de joindre le port Escoces, sur la mer des Antilles, au golfe de San-Miguel, sur le grand Océan, par un profond et large canal.

Ainsi, de toutes parts, ce beau continent va être traversé par les voies du commerce, et il prépare rapidement ses grandes destinées. Aussi que de voyageurs le visitent, attirés, les uns par ses richesses minérales, les autres par les beautés de sa nature grandiose, ou par l'étude de mœurs qui offrent des traits nombreux à observer. Parmi les visiteurs les plus récents, nous nommerons M. Ampère, qui a parcouru l'Amérique du Nord, et a porté dans ce voyage son esprit de fine observation : tout le monde se souvient du fragment délicieux sur le Canada qu'il a lu dans la séance publique de l'Institut,

le 25 octobre 1852. — M. Myonnet-Dupuy a exploré ce pays des Mosquitos. — M. Schomburgk a fait à Saint-Domingue un séjour pendant lequel il a recueilli des détails intéressants sur les montagnes du Cibao, sur la curieuse montagne d'Aimant, sur des antiquités très remarquables. — M. Seeman, naturaliste de l'expédition anglaise du *Herald*, a, dans une relation importante, jeté beaucoup de jour sur les populations, les productions et la géographie physique des côtes occidentales américaines au nord de l'équateur. — M. Maurice Wagner parcourt en ce moment même l'intérieur de l'état de Costa-Rica. — L'intérieur de l'Amérique méridionale lui-même, quoique bien plus difficilement visité que celui de l'Amérique du Nord, est cependant attaqué sur beaucoup de points, éclairé par de nombreux travaux, et finira par nous dévoiler à son tour tous ses secrets. M. Longarre, simple colon de la Guyane française, s'est avancé assez loin dans le bassin du Maroni, pour la recherche des produits naturels, notamment du caoutchouc, et il a rapporté de bons renseignements. — MM. de Castelnau et Weddell publient leurs grands voyages dans le Brésil, la Bolivie et le Pérou. — M. Demersay rédige ceux qu'il a entrepris dans le Paraguay et la Plata, et il nous fait jouir par avance, dans nos séances générales, de plusieurs agréables fragments de son ouvrage. — MM. de Martius et Spix continuent leurs vastes publications sur le Brésil; M. Gay continue les siennes, si complètes, sur le Chili, et M. de St.-Cricq va mettre au jour ses recherches sur le bassin du haut Amazone et sur le Pérou, qu'il se prépare à aller étudier encore. — Une expédition scientifique, envoyée par les États-Unis, remonte en ce moment

l'Amazone, et nous en attendons les plus importants résultats géographiques. Le gouvernement du Brésil a récemment fait explorer presque tout le cours du même fleuve par un bâtiment à vapeur, qui a étonné les lointaines populations de ces parages. Mentionnons aussi le beau travail sur les antiquités péruviennes par MM. Mariano de Rivero et Tschudi.

Mais le plus grand intérêt de la géographie américaine, dans les deux dernières années, se rattache à ces terres arctiques explorées avec tant de courage et de persévérance par les Kennedy, les Bellot, les Inglefield, les Belcher, les Mac-Clure, les navires de la maison Grinnell, pour découvrir les traces de l'infortuné Franklin.

Analysons rapidement ces courses hardies. MM. Kennedy et Bellot ont fait un premier voyage en 1851 et 1852 sur le *Prince-Albert;* la relation vous en a été exposée ici même par le lieutenant Bellot, et vous vous souvenez de l'intérêt et de l'émotion qu'elle y a excités. Ils ont parcouru le détroit de Lancastre, le détroit de Barrow, le pourtour du North-Somerset, la baie de Brentford, au fond de laquelle nous voyons avec satisfaction apparaître le nom du *détroit de Bellot;* ils ont éprouvé tous les dangers d'une navigation pratiquée à travers des masses flottantes qui menacent sans cesse un frêle navire. M. Kennedy, s'aventurant dans un canot, se trouva séparé quelque temps de son vaisseau par un intervalle immense, et il était perdu, si M. Bellot, allant à sa recherche avec une incroyable sagacité, n'eût eu le bonheur de le retrouver. On alla visiter à la pointe Fury un dépôt laissé par Édouard Parry plus de trente ans auparavant, et, chose admi-

rable ! les vivres en étaient dans un état parfait de conservation. Cette expédition n'a rien fait connaître d'essentiellement nouveau dans la géographie arctique; mais elle a donné des résultats notables pour la météorologie, l'hygiène, la connaissance des mœurs des indigènes et l'étendue des ressources du génie de l'Européen aux prises avec les difficultés les plus extraordinaires, avec les forces les plus redoutables de la nature.

M. Inglefield a fait, en 1852, un voyage non moins remarquable sur le petit navire à vapeur l'*Isabel;* il s'est avancé dans le Smith's sound jusqu'à 78° 28′ 21″ de latitude, c'est-à dire à 140 milles plus au nord qu'aucun autre navigateur, et il a vu au loin, dans l'horizon boréal, une île que, par une courtoisie dont la France est reconnaissante, il a nommée *Louis-Napoléon.*

M. Kennedy est parti de nouveau en 1853, et cette fois c'est vers le détroit de Behring qu'il s'est dirigé, sur le navire l'*Isabel;* nous ignorons dans quels parages il se trouve en ce moment.

Presque en même temps, M. Inglefield et M. Bellot faisaient encore une tentative dans la direction de la mer de Baffin. Leur navire à vapeur le *Phœnix* communiqua très heureusement avec l'expédition de sir Edouard Belcher, dans le canal de Wellington ; mais ce fut là que périt, comme on va vous le raconter, notre jeune et à jamais regrettable compatriote. M. Inglefield est déjà de retour, chargé de nouveaux et curieux renseignements, surtout des dépêches du capitaine Mac-Clure, qui annoncent la plus grande découverte faite jusqu'ici dans les mers polaires.

M. Mac-Clure, commandant l'*Investigator*, se trouvait au détroit de Behring en 1850 ; il s'avança résolû-

ment au nord-est, en longeant les côtes boréales du continent américain, et passa devant l'embouchure du fleuve Mackenzie; parvenu vers 126° de longit. O., il se dirigea au nord, découvrit la grande île Baring, en fit le tour d'abord à l'est, puis au sud-ouest, à l'ouest et au nord; mais à travers quels périls, quelles difficultés, quels travaux! Tantôt le navire était arrêté par des barrières infranchissables de glace, tantôt il était menacé par des montagnes flottantes; souvent il fallait se frayer un chemin dans les eaux par la hache, par le feu même, car maintes fois on y a fait jouer la mine comme dans de profondes couches de rochers; à la fin, il fut tout à fait impossible de faire mouvoir le vaisseau, qui reste enfermé dans sa prison de glace au nord de l'île Baring, depuis le 24 septembre 1851. Le courageux chef de l'expédition et ses compagnons n'ont pas perdu courage; trois hivers passés dans ces horribles solitudes ne les ont pas accablés : ils ont cherché dans l'île les vivres que pouvait leur offrir cet âpre climat, ils ont été assez heureux pour trouver un grand nombre de rennes et de lièvres; ils se sont aventurés à pied et en traîneaux sur la glace à de grandes distances, et M. Mac-Clure a pu même se rendre jusqu'à l'île Melville, vue trente ans auparavant par Parry. Quelle dut être la joie de ces voyageurs si étrangement isolés, quand ils virent enfin arriver de l'est, en février 1852, quelques uns de leurs compatriotes qui venaient sur la glace leur apporter des secours de la part du capitaine Kellett, commandant le *Herald!* C'est par le détroit de Melville que cette communication s'opérait; la continuité de la mer, depuis le détroit de Behring jusqu'au détroit de Davis, était donc découverte: le

passage du nord-ouest était trouvé ! Mais, hélas ! il ne peut offrir au commerce du monde, aux relations des peuples, aucun avantage considérable ; car qui voudrait voyager dans de tels parages, si ce n'est les hommes entraînés par une noble curiosité scientifique, et par le dévouement, plus noble encore, qu'inspire l'humanité, quand ils tentent de découvrir des frères égarés dans ces plages redoutables ?

Du reste, aucun vestige du malheureux Franklin ! Faut-il espérer, comme l'ont exprimé d'illustres géographes anglais, qu'il a pu gagner le Spitzberg, à travers le bassin polaire, vraisemblablement moins froid que la mer plus voisine du continent américain ?

M. Mac-Clure, doué d'une force d'âme et d'une ténacité extraordinaires, n'a pas voulu abandonner son cher *Investigator*. Il est toujours là, fidèle à sa mission, explorant son domaine glacé, d'où il a envoyé sa dernière dépêche le 10 avril 1853.

OCÉANIE.

Nous terminerons notre examen rapide des progrès géographiques par l'Océanie, cette nouvelle et belle partie du monde, qui, par son favorable climat, est du moins abordable partout ; la voilà qui s'élève rapidement au niveau de ses sœurs, par la civilisation qu'y introduit de toutes parts l'active race européenne. Des missionnaires dévoués propagent le christianisme et transforment les mœurs dans la plupart de ses îles : aux Mangaréva, aux Marquises, aux Sandwich, aux Samoa, à Taïti, à Tikopia, à Apia, à la Nouvelle-Calédonie, où la Mission française a, particulièrement sur l'île Pinos, un siége important. — L'Australie voit accourir, pour

exploiter ses mines d'or et cultiver son sol, des nuées de colons. — Une ligne régulière de bâtiments à vapeur unit maintenant Southampton et Sydney, et l'on peut, en soixante-cinq jours, aller d'une de ces villes à l'autre en passant par l'isthme de Suez, Aden, Ceylan, Singapour, Batavia et Melbourne. Cependant l'intérieur du continent austral, que le courageux Leichhardt voulait traverser, nous est encore inconnu. M. Hely, s'aventurant sur les traces de ce voyageur, s'est avancé assez loin en 1852, et son voyage, sans succès pour découvrir les vestiges qu'il cherchait, ne sera pas sans doute inutile à la science. Plus récemment, M. Haug a remonté le fleuve Victoria dans le nord de l'Australie, et nous attendons des notions intéressantes de son exploration.

Nous avons déjà dit que le baron de Kessel, savant prussien, a fait à Bornéo, il y a quelques années, un voyage très instructif; vous avez pu voir l'année dernière, Messieurs, la curieuse collection ethnographique qu'il en a rapportée.

Une femme d'un courage et d'une hardiesse extraordinaires, madame Pfeiffer, qui a fait des voyages dans la plupart des contrées du globe, a consacré ses dernières explorations à l'île de Sumatra, où elle a visité les sauvages et anthropophages Battas : elle voulait aller jusqu'au grand lac Ayer-Tau ; mais la fatigue de courses si difficiles et si périlleuses l'a forcée d'y renoncer.

Enfin, nous trouvons de nombreuses et très utiles notions sur plusieurs points de l'Océanie dans le voyage de circumnavigation du capitaine Cazalis, commandant *l'Arche d'alliance*, qui a parcouru cette partie du monde en 1851 et 1852.

TRAVAUX GÉOGRAPHIQUES DIVERS.

Messieurs, vous n'êtes pas exclusifs; vous ne dites pas comme les faux savants :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Vous vous intéressez à l'activité géographique hors de votre enceinte aussi bien que dans l'étendue de votre propre domaine. Vous aimez à suivre les progrès de toutes les Sociétés, de tous les géographes. Parler de leurs travaux, du reste, c'est rappeler les nombreux ouvrages que vous recevez de toutes parts, et nous pouvons être fiers des dons qui viennent enrichir, chaque jour, notre belle bibliothèque : que de cartes précieuses, que de livres importants, que de documents manuscrits du plus haut intérêt, vous avez reçus de tous les points du globe !

Les *Annales de la propagation de la foi* vous tiennent au courant des explorations de nos zélés missionnaires dans les régions lointaines. — Les *Nouvelles Annales des voyages*, rédigées, avec un savoir et un talent remarquables, sont un recueil excellent qui, émule de votre *Bulletin*, vient chaque mois nous offrir un tableau du mouvement géographique. — L'*Athenæum français*, marchant brillamment sur les traces de l'*Athenæum* anglais, nous présente chaque semaine le mouvement de la littérature et des sciences.

Le ministère de la marine, par les soins surtout de notre ancien président, M. le contre-amiral Mathieu, directeur du Dépôt de la marine, vous a adressé toutes ses grandes publications, dues à MM. de Kerhallet,

Darondeau, Reill, Jurien de la Gravière, de Coriolis, Tardy de Montravel, Mauge de l'Étang, Chazallon, Laugier, Hommey, Le Prédour, etc.; ses cartes les plus importantes, de MM. Vincendon-Dumoulin, Gressier et d'autres habiles hydrographes. — Le ministère de la guerre ne vous a pas fait, de son côté, des présents moins précieux, par les mains de M. Blondel, directeur du Dépôt de la guerre, et de M. le général Daumas, directeur des affaires de l'Algérie : c'est la suite de la grande carte topographique de la France; ce sont les ouvrages de MM. Ville et Henri Fournel sur l'Algérie; etc., etc. — Le ministère de l'instruction publique, auquel nous vouons une profonde reconnaissance pour sa protection et son encouragement tout spéciaux, vous envoie la collection des documents inédits sur l'histoire de France, les archives des missions scientifiques et littéraires, et beaucoup d'autres publications. — Le ministère du commerce nous transmet les Annales du commerce extérieur, si riches en documents neufs et précis.

Vous devez à l'Institut historique son journal l'*Investigateur;* — à la Société de géologie, son excellent *Bulletin;* — à la Société asiatique, le savant *Journal asiatique;* — à la Société Royale de Londres, ses importants mémoires; — à notre brillante émule, la Société géographique d'Angleterre, son *Journal* et l'*Address* périodique de son illustre président, sir Roderick Murchison; — à l'Académie des sciences de Madrid et à l'Académie royale de l'histoire de l'Espagne, des publications également très remarquables.

Que dirai-je de l'*Institution smithsonienne*, ce bel établissement américain, qui poursuit admirablement

la tâche marquée par sa devise : *To increase and diffuse knowledge*, et qui nous a enrichis d'un nombre si considérable d'excellents ouvrages ! — De la Société géographique impériale de Russie, qui nous envoie ses *Bulletins*, ses comptes rendus, ses mémoires, avec une régularité et un zèle dont nous ne pouvons trop remercier son savant secrétaire, M. Milutine ?

Remercions vivement aussi la Société géographique de Berlin, l'Académie des sciences de Prusse, l'Académies des sciences de Saint-Pétersbourg ; la Société orientale de France, la Société orientale d'Allemagne ; la Société géographique de Bombay, la Société asiatique de la même ville, la Société asiatique de Londres ; la Société centrale d'agriculture et la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure ; l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, la Société libre d'émulation de la même ville ; la Société industrielle d'Angers, l'Académie de Reims, l'Académie de Marseille, l'Académie de Turin ; la Société d'agriculture et de commerce de Caen, la Société d'agriculture du Puy ; la Société philosophique américaine de Philadelphie ; la Société des sciences naturelles de Cherbourg, la Société syro-égyptienne de Londres, l'Académie britannique pour le progrès des sciences, la Société Royale d'Édinbourg ; la Société d'agriculture de la Marne, la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube ; la Société d'histoire naturelle de Boston ; la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille ; l'Observatoire physique central de Saint-Pétersbourg ; l'*Hydrographical Office* de Londres, qui nous a particulièrement transmis, dès sa publication, la carte des voyages du capitaine Mac-Clure.

Remercions encore les auteurs du *Church missionary Intelligencer*, du *Literary World* de New-York, de la *Revista trimensal* du Brésil, du Journal des missions évangéliques, du Journal de l'éducation populaire, du Journal de l'Archipel indien, du Magasin catholique.

Tels sont les principaux dons des administrations ou des associations diverses. — Parmi les donateurs isolés qui s'offrent en foule à ma mémoire, indépendamment des membres de la Commission centrale, si féconds en travaux considérables, toujours déposés avec empressement dans nos archives, je nommerai M. le baron Caccioppo, pour ses documents sur les Deux-Siciles; M. Squier, pour ses recherches sur le Nicaragua et l'Italie; M. Schiavoni, pour ses remarques sur la déviation locale du fil à plomb; M. le capitaine Lallier, pour ses cartes d'une partie de Costa-Rica (1); M. de Castelnau, pour le bel atlas et la relation de son voyage dans l'Amérique méridionale; M. Trémaux, pour l'atlas de son voyage en Nubie; M. Bajot, pour ses lettres et ses études littéraires, historiques et bibliographiques; M. Stanislas Julien, pour son histoire de la vie et des voyages de Hiouen-Thsang; M. de Paravey, M. Itier, pour leurs travaux sur la Chine; M. Delcros, pour ses savantes notions de géographie mathématique et météorologique; M. le colonel Coello, pour ses cartes de l'Espagne et de ses colonies.

M. Eugène Balbi a bien voulu nous offrir ses Nouveaux éléments de géographie; M. Anatole de Montes-

(1) Ce brave marin, qui était membre de notre Société, vient de succomber au milieu de ses travaux.

quiou, son poëme de Moïse ; M. Vivien de Saint-Martin, ses travaux sur la géographie historique et critique ; M. Carter, une description de la côte sud-est de l'Arabie ; M. le prince Galitzin, son Voyage en Finlande ; M. Johnston, ses atlas si pittoresques et si élégants ; M. Baruffi, son discours sur les progrès de l'agriculture ; M. Edmond Ansart, ses travaux géographiques élémentaires ; M. Marzolla, un grand nombre d'excellentes cartes ; M. Fontanier, son Voyage dans l'Archipel indien ; M. Paul Chaix, notre zélé correspondant, sa Bibliothèque universelle de Genève et son histoire de l'Amérique méridionale (1re partie) ; M. Karl Ritter, la suite de sa grande Géographie de l'Asie ; M. Barbacciani Fedeli, son Essai sur Versilia ; M. Oswell, une carte du lac Ngami et des contrées voisines ; madame Richardson, le récit de la mission dans l'Afrique centrale par son mari ; M. le colonel Abert, un grand nombre de documents, d'ouvrages et de cartes sur l'Amérique ; M. Schoolcraft, ses recherches si étendues et si complètes sur les Indiens des États-Unis ; M. Owen, sa description géologique du Wisconsin, de l'Iowa, du Minnesota et du Nebraska ; M. Howard Stansbury, ses explorations de la vallée du grand lac salé d'Utah ; M. Miyonnet-Dupuy, l'histoire de son séjour dans le Nicaragua ; M. Demersay, ses Études économiques sur l'Amérique méridionale ; M. Kennedy (des États-Unis), une notice sur le Grinnell-land ; M. Mauduit, son mémoire sur l'adhésion des savants français et étrangers aux opinions qu'il a émises dans les *Découvertes sur la Troade* ; M. Arthus Bertrand, le zélé libraire de notre Société, un grand nombre de ses belles publications, entre autres la campagne de circumnavigation de la frégate *l'Artémise*, sous

le commandement du marin illustre que nous avons l'honneur de voir aujourd'hui à notre tête; M. Henri Robert, sa description des mouvements des corps célestes, qu'il démontre à l'aide de ses ingénieux appareils cosmographiques ; M. le général Carbuccia, son histoire du dromadaire considéré comme bête de somme, ouvrage comprenant un opuscule de M. Jomard intitulé : *le Régiment des dromadaires à l'armée d'Orient;* M. Pentland, sa note sur le recensement de l'Irlande ; M. Steen-Bill, ministre de la marine du Danemark, son voyage autour du monde ; M. Kiepert, son atlas d'Asie, pour accompagner la géographie de M. Ritter; M. Vattemare, plusieurs ouvrages relatifs surtout aux États-Unis.

Citons encore le plan des citernes de Carthage, par M. de Jonquières ; la carte de la Confédération argentine et des républiques de l'Uruguay et du Paraguay, par M. Cabrer ; la notice sur la Croix de Chine, par M. Marchal de Lunéville ; le tableau statistique de l'Amérique centrale, par M. Herran; la notice sur la médaille du bailli de Suffren, par M. Amédée de Clermont-Tonnerre ; celle que MM. Carmoli et Lelewel ont consacrée à Benjamin de Tudèle ; la géographie moderne et les cartes du Canada, par M. Mac-Donell Morin ; le grand dictionnaire géographique d'Espagne, de Madoz, offert par M. le général Zarco del Valle ; le plan relief et la carte de la Réunion, par M. Maillard; la statistique de la Belgique, par M. Heuschling, offerte par M. Vandermaelen ; le voyage autour de la mer Morte, par M. de Saulcy ; le voyage du cheikh El-Tidjani dans la régence de Tunis, par M. Rousseau ; une carte de l'île de Cuba, par M. Pichardo ; les obser-

vations météorologiques de M. le colonel Sabine; le bel ouvrage de M. Gaussin sur le dialecte de Taïti et des îles Marquises; plusieurs traités allemands relatifs à l'histoire naturelle, offerts par le prince Lucien Bonaparte; le mémoire sur le Pélion et l'Ossa, par M. Mézières; la Physique de la création, par M. Demonville; la nouvelle édition des Positions géographiques, par M. Coulier; la vie de Christophe Colomb, par M. de Bonnefoux.

M. Bache et M. Maury, ces deux célèbres hydrographes des États-Unis, ont envoyé leurs cartes si utiles, si admirables, qui abrégent les voyages maritimes et en décuplent la sécurité; M. le général de La Marmora, sa carte de la Sardaigne; M. Aug. Petermann, un grand nombre d'excellents travaux sur divers points de la géographie, et particulièrement sur les découvertes des mers arctiques et de l'Afrique centrale.

Enfin, tout récemment, lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre en France, a eu la bienveillante attention de nous adresser les travaux de linguistique africaine tirés des papiers de Richardson et principalement relatifs à la langue de Bornou.

Ce tableau abrégé des travaux géographiques serait très incomplet, si je ne vous rappelais les progrès que M. Bauerkeller continue à faire faire aux cartes en relief; les procédés photographiques appliqués aux cartes par MM. Bisson, et les autres méthodes ingénieuses que la gravure des cartes doit au talent de MM. Lecocq, Brambilla, etc.; les modèles en relief si remarquables que M. Bardin a soumis à votre appréciation; les grands travaux de M. Findlay sur les courants de la mer; la fondation récente de la Société

géographique américaine ; la création plus récente encore de la Société orientale de Constantinople ; celle de la Société Hakluyt, qui s'est vouée à la publication des anciens voyages peu connus, et qui a déjà mis au jour d'importants travaux relatifs au XVIe siècle.

Ainsi, la grande ruche humaine travaille, sur tous les points du globe, à connaître mieux son domaine, à le parcourir plus facilement, à le représenter d'une manière plus vraie, plus pittoresque. Les mers, les océans glacés eux-mêmes, sont parcourus en tous sens par des explorateurs hardis ; l'intérieur des contrées les plus mystérieuses se dévoile aux regards de nos intrépides voyageurs, les chemins de fer et les canaux percent les espaces jusqu'ici jugés infranchissables ; la télégraphie électrique, qui transporte l'impression de la pensée avec la rapidité de la foudre, couvre de ses réseaux presque tous les pays civilisés ; on jette des ponts sur les plus gigantesques fleuves ; on sonde la mer à des profondeurs inouïes, et l'on y trouve dans l'Atlantique austral des abîmes de plus de 14 000 mètres, c'est-à-dire surpassant deux fois les plus hautes cimes de l'Himalaya ; les procédés de la cartographie, de la gravure, des paysages géographiques, se perfectionnent et se multiplient ; d'innombrables ouvrages de voyages se publient ; des Sociétés se fondent pour réunir et répandre les connaissances géographiques. L'instruction publique française s'est ressentie aussi du besoin général qui porte les esprits vers ces connaissances ; l'habile ministre qui la dirige a voulu qu'elle secouât le préjugé barbare qui lui avait fait si longtemps négliger la géographie : il a ordonné des études spéciales de cette belle science ; il a tracé le

plan des notions nombreuses et précises dont nos jeunes gens devaient se pénétrer. Mais que les bonnes habitudes ont de peine à s'implanter ! Que la routine a de charme pour une grande partie de l'espèce humaine ! Beaucoup d'esprits ne peuvent se figurer encore que ce soit un cours spécial de géographie qu'il faut faire dans nos classes ; c'est toujours comme une annexe de l'histoire qu'ils la considèrent ; et dans les concours généraux, dans les compositions particulières, la géographie n'a point de place à part : on pense l'honorer en lui donnant un coin obscur à la fin de la question historique. Si les élèves ont classé la nomenclature des États de l'Europe à l'époque de l'invasion de Mahomet II ; s'ils ont présenté la situation politique des principaux pays au temps de Charles-Quint ou de la paix d'Utrecht, on les juge suffisamment habiles, et l'on croit avoir fait assez. Mais de cette géographie actuelle, vivante, palpitante de l'intérêt des découvertes; de cette géographie pleine d'attraits qui dépeint pittoresquement la Terre comme le magnifique jardin de l'humanité, parsemé de ses richesses infinies, revêtu de ses aspects variés, animé de ses êtres innombrables, modifié et embelli encore par l'activité de l'homme; de cette géographie-là, il est, hélas ! peu question. Unissons donc nos efforts, Messieurs, pour faire triompher enfin dans notre pays cette noble étude et pour l'élever, dans l'opinion publique, au rang que lui méritent son utilité et son charme.

LE PRINCE GALITZIN

ET

LE LIEUTENANT BELLOT.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR M. DE LA ROQUETTE.

LUES A LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 23 DÉCEMBRE 1853.

MESSIEURS,

Je remplis aujourd'hui l'honorable, mais triste devoir que votre Commission centrale m'a imposé, en mettant sous vos yeux un précis de la vie et des travaux de deux hommes distingués, à des titres différents, que vous avez eu le malheur de perdre, et avec lesquels votre Commission savait que j'avais d'intimes relations.

Je vous entretiendrai d'abord d'un grand seigneur russe, M. le prince Emmanuel Galitzin, un de vos correspondants étrangers, un de vos donateurs, dont la vie a été consacrée tout entière au travail.

J'essayerai ensuite d'esquisser les traits d'un jeune officier de notre marine impériale, M. le lieutenant de vaisseau Bellot, aussi remarquable par son touchant dévouement à sa famille, par ses talents et par son intrépidité que par une rare modestie, et dont la fin tragique a excité d'unanimes regrets.

Le prince EMMANUEL GALITZIN, membre donateur et un des correspondants les plus zélés de notre Société,

de la Société impériale géographique de Russie, membre correspondant de la Société royale géographique de Londres, descendait d'une ancienne et illustre famille de cet empire, qui devait son origine à des khans tartares, suivant les uns, et, suivant d'autres, aux Jagellons, qui ont donné toute une dynastie de rois à la Pologne. Il était le plus jeune des fils du prince Michel Galitzin mort lieutenant général, et de la comtesse Praskovia Schouwaloff, dont le père, le comte André, en correspondance suivie avec Voltaire, lui adressait quelquefois des vers dont l'illustre écrivain fait l'éloge.

Né à Paris, le 4 janvier 1804, dans la même maison du quai Malaquais, portant le n° 1, où, par un singulier rapprochement du hasard, il a terminé sa vie, le prince Galitzin, après avoir complété ses études dans la capitale de la France, qu'il aimait passionnément et qu'il appelait sa patrie de cœur, se rendit à Saint-Pétersbourg et ne tarda pas à être placé dans les rangs de l'armée en qualité d'officier.

Lorsqu'il entra au service, la guerre venait d'éclater entre la Russie et la Turquie. Emmanuel Galitzin s'y distingua par sa bravoure et son sang-froid, particulièrement à la prise de la place forte de Varna, où il fut blessé assez grièvement; il mérita d'être cité dans un ordre du jour, et reçut sur le champ de bataille les félicitations du grand-duc Michel, qui l'embrassa devant tous ses camarades. La campagne finie, il revint à Saint-Pétersbourg dans l'automne de 1829.

A son arrivée, le prince Emmanuel apprit que sa mère qu'il idolâtrait et pour laquelle il avait hâté son retour afin de l'embrasser plus tôt, venait de mourir

presque subitement. Ce coup imprévu, joint aux fatigues de la guerre et aux fièvres gagnées en Turquie, lui causa une maladie grave et douloureuse. Sa santé en fut à jamais ébranlée et il se vit forcé de quitter le service militaire avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année.

Arrêté ainsi au début de l'unique carrière qui ouvre aux Russes l'accès des honneurs et des dignités, le prince Emmanuel chercha dans la culture des lettres et des beaux-arts, et dans les voyages, une distraction à ses souffrances, un utile emploi de ses loisirs. Il visita pendant plusieurs années, en homme avide de s'instruire, l'intérieur de la Russie et la majeure partie des contrées de l'Europe ; grand amateur de musique et de peinture, il composa et fit imprimer plusieurs morceaux à Rome et à Paris, et peignit à l'huile quelques paysages.

Mais ces travaux, considérés seulement par lui comme une sorte de délassement et de récréation, étaient loin d'occuper tous ses instants. Devenu membre de notre Société presque à son origine, le prince Emmanuel Galitzin, qui se montra très généreux à son égard lorsqu'il obtint le titre de membre donateur, conçut le dessein de faire connaître, à la France surtout, quelques uns des écrivains les plus éminents de sa patrie, ceux principalement qui ont étudié et décrit quelque partie de la Russie ou exécuté des voyages remarquables. Le premier ouvrage qu'il a traduit du russe, et publié en français, en 1842, ne rentre point dans cette catégorie, puisque c'est un recueil de fables et de légendes, qu'il fit précéder, dans une seconde édition donnée en 1846, d'une notice

biographique sur les plus célèbres fabulistes russes. Mais il fit paraître ensuite, toujours en langue française et à Paris : la *Relation du voyage de l'amiral Wrangel en Sibérie ;* les *Observations du conseiller Pierre Dobbell sur la Chine, pendant sept années de séjour dans ce pays*, et enfin une multitude de notices qui ont enrichi votre *Bulletin* (1), les *Nouvelles Annales de voyages*, et les *Annales forestières*. Le *Recueil de l'Association britannique pour l'avancement des sciences*, et sans doute aussi les journaux de la Société impériale géographique de Russie, contiennent également quelques articles intéressants du prince Galitzin.

Au retour d'un voyage fait en 1848 dans la Finlande, dont son grand-père avait été gouverneur sous le règne de Catherine II, Galitzin revint à Paris, et y fit paraître, en 1852, les notes qu'il avait recueillies pendant son excursion, en se rendant de Saint-Pétersbourg à Tornéo (2). Elles donnent les notions les plus exactes sur cette importante province, encore imparfaitement connue, de l'empire russe, et font honneur à l'esprit d'observation de l'auteur.

Le prince Galitzin, récemment nommé membre correspondant de la Société géographique de Londres, préparait à Paris une publication historique de la relation de l'ambassade de Pierre Ivanowitch Potemkin en

(1) Je me plais à espérer que les héritiers du prince Emmanuel Galitzin me remettront un jour la suite de quelques-unes de ces notices qui se trouvent en ce moment sous les scellés.

(2) La Finlande : — *Notes recueillies en 1848 pendant une excursion de Saint-Pétersbourg à Tornéo*, par le prince Emmanuel Galitzin. Paris, Arthus Bertrand, 1852, 2 vol. in-8°, avec cartes et vues.

Espagne, de 1667 à 1668, et en France vers la fin de cette dernière année; et déjà cette relation était imprimée, ainsi qu'une introduction de lui portant le titre d'*Aperçu de l'état social et politique de la Russie, de l'Espagne et de la France au milieu du* XVIIe *siècle*, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'a enlevé à la science et à ses amis.

Dans le courant de janvier 1853, pendant que le prince Galitzin s'occupait à éclaircir et à compléter avec des notes le récit de Potemkin par des recherches actives dans les salles humides de la bibliothèque Mazarine, qui n'étaient point chauffées à cette époque, le froid le saisit sans qu'il s'en aperçût. Rentré chez lui tout transi, une inflammation, qui fut négligée, se développa, et lorsque les médecins furent appelés il était trop tard; il succomba le 1er février, âgé seulement de 49 ans.

Les nombreux travaux littéraires auxquels le prince Galitzin se consacrait sans relâche, malgré son état maladif, et malgré les regrets qu'il ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelquefois, en pensant à sa carrière interrompue presque aussitôt que commencée, lui avaient donné une misanthropie extraordinaire. Vivant presque solitaire, ne se mêlant que rarement au monde, et d'un caractère d'ailleurs naturellement timide et réservé, le prince Galitzin passait son temps avec ses livres et un très petit nombre d'amis dans l'intimité desquels il savait se dépouiller de cette écorce de bizarrerie et de sauvagerie qu'on lui reprochait, peut-être avec raison, et l'on retrouvait alors en lui un esprit fin et cultivé, une conversation variée et instructive, une urbanité de formes et une délicatesse

de sentiments qui donnaient une grande douceur à son commerce.

Le prince Galitzin, dont la mort est pour nous une perte sensible et presque irréparable, n'avait jamais été marié. Il laisse deux frères : le prince André, lieutenant général, gouverneur de la Russie Blanche et sénateur ; le prince Michel, général d'artillerie ; et deux sœurs, dont l'aînée a épousé le marquis de Terzy, gentilhomme lombard ; la seconde, mariée à un Français, le comte de Caumont-Laforce, a eu une fille qui a épousé le comte de Terzy, son cousin germain.

Maintenant, Messieurs, je quitte le seigneur russe, littérateur et géographe dont la vie a été en général paisible, pour vous parler d'un jeune et aventureux marin, avide des dangers auxquels il s'exposait par amour de la science et de l'humanité, et qui, en y succombant, a trouvé une mort glorieuse et une place honorable dans les fastes de deux grandes nations.

Joseph-René BELLOT, né à Paris, le 18 mars 1826, d'une famille nombreuse et peu favorisée par la fortune, reçut néanmoins une bonne éducation à Rochefort où son père s'était établi depuis plusieurs années. Il montra, dès sa plus tendre enfance, une vocation décidée pour la marine ; et, à peine âgé de quinze ans, il fut admis à l'école navale. Deux ans ne s'étaient point encore écoulés que, débarqué du navire le *Borda*, Bellot, qui s'était toujours distingué, non seulement par une conduite exemplaire, mais par son

assiduité et ses rapides progrès, fut porté un des premiers sur la liste de promotion des élèves de seconde classe.

Embarqué successivement sur les vaisseaux *le Suffren* et *le Friedland*, il passa, le 1er mars 1844, sur la corvette *le Berceau*, avec laquelle il partit pour Bourbon, le 23 juin. L'année suivante, il prit part à la sanglante expédition dirigée contre *Tamatave*, qui vit flotter le pavillon anglais à côté du drapeau tricolore, et à laquelle assista également un autre jeune français, son ami, appelé à devenir sur terre un voyageur célèbre : je veux parler de M. le comte d'Escayrac, notre collègue.

« Bellot, dit M. Romain-Desfossés, qui commandait » l'expédition de Tamatave, y déploya un feu, une » ardeur, une résolution dignes des plus grands élo- » ges, et y fut grièvement blessé. » Signalé particulièrement au ministre à cette occasion, et pour avoir sauvé au péril de ses jours un homme tombé à la mer, il obtint, le 1er novembre 1845, le grade d'élève de première classe, et, le 5 décembre suivant, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il venait de passer à bord de la frégate *la Belle-Poule*, lorsque *le Berceau*, qu'il montait quelques mois auparavant, se perdit corps et biens dans les parages de Madagascar. Son heure n'était point encore venue ! La Providence le réservait pour de nouveaux périls et pour une mort glorieuse qui devait fixer sur lui les yeux du monde !

Pendant tout le temps qu'il fait partie de la station de Bourbon, M. Romain-Desfossés l'attache au service de *la majorité*, en annonçant au ministre qu'il lui a

confié le détail spécial des signaux. Il le représente « comme l'élève le plus distingué par sa haute intel- » ligence, son caractère et sa tenue. Bellot est à ses » yeux bon à tout, plein de zèle, supérieur de tous » points à son âge et à sa position; il emploie ses » loisirs à faire à bord un cours de géométrie et de » navigation pour les marins qui se destinent à com- » mander un jour au commerce, etc., etc. »

De retour en France, au mois de juillet 1847, Bellot se prépare avec son zèle ordinaire aux examens qu'il doit subir pour être reçu enseigne de vaisseau : ils sont on ne peut plus favorables, et le grade lui est accordé le 1er novembre.

Nous ne le suivrons pas dans les campagnes qu'il fait de 1848 à 1850 à la Plata et dans l'Océanie, sur la frégate *la Triomphante;* nous dirons seulement qu'il y eut, pour la première fois, à commander le quart, et que sur mer, comme à Rochefort où il exerça ensuite les fonctions de lieutenant de la compagnie du dépôt, tous ses chefs sans exception, le capitaine Sochet, comme le major général Baudin, et les préfets maritimes, Vaillant, et l'amiral Laplace, ne tarissent pas dans leurs éloges sur le jeune officier.

Bellot était encore à Rochefort, lorsqu'il apprend, au commencement de 1851, que lady Franklin fait préparer, à ses frais, en Angleterre, une nouvelle expédition pour aller à la recherche de son mari, envoyé en 1845 dans les régions arctiques et dont on n'a pas reçu de nouvelles depuis près de six ans. Le dévouement et les sacrifices de la noble épouse, en excitant un enthousiasme général, inspirent à Bellot le plus vif désir de concourir à la réussite des projets de lady

Franklin et de partager la gloire et les dangers de l'entreprise.

« Les glorieux travaux du courageux Franklin, dit-il » dans la pétition qu'il adresse à ses supérieurs pour » solliciter l'autorisation qui lui est nécessaire, ne sont » point la propriété exclusive de sa nation, et la grande » famille des marins revendique justement une *part* » dans l'honneur acquis par un de ses membres. En » nul pays on ne s'est plus ému qu'en France du sort » de ce brave capitaine, et le désir que je viens formu- » ler est incontestablement partagé par le plus grand » nombre des officiers de notre marine. » Puis, voulant justifier, pour ainsi dire, la demande qu'il présente, il faut bien qu'il parle de sa personne; mais avec quelle réserve et quelle modestie il s'exprime! Avec quelle complaisance il s'étend sur les observations qu'il sera possible de faire dans le vaste champ qui s'ouvrira devant lui!

« La connaissance des langues anglaise et alle- » mande, dit-il, et les études que j'ai faites, me per- » mettent sans doute d'apporter dans cette entreprise » une certaine part d'utilité et de dévouement. L'hon- » neur d'avoir représenté les sympathies de la nation » française, une grande expérience nautique à acqué- » rir, l'étude de régions que fréquentent peu ou point » nos navires, des observations scientifiques nom- » breuses à faire, exaltent mon intelligence et doublent » la mesure de mes forces. »

Lady Franklin se montra très reconnaissante des offres de service de notre jeune compatriote ; mais elle sembla hésiter, ne pouvant lui proposer, à bord d'un petit navire de 90 tonneaux et de 18 hommes d'équi-

page, dont tous les cadres étaient déjà remplis, qu'une position qu'elle jugeait bien peu convenable pour un officier français de son mérite. De telles considérations ne pouvaient arrêter Bellot ! « Une planche pour » mon hamac et un coin pour mes vêtements suffi- » ront. » Telle fut sa réponse.

Le ministre de la marine donne son autorisation ; l'amirauté anglaise fait un favorable accueil à la demande : Bellot part alors immédiatement pour l'Angleterre, et le 13 *mai*, il est embarqué sur le *Prince-Albert*. Le capitaine Kennedy, chargé du commandement de cette goëlette, venu exprès du Canada se mettre gratuitement à la disposition de lady Franklin, apprécie, dès leur première entrevue, les talents et le caractère de son jeune camarade dont il devient bientôt l'ami, et lui confie la direction des travaux scientifiques de l'expédition.

Le *Prince-Albert*, parti des rivages de l'Angleterre le 22 mai 1851, toucha le 25 à Stromness, d'où il se dirigea définitivement, le 3 juin, vers les mers arctiques. A la fin de ce mois, les glaces commencèrent à paraître, et le 10 juillet on avait atteint Uppernavik, sur la côte occidentale du Groënland, où l'on se procura un traîneau et des chiens. Descendu à terre, Bellot visita rapidement les établissements des Esquimaux ; et il a laissé sur les habitations, la manière de vivre et les usages de ces peuplades sauvages, quelques pages intéressantes qui ont été publiées (1).

(1) Le *Constitutionnel* du 14 octobre 1853 contient des extraits des lettres écrites par Bellot à son père ; mais il leur donne à tort la date de 1853 ; elles sont de 1851.

En naviguant à l'ouest de la baie de Baffin, le *Prince-Albert* arriva, le 4 août, dans la baie de Pond, par 72 degrés 60 minutes de latitude nord. Entrés au commencement du mois suivant dans le détroit de Lancaster, l'accumulation des glaces rendant impossibles tous nouveaux progrès vers l'ouest, on dut se résigner à chercher un abri au port Léopold. Ce fut à ce moment que le capitaine Kennedy, désirant faire une reconnaissance, quitte le navire, alors à quelques milles de la côte, avec un canot et quatre hommes ; mais bientôt il en est séparé par une barrière de glace qui s'élève entre la terre et le *Prince-Albert*, qu'un fort vent d'ouest entraîne dans le canal du Prince-Régent jusqu'à la baie de Batty. Vainement M. Leask, auquel était restée la charge du navire, fait tous ses efforts pour se rapprocher de son commandant, et le sauver des dangers qui le menacent, il ne peut parvenir à surmonter les obstacles qui arrêtent sa marche. Bellot se dévoue alors. Il tente d'abord l'entreprise par terre avec trois hommes ; mais le peu de consistance de la neige, où ils enfoncent jusqu'aux genoux, l'oblige de revenir à bord après trois jours de pénibles efforts. Une seconde fois, il s'éloigne du navire en traîneau, mais ne réussit pas mieux, car la glace s'ouvre à chaque instant sous ses pas, et c'est à grand'peine qu'il peut éviter d'être englouti dans les flots. Incapable de se laisser aller au découragement, il part une troisième fois avec trois hommes et un canot qu'on hale sur les glaces de la côte, et sa courageuse persévérance est récompensée. Au bout de six semaines de luttes incessantes contre les éléments, il a le bonheur de retrouver Kennedy et ses hommes et de les ramener tous sains

et saufs au *Prince-Albert*, qu'on ne tarda pas à abriter pour l'hiver sur la côte occidentale du canal du Prince-Régent.

Pour employer utilement le temps de l'hivernage pendant que la glace était encore solide, malgré l'inclémence de la saison et bien qu'on ne pût se guider que par la clarté de la lune, Kennedy et Bellot, accompagnés de trois hommes, poussent par terre des reconnaissances aux environs de la pointe Fury ; ils explorent aussi le canal du Prince-Régent jusqu'à son embouchure méridionale, et avant que le rude hiver ait fait place au printemps, la petite troupe, accrue de trois autres marins, emmenant deux traîneaux et cinq chiens, poursuit sa route au sud jusqu'à la baie Brentford. Puis, se dirigeant à l'ouest, elle découvre et traverse un étroit passage entre la terre de Boothia-Félix et North-Somerset, grande île qu'on avait crue jusqu'alors former une partie du continent. Ce passage fut nommé, par le capitaine Kennedy, *détroit de Bellot*, en l'honneur du jeune et intrépide compagnon de ses travaux, « qui, par l'étendue et la supé-
» riorité de ses connaissances scientifiques, dit-il dans
» son rapport officiel à l'Amirauté, avait été d'une uti-
» lité infinie en dirigeant les mouvements de l'expédi-
» tion, car le voisinage du pôle magnétique rendait
» souvent la boussole de peu de service. »

Après avoir contourné l'île de North-Somerset et s'être avancés jusqu'à la terre du Prince-de-Galles, nos aventureux explorateurs atteignent le cap Walker. Le 5 mai, ils sont de retour au port Léopold, où le scorbut les retient jusqu'à la fin du mois.

Le 6 août, le *Prince-Albert* quitte ses quartiers d'hi-

ver pour gagner l'île Beechey ; on reçoit des communications du *North-Star*, l'un des navires de l'escadre de sir Édouard Belcher, et Kennedy se décide, après avoir pris l'avis de Bellot, à retourner en Angleterre. Le 7 octobre 1852, le *Prince-Albert* entre dans le port d'Aberdeen.

Le capitaine Kennedy, ainsi que tous les marins du *Prince-Albert*, parlaient avec tant d'admiration des services rendus par Bellot et de sa conduite exemplaire pendant la durée de l'expédition, qu'on l'accueillit partout en Angleterre avec un véritable enthousiasme. Le gouvernement britannique fit connaître officiellement au gouvernement français combien il était satisfait du concours plein de dévouement et d'intelligence du jeune officier, et lady Franklin lui exprima personnellement sa gratitude dans les termes les plus touchants. De son côté, la Société géographique de Londres, corps illustre, qui a déjà rendu tant de services à la science, lui conféra le titre de membre correspondant étranger, faveur qui acquit encore plus de prix à ses yeux par les paroles flatteuses du président, sir Roderick Murchison, et par la présence et l'approbation des personnages les plus distingués de l'Angleterre. « Grande » fut ma surprise, m'écrivait à cette occasion, de » Woolwich, le modeste Bellot, car je n'avais d'autre » droit que celui de me trouver le premier Français » ayant passé l'hiver et fait une exploration dans cette » partie des mers polaires. »

Le 3 février 1852, c'est-à-dire pendant qu'il parcourait les régions arctiques, Bellot, qui n'était qu'enseigne au moment de son départ, et dont le mérite avait frappé singulièrement M. Ducos, ministre de la

marine, fut nommé lieutenant de vaisseau. Ce ministre, ayant pris connaissance du rapport que lui adressa Bellot dès son retour en Angleterre, décide que, afin de lui donner les moyens de mettre en ordre ses notes et de compléter son travail, il serait considéré comme appelé en mission à Paris à dater de son retour en France, et que tout le temps qu'il avait passé sur le *Prince-Albert* lui serait compté comme service de mer.

Dans votre séance annuelle du 14 janvier 1853, Bellot voulut bien, en cédant aux instances de M. le contre-amiral Mathieu, à cette époque votre honorable président, donner verbalement un aperçu général de l'expédition à laquelle il avait pris part. Vous n'avez pas oublié, messieurs, l'effet que produisit sur tous les auditeurs l'improvisation si lucide, si complète et en même temps si concise du jeune lieutenant. Vous n'avez point oublié combien il montra de tact et de modestie, en n'omettant aucune des principales circonstances du voyage, dont il décrivit si éloquemment et avec tant de sentiment toutes les péripéties, en s'effaçant toujours pour reporter l'intérêt et le mérite de ce qui avait été fait de bien sur le chef de l'expédition, procédé trop rarement observé dans des circonstances pareilles. L'exposé imprimé dans votre journal, quoique rédigé par M. Bellot lui-même, n'est à nos yeux qu'une pâle copie de son improvisation.

Pendant que Bellot revoyait et coordonnait les notes recueillies par lui, il lisait et relisait, en les comparant avec ses souvenirs, les relations des différentes tentatives faites pour découvrir le passage au pôle et pour retrouver les traces de sir John Franklin,

que la Société s'honore de compter au nombre de ses membres correspondants. Ces lectures, ces méditations, des conférences avec des savants et ses propres réflexions lui donnaient l'espoir qu'on apprendrait un jour qu'un explorateur plus heureux que ses devanciers avait enfin pu atteindre ce double but : trouver la voie de communication entre les deux océans, si vainement cherchée jusqu'à ce jour et qu'un intrépide officier anglais, le capitaine Mac-Clure, vient de découvrir récemment ; et rendre un illustre navigateur à la science et à sa patrie, ou plutôt au monde, qui n'a cessé de s'intéresser à son sort.

Un des vœux les plus ardents de Bellot était de pouvoir partager encore une fois les dangers et la gloire d'une nouvelle exploration. Aussi éprouva-t-il un cuisant regret d'être forcément retenu en France par de pénibles affaires de famille, qui l'empêchèrent d'accepter les propositions du capitaine américain Kane, son ami, qui lui offrait le commandement en second d'une expédition placée sous ses ordres, organisée aux États-Unis pour explorer le détroit de Smith et arriver au pôle nord par terre ou dans des embarcations, tout en ne négligeant pas des recherches sur Franklin. Bellot aurait souhaité principalement qu'une expédition française sortît enfin de nos ports et visitât les régions arctiques, ainsi que l'avaient fait déjà plusieurs fois les Anglais, les Américains et les Russes ; il eût souhaité que le noble pavillon de la seconde nation maritime du monde se déployât dans ces régions glacées pour y chercher de nouvelles terres, et témoigner de l'intérêt que nous portons tous à un célèbre navigateur. Comme on le conçoit naturellement, il eût

demande à faire partie d'une expédition nationale; peut-être espérait-il en obtenir le commandement! Aussi les tribulations intérieures qui le préoccupaient ne furent-elles pas les seuls motifs qui le portèrent à ne point se rendre aux honorables propositions de M. Kane. Il attendait!

Lady Franklin, qui avait conçu l'estime la plus profonde et un attachement presque maternel pour l'intrépide officier, qui lui avait donné tant de preuves de dévouement, dont elle appréciait les précieuses qualités, et qu'elle se plaisait souvent à appeler son fils français (*her french son*), partageait complétement ses idées, surtout en ce qui concernait une expédition française. Mais, dans l'incertitude de leur réalisation, elle avait offert à diverses reprises de lui confier le commandement de deux navires, en ce moment à sa disposition, le *Prince-Albert*, sur lequel il avait déjà navigué, et l'*Isabel*, qui venait d'acquérir tant de gloire au capitaine Inglefield. En donnant en même temps à Bellot ces deux bâtiments en toute propriété, lady Franklin ne laissait aucune espèce de dépense à la charge de cet officier, au moyen de quelques débris de sa fortune, qu'elle sacrifiait, et d'un millier de livres sterling, récemment offertes par les colons de Van-Diemen, comme un tribut d'attachement et de respect à la mémoire de leur ancien gouverneur, et de sympathie pour les efforts qu'elle avait faits pour sa délivrance. Lady Franklin ajoutait que le capitaine Kennedy, naguère commandant de Bellot, témoignait un vif désir, honorable à la fois pour les deux officiers, de servir sous ses ordres.

Mû par des sentiments d'une haute délicatesse,

Bellot ne crut pas devoir accepter les offres de sa noble et généreuse amie, par la crainte qu'elle pût être exposée un jour à quelques reproches de la part de ses compatriotes si elle confiait à un Français le commandement de l'une de ses expéditions privées. Il persista dans son refus, même après que lady Franklin se fût efforcée de lui démontrer que la proposition qu'elle lui faisait n'exciterait aucune espèce de jalousie parmi les marins anglais. « Ils ont pour vous, lui écrivait-» elle, autant d'attachement que d'admiration, et trou-» veront tous que ce que je propose est la chose la » plus naturelle et la plus convenable du monde. »

Quant à l'offre désintéressée du capitaine Kennedy, auquel lady Franklin venait de remettre le commandement de l'*Isabel* pour une nouvelle exploration au pôle, Bellot s'en montra on ne peut plus touché. Mais loin de l'accepter, il eût été se placer lui-même encore une fois sous ses ordres, pour lui témoigner hautement sa reconnaissance et son sincère attachement, s'il n'eût pas conservé quelque espoir de l'envoi d'une expédition française, et si l'*Isabel* eût pu retarder plus longtemps son départ.

Ce fut dans ces circonstances que Bellot apprit que le capitaine Inglefield, pour lequel il professait une haute estime, le même qui a donné le nom de *Louis-Napoléon* à une île découverte par lui à l'extrême nord de la mer de Baffin et du détroit de Smith (*Smith Sound*), devait bientôt partir avec le *Phœnix*, bâtiment à vapeur de la marine royale anglaise, et quelques navires à voiles pour amener un transport chargé de vivres à l'escadre de sir Édouard Belcher, qu'on supposait dans les environs de l'île Beechey. Ayant acquis à peu près

la triste certitude qu'une expédition française ne serait point envoyée au pôle nord, pour le moment du moins, Bellot n'hésita plus. Assuré du consentement du capitaine Inglefield et muni de l'autorisation du ministre de la marine et de l'amirauté anglaise; avec la même abnégation que celle qu'il avait montrée précédemment pour être admis à bord du *Prince-Albert*, il alla joindre le *Phœnix*, à Woolwich, d'où il nous écrivait, le 10 mai 1853, qu'on partirait sous peu de jours et qu'on serait de retour en octobre, *si les circonstances et les glaces le permettaient*. Le *Phœnix* quitta en effet ce port, le 18 mai avec ses conserves; le 26, il partit de Cork, et, après avoir touché à quelques points de la côte du Groënland, il se dirigea sur le détroit de Lancaster. Mais, dans la matinée du 29 juillet, une barrière de glace, dont on suivit les bords l'espace de plusieurs milles sans trouver d'issue, opposant un obstacle invincible à la marche du navire, on fut forcé de s'arrêter huit jours dans la baie Croker pour y attendre un changement de temps. En visitant la côte près de cet ancrage, on fut surpris de trouver à six milles à l'ouest du cap Warrender, plusieurs tentes d'Esquimaux venus de la baie Pond, ayant en leur possession des boîtes de conserves provenant évidemment des provisions du gouvernement; fait important que le capitaine Inglefield se proposa de vérifier. Dans la journée du 10 août, un vent du nord-ouest divisa enfin les glaces et ouvrit un passage. Le *Phœnix* y pénétra, et le même vent ayant continué pendant quarante-huit heures, on fut assez heureux pour atteindre l'île Beechey. Le 8 août, jour même de leur arrivée, Bellot écrivait de la baie Erebus et Terror, à M. Émile de Bray, son ami, enseigne de vaisseau

de notre marine, qui, lui aussi, dirigé par les mêmes motifs, avait imité l'exemple de son camarade et se trouvait dans les mers polaires sur un navire de guerre anglais, le *Resolute*, une lettre que sa mère a bien voulu nous communiquer et qui, n'ayant pu parvenir à sa destination, a été renvoyée en France. Elle contient les dernières nouvelles directes, reçues de l'infortuné Bellot, et donne quelques renseignements sur sa navigation et sur ses projets à venir, que le ciel allait interrompre d'une manière si funeste ! La veille de leur entrée dans la baie Erebus et Terror, où l'on trouva le *North-Star*, dont le capitaine Pullen était absent depuis un mois, on voyait à peine à une faible distance, et cette baie était tellement encombrée de glaces brisées qu'il n'y avait aucune possibilité, ni de débarquer les provisions à l'île Beechey, ni de les déposer à bord du *North-Star*, éloigné d'environ un mille et demi ; elles furent placées au cap Riley. Comme il devenait urgent de rechercher ce qu'était devenu le capitaine Pullen, sur le sort duquel on commençait à concevoir des inquiétudes, et de porter à sir Édouard Belcher les dépêches de l'Amirauté, le capitaine Inglefield s'embarqua, le 10 août, sur sa baleinière pour aller à la découverte (1). Ce fut pendant son absence et après le retour à l'île Beechey du capitaine Pullen que Bellot fut victime de la plus affreuse fatalité. Toujours disposé à braver les dangers les plus

(1) Avant d'entreprendre sa dangereuse excursion, le prévoyant et intrépide capitaine ordonna par écrit que dans le cas où quelque événement imprévu empêcherait son retour au *Phœnix*, au moment où le *Breadalbane* serait parvenu à déposer les provisions dont ce transport était chargé, les navires retournassent directement sans lui

imminents, lorsqu'il s'agissait d'être utile, et connaissant l'importance d'établir des communications avec sir Édouard Belcher qu'on supposait dans le canal Wellington, aux environs du cap Becher (76° 15′ lat. N., 96° 70′ long. O. de Paris), il s'était offert pour tenter l'entreprise, quelque périlleuse qu'elle parût aux yeux de tous. Sa proposition acceptée par le capitaine Pullen, il partit immédiatement, le 12 août, avec le contre-maître du *North-Star*, et trois matelots, emmenant un traîneau et un léger canot de caoutchouc, et dirigea sa route au nord le long de la côte orientale du canal, en s'en tenant très rapproché. Il paraîtrait résulter des dépositions des marins qui accompagnaient Bellot, que leur première journée se passa sans aucune espèce d'accident

en Angleterre, pour ne point courir le risque d'être surpris par l'hiver. Le canal Wellington était en ce moment obstrué par les glaces, et en outre tellement coupé par d'énormes crevasses, etc., qu'il devenait tout à fait impossible de le parcourir en traîneau. Ce fut dans un canot qu'Inglefield le traversa, non sans de très grandes difficultés; mais parvenu à l'île Cornwallis, un peu au-dessus de la crique Barlow, il dut se déterminer à s'avancer par terre avec ses trois hommes jusqu'au cap Rescue, qu'il n'atteignit que le 13 août. Là une note laissée par le capitaine Pullen, du *North-Star*, lui apprenant que cet officier était retourné à son bâtiment après avoir communiqué avec sir Édouard Belcher, et de larges crevasses de la glace ne permettant pas à Inglefield de poursuivre sa route au nord, il déposa dans le *Cairn* le duplicata des dépêches de l'Amirauté et se décida à revenir sur ses pas; il était de retour à l'île Beechey cinq jours après l'avoir quittée. Il avait fait à pied environ 120 milles, sans aucune espèce d'abri sur un sol complétement nu, à une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro, et n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de biscuit, du thé et quelques rares pigeons qu'il était parvenu à tirer.

et qu'ils campèrent à trois milles environ du cap *Innis;* que dans la seconde on s'arrêta sur des glaçons détachés à trois milles du cap *Bowden*, et qu'après avoir quitté ce cap, dans la nuit du dimanche, on eut à franchir une crevasse de quatre pieds de large. On était, à ce moment, à trois milles de la terre, où Bellot proposa d'aller camper. Il l'essaya lui-même deux fois avec le canot de caoutchouc ; mais, une forte brise du sud-est le repoussant toujours dans l'intérieur du canal, il prit le parti de diriger vers la côte, dans le même canot, deux des quatre hommes qu'il avait avec lui, et qui parvinrent enfin à l'atteindre. Déjà, au moyen d'une ligne de halage, des provisions avaient été amenées trois fois du traîneau à terre, où Bellot espérait bientôt se rendre avec ses deux hommes, lorsque tout à coup un cri poussé du rivage annonça que les glaces se mettaient en mouvement, que la débâcle enfin commençait. Presque au même instant, le jeune officier et les matelots restés avec lui sont entraînés par le courant sur un énorme glaçon où il leur apprend à se creuser un asile et à se construire une sorte de hutte avec la neige qui tombait alors abondamment.

« Pendant que les glaçons nous poussaient rapide-
» ment loin du rivage, a déclaré l'un des compagnons
» de Bellot, celui-ci nous disait, tout en s'entretenant
» avec nous de notre périlleuse position, *quand le Sei-*
» *gneur nous protége, pas un cheveu de nos têtes n'est*
» *touché;* en ajoutant qu'*au surplus rien ne le satis-*
» *faisait davantage que de ne pas être à terre, parce*
» *que son devoir lui commandait de rester le dernier*
» *exposé au danger, et qu'il aimerait cent fois mieux*

» *succomber à son poste que de se trouver en sureté à* » *bord.* »

Dans la matinée du jeudi 18 août, voulant reconnaître comment se comportaient les glaces et quels seraient les moyens de salut, Bellot grimpa sur le sommet de l'énorme glaçon qui leur servait d'abri. Il y avait à peine quatre minutes qu'il s'était éloigné, lorsque le matelot Johnson, inquiet de son absence, fait le tour de ce monticule de glace sans apercevoir Bellot; il l'appelle alors à haute voix et à plusieurs reprises, mais ne reçoit aucune réponse; puis, voyant sur le côté opposé d'une crevasse large d'environ cinq brasses la canne du malheureux officier, il conjecture qu'il a été précipité par un coup de vent dans ce profond abîme où, selon toute apparence, il a péri submergé.

Johnson et ses compagnons, après d'inutiles recherches, parvinrent à regagner, les 20 et 21, en quelque sorte miraculeusement, le navire le *North-Star*, où leurs dépositions furent reçues par le capitaine Pullen.

Ainsi périt à la fleur de son âge, au début, pour ainsi dire, d'une carrière qu'il avait déjà parcourue avec tant de succès, et qui promettait de devenir si brillante, ce jeune officier, l'honneur de notre marine, mort à vingt-sept ans, victime de son humanité, de son ardent amour pour le progrès des sciences et de son zèle consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs.

Sa perte, douloureusement ressentie par tous les marins anglais qui avaient navigué avec lui, et l'on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti, par toute l'Angleterre, où son nom est populaire, excita en France une sensation non moins pénible, lorsque le capitaine

Inglefield en apporta la nouvelle en Europe dans les premiers jours d'octobre. Partout retentit un concert de louanges et de regrets.

Un lieutenant de vaisseau de la marine royale britannique, dont nous regrettons de ne point connaître le nom pour le citer avec reconnaissance, suggéra le premier l'idée d'ériger, par souscription, un monument à la mémoire de notre malheureux compatriote ; et, peu de jours après, un capitaine de vaisseau proposa de limiter cette souscription à une livre sterling, en restreignant le droit de souscrire aux officiers de la marine royale.

La Société géographique de Londres, réunie extraordinairement, en adoptant en principe la première idée et la généralisant, proposa, par l'organe de sir Roderick Murchison, son président, d'étendre à tous les citoyens anglais cette souscription, dont il ne pensait pas que la quotité individuelle dût être limitée. Quelques jours s'étaient à peine écoulés que, dans une nouvelle réunion encore plus nombreuse, ayant à sa tête le même président et composée d'Anglais de toutes les classes, au nombre desquels figuraient des membres du ministère, les marins et les personnages les plus éminents du Royaume-Uni, dont plusieurs prononcèrent des discours empreints d'une tristesse sympathique, il fut décidé qu'on élèverait par souscription, sur les bords de la Tamise, auprès de l'hôpital de Greenwich, ce noble asile des marins anglais, un monument à la mémoire du lieutenant de vaisseau de la marine impériale de France qui avait perdu la vie en exposant ses jours pour retrouver les traces de l'un des plus célèbres navigateurs anglais.

Il fut décidé en outre que tous les citoyens seraient invités à prendre part à cette souscription, et qu'une partie du produit, que l'on supposait devoir être considérable, serait employée à venir au secours de la nombreuse famille de l'intrépide et malheureux Bellot.

Une semblable réunion, tenue à Paris par l'élite des Anglais résidant dans notre capitale, a, sous la présidence de lord Howden, formé une liste de souscription qui a été bientôt couverte de nombreuses signatures (1).

La France n'avait pas attendu cet élan d'un pays voisin et allié pour se montrer touchée des services et de la triste fin du jeune lieutenant. Des souscriptions furent ouvertes à la fois à Rochefort, où Bellot a passé la majeure partie de sa vie, où il a reçu son éducation, et où l'on se propose aussi d'élever un monument en son honneur; à Paris, où il est né, et dans plusieurs autres villes.

La Société de géographie aurait cru manquer à ses devoirs si elle n'avait pas ouvert elle-même dans son sein une liste de souscription pour rendre hommage à l'explorateur français qui, en affrontant les plus grands dangers, s'est montré si avide d'étendre le champ des découvertes. Notre appel sera entendu, nous osons l'espérer. En donnant son approbation à

(1) D'après ce qui m'a été communiqué par M. le capitaine de vaisseau Courtenay-Boyle, secrétaire de la réunion des Anglais qui ont souscrit à Paris, il paraît qu'ils ont l'intention, après s'être concertés avec M. le comte de Nieuwerkerke, de consacrer à la mémoire de Bellot un trophée de bronze qui restera déposé à notre musée naval. Le surplus des fonds provenant de leur souscription sera placé sur la tête du jeune frère de notre malheureux compatriote.

ces témoignages de sympathie, l'Empereur, notre auguste protecteur, toujours disposé à honorer et à récompenser tous les talents et toutes les gloires, a ordonné que le jeune frère de Bellot serait admis gratuitement dans une école de l'État, et pour prouver combien il prend une part personnelle à tout ce qui touche la marine, il a accordé sur sa cassette au père et à la mère de l'héroïque officier une pension de deux mille francs, reversible sur ses six frères et sœurs.

Je ne crois pas, messieurs, pouvoir mieux terminer la notice nécrologique que vous m'avez demandée sur le lieutenant de vaisseau Bellot, notice dans laquelle je crains d'avoir fatigué votre attention, quelque intéressant qu'en soit le sujet, qu'en renvoyant à l'éloquente improvisation de sir James Graham, premier lord de l'Amirauté anglaise, et en vous lisant un petit nombre de lignes extraites de ma correspondance avec quelques-uns des personnages qui ont été, dans ces derniers temps, en relations plus intimes avec Bellot. C'est avec intention que je ne citerai ici que des Anglais.

« Quoique notre pauvre ami, m'écrivait, le 17 no-
» vembre dernier, M. le capitaine de vaisseau Ingle-
» field, ne fût astreint à aucun des devoirs du navire,
» tels étaient son zèle et son ardeur, qualités qui le
» distinguaient à un si haut point et qui excitaient
» l'admiration de tous, qu'il me pria instamment de
» lui assigner quelque travail spécial. Ce fut à cette
» occasion que je le chargeai de tenir le journal mé-
» téorologique et des observations sur l'intensité ma-
» gnétique ; et je me croirais coupable si je ne rendais

» hautement témoignage de l'habileté qu'il a déployée
» dans l'accomplissement de ces devoirs.

» Aimable, instruit, brave, rempli de dévouement,
» ajoute M. Inglefield, Bellot était d'une inaltérable
» gaieté pleine de bonhomie et non moins remarquable
» par ses qualités morales que par ses principes reli-
» gieux. Il n'était pas un seul des marins du *Phœnix*
» dont il n'eût gagné l'estime et l'affection (1). Aussi
» tous, quelle que fût leur position sur le navire, ont-
» ils voulu apporter leur offrande, lorsqu'ils ont appris
» qu'on allait lui élever un monument. »

M. le général Sabine, l'un de vos honorables correspondants, l'illustre physicien de la Société royale de Londres, celui qui a rédigé les instructions pour les travaux scientifiques de l'expédition et qui a vérifié les manuscrits de Bellot, en ce moment entre ses mains, partage sous tous les rapports les opinions du capitaine Inglefield ; et quel plus magnifique éloge du mérite d'un jeune officier de vingt-sept ans que ces lignes que nous a adressées le vétéran de la science en Angleterre : « En vérité, j'ai rarement trouvé son égal,
» jamais son supérieur ! »

Enfin, lady Franklin, qu'il suffit de nommer, complète le panégyrique de celui que nous regrettons tous, par ces touchantes paroles écrites après le fatal événement :

(1) Bellot, dit le capitaine Inglefield, dans la grande réunion de Londres du 4 novembre 1853, s'était fait tellement aimer des pauvres Esquimaux, qu'il ne doute pas que le nom du jeune officier français ne soit encore conservé dans le souvenir de ces peuplades, lorsque celui du *Phœnix* et de tous les autres bâtiments engagés dans les expéditions arctiques en sera depuis longtemps effacé.

« Ce brave et généreux jeune homme que j'aimais » comme un fils, à qui je dois tant, qui représentait » si noblement l'honneur et la chevalerie de la France, » qui fut aimé et respecté de nos marins comme un » frère ; hélas ! il n'est plus... Il est mort comme il a » vécu, en héros et en chrétien. »

LES MISSIONNAIRES EN AFRIQUE.

L'article suivant, écrit à l'occasion d'une correspondance récente, devait être lu à l'Assemblée générale de la Société de géographie du 23 décembre dernier : le temps n'a pas permis d'en donner lecture.

On n'a peut-être pas assez rendu justice au dévouement, à la modestie, au mérite des missionnaires, qui, depuis l'année 1837, parcourent l'Abyssinie et les contrées de l'Afrique orientale situées bien plus au midi, jusqu'à 4 ou 5 degrés de latitude sud. La Société de géographie de Paris n'a pas de reproche à se faire à cet égard ; elle a décerné sa grande médaille d'argent aux courageux missionnaires Krapf et Rebmann. Ces zélés voyageurs, bien que principalement occupés à répandre la parole divine chez des peuplades nombreuses presque entièrement sauvages, n'ont cependant jamais cessé de faire des observations ou importantes, ou curieuses, sur la géographie physique, sur les mœurs des populations, sur le langage des habitants. Aujourd'hui, après seize ans d'épreuves, après avoir couru mille dangers et essuyé de graves

maladies, ils s'adonnent encore à leurs pénibles travaux, avec la même ardeur qu'au premier jour. Les récompenses de la Société de géographie sont venues les trouver à Ouanika, à Kisuludini, dans l'Éthiopie orientale, c'est-à-dire à 18 milles de Mombas. Dans les lettres écrites au mois d'août et au mois de septembre dernier, qu'il serait trop long de lire aujourd'hui, ils expriment leur profonde gratitude pour les marques d'intérêt qu'ils ont reçues de la Société et qui ont reconforté leur courage.

Les plus importantes découvertes des missionnaires sont celle du mont Kilimandjarò, aperçu pour la première fois en 1848, par le révérend Rebmann, à 4° 4′ sud, et à environ 300 milles dans l'intérieur, et celle du mont Kénia ou Kirénia (c'est-à-dire, montagne blanche), qui a suivi d'assez près la première. Le docteur Krapf rappelle les circonstances de la découverte de ces cimes escarpées, hautes de 12 à 13 000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et où la neige paraît être perpétuelle.

« Si nous considérons, dit-il, dans sa lettre du 30 août, que des montagnes hautes de 6 à 7 000 pieds sont au voisinage du Kilimandjarò; que tout le pays environnant est herbu et boisé, qu'il n'y a aucun désert au sud de l'équateur; si nous réfléchissons que la cime de la montagne, en forme de dôme, est très escarpée; que des vents de mer froids y soufflent au moins huit mois de l'année; que les vents de mer doivent passer sur les pays montagneux d'Ousambara et Arusha; que les vents, quand ils soufflent du nord (entre les mois de novembre et d'avril), doivent passer sur les montagnes d'Oukambani et Kikuyu, où les monta-

gnes se resserrent en un groupe qui forme le Kirénia; si nous considérons toutes ces circonstances, on reconnaîtra la réalité du fait des montagnes neigeuses en Afrique orientale. Je ne doute pas, dit le révérend Krapf, que les montagnes d'Abyssinie, de 13 à 14000 pieds de haut, n'eussent des neiges perpétuelles, si les déserts de Nubie et d'Adel, et d'autres circonstances encore ne s'y opposaient; les conditions physiques du pays au sud de l'équateur sont entièrement différentes de celles du pays situé au nord. »

« Je me suis familiarisé dans ces derniers temps, dit M. Krapf, avec la langue des tribus sauvages appelées Ouakuafi, qui semblent s'être étendues sur une vaste portion de l'Afrique équatoriale, entre la Nigritie, à l'ouest, et le Kikuyu, à l'est, là où commence la famille des nations à teint brun; le langage usité dans l'est semble avoir une affinité *lexicographique* avec l'arabe dans sa forme primitive. La partie *grammaticale* de cette langue a une tendance marquée vers l'idiome des populations brunes, qui habitent tout le continent africain au sud de la *ligne;* celles-ci paraissent avoir toutes une langue commune, au milieu de nombreux dialectes, dont la comparaison est d'un haut intérêt.

» Ce sujet sera un peu éclairci par le vocabulaire que je viens d'envoyer à la Société des missionnaires à Londres, avec une courte description des mœurs et coutumes des Ouakuafi, qui occupent la tête du Nil, laquelle doit être cherchée à la latitude du Kirénia, point que les Ouakuafi considèrent comme le siége primitif de leurs ancêtres. Ils se nomment eux-mêmes Loïkob; le nom de Ouakuafi en arabe est celui que leur

donnent les gens voisins de la côte. Combien il reste encore à découvrir dans la *terra incognita* du continent africain ! Les Arabes de la côte orientale savent le désir qu'ont les Européens de connaître les pays ignorés de l'intérieur ; mais, au lieu de favoriser les découvertes, ils cherchent à les empêcher par des raisons politiques, ou par d'autres motifs. Ils ne peuvent pas s'imaginer que la science seule puisse occuper l'esprit d'un Européen et le conduire au delà du cercle étroit de son pays, au delà des intérêts matériels de sa nation. »

JOMARD.

NOTA. — La Notice sur le Paraguay et les Indiens Payaguas, lue par M. Demersay à l'Assemblée générale du 23 décembre, paraîtra dans le numéro de janvier.

LETTRE

DU PRÉSIDENT ET DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION CENTRALE A M. BELLOT, VÉTÉRINAIRE, A ROCHEFORT.

Paris, 20 octobre 1853.

MONSIEUR,

Un grand malheur vient de frapper à la fois la marine, la géographie, et surtout une famille honorable, privée si fatalement d'un de ses plus nobles membres, de ce jeune et généreux marin qui a perdu la vie en

cherchant les traces d'un autre navigateur hardi comme lui ! La Société de géographie, ressentant vivement cette perte cruelle, et pleine du souvenir de ce courageux voyageur, qu'elle a eu le bonheur d'entendre, dans son sein, exposer la relation si remarquable de sa première exploration aux mers arctiques, se fait un douloureux devoir de vous exprimer, à vous et à votre estimable famille, toute sa profonde sympathie. Elle s'associe avec empressement aux hommages qu'on va rendre à la mémoire de l'un des plus dignes enfants de la France ; elle lui consacrera, dans une de ses séances solennelles, une notice biographique, et sera heureuse de contribuer, par ses témoignages d'affection et de reconnaissance pour votre infortuné et regrettable fils, à adoucir l'amertume de votre trop juste douleur.

Agréez, monsieur, l'assurance de notre respect et de nos sympathiques regrets.

Le président de la Commission centrale de la Société de géographie,

JOMARD.

Le secrétaire général,

E. CORTAMBERT.

RÉPONSE

DE M. BELLOT A M. LE PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Rochefort, le 23 novembre 1853.

Monsieur le Président.

Je viens, au nom de ma famille et au mien, vous prier de nous pardonner la faute que nous avons faite, en ne répondant pas, aussitôt qu'il était de notre devoir de le faire, à la lettre si bienveillante et si honorable pour nous tous, que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, le 20 octobre dernier, au nom de la savante société que vous présentez.

Les regrets sympathiques que la Société de géographie daigne m'exprimer par votre organe nous pénètrent tous de la plus vive reconnaissance ; et, si nos larmes ne peuvent tarir au souvenir sans cesse renouvelé de l'immense perte que nous avons faite en la personne de notre brave, intrépide et généreux fils et frère, nous trouvons du moins à notre trop juste douleur, une diversion salutaire en pensant qu'un aussi grand sacrifice a été fait au profit de la science et de l'humanité.

Malade, désespéré, souffrant comme les sept autres membres de ma famille, il m'a été impossible d'accomplir tous mes devoirs, à la suite de la terrible. nouvelle. Après le service funèbre fait à Rochefort, le 27 octobre dernier, au nom de la marine de ce port et de la cité, des parents dans les environs de Saintes

nous ont appelés près d'eux, où ma femme, quatre de mes enfants et moi avons de nouveau assisté à un pareil et pieux office.

Daignez, monsieur le président, voir mon excuse dans ces circonstances, et nous croire tous on ne peut plus sensibles aux témoignages d'intérêt que vous avez bien voulu nous donner.

Veuillez faire agréer à la Société de géographie, et agréer vous-même, monsieur le président, avec l'expression de nos sentiments les plus distingués, celle de notre plus vive reconnaissance.

L'affligé père,

BELLOT,
Maréchal vétérinaire.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Séance du 4 novembre 1853.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance, tenue le 15 juillet, est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance :

M. Mouravieff, vice-président de la Société impériale russe géographique de Russie, annonce l'envoi de la première livraison de l'atlas du gouvernement de Tver, publié par cette Société.

M. Milutine, secrétaire de la même Société, adresse les tomes VII et VIII de ses Mémoires, les numéros 1, 2 et 3 de son Bulletin de 1853, le compte rendu de ses travaux de 1852, et le tome 1er du recueil des Recherches ethnographiques sur la Russie, publié par la Société géographique. Il transmet aussi le procès-verbal de la dernière séance publique, tenue par la Société, le 27 mai 1853.

M. Saban, secrétaire de l'Académie royale espagnole de l'histoire, annonce l'offre faite à la Société de onze ouvrages que l'Académie a publiés, et parmi lesquels on remarque le tome VIII de ses Mémoires, le tome XLVII de l'*España Sagrada*, les tomes XI à XXIII du Voyage littéraire aux églises d'Espagne, par M. Villanueva ; la Dissertation sur l'histoire de la navigation,

par M. de Navarrete ; le Dictionnaire géographique et historique de la Rioja, par M. de Govantes ; le Mémoire historique et critique sur le grand Disque de Théodose découvert en 1847 par M. Ant. Delgado ; les tomes I et II de l'Histoire générale et naturelle des Indes, par le capitaine Fernandez de Oviedo ; les tomes I et IV du Mémorial historique espagnol.

M. Vandermaelen, fondateur de l'établissement géographique de Bruxelles, adresse, de la part de M. Heuschling, un nouvel exemplaire du Résumé de la statistique générale de la Belgique de 1841 à 1850.

M. Bœckh, secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, adresse à la Société les Mémoires de l'Académie pour 1852 et le Rapport mensuel de ses travaux de novembre 1852 à juillet 1853. Il accuse en même temps réception des tomes III et IV de la 4e série du *Bulletin*.

M. Coulier envoie son dernier ouvrage sur les phares.

La Société vote des remercîments empressés pour tous ces dons.

M. Demonville adresse à la Société le 1er volume de son ouvrage, intitulé : *Philosophie primitive, Physique de la création*. Il lui propose de souscrire à sa pendule gyroscomique ou à sa pendule zodiacale, démonstrations de sa théorie. La Commission centrale remercie l'auteur du volume dont il veut bien lui faire présent ; mais, d'après ses usages, elle ne peut faire aucune souscription.

M. Joseph Henry, secrétaire de l'Institution smithsonienne, fondée en 1846, à Washington, par le

gouvernement américain, au moyen d'un legs destiné par M. Smithson *à accroître et à propager les connaissances humaines*, transmet à la Société, par l'intermédiaire de M. Hector Bossange, agent de l'Institution à Paris, un grand nombre d'ouvrages publiés par cet établissement ou envoyés par son intermédiaire ; entre autres, le tome V des *Smithsonian contributions to knowledge ;* le sixième Rapport annuel des directeurs de l'Institution smithsonienne; les Tables météorologiques de M. Guyot ; le catalogue de la Galerie de portraits indiens de Stanley ; le catalogue des Reptiles de l'Amérique du Nord, par MM. Baird et Girard (première partie, contenant les Serpents); une description géologique du Minnesota, de l'Iowa et du Wisconsin, par M. Owen ; le Rapport sur la géologie du lac Supérieur, par MM. Foster et Whitney ; la carte du Nouveau-Mexique, par M. Parke ; le tome III de l'Histoire des tribus indiennes, par M. Schoolcraft, avec figures, par M. Eastman ; la quatrième édition des *Sailing directions*, par M. Maury, directeur de l'observatoire de Washington ; les cartes de la pêche des baleines, par le même ; des cartes de la Californie, par M. Ringgold ; plusieurs cartes du Bureau topographique, etc. — L'Institution smithsonienne accuse réception des numéros 23, 24, 25 et 26 de la quatrième série du *Bulletin*, et de la dernière Notice annuelle des travaux de la Société ; elle exprime ses remercîments pour cet envoi, et demande que la Société veuille bien lui faire parvenir la suite de son *Bulletin* et les volumes antérieurs à la troisième série. La Commission centrale, très reconnaissante des précieux dons de l'Institution smithsonienne, et heureuse d'entretenir des relations suivies

avec un établissement d'une si haute utilité, décide qu'elle lui enverra ses publications.

M. Smyth, secrétaire de la Société Royale de Londres, exprime les remercîments de ce corps savant pour l'envoi du tome IV de la 4e série du *Bulletin*.

La Société d'histoire naturelle de Boston envoie les numéros 1 et 2 du 6e volume de son Journal et le tome IV de ses Mémoires, et se propose d'adresser la suite de ses travaux. Elle prie la Société de vouloir bien lui transmettre, en retour, ses propres publications. La Commission centrale décidera, à l'une des prochaines séances, si elle enverra son *Bulletin* à la Société de Boston.

M. de Martius, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences de Munich, adresse ses remercîments pour le titre de correspondant étranger que lui a conféré la Commission centrale, dans la séance du 15 juillet. Il exprime le désir de concourir de tout son pouvoir aux travaux de la Société; il lui enverra prochainement de nouvelles publications qu'il prépare sur le Brésil; il adresse, dès à présent, un commentaire sur les ouvrages botaniques que Marcgrave et Piss ont consacrés à ce pays. La Société accueille cette communication avec reconnaissance, et vote des remercîments à M. de Martius.

La Société orientale de Constantinople envoie un exemplaire de ses statuts, et annonce, par une lettre signée de M. Mordtmann, son président, et de M. Duvivier, son secrétaire, qu'elle vient de se former dans le but de recueillir et de répandre les notions scientifiques relatives à tous les pays de l'Orient et surtout à

l'empire ottoman ; elle prie la Société de géographie d'ouvrir avec elle des relations et de faire un échange de publications. La Commission centrale accueille cette proposition, et décide qu'on enverra le *Bulletin* dès qu'on aura reçu les premiers travaux de la Société orientale.

M. le contre-amiral Mathieu, directeur des cartes et plans de la marine, envoie une carte de l'*Hydrographical Office* de Londres, où se trouvent tracées les nouvelles découvertes arctiques, et notamment la route suivie par le capitaine Mac-Clure. Ce document est accueilli avec le plus vif intérêt par la Société ; il en sera donné une réduction dans le numéro d'octobre.

Lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, écrit au président de la Société pour annoncer l'offre des *Esquisses des langues de Bornou et de Kanouri*, avec des dialogues, des traductions et un vocabulaire, rédigés par M. Norris (traducteur des langues étrangères au *Foreign Office*), d'après les papiers envoyés par Richardson pendant son voyage dans l'intérieur de l'Afrique ; lord Cowley ajoute que les fac-simile lithographiés qui se trouvent dans ce travail offrent aussi des matériaux pour un ouvrage sur la langue haoussa, langue dont le révérend M. Schœn publie d'ailleurs, en ce moment, une grammaire. La Société vote de vifs remerciments à lord Cowley pour ce très estimable présent.

M. Kuppfer, directeur de l'Observatoire physique central de Russie, adresse, de la part de l'état-major du corps des ingénieurs des mines, et d'après les ordres de M. de Brock, ministre des finances, un exemplaire des Annales de l'Observatoire physique central

(pour l'année 1849), publiées par l'administration des mines. Il accuse réception des tomes I, II et III de la 4e série du *Bulletin*.

La Société philosophique américaine de Philadelphie offre ses remercîments pour les tomes I et II de la 4e série du *Bulletin*.

M. Clarke, secrétaire de la Société royale asiatique de Londres, accuse réception du tome IV de la 4e série.

M. Sylvain Dumont écrit à la Société pour la remercier de l'avoir admis au nombre de ses membres; il se propose de suivre ses travaux avec un zèle et un intérêt constants.

M. Wauvilliers annonce que son absence de Paris l'empêche d'assister à la séance de rentrée de la Commission centrale, et il en exprime ses sincères regrets.

M. le président adresse à ses collègues une courte allocution sur la reprise des travaux de la Commission centrale, après les vacances de trois mois qui les ont interrompus, et dans ce nouveau local qui paraît bien approprié aux séances et aux archives de la Société. Il entretient l'assemblée de la cruelle perte que viennent de faire la géographie et la marine dans la personne du lieutenant Bellot, mort si fatalement dans sa dernière expédition à la recherche de sir Franklin. Il propose qu'une souscription soit ouverte chez le trésorier de la Société pour contribuer à l'érection d'un monument en l'honneur du courageux marin; qu'on annonce dans les journaux cette souscription, et qu'une notice biographique sur ce voyageur soit lue à la prochaine séance générale.

Ces propositions sont vivement appuyées, et adoptées.

La Commission centrale témoigne à M. de la Roquette le désir qu'il veuille bien entreprendre cette notice ; il déclare s'en charger volontiers.

M. Jomard annonce qu'il a reçu beaucoup de lettres des Sociétés d'agriculture et d'horticulture auxquelles on avait adressé les graines envoyées de la Chine à la Société par le consul de France à Chang-haï. Quand il connaîtra toutes les réponses à ses envois et le résultat des semis, il en fera un rapport à la Commission centrale.

M. le colonel Colombari est présenté par MM. Jomard et Cortambert pour faire partie de la Société. Il est admis comme membre par la Commission centrale, immédiatement et sans l'inscription préalable, parce qu'il devait être inscrit déjà comme candidat à la séance du 21 octobre, séance qui n'a pu avoir lieu par suite des travaux de réparation du local de la Société.

M. Jomard soumet à la Commission centrale la proposition de publier, dans un des prochains numéros du *Bulletin*, le portrait de M. Walckenaer, d'après celui qui a été offert pour la salle des séances par M. Cortambert, de la part de la famille de cet ancien et illustre président de la Société. La proposition est universellement appuyée, et adoptée.

M. Bardin annonce qu'il se propose d'adresser de nouveaux matériaux à la Société, et prie qu'on ajourne jusqu'à l'achèvement de ces travaux le rapport que la Commission centrale veut bien lui consacrer.

Le secrétaire général communique la liste des ouvrages offerts. Cette liste, très étendue, produit une

agréable impression dans la Commission centrale, qui voit ses séances marquées par des dons de plus en plus nombreux et importants.

Séance du 18 *novembre* 1853.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

M. Abich, colonel de l'armée russe et connu par ses travaux sur les provinces caucasiennes, est présenté à l'assemblée par M. de la Roquette. M. le président manifeste la satisfaction qu'éprouve la Société de le posséder dans son sein, et l'invite à prendre place à la séance.

Le secrétaire général donne lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. de la Roquette communique une lettre de M. Oppert, relative à de nouvelles explorations faites dans les ruines de la Babylonie. Cette lettre sera insérée au *Bulletin*.

M. Isambert lit la première partie de son rapport sur les voyages de M. de Saulcy et de M. Lynch en Palestine; il examine particulièrement la partie de la relation de M. de Saulcy qui traite de la côte de Phénicie entre Beyrouth et Saint-Jean-d'Acre.

M. Jomard annonce que M. Edouard de Warren, ancien officier de S. M. Britannique dans l'Inde, vient de publier en anglais une traduction du voyage de M. de Saulcy, en deux volumes in-8°, avec un grand nombre d'additions.

Une discussion, à laquelle prennent part MM. Isambert, Jomard et d'Avezac, s'engage au sujet des cartes

qui accompagnent l'ouvrage publié par M. de Saulcy.

Le rapport de M. Isambert sera inséré au *Bulletin*.

M. Jomard fait passer sous les yeux de l'assemblée une carte de la France exécutée par MM. Bisson selon le nouveau procédé photographique, d'après la carte en relief de M. Kummer de Berlin. Cette belle épreuve est fort admirée de tous les membres présents à la séance.

M. Cortambert communique à la Commission centrale une note qu'il a préparée pour M. de Saint-Cricq, au sujet des instructions demandées par ce voyageur pour une nouvelle exploration qu'il veut entreprendre dans le bassin de l'Amazone. Ce document sera remis à la section de correspondance, à sa prochaine réunion.

M. le président consulte l'assemblée sur le jour où devra se tenir la deuxième séance générale de l'année. Cette séance est fixée au 23 décembre.

Séance du 2 *décembre* 1853.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance.

M. Alfred Demersay offre de faire, à la séance générale du 23 décembre, une lecture sur les Indiens Payaguas.

M. Bellot père, vétérinaire à Rochefort, écrit pour

remercier la Société des regrets sympathiques qu'elle lui a exprimés, par l'organe de son président et de son secrétaire général, au sujet de la mort de M. le lieutenant Bellot. Cette lettre sera insérée au *Bulletin*.

M. le colonel Colombari remercie la Société du diplôme de membre qu'il a reçu ; il lui exprime le désir de concourir avec zèle à ses travaux.

M. Berville, secrétaire perpétuel de la Société philotechnique, adresse des billets d'invitation pour la séance générale que cette Société doit tenir le 11 décembre.

Le secrétaire général communique l'extrait d'une lettre que lui a adressée M. le président de la Société industrielle d'Angers; cet extrait est relatif à la demande du 18e volume de la 2e série du *Bulletin*, qui manque à la collection de la Bibliothèque de la Société industrielle. Cette demande est renvoyée à la section de comptabilité.

M. Jomard offre, de la part de M. Gabriel Lafond, plusieurs opuscules de M. Silk Buckingham. Il annonce ensuite que le dernier numéro des *Annales de la propagation de la foi* contient une relation intéressante du voyage de M. Krick, missionnaire au Tibet. Il entretient la commission centrale des travaux qui occuperont la séance générale du 23 décembre ; il rend compte des essais tentés par diverses Sociétés d'agriculture et d'horticulture pour l'acclimatation des graines envoyées de Chine par M. de Montigny, consul de France à Chang-haï, et que la Société de géographie a distribuées l'année dernière. Plusieurs de ces graines ont parfaitement réussi, notamment le chanvre de Leao-tong (Mandchourie).

Le même apprend qu'il a reçu une lettre de M. le docteur Krapf, annonçant que les médailles offertes par la Société à ce voyageur et à M. Rebmann leur sont parvenues. Il se trouve dans cette lettre quelques détails géographiques, qui seront lus à une autre séance.

M. Cortambert demande si l'on doit envoyer le *Bulletin* à l'Académie royale espagnole de l'histoire, à l'Académie royale des sciences de Munich et à la Société d'histoire naturelle de Boston, qui ont elles-mêmes adressé plusieurs de leurs publications à la Société. La Commission centrale décide qu'on enverra le *Bulletin* aux deux premières ; elle remet à une autre séance la décision relative à la Société de Boston.

Séance du 16 *decembre* 1853.

PRÉSIDENCE DE M. JOMARD, ET DE M. D'AVEZAC, Vice-président

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance. — L'Institut historique adresse à la Société plusieurs billets pour la séance extraordinaire qu'il doit tenir le 18 décembre 1853. — M. Renard écrit pour faire connaître les documents nombreux qu'il a réunis dans son voyage en Chine, sur l'industrie et la culture chinoises, et pense que ses recherches pourraient répondre au programme du prix d'Orléans. Renvoyé à

la commission future du prix. — M. Demersay se met à la disposition de la Société pour lire à la séance générale du 23 décembre une *Étude sur les Indiens Payaguas, précédée de quelques considérations sur l'origine de la population du Paraguay.*

Il est donné lecture de la liste des ouvrages offerts.

M. Jomard dépose, de la part de M. Gabriel Lafond, un ouvrage sur la canalisation d'une partie de la Hollande.

M. Garnier, membre de la section de comptabilité, rend compte de l'état de la souscription ouverte chez le trésorier de la Société, pour le monument à élever au lieutenant Bellot. Sur sa proposition, on enverra une circulaire aux membres, pour rappeler cette souscription et faire savoir qu'elle est ouverte non seulement chez le trésorier, mais à l'agence et chez le libraire de la Société.

M. Jomard communique des nouvelles qu'il a reçues du docteur Vogel, par l'intermédiaire de M. Aug. Petermann. Ce voyageur avait parcouru et étudié le Fezzan pendant une partie de 1853, et il avait particulièrement observé, dans le Ouady Germa, cinquante petites pyramides, dont l'une, ouverte par ses soins, renfermait une tombe. Sa santé était excellente, et il espérait arriver dans cinquante ou soixante jours à Kouka. On n'a pas de nouvelles du docteur Barth depuis son départ de cette ville.

M. Isambert lit la suite de son rapport sur le voyage de M. Lynch et de M. de Saulcy en Palestine ; il soumet à la Société une carte des environs du lac de Tibériade qu'il a dressée pour accompagner son analyse. Cette carte et ce rapport seront insérés au *Bulletin.*

M. Cortambert exprime l'avis que la mort du colonel Jackson, correspondant étranger de la Société, appelle la nomination d'un autre correspondant, et il propose à la Commission centrale de s'occuper de cette nomination à l'une des prochaines séances.

Séance générale du 23 décembre 1853.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICE-AMIRAL LA PLACE.

M. d'Avezac lit, pour le secrétaire de la Société, le procès-verbal de la dernière séance générale. La rédaction en est adoptée.

M. le vice-amiral La Place, président de la Société, prononce un discours qui excite un vif intérêt dans l'Assemblée. (Voyez le *Bulletin*, ci-devant, page 326.)

Il est donné lecture de la correspondance.

M. Milutine, secrétaire de la Société impériale géographique de Russie, annonce l'envoi de la carte de l'Oural septentrional, du premier volume des travaux de l'expédition scientifique pour l'exploration de l'Oural, et la seconde livraison de l'atlas du gouvernement de Tver. Toutes ces publications, entreprises par la Société géographique de Russie, sont offertes à la Société de géographie de France, qui vote des remercîments empressés pour ces présents.

Il est donné communication de la lettre écrite par M. Bellot père à M. le président de la Commission centrale, pour exprimer toute la reconnaissance inspirée à sa famille et à lui par la sympathie que la Société a

manifestée au sujet de la perte douloureuse qu'ils ont faite dans la personne du lieutenant Bellot.

M. le chevalier de Paravey écrit pour faire comprendre l'importance qu'aurait, selon lui, la publication de l'analyse, faite par l'abbé Lamiot, de la grande géographie de la Chine, publiée sous Kien-long.

M. le général Aupick annonce qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance, comme il le désirait, et il prie la Société d'agréer ses regrets.

M. le président donne lecture de la liste des membres admis dans la Société depuis la dernière séance générale. M. Grosselin est présenté par MM. West et Andriveau-Goujon, pour faire partie de la Société. Il sera voté sur son admission à la prochaine réunion de la Commission centrale.

On fait connaître la liste des ouvrages offerts.

M. Cortambert, secrétaire général, lit la notice des travaux de la Société et des progrès des sciences géographiques pendant les années 1852 et 1853.

M. de la Roquette lit deux notices biographiques, l'une sur M. le prince Galitzin, l'autre sur le lieutenant Bellot. Ces notices sont écoutées avec un grand intérêt par l'assemblée.

M. le président fait remarquer que M. Malte-Brun a tracé, sur un tableau noir exposé sous les yeux de la Société, la carte à grande échelle des terres arctiques américaines pour l'intelligence de l'expédition du capitaine Mac-Clure, de MM. Kennedy, Bellot, Inglefield, etc.

M. Demersay lit une Étude sur les Indiens Payaguas, précédée de quelques considérations sur l'origine de la population du Paraguay, et il intéresse vivement l'auditoire par cette lecture.

M. Jomard annonce que la souscription relative au monument à élever en l'honneur du lieutenant Bellot est ouverte au siége de la Société, ainsi que chez son trésorier, M. Meignen, et chez son libraire, M. Arthus Bertrand.

Le temps n'a pas permis de lire une communication de M. Jomard sur les voyages de MM. Krapf et Rebmann.

On procède au dépouillement du scrutin pour la nomination de trois membres de la Commission centrale. Sont nommés MM. le comte d'Escayrac, Mauroy et Morel-Fatio, actuellement membres adjoints.

MEMBRES ADMIS DEPUIS LA DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.

MM. Lefebvre-Duruflé.
Henri de Saussure.
Emile Leguay.
Le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre.
Fabre.
Michelot.
Le chevalier Cristoforo Negri.
Sylvain Dumon.
Bartholony.
Le vicomte Benoist d'Azy.
Charles Didion.
Simons.
Revenaz.
Teisserenc.
Le colonel Colombari.

OUVRAGES OFFERTS

DANS LES SÉANCES DES 4 ET 18 NOVEMBRE, ET DES 2, 16 ET 23 DÉCEMBRE 1853.

OUVRAGES.

EUROPE.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

España Sagrada, continuada por la real Academia de la historia. Tome XLVII. Madrid, 1850. 1 vol. in-8°. ACAD. R. DE L'HISTOIRE.

Viage literario a las iglesias de España, su autor don Jaime Villanueva. Tome XI à XXII. 12 vol. in-8°. Madrid, 1850-1852. Id.

Diccionario geografico-historico de España. Seccion II, comprende la Rioja o toda la provincia de Logroño y algunos pueblos de la de Burgos, por D. Angel Casimiro de Govantes. Madrid, 1846, 1 vol. in-4°. Id.

Mémoire sur le Pélion et l'Ossa, par M. Alfred Mézières, membre de l'École française à Athènes. Paris, 1853. 1 broch. in-8°. M. MÉZIÈRES.

Résumé de la statistique générale de la Belgique publiée par le département de l'intérieur pour la période décennale de 1841 à 1850. Bruxelles, 1853. 1 vol. in-4°. M. HEUSCHLING.

Carte des célébrités de la France. Distribution géographique des Français qui se sont illustrés dans tous les genres, par M. Cortambert, secrétaire général de la Société de géographie. Paris, 1853, broch. in-8°. M. CORTAMBERT.

Instructions nautiques sur le détroit des Dardanelles, la mer de Marmara et le Bosphore. 1 vol. in-8°. DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA MARINE.

Tableau général des phares et fanaux des côtes de la Méditerranée, de la mer Noire et de la mer d'Azov. Id.

Annuaire des marées des côtes de France pour l'année 1854. Id.

Expédition scientifique pour l'exploration de l'Oural et des contrées comprises entre l'Ob et la Petchora. 1er volume, avec la carte de l'Oural septentrional en 2 feuilles. SOC. GÉOGRAPH. IMP. DE RUSSIE.

ASIE.

Official report of the United-States expedition to explore the Dead sea and the river Jordan, by lieut. W. F. Lynch. Baltimore, 1852. 1 vol. in-8°, avec une carte. 2 ex. INST. SMITHSONIENNE.

Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie, par M. Charles Texier. 28, 29, 30 et 31e livraisons. MINIST. DE L'INST. PUBLIQUE.

Titres des ouvrages. *Donateurs*

Instructions nautiques sur les mers de l'Inde, t. Ier, 2e partie. 1 vol. in-4°. DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

Mémoire sur les ouragans de la mer des Indes au sud de l'équateur. Id.

AFRIQUE.

Programme d'un ouvrage et de cartes sur l'expédition de l'Afrique centrale. M. Augustus PETERMANN.

Instructions particulières pour les bâtiments à vapeur naviguant en courrier sur les côtes de l'Algérie. 1 vol. in-8°; et 1 vol. in-4° d'un recueil de vues. DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

Le désert et le Soudan, études sur l'Afrique au nord de l'équateur, son climat, ses habitants et la religion de ces derniers. M. le comte D'ESCAYRAC DE LAUTURE.

AMÉRIQUE.

Historia general y natural de las Indias, Islas y Tierra-Firme del mar oceano, por el capitan Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès. Madrid, 1851. 2 vol. in-4°. ACAD. R. DE L'HIST. DE MADRID.

Observations made at the magnetical and meteorological observatory at Toronto in Canada. Printed by order of Her Majesty's government, under the superintendence of colonel Edward Sabine, of the royal artillery. Vol. II. 1843, 1844, 1845. London, 1853. 1 vol. in-4°. Colonel SABINE.

Informations respecting the history condition and prospects of the Indian tribes of the United-States, collected and prepared under the direction of the bureau of Indian affairs per act of congress of march 3rd 1847, by Henry R. Schoolcraft. Part. III. Philadelphie, 1853. 1 vol. in-4°. INSTIT. SMITHSONIENNE.

Explanations and sailing directions to accompany the wind and current charts, approved by commodore Charles Morris, chief of the bureau of ordnance and hydrography. Fourth edition. Washington, 1852. 1 vol. in-4°. Id.

Report of a geological survey of Wisconsin, Iowa, and Minnesota, and incidentally of a portion of Nebraska territory, made under instructions from the United-States Treasury department, by David Dale Owen, United-States geologist. Philadelphie, 1852. 1 vol. in-4°. With illustrations to the geological report of Wisconsin, Iowa, and Minnesota, by David Dale Owen. 1 vol. in-4°. Id.

Memoir and maps of California. 1 broch, in-4°. — A collection of meteorological tables, with other tables useful in practical meteorology, prepared by order of the Smithsonian Institution, by Arnold Guyot. Washington, 1852. 1 vol. in-8°. — Portraits of North-American Indians, with sketches of scenery, etc., painted by J. M. Stanley. Washington, 1852. Broch. in-8°. — Catalogue of North-American reptiles in the museum of the Smithsonian Institution. Part. I. Serpents, by S. F. Baird and C. Girard. Washington, 1853. Broch. in-8°. Id.

Grinnel Land. Remarks on the English maps of arctic discoveries,

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

in 1850 and 1851, made at the ordinary meeting of the National Institute, by Peter Force. Broch. in-4°. — Report of the geology of the lake Superior land district, by J. W. Foster and J. D. Whitney, United-States geologists. Part. II. Washington, 1851. 1 vol. in-8°. Avec deux cartes reliées en un petit vol. in-8°.
INSTIT. SMITHSONIENNE.

Message of the governor of Maryland, transmitting the reports of the Joint commissioners, and of l'. col. Graham, U.-S. engineers, in relation to the intersection of the boundary lines of the States of Maryland, Pennsylvania and Delaware. Washington, 1850. 1 broch. in-8°. — Report of the secretary of war, communicating, in compliance with a resolution of the senate, the report of l'. col. Graham on the subject of the boundary lines between the United-States and Mexico. N°. 121. Id.

Versuch eines commentars über die Pflanzen in den Werken von Marcgrave und Piss über Brasilien, nebst weiteren Erörterungen über die Flora dieses Reiches. Von Dr C. Fr. Ph. v. Martius. I, Kryptogamen. München. 1853. 1 broch. in-4°. M. DE MARTIUS.

Historical summary of the arctic discoveries. M. A. PETERMANN.

Manuel de la navigation dans la mer des Antilles et dans le golfe du Mexique, t. I et II. 2 vol. in-8°. DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

Instructions nautiques sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, comprises entre le golfe de Penas et Payta. Id.

Description nautique de la côte du Labrador depuis le cap St-Louis jusqu'à Grande-Pointe, comprenant le détroit de Belle-Ile. Id.

Les Missions du Paraguay. Ruines de l'église de Saint-Michel. Un dessin. M. A. DEMERSAY.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*. Zoologie, 27e et 28e livraisons; Botanique, 13e livraison. Campagne de circumnavigation de la frégate *l'Artémise*, sous le commandement de M. La Place, t. V. 1 vol. in-8°.
DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET HISTORIQUE.

De fluminibus inferorum thesim proponebat Facultati litterarum pariensi A. Mézières. Paris, 1853. 1 broch. in-8°. M. MÉZIÈRES.

MÉLANGES.

Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, aus dem Jahre 1852. Berlin, 1853. 1 vol. in-4°. — Monatsbericht der königl. preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Novembre 1852 à juillet 1853. 9 livr. in-8°.
ACAD. R. DES SC. DE BERLIN.

Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino, serie seconda, t. XIII. Turin, 1853. 1 vol. in-4°. ACAD. R. DES SC. DE TURIN.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Memorias de la real Academia de la historia, t. VIII. Madrid, 1852. 1 vol. in-4°. — Opusculos legales del Rey don Alfonso el sabio publicados y cotejados con varios codices antiguos, por la real Academia de la historia. Tomes I et II. 2 vol. in-4°.

ACAD. R. DE L'HISTOIRE.

Memorial historico español: Coleccion de documentos, opusculos y antigüedades, que publica la real Academia de la historia. Madrid, 1851. 4 vol. in-8°. — Coleccion de fueros y cartas pueblas de España, por la real Academia de la historia. Catalogo. Madrid, 1852. 1 vol. in-4°. Id.

Philosophical transactions of the Royal Society of London, for the year 1853. Vol. 143, part. I et II. London, 1853, 2 vol. in-4°. — Catalogue of stars near the ecliptic, observed at Markree, during the years 1851 et 1852, and whose places are supposed to be hitherto unpublished. Vol. II. Dublin, 1853. 1 vol. in-8°. — Address of the right honourable the earl Rosse, the president, read at the anniversary meeting of the Royal Society. 1852. London, 1853.

SOC. ROY. DE LONDRES.

Address to the royal geographical Society of London, delivered at the anniversary meeting, may 23, 1853. London, 1853. Broch. in-8°. SOCIÉTÉ GÉOGR. DE LONDRES.

Transactions of the American philosophical Society, held at Philadelphia, for promoting useful knowledge. Vol. X, new series, part. II. Philadelphie, 1852. 1 vol. in-4°.

SOC. PHILOS. AMÉRIC. DE PHILADELPHIE.

Norton's literary register and book buyer's almanac, for 1853. New-York, 1853. 1 broch. in-8°. — Of the conclusion arrived at by a committee of the Academy of sciences of France agreeably to which tornados are caused by heat; avec la traduction française. Broch. in-8°. — Proceedings of the American philosophical Society. Vol. V. Février à décembre 1852, n° 48.

INSTITUTION SMITHSONIENNE.

Annales du commerce extérieur, juin, juillet, août et septembre 1853. — Report of the twenty-second meeting of the British Association for the advancement of science for 1852. London, 1853. 1 vol. in-8°. — The Journal of the Royal Asiatic Society of Great-Britain and Ireland. Vol. XV, part. I. London, 1853. 1 vol. in-8°. — Monatsbericht über die Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, 1852-1853. — Zeitschrift für allgemeine Erkunde. Mit Anterstutsung der Gesellschaft fur Erdkunde zu Berlin. 1er vol., 1er cahier. Berlin, 1853. — Journal asiatique, 5e série, t. I. — Archives des missions scientifiques et littéraires. 3e vol., 5e cahier. — Bulletin de la Société géologique de France, octobre et novembre 1853. — L'Athenæum français, nos 29 à 50. — Revue coloniale, juillet, août, septembre, octobre, novembre et décembre 1853. — Revue de l'Orient, août, septembre, octobre, novembre et décembre 1853. — Nouvelles Annales des voyages, juillet, août, septembre et octobre 1853. — Annales de la propagation de la foi, septembre 1853. — Travaux de l'Académie impériale de Reims, t. XVIII, n° 1. — Bibliothèque universelle de Genève, juin, juillet,

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

août, septembre et octobre 1853. — Archives des sciences physiques et naturelles, juin, juillet, août, septembre et octobre 1853. — Journal d'éducation populaire, juillet, août, septembre, octobre et novembre 1853. — L'Investigateur, journal de l'Institut historique, juin et juillet 1853. — The literary world, n°s 335, 336, 338, 339. — Boston journal of natural history, containing papers and communications, read before the Boston Society of natural history. Vol. VI, n° 1 et 2. — Journal des missions évangéliques, juillet, août, septembre, octobre et novembre 1853. LES ÉDITEURS.

Mémoires de la Société géographique impériale de Russie, t. VII et VIII. 2 vol. in-8°. — Bulletin de la Société impériale géographique de Russie pour l'année 1853. N°s 1, 2 et 3. — Compte rendu de la Société impériale géographique de Russie pour l'année 1852. SOC. IMPÉR. GÉOGR. DE RUSSIE.

Annales de l'Observatoire physique central de Russie, par A. T. Kuppfer, directeur de l'Observatoire physique central, année 1849. N°s 1, 2 et 3. 3 vol. in-4°. — Supplément aux Annales de l'Observatoire physique central pour l'année 1849. Saint-Pétersbourg, 1852. M. KUPPFER.

Mémoires de la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille (année 1852). Lille, 1853. LES ÉDITEURS.

Mémoires de la Société d'agriculture et de commerce de Caen. Tome V. 1re et 2e partie. Caen, 1852. Id.

Travaux de l'Académie impériale de Reims. Tome XVII, n° 3. Reims, 1853. Id.

Extrait des travaux de la Société centrale d'agriculture du département de la Seine-Inférieure. 1er trimestre de 1853. Id.

Bulletin de la Société centrale d'horticulture du département de la Seine-Inférieure. Tome IV. 7e cahier. Id.

Mémoires de la Société des sciences naturelles de Cherbourg. Tome I, 2e livr. Id.

Archives des missions scientifiques. 3e vol. 6e cahier. MINISTÈRE DE L'INST. PUBLIQUE.

Notice des collections du musée de marine exposées dans les galeries du musée impérial du Louvre (1re part., Musée naval). Paris, 1853. M. MOREL-FATIO.

Rapport du capitaine Cazalis, commandant *l'Arche d'alliance*, à M. Marziou, armateur, sur un voyage autour du monde. M. MARZIOU.

Extrait des séances de la Société d'agriculture et du commerce de Caen. Janvier et février 1853. LES ÉDITEURS.

Revista trimensal, t. XV, n°s 5 à 9. Id.

Memoirs of the American Academy of arts and sciences. Vol. V, part. I. Boston, 1853. 1 vol. in-4°, avec la carte d'un tornado. ACAD. DES ARTS ET DES SC. DE BOSTON.

Transactions of the Royal Society of Edinburgh. Vol. XX, part. IV. 1 vol in-4°. SOC. R. D'EDIMBOURG.

Proceedings of the Royal Society of Edinburgh, session 1852-3. 1 cah. in-8°. Id.

Annales du commerce extérieur, oct. 1853. MIN. DE L'AGRIC. ET DU COM.

Titres des ouvrages. *Donateurs*

Annales hydrographiques, octobre, novembre et décembre 1852; janvier, février et mars 1853. DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation, formant, pour l'année 1850, la suite des tableaux insérés dans les notices statistiques sur les colonies françaises. LES ÉDITEURS.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. N°s 2 et 3. Août et sept. 1853. Id.

DIVERS.

Disertacion sobre la historia de la nautica y de las ciencias matematicas que han contribuido a sus progressos entre los Españoles, por D. Martin Fernandez de Navarete. Madrid, 1846. 1 vol. in-8°. ACAD. R. DE L'HISTOIRE.

Memoria historico-critica sobre el gran disco de Theodosio, por Don Antonio Delgado. Madrid, 1849. Broch. in-4°. Id.

Elogio historico del excelentesimo señor Don Antonio de Escaño, teniente general de marina, etc., por Francisco de Paula Quadrado y de Roo. Madrid, 1852. 1 vol. in-4°. Id.

Plan for the future government of India, by James Silk Buckingham. London, 1853. Seconde édition. M. LAFOND.

Biographical sketch of James Silk Buckingham, 1853. Id.

Parliamentary report on Mr. Buckingham's case. Id.

National evils and practical remedies, with the plan of a model town. By J. S. Buckingham. Id.

Occultations of planets and stars by the moon, doring the year 1853; computed by John Downes. Washington, 1853, 1 broch. in-4°. — Smithsonian contributions to knowledge. Vol. V. Washington, 1853. 1 vol. in-4°. INSTIT. SMITHSONIENNE.

Sixth annual report of the Board of regents of the Smithsonian Institution, for the year 1851 Washington, 1852. Broch. in-8°. Id.

Report of the officers constituting the Light-House Board, convened under instructions from the secretary of the Treasury. Washington, 1852. 1 vol. in-8°. Id.

The book of Genesis and a part of the Psalms, in the Dakota language; translated from the original hebrew, by the missionaries of the A. B. C F. M. and Mr. Joseph Renville Sr. Cincinnati, 1842. 1 vol. in-8°. Id.

Vie de Christophe Colomb, par le baron de Bonnefoux, capitaine de vaisseau. Paris, 1853. 1 vol. in-8°. M. Arthus BERTRAND.

Observations météorologiques faites à Nijnii Taguilsk (monts Ourals). Années 1850, 1851. 2 broch. in-4°. M. KUPFFER.

Description générale des phares et fanaux et des principales remarques existant sur le littoral maritime du globe, à l'usage des navigateurs, par M. Coulier. 11e édit. Paris, 1853. 1 vol. in-12. M. COULIER.

Physique de la création, suivie du précis d'étude astronomique, par M. Demonville. Paris, 1853. 1 vol in-8°. M. DEMONVILLE.

Notes on distribution of animals. M. A. PETERMANN.

Die Letzten Tage Dr Adolph Overweg's. Id.

Discours du président de l'Institut de France à l'assemblée générale des Académies, tenue le 25 octobre 1853 M. JOMARD.

Titres des ouvrages. *Donateurs.*

Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique: Recueil des lettres missives de Henri IV, t. VI. — Négociations de la France dans le Levant, t. III. — Recueil des monuments de l'histoire du tiers état, région du nord, t. II. — Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu, t. Ier.
MIN. DE L'INST. PUBLIQUE.

Cahier de géographie (imprimé avec des encadrements et des colonnes propres à recevoir les cartes et les rédactions des élèves des cours de géographie), par M. Simonet. M. SIMONET.

CARTES, ATLAS, ETC.

A school atlas of classical geography, by Alex. Keith Johnston. Edinburgh and London, 1853. M. JOHNSTON.

Whale chart of the world, by M. J. Maury. 1852, 4 flles. INST. SMITHSON.

Continuation de la carte géo-choro-topographique du département oriental de l'île de Cuba. E. PICHARDO.

Carte de la Turquie d'Europe, des principautés danubiennes et de la Grèce. 1 feuille. M. GARNIER.

Carta dell' isola di Sardegna, coll' indicazione delle nuove stade, del l.to g.lo Alberto della Marmora. 1853. 1 feuille.
M. le général ALBERT DE LA MARMORA.

Collection des cartes hydrographiques publiées par le dépôt général de la marine pendant le 2e semestre de 1853: n° 1429, plan de Porto-Ercole (grand-duché de Toscane); n° 1430, plan du port de Civita-Vecchia et de ses environs (États romains); n° 1431, carte particulière des côtes d'Italie, grand-duché de Toscane, partie comprise entre la tour Troja et Talamone; n° 1432, plan de la baie de Talamone (grand-duché de Toscane); n° 1433, plan du port de San-Stefano (grand-duché de Toscane); n° 1434, carte de la mer de Chine (3e feuille), de Haïnan à Namoa; n° 1435, carte de la mer de Chine (4e feuille), détroit de Formose; n° 1436, carte de la côte orientale de Chine, de Formose ou Yang-tse-Kiang; n° 1437, carte de la côte orientale de l'Amérique septentrionale du détroit de Belle-Ile à Boston, comprenant l'île et les bancs de Terre-Neuve. DÉPÔT GÉN. DE LA MARINE.

Carte de l'île de la Réunion, par M. L. Maillard, ingénieur colonial. 1 feuille. M. MAILLARD.

Map of the territory of New-Mexico, constructed under general orders from col. J. J. Abert. 1851, 1 feuille. — West end of lake Erie and Detroit river; by lt. col. James Kearney. 1 feuille, 1849.—Lake Erie, 1849. 1 feuille. Id.

Western part of the southern coast of Long-Island, by A. D. Bache, 1851. 1 feuille. — Hell Gate and its approaches by A. D. Bache, 1851. 1 feuille. — Entrance to Mobile bay, by A. D. Bache, 1851. 1 feuille. — Hart City island, by A. D. Bache, 1851; and Sachem's head harbour, by A. D. Bache, 1851. 1 feuille. INSTIT. SMITHSON.

Carte élémentaire des célébrités de la France, par MM. Eug. et Rich. Cortambert. 1853, 1 feuille. M. CORTAMBERT.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE (SUITE) (1).

(Voyez aussi les ouvrages offerts à la Société.)

ASIE.

The Ansyreeh and Ismaeleeh; a visit to the secret sects of Northern Syria, by the rev. S. Lyde. Londres, 1853, in-8°.

Statistique du pachalik d'Alep. Topographie, climat, etc., de cette province, par M. Henry Guys, ancien consul. Marseille, 1853. In-8°.

Life in the mission, the camp, and the Zenana, or six years in India, by Mrs. Collin Mackenzie. Londres, 1853, 3 vol.

La Chine depuis le traité de Nankin. Paris, 1853, in-8°.

Voyage en Chine, par M. Lavollée. Paris, 1853, in-8°.

AFRIQUE.

Esquisses sénégalaises. Physionomie du pays. Peuplades, commerce, religion, passé et avenir, par M. l'abbé Boilat. Paris, 1853, in-8°. Avec une carte et un atlas.

Le Sahara et le Soudan, par M. l'abbé Bargès. Paris, 1853, in-8°.

Exploration scientifique de l'Algérie. Sciences historiques et géographiques, t. XVI, contenant la description de la régence de Tunis, par M. Pellissier.

Voyage en Algérie, ou études sur la colonisation de l'Afrique française, par le docteur Thém. Lestiboudois. Paris, 1853.

Nouvelle carte d'Afrique, publiée par M. Andriveau-Goujon. 1 f^lle grand aigle, 1853.

AMÉRIQUE.

Reisen von Friedrich Gerstaecker. Stuttgart, 1853, 2 vol. in-8°.

Mexico Aztec, spanish and republican. A historical, geographical, political, statistical, and social account of that country from th period of the invasion by the Spaniards to the present time, with a view of the ancient Aztec empire and civilization. — A historical sketch of the late war, and notices of New-Mexico and California, by Brantz Mayer. London, 1853, 2 vol. in-8°.

Scenes and adventures in the semi-alpine region of the Ozark mountains of Missouri and Arkansas, by H.-R. Schoolcraft. Boston, 1853, in-8°.

(1) Voyez le *Bulletin* d'octobre 1853.

Ten months among the tents of the Tuski, with incidents of an arctic boat expedition in search of sir John Franklin, as far as the Mackenzie river, by lieut. Hooper. With map. London, 1853. In-8°.

Sir John Franklin and the arctic regions, a narrative, by P.-L. Simmonds. London, 1853, in-12 (3e édit.).

OCÉANIE.

The Ziege Reiziger, or Rambles in Java and the straits in 1852, by a Bengal civilian. Londres, 1853, in-8°.

Reise und Lebensbilder aus Neuholland, Neuseeland und Californien; nach dem Tagebuche eines Verwandten herausgegeben, von W. Schulze. Magdebourg, 1853, in-8°.

GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET HISTORIQUE.

A true description of three voyages by the North-East, towards Cathay and China, undertaken by the Dutch in the years 1594, 1595, 1596, by Gerrit de Veer. Published on Amsterdam in the yeard 1598. Edited by Ch. Beke. Printed for the Hakluyt Society. London, 1853. 1 vol. in-8°, avec cartes et planches.

Dissertations archéologiques sur les anciennes enceintes de Paris, suivies de recherches sur les portes fortifiées qui dépendaient de ces enceintes, par A. Bonnardot. Paris, 1853, in-4°.

Carte de l'ancien diocèse de Troyes et carte comparative des archidiaconés, des doyennés et des *pagi* du diocèse de Troyes. Troyes, 1853.

Les Cénomans anciens et modernes, histoire du département de la Sarthe depuis les temps les plus reculés, par M. l'abbé Aug. Voisin, t. Ier. Le Mans, 1853. Avec une carte.

Bulletin monumental. (Dans le numéro de juin, on remarque un Essai sur la statistique monumentale du département de la Marne, une description du camp du mont de Beuvray, près d'Autun, et une notice sur les limites du *pagus laudunensis*.)

Die Kosmographie des Kaisers Augustus und die Commentarien des Agrippa, dans le Rheinisches Museum, 1853.

Rapport adressé à M. le ministre de l'instruction publique, par M. Ernest Desjardins, professeur d'histoire, relativement à la table alimentaire de Veleïa et à des recherches historiques et géographiques exécutées aux environs de Rome. 1853.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VI DE LA 4e SÉRIE.

Nos 31 à 36.

(Juillet à décembre 1853.)

MÉMOIRES, NOTICES, DOCUMENTS ORIGINAUX, ETC.

Pages.

Suite de la Notice sur les opérations géodésiques que les ingénieurs-géographes français exécutèrent à Rome en 1809 et 1810, par M. le colonel Corabœuf. 5

Carte des célébrités de la France. Distribution géographique des Français qui se sont illustrés dans tous les genres. Par M. Cortambert. 73

Note sur les cyclones ou tourbillons de l'océan Indien, communiquée par M. Maillard. 193

Voyage du Pérou au Brésil par les fleuves Ucayali et Amazone, par M. de Saint-Cricq. Indiens Conibos. 273

ANALYSES, EXTRAITS D'OUVRAGES, MÉLANGES, ETC.

Rapport sur le voyage fait sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale, par M. Hecquard. 27

Nuovi elementi di geografia, etc. — Nouveaux éléments de géographie; essai d'une description générale de la Terre, par Adrien Balbi et Eugène Balbi. Analyse par M. Löwenstern. 35

Observations sur la statistique de l'Angleterre. 45

Montagnes neigeuses de l'Afrique orientale, par M. Jomard. . 49

Extrait d'une note de M. le chevalier de Paravey, sur l'analyse détaillée de la grande géographie impériale de la Chine, par l'abbé Lamiot, astronome impérial à Pékin. 52

Narrative of a mission to central Africa performed in the years 1850-1851, by the late James Richardson. — Récit d'une mission dans l'Afrique centrale, exécutée en 1850-1851, par feu James Richardson. Compte rendu par M. Morel-Fatio. . 91

Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie. 1850-1852. Analyse par M. Albert-Montémont. 120

Saggio storico, politico, agrario e commerciale della antica e moderna Versilia, etc. Essai historique, politique, agronomique et commercial sur l'antique et moderne Versilia, par

Pages.

Ranieri Barbacciani Fedeli. Analyse par M. Albert-Montémont. 131
Voyage de Mme Pfeiffer dans l'intérieur de Sumatra, traduit de l'anglais par M. Cortambert 132
Travaux de la Société impériale géographique de Russie (extrait des procès-verbaux des séances) 139
Montagne d'aimant à Saint-Domingue. Extrait de l'Athenæum anglais par M. Cortambert. 140
Nouvelle excursion du docteur Krapf au pays d'Ousambara, en 1852 (d'après le Church missionary intelligencer, avril 1853). 142
Extrait d'une lettre de M. Place, consul de France, sur le jeûne en commémoration du prophète Jonas, à Mossoul, et sur un poisson du Tigre. 151
Notes sur les îles Sandwich, Taïti, Samoa, Lombok, Pinos, Tikopia, etc., d'après un rapport adressé à M. Marziou, armateur, par M. le capitaine Cazalis, commandant *l'Arche d'alliance*, dans une campagne autour du monde en 1850, 1851 et 1852 (extraites par M. Cortambert). 153
Le désert du Kalagari (sud de l'Afrique) traversé pour la première fois par des Européens, par M. Frédoux. 162
Sierra-Leone. Extraits des rapports publiés en 1851 et 1852 sur la situation de cette colonie anglaise. 165
Notice statistique sur l'Australie, d'après un document officiel publié par le gouvernement colonial de Sydney en 1852. . . 168
États-Unis. Notes sur les chemins de fer et le commerce ; chemins de fer et progrès des États du sud. 172
Commerce de la France en 1852. 178
Bibliothèques publiques de Belgique. 179
Mouvement littéraire et scientifique en Grèce. 180
Mœurs des Sindhis. Extrait d'une lettre de M. Matchett, missionnaire à Koratchi (Sindh). 182
Rapport de M. Isambert sur trois publications relatives au Jourdain et à la mer Morte (Voyage de M. de Sauley, etc.). 198
Récit d'une mission dans l'Afrique centrale. Compte rendu par M. Morel-Fatio (suite). 222
Analyse de la relation du premier voyage dans le bassin polaire par le commandant E.-A. Inglefield, à la recherche de sir John Franklin, par M. Cortambert. 241
Expédition du capitaine Mac-Clure dans l'océan Glacial arctique américain. Découverte du passage du nord-ouest. Par M. Cortambert. 249
Dénombrement de la population de l'Algérie (extrait de l'Akhbar). 252
Découvertes d'antiquités dans la Russie méridionale (extrait du Journal de Saint-Pétersbourg). 256
Instruction publique en Allemagne. 259
Sur l'origine du nom du Nil. 260
Rapport de M. Isambert sur les voyages de MM. Lynch et de Sauley) suite). 296

Pages

Discours de M. le vice-amiral La Place, président de la Société, à l'*assemblée générale* du 23 décembre 1853. 326
Notice des travaux de la Société de géographie et des progrès des sciences géographiques pendant les années 1852 et 1853, par M Cortambert, secrétaire général de la Société 331
Le prince Galitzin et le lieutenant Bellot. Notices biographiques par M. de la Roquette. 373
Les missionnaires en Afrique, par M. Jomard. 399
Lettre du président et du secrétaire général de la Commission centrale à M. Bellot, vétérinaire à Rochefort. 402
Réponse de M. Bellot. 404

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Europe. — Éruption d'un volcan dans la péninsule de Taman. 262
— Découverte d'anciennes monnaies dans l'île d'Yhilen. . 263
— Antiquités de Petroneli. 263
Asie. — Extrait d'une lettre de M. Oppert, datée de Bagdad, le 17 juillet 1853 (communiqué par M. de la Roquette). 184
— Extrait d'une lettre de M. Oppert, datée de Gerarah (entre Bagdad et Ctésiphon), le 24 septembre 1853 (communiqué par M. de la Roquette). 264
— Obélisque de Kouyoundjek. 266
— Tauris. 267
— Mines d'or de l'Olekma. 267
Afrique. — Expédition scientifique du docteur Barth dans l'Afrique centrale. Lettre de M. Barth à M. de Humboldt. . . 186
Océanie. 189
Amérique. — Ponts sur les grands fleuves. 267
Nouvelles diverses, par M. Cortambert. 57, 189, 268

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Extraits des procès-verbaux des séances de la Commission centrale. 63, 406
Ouvrages offerts à la Société. 68, 421

Souscription pour un monument au lieutenant Bellot. 271
Bibliographie géographique. 70, 272, 428
Errata 72, 192
Table générale des matières du tome VI. 430

CARTES.

Carte pour le voyage de James Richardson en Afrique, par M. Malte-Brun.
Carte de l'expédition du capitaine Mac-Clure et de la découverte du passage du nord-ouest, par M. Malte-Brun.

FIN DE LA TABLE DU VIe VOLUME

NATURAL HISTORY